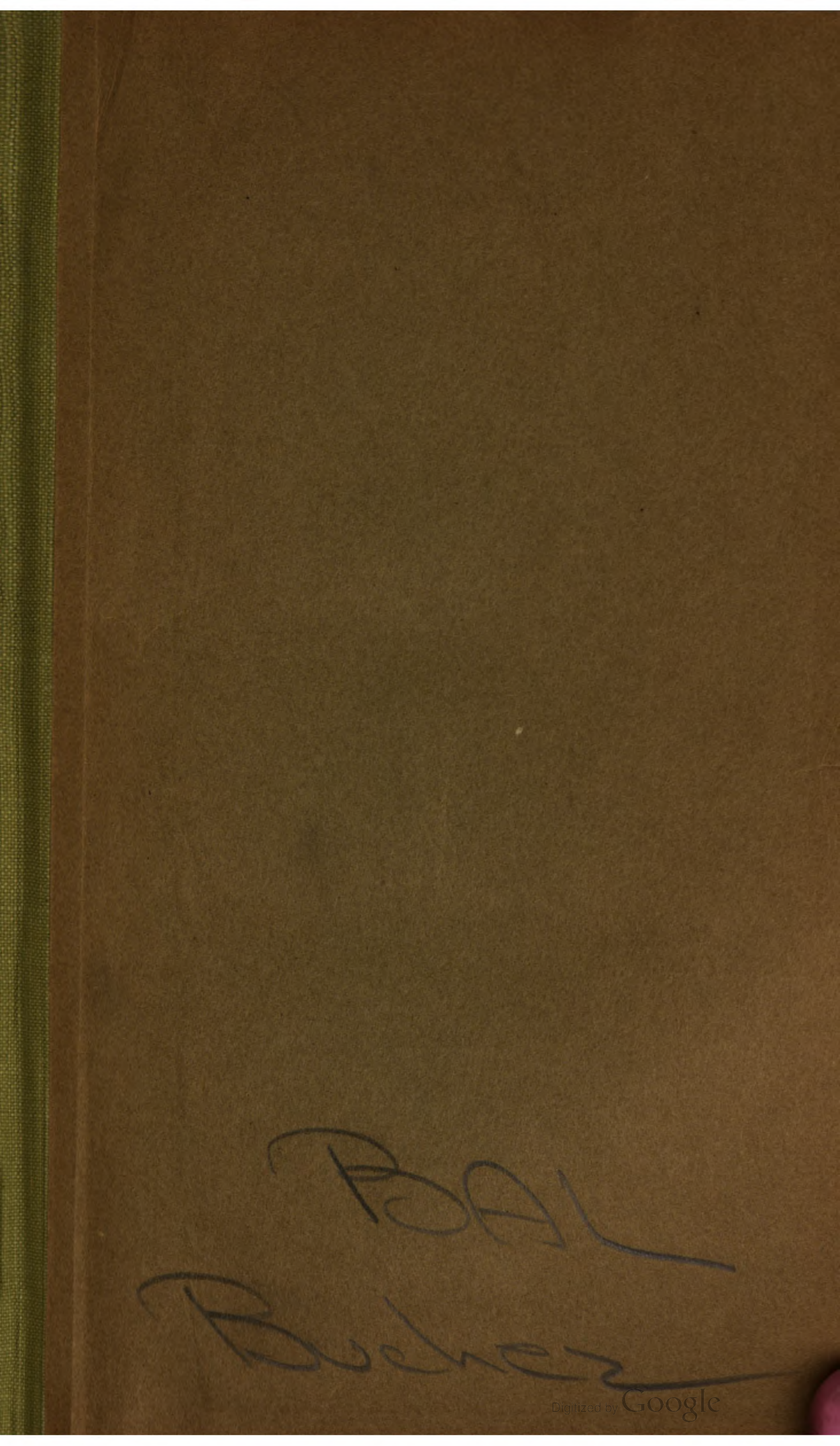
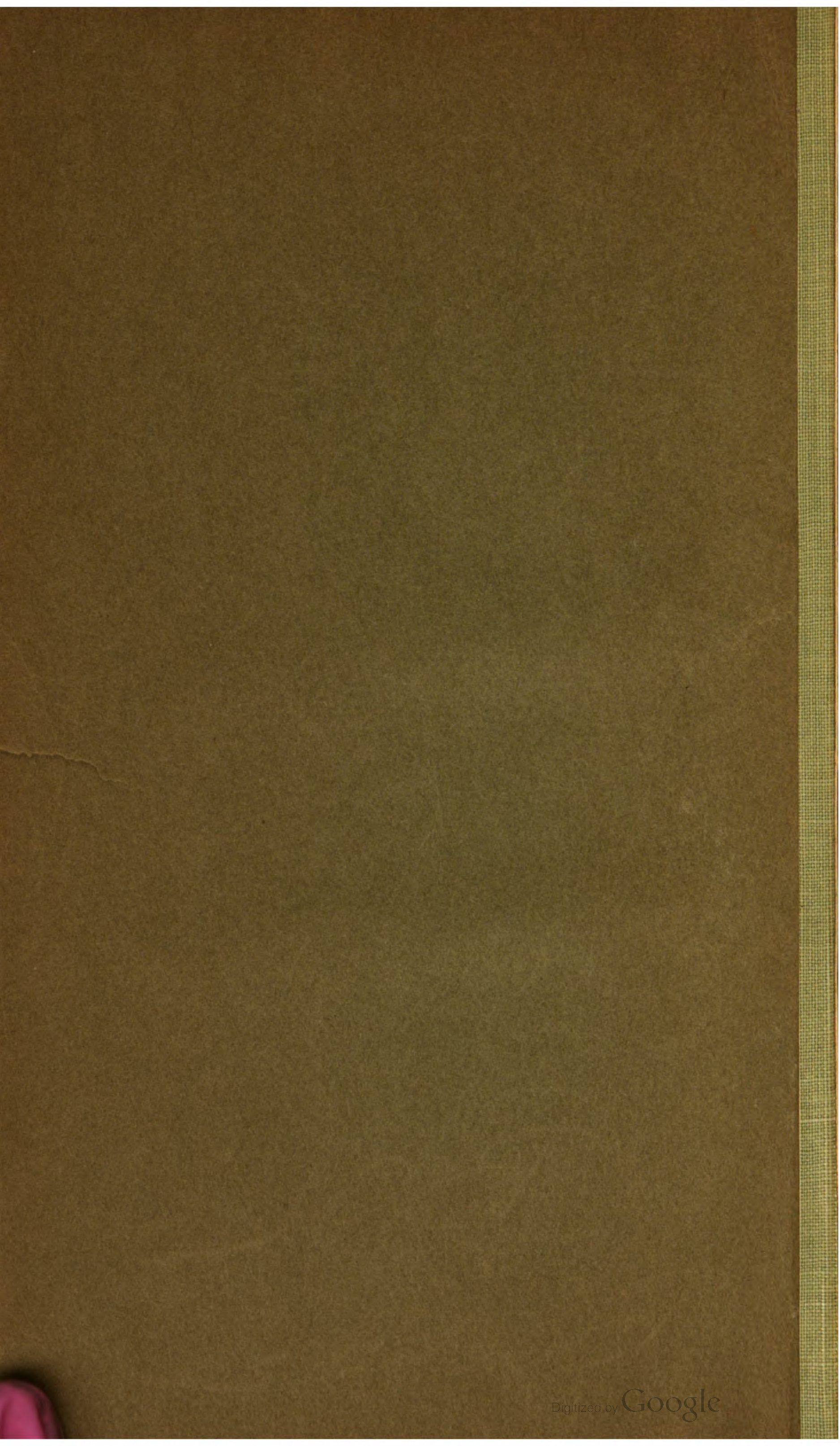








INTRODUCTION

A LA

SCIENCE DE L'HISTOIRE.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.

INTRODUCTION

A LA SCIENCE

DE L'HISTOIRE

PAR

P. J. B. BUCHEZ,

Docteur en médecine, auteur d'un Traité de philosophie, d'une Introduction a l'étude des sciences, etc., l'un des auteurs de l'Histoire parlementaire de la révolution française, de l'Européen, etc.

DEUXIÈME EDITION

Revue, corrigée et augmentée.

TOME II.

PARIS.
GUILLAUMIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE J. B. SAY, ADAM SMITH, MM. BLANQUI, L. REYBAUD, ETC.
Galerie de la Bourse, 5. — Panoramas.

1842.

INTRODUCTION

A LA

SCIENCE DE L'HISTOIRE.

LIVRE IV.

Du Progrès considéré comme moyen encyclopédique.

CHAPITRE I.

CONCLUSION MORALE DES LIVRES PRÉCÉDENS.

La doctrine du progrès a des conséquences qui vont au-delà du progrès lui-même.— Exposé des conséquences métaphysiques et morales qui en ressortent. — Celles-ci emportent l'idée d'une sanction qui n'est pas moins nécessaire qu'elles-mêmes.— Le progrès ne peut être vrai si les conséquences sont fausses et réciproquement. — A ce point de vue, on trouve la solution de toutes les difficultés morales opposées à la bonté de Dieu, à sa toute puissance, etc. — Dans ces considérations, le progrès apparaît comme le signe d'une loi de l'ordre universel.— Si cette hypothèse est vraie, on doit trouver la trace de cette loi dans tous les ordres scientifiques;—Elle doit former un lien encyclopédique.— Il y a deux espèces possibles d'encyclopédie du point de vue du progrès.— L'étude en sera faite dans les chapitres suivans.

La doctrine du progrès dont nous avons étudié, dans les livres précédens, la théorie et les applica-

tions historiques, emporte des corollaires qui vont au-delà de l'histoire et de l'humanité. Nous avons déjà eu l'occasion de faire apercevoir quelque chose de cette portée immense que nous lui attribuons; il nous reste à en démontrer l'étendue et les rapports. C'est à ce travail que seront consacrés les livres suivans. Nous commencerons par offrir un résumé des conséquences philosophiques et morales qui ressortent immédiatement de nos affirmations précédentes ; nous en poursuivrons ensuite les applications, et, de cette manière, nous présenterons une large vérification de l'idée nouvelle à laquelle cet ouvrage est consacré.

La considération du progrès nous a appris que l'homme est composé de deux natures, l'une spirituelle, dont l'essence est l'activité, l'autre charnelle, dont le caractère est la passivité ; ensorte que cet être double peut être défini : « un principe spirituel d'activité doué d'un organisme pour agir sur sur le monde extérieur. » Nous avons vu, en outre, de la manière la plus évidente, que tant que cette activité est dépourvue de l'enseignement qui doit lui donner un but conforme à sa destination, elle est sans action. N'ayant aucun motif pour manifester sa spontanéité, elle est comme inerte et semble abandonnée aux uniques impulsions des appétits organiques C'est ce que l'on remarque chez les petits enfans jusqu'au moment où ils ont reçu, de leurs

mères, les premières idées, ou leurs premiers principes d'affirmation. La véritable mère de l'espèce humaine, c'est la société ; c'est elle qui donne aux enfans l'enseignement qui les fait hommes, c'est-à-dire le but sans lequel il n'y aurait pour eux aucune raison de résister à l'instinct. Par cet enseignement, ils apprennent à choisir entre les appels de la chair et les motifs moraux ; par cet enseignement, ils deviennent libres ; car la liberté n'est pas autre chose que la faculté de choisir. Les bêtes, ainsi que nous l'avons plusieurs fois répété, ne choisissent pas ; elles obéissent toujours. Ainsi, chacun de nous reçoit, de la société, et la vie morale et la liberté, en un mot ce qui constitue le caractère spécial de l'humanité. Mais, chacun de nous, en recevant ce don, devient, par ce seul fait, agent de l'œuvre sociale et soumis au devoir commun. Nous conservons toujours, sans doute, la faculté de préférer notre propre satisfaction à nos obligations, notre chair à notre âme, ou, en un mot, la voie du mal à celle du bien ; mais la société a le droit de nous demander compte de notre choix ; elle a le devoir de nous contraindre et de nous punir ; car la société elle-même accomplit un devoir envers l'humanité. Nous encourons, en outre, une responsabilité plus haute et plus redoutable. La société, avons-nous dit, est obligée, envers l'humanité, à l'accomplissement de son but. Or, cette obligation serait nulle,

sans portée, sans valeur, si l'humanité elle-même n'était pas toute entière comptable envers un être plus puissant, envers le maître qui l'a créée et lui a donné sa tâche. Ainsi, la responsabilité morale descend, par une hiérarchie de devoirs, de l'humanité à la société, de la société à l'individu, et remonte de l'individu jusqu'à l'auteur de toutes choses, en traversant la société et l'humanité. C'est donc avec une profonde raison, que, dans tous les temps, il a été enseigné que Dieu demanderait un jour compte aux nations, aux générations, et à chacun de nous, de l'usage que nous aurions fait des biens qu'il nous avait donnés.

A ce moment redoutable, on ne vous demandera pas ce que vous avez fait pour vous-même, mais ce que vous avez fait pour les autres. Celui, qui se sera abstenu, sera jugé comme celui qui aura été stérile, et celui, qui aura été stérile, sera jugé comme le coupable. En effet, une solidarité étroite unit tous les membres de l'humanité. L'immobilité d'un homme peut arrêter toute une génération; l'égoïsme d'une génération peut perdre une nation; et la mort d'une nation peut compromettre l'œuvre toute entière.

Telles sont les premières conséquences relatives à la vie pratique, qui ressortent des démonstrations contenues dans les livres précédens. Elles sont tellement nécessaires que chacune d'elles suppose

toutes les autres. Ainsi, d'un seul principe logiquement suivi, on voit sortir tout un monde moral ; et cette vie terrestre, si tourmentée, si mélangée de misère et de bien-être, cette vie nous est expliquée. C'est une œuvre que nous accomplissons, entre le passé et l'avenir, dans un but immense, universel, infini. C'est un devoir que nous venons remplir, un mérite que nous conquérons. Cette vie n'est plus une œuvre morte, sortie de la boue le matin pour y rentrer le soir, qui roule, en aveugle, dans les ténèbres de la matière. Non, elle va libre au grand jour de l'esprit, sous l'œil de celui qui lui a donné une tâche, afin qu'elle fût. Nous ne sommes plus seuls sur cette terre, sans personne qui nous comprenne, sans personne qui nous regarde et nous aime. Chacun de nos efforts, si petit, si pauvre qu'il soit, vaut quelque chose et sert ; il est reçu et compté. On ne fait réellement profession de vérité, de raison et de science, que dans le dévouement ; et, il n'y a, au contraire, qu'erreur, ignorance et folie dans l'égoïsme. Que personne donc ne désespère de sa faiblesse, ni de l'humilité de ses travaux ! Avec grains de sable, on peut combler un abîme si grand qu'il soit ; et il n'y a pas un seul grain qui n'y ait alors son utilité. Que personne ne craigne de jeter un effort dans le néant ! Dans le monde, nulle vitesse donnée ne se perd ou ne manque de tracer une route ; il n'y a

que ceux qui ne donnent rien et vivent de ce qu'ils reçoivent, qui ne laissent point de nom.

L'homme ne fait que passer sur la terre; mais il y laisse le produit de ses labeurs. La semence qu'il y a mise, si faible qu'elle soit, engendre un fruit; et ce fruit lui est compté. On peut, dans ce monde, ignorer quel en est l'auteur; mais il est un lieu où l'usurpation, le mensonge, l'oubli sont choses impossibles. En effet, en quittant cette terre, l'homme emporte l'impérissable mémoire de ce qu'il a fait, et cette mémoire est désormais immuable; car, par l'effet de ses actes, dans la vie charnelle, l'âme a cessé d'être une simple virtualité; elle s'est transformée toute entière en un souvenir; elle est un moi, contenant, en lui-même, son identité complète et formant la parfaite image de ce que fut l'être pendant son existence terrestre. Ainsi, lorsque nous nous présentons à l'entrée du milieu spirituel où nous sommes appelés, ce n'est plus seulement une âme qui se présente, mais un souvenir, une œuvre, une image fidèle de notre vie. Nous portons, avec nous, notre propre jugement; et là se trouvera notre mérite; là, notre récompense, ou notre peine. Alors chacun recevra la part qu'il a préférée ici-bas. Ceux qui ont participé à l'œuvre commune, au devoir et au travail, ceux qui ont été unis, en ce monde, dans une pensée d'humanité, parce qu'ils ont pensé aux autres,

ceux-là entreront en communion. Quant à ceux qui ont vécu, ici-bas, comme s'ils étaient seuls, ils seront seuls, ainsi qu'ils l'ont voulu, seuls pour toujours peut-être, livrés à l'enfer de leur isolement et de leurs regrets égoïstes. Les esprits dévoués et les esprits égoïstes sont en effet comme des natures contraires qui se repoussent; il y aura donc société entre ceux qui ont été réellement en société ici-bas, entre ceux qui se présenteront revêtus d'une figure sociale. Mais la forme égoïste sera aussi répugnante, aussi incommunicable, aussi hostile, même pour ses pareils, qu'elle le serait sur cette terre, si elle était dépouillée de l'hypocrisie qui la dissimule. Elle a voulu la solitude et elle recueillera la solitude. La peine sera aussi juste que méritée, aussi terrible que la récompense sera grande.

Telles sont les sanctions qui confirment la tâche confiée à l'humanité. Que si vous supprimez cette sanction, le devoir, le dévouement, le progrès deviennent des mensonges; tous les hommes honnêtes, qui ont vécu sur la terre, se sont trompés; la vertu, le sacrifice, le bien, en un mot, ce qui a servi l'humanité, ce qui l'a conservé, les œuvres par lesquelles la société subsiste et toute créature humaine existe, toutes ces choses ne sont qu'erreur et déceptions. Que l'on veuille bien en effet examiner la conclusion pratique de la sanction que

nous venons d'exposer, et l'on reconnaîtra que cette conclusion va droit à prescrire la vie active nécessaire pour opérer la progression, de la part de tous les individus. Nous pouvons donc dire que, si le progrès est une vérité, la sanction qu'il implique est également vraie, que si la sanction est fausse, il faut renoncer au progrès. Cė sont deux systèmes d'idées qui ne peuvent être séparées; ou plutôt c'est une même idée suivie sur des terrains dont l'un se rapporte au temps et l'autre à l'éternité. Au reste, dans l'impossibilité où nous sommes d'entreprendre sur ce sujet une argumentation détaillée, et si nos lecteurs n'apercevaient pas le lien logique qui attache les affirmations que nous venons d'émettre, aux démonstrations contenues dans les livres précédens, nous les renvoyons à notre traité de philosophie où toutes ces questions ont été l'objet d'un examen spécial.

Au point de vue où nous a conduit la logique de la doctrine du progrès et où elle nous a placés, les difficultés dont, en divers temps, les philosophes athéistes ont fait des objections contre l'existence de Dieu, ces difficultés disparaissent ou reçoivent une solution facile. Demandez-vous pourquoi l'homme n'a point été mis à l'abri de la désobéissance et de l'erreur? On répond, que la possibilité de désobéir et de se tromper est une condition de sa liberté. Demandez-vous pourquoi il est libre, pour-

quoi ce don duquel nous faisons quelquefois un si fatal usage, mais auquel cependant nul de nous ne renonce volontairement et que nous chérissons à l'égal de la vie? On vous répondra qu'autrement cet homme ne serait point susceptible de conquérir des mérites, et capable d'obtenir le bienfait des récompenses qui l'attendent. Sans la liberté, en un mot, nous serions des forces aveugles, n'ayant pas la conscience de nos actes ni même celle de notre existence. Tout se tient dans cet admirable arrangement. Le mal même a une fonction. En effet, si le mal moral n'était pas possible, il n'y aurait point de bien moral; si le mal moral n'offrait pas un certain attrait, si, comme dit saint Paul, la chair n'avait pas un certain aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, il n'y aurait point de mérite à y résister ni à y renoncer. Bien plus, pour qu'il y eut un mérite dans la pratique du devoir, dans le sacrifice de soi-même, dans le travail, il fallait que toutes ces actions fussent pénibles à divers degrés, et entraînassent des maux physiques dont l'intensité même est la mesure de ces vertus. La mort elle-même qui, selon la tradition religieuse, est l'effet d'un acte de liberté dont nous sommes tous solidaires, la mort est encore une condition de la liberté. Sans elle, l'humanité serait peut être esclave de son propre bien-être, le progrès serait peut-être impossible, et nos destinées seraient enchaînées à un état social im-

mobile. En effet, comme la somme des maux, sur cette terre, est beaucoup moindre que celle des biens, si l'espèce humaine eût été un être immortel et unique, tel que les panthéistes se plaisent à se la figurer, il serait arrivé que celle-ci se serait arrangé d'un peu de mal et de beaucoup de bien. N'étant point remuée par le mouvement incessant des naissances et des morts, continuellement régénérée et ravivée par l'énergie des jeunes âmes qui s'attachent aux choses jeunes et énergiques comme elles, elle eut fait, comme le vieillard, et se fut endormie dans l'amour du repos et des choses anciennes.

Ainsi il n'est pas une difficulté qui ne puisse recevoir une solution satisfaisante ; et, parmi les faits que les athées ont choisis pour objections contre l'existence d'une suprême intelligence, il n'en est pas un seul dont la raison ne se trouve dans un bienfait ou un avantage accordé à notre espèce. Malgré les misères dont nous nous plaignons, l'homme est le bien-aimé de son père. Dieu semble l'avoir associé à l'œuvre même de la création. Il lui a donné un espace et un temps, afin qu'il pût accomplir une tâche. Il n'a point voulu que cette tâche fût une conséquence nécessaire de la chair dont il le revêtait, afin que l'homme pût acquérir devant lui des mérites dus à sa seule volonté. Il a borné l'espace et le temps, afin que l'épreuve fût courte et la récom-

pense prompte. Dieu, en outre, a laissé le mal entrer dans le monde, afin que les hommes fussent libres; et il les a fait libres, afin qu'ils pussent s'aimer entre eux, et acquérir des droits à son amour; il a établi un ordre invariable dans les choses, afin qu'ils pussent apprendre et prévoir; il a fait une nature inerte, afin qu'ils pussent engendrer des mouvemens; enfin, il a différencié les aptitudes, afin qu'ils fussent nécessaires les uns aux autres, et afin qu'ils pussent tous donner, et que tous dussent recevoir. Cette admirable conciliation de toutes choses porte les marques d'une bonté qu'à juste titre on nomme infinie; car nulle imagination humaine, nul cœur humain ne comprend comment le Tout-Puissant qui nous a donné l'être, le Tout-Puissant sans lequel nous ne serions rien, a daigné descendre jusqu'à vouloir bien recevoir, comme un don de son humble créature, ce qu'il lui accordait le mérite d'acquérir, et jusqu'à faire avec elle un pacte de justice en vertu duquel l'homme, en accomplissant le strict devoir, peut obtenir un droit vis-à-vis de son souverain créateur et obliger l'auteur de toutes choses!

Il est inutile de suivre plus loin la série des corollaires relatifs à la vie pratique qu'il y a lieu de déduire de la considération du progrès. Ce que nous avons dit suffit pour nous montrer que l'idée, dont ils émanent, va plus loin que l'humanité. Il doit

maintenant paraître au moins très probable, même en ne tenant aucun compte de ce qui a été dit au chap. VII, liv. 1, que le progrès est quelque chose de plus qu'humain et qu'il appartient à l'ordre universel. La nature même de la sanction qui est nécessaire à la pratique de cette œuvre, la sanction sans laquelle l'accomplissement d'un devoir, si pénible et si indispensable cependant à la conservation de la société, serait un sacrifice absurde de la part des individus, cette sanction en est la preuve. Mais il est une démonstration de cette vérité qui, à nos yeux, est encore supérieure, et qui le sera, sans doute, à ceux de beaucoup d'autres personnes : c'est la concordance parfaite qui existe entre les corollaires que nous avons exposés et la doctrine morale révélée, concordance qu'il est impossible de ne pas apercevoir. Cette doctrine, en tous temps et en tous lieux, a prescrit ce dévouement, ce sacrifice à la chose sociale et au devoir, dont le progrès est la conséquence inévitable. Or, si le raisonnement que nous avons développé dans les livres précédens est exact, s'il est vrai, comme tout l'assure, que la loi morale soit un des articles de la charte qui gouverne l'ensemble des choses, il y a en conclure que tout ce qui y ressemble, possède une même généralité et une égale importance. Le progrès, d'après cette conclusion, ferait donc partie du système qui a présidé à la création. Quoi qu'il en soit, cette hypo-

thèse est assez importante pour être soumise à une vérification ; et c'est ce que nous ferons en effet dans les livres qui vont suivre. Mais que l'on nous permette d'employer la méthode des mathématiciens : c'est la plus courte et la plus sûre ; nous poserons comme prouvé le fait que nous voulons mettre en question. Nous en ferons un axiôme dont nous nous servirons ainsi que d'une généralité coordinatrice et explicative, et si nous trouvons qu'il établit une coordination exacte et une explication rigoureuse, dès ce moment, le fait sera incontestable et parfaitement certain. Ajoutons au reste et répétons encore une fois, que nous nous regardons comme autorisés déjà, par tout ce qui précède, à admettre l'extension dont il s'agit ; il y a un grand nombre de théories scientifiques sur lesquelles même sont fondés des raisonnemens pratiques, qui sont appuyés sur des preuves de moins de valeur que celles dont il a été question ; et si, en ce moment, nous voulons élever un doute, c'est moins afin de nous donner un prétexte pour ajouter de nouvelles démonstrations qu'afin d'avoir l'occasion de montrer la grande fécondité de la doctrine elle-même.

Or, s'il est vrai que Dieu, en faisant à l'espèce humaine le don d'opérer une progression, l'ait associée à son œuvre de création, s'il est vrai que l'ordre qu'il a suivi, dans une partie au moins de l'édi-

fice de l'univers, soit l'ordre sériel, nous devons trouver des marques de cet ordre dans les choses créées, soit antérieurement à nous, soit simultanément avec nous. Nous devons même y découvrir plus encore. Nous devons trouver que ce milieu, qui sert de théâtre à nos actions, est inexplicable, incompréhensible en dehors de la logique que nous avons exposée sous le titre de corollaires métaphysiques et ontologiques dérivant de la doctrine du progrès. Et c'est en effet cette démonstration qui résultera de l'étude de la question encyclopédique à laquelle nous allons nous livrer.

Selon nous, il y a lieu d'établir deux espèces d'encyclopédie, l'une purement *scientifique*, l'autre particulièrement *éducatrice*. La première est destinée à représenter l'ensemble de la science et surtout à en procurer l'avancement; le fait de la série y aura une place conforme à l'importance qu'on doit lui attribuer sous ce dernier rapport. Dans la seconde, au contraire, l'idée du progrès sera prédominante et formera le point de départ de toutes les coordinations secondaires ainsi que de la classification générale. Nous donnons, à cette seconde espèce d'encyclopédie, le nom d'éducatrice, parce qu'elle nous paraît de nature à servir de base à l'enseignement de la jeunesse. Nous avons vu en effet que le progrès était dans une conformité si parfaite avec la doctrine morale qu'il pouvait être

considéré comme un commentaire nécessaire de cette loi. Or, si le progrès peut former un lien encyclopédique, il en résultera inévitablement que l'enseignement moral se mêlera à l'enseignement de la science, de telle sorte qu'ils se confirmeront et s'appuieront l'un l'autre, de telle sorte qu'ils seront à jamais inséparables dans la pensée. Par là, sera donc résolu le problème, jusqu'à ce jour insoluble, de réunir dans un même système, dans un même enseignement, l'éducation et l'instruction.

D'un autre côté, si, de l'édification de nos deux encyclopédies, nous retirons le double avantage de créer un excellent instrument d'avancement pour les sciences et un parfait moyen d'assurer l'enseignement de la loi morale sans laquelle ni société, ni individu ne peuvent subsister, nous y trouverons en outre la démonstration que nous avons annoncée. La généralité et la fécondité de l'idée nouvelle que nous essayons de développer, est en effet telle que, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, on y découvre toujours des richesses imprévues et une valeur pratique incontestable. Cependant, nos lecteurs ne doivent pas s'attendre que, dans l'examen qui va suivre, nous abordions les détails. Nous en serons sobres en ce qui concerne la partie purement scientifique, et nous renverrons à cet égard, à l'ouvrage spécial que nous avons pu-

blié sur ce sujet. Nous nous étendrons davantage sur ce qui concerne l'éducation. C'est le côté social de la question qui nous occupe ; c'est aussi celui qui doit être principalement étudié dans un ouvrage tel que celui-ci.

CHAPITRE II.

DE L'ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE.

But et définition de l'encyclopédie scientifique. — Difficulté du sujet. — Toute spécialité scientifique a pour point de départ et pour base une inconnue initiale. — Toutes ces inconnues sont causales et apparaissent comme contradictoires entre elles. — Il y a harmonie cependant entre ces parties diverses. — Cette harmonie a elle-même une cause. — Nécessité de considérer cette dernière cause inconnue comme le centre de toutes les inconnues secondaires. — Nécessité de la connaître afin d'avoir la solution des autres. — Démonstration que cette cause réside en Dieu. — L'idée de création est indispensable pour construire une encyclopédie. — Tous les savans, connus par de grandes découvertes, se sont placés à ce point de vue. — Nécessité de joindre à l'idée de création, l'idée de progression. — Application de la formule de la série à la création. — Forces ou lois créées. — De la loi et des forces circulaires. — De la loi et des forces sérielles. — De la loi et des forces spirituelles. — Esquisse d'un plan d'encyclopédie scientifique. — Utilité et fécondité de ce plan. — Il n'existe, aujourd'hui, aucune encyclopédie douée de cette valeur. — Critique des encyclopédies proposées par Bacon, d'Alembert, etc. — Critique des systèmes matérialistes sur ce sujet. — Critique des systèmes panthéistiques sur le même sujet. — Argument de l'infini et de la substance. — Conclusion.

Nous entendons, par encyclopédie scientifique, une coordination des sciences, établie dans le but

d'en présenter les rapports naturels, et propre par suite à accomplir la triple fonction de donner une idée générale de la science, de classer toutes les connaissances acquises, et, jusqu'à un certain point, d'indiquer les connaissances que nous ne possédons pas. Pour atteindre à une pareille puissance, il faut, de toute nécessité, que l'encyclopédie soit une image fidèle du monde, un calque exact de la nature. S'il en était autrement, on pourrait peut-être y trouver l'inventaire de ce que nous savons, mais on n'y rencontrerait ni indication des problèmes à résoudre, ni celle des problèmes insolubles, conditions qui sont cependant indispensables pour donner, à notre coordination, une valeur pratique, et la réelle utilité d'un instrument scientifique.

Pour avoir une idée de ce que doit être une véritable encyclopédie scientifique, il suffit de se rappeler quelles sont les propriétés des classifications usitées en botanique et en zoologie, sous le nom de méthodes naturelles. Ce ne sont, en réalité, rien moins que de petites encyclopédies spéciales. Ces classifications sont le résultat d'un système d'observation et d'études dans lequel on s'est proposé pour fin de rapprocher les êtres en raison des similitudes ou des analogies organiques qu'ils présentaient. Or, quelle en a été la conséquence? C'est que l'on a rendu manifestes, de cette manière, une multitude de lacunes dont on ne se

doutait pas ; c'est que l'on a rendu visibles les problèmes solubles et les problèmes insolubles ; c'est que l'on a ouvert une carrière immense aux hypothèses et aux recherches ; que l'on a enfin mis en évidence une grande et magnifique loi générale, celle des séries, qu'on soupçonnait à peine auparavant. Les naturalistes ont obtenu ces conséquences avantageuses en se proposant de faire une classification qui fût un calque de la nature ; on obtiendra les mêmes avantages dans des proportions plus vastes, en construisant une encyclopédie qui soit aussi, autant que possible, un calque de l'univers ; bien entendu que, dans ce dernier travail, il ne s'agit pas de rapprocher les êtres en raison de leurs analogies physiques, car il n'y a nulle analogie entre des corps bruts et des corps vivans, entre l'astronomie, par exemple, et la politique.

Une encyclopédie scientifique, en un mot, doit être une classification de toutes nos connaissances, tellement faite qu'elle serve non-seulement à tenir constamment présent devant notre esprit le souvenir de l'ensemble scientifique, mais encore qu'elle nous en donne une intelligence complète ; elle doit être, pour nous, un moyen de reconnaître les lacunes qui existent dans ces connaissances, un moyen de raisonner et de trouver les hypothèses nécessaires pour les recherches destinées à combler ces lacunes ; elle doit être enfin un moyen de certi-

tude, un criterium que nous puissions invoquer à chaque moment pour juger la valeur de nos travaux.

Mais un pareil travail ne peut-être l'ouvrage ni d'un seul homme, ni d'un seul jour. Bernard de Jussieu a pu donner le plan de la méthode naturelle; mais ce n'est point lui qui l'a achevée; ce n'est point lui qui l'a appliquée. Cette œuvre n'est pas encore terminée aujourd'hui. Or, lorsqu'il s'agit de la science en général, quoique la difficulté diminue en raison même du moindre nombre des détails et en raison de la grandeur des objets, elle est cependant encore fort considérable. Néanmoins nous essaierons de donner une esquisse d'un plan encyclopédique, moins, nous le déclarons, dans la pensée de résoudre complètement la question, que dans le but de donner, aux lecteurs, d'abord une idée de ce genre de travail, ensuite un exemple de la direction qu'il nous semble nécessaire de suivre, et une base pour les critiques que nous aurons à faire de quelques systèmes publiés sur le même sujet.

La première question dont nous nous occuperons, sera précisément celle qu'on néglige toujours aujourd'hui : c'est celle des *inconnues*. Nous allons montrer que c'est là que gît positivement la difficulté de toute coordination encyclopédique, là qu'en réside en même temps le moyen.

Dans toute science, quelle qu'elle soit, fût-ce la

plus positive, soit une science de langage, soit une science d'observations comme l'astronomie, il y a d'innombrables inconnues, les unes évidemment fermées aux moyens et aux efforts de la spécialité, les autres possibles à éclaircir et qu'à cause de cela nous appelons lacunes ou *desiderata*. S'il en est ainsi dans chaque spécialité, à plus forte raison cela est-il lorsqu'on envisage toutes les spécialités simultanément. Il n'est pas, nous le croyons, nécessaire de donner des preuves de l'existence d'un fait qui est avéré pour tout homme qui a étudié sérieusement une branche quelconque de nos connaissances. Nous remarquerons seulement qu'il y a partout une inconnue de même genre, en ce qu'elle est fondamentale; c'est celle qui fait qu'une certaine somme de phénomènes forme une classe à part; inconnue, qu'on déguise soit sous le nom de force, soit sous le nom de propriété. Ainsi, pour citer une opposition caractéristique, il y a une différence fondamentale entre ces aggrégations qu'on appelle corps bruts, entre ces organisations passives qui obéissent toujours au mouvement qu'elles reçoivent, et les corps qui se meuvent spontanément.

Indépendamment de cette grande inconnue que l'on touche par les sens, mais dont évidemment les sens ne peuvent nous donner le secret, il y a dans toutes les spécialités des lacunes nombreuses

d'où résultent des contradictions qui repoussent. Ainsi, en astronomie, la nécessité du vide pour que la théorie de l'attraction puisse être considérée comme vraie, et là nécessité du plein pour l'explication d'une autre classe nombreuse de phénomènes, ceux des ondes lumineuses. Ainsi, encore en astronomie, la vérité de la loi newtonienne veut la constance de l'état phénoménal actuel : et il est prouvé par la géologie, que le système planétaire a subi de nombreuses révolutions qui nient cette fixité dans la même loi de mouvement, etc.; ainsi, dans les sciences des corps organisés, on enseigne un système d'action des tissus, qui est en opposition formelle avec le système de leur nutrition, c'est-à-dire avec la théorie de l'assimilation et de l'élimination. En effet, on attribue aux tissus, des fonctions dont la continuité égale la durée de la vie ; et quand il s'agit d'assimilation et d'élimination, on établit que chaque tissu change continuellement dans ses élémens intimes : nous citerons encore une autre opposition capitale en physiologie : c'est celle qui existe entre la théorie de la circulation que l'on considère comme un fait purement mécanique, et la théorie de la nutrition que l'on établit comme un résultat des propriétés des tissus, etc.

Mais, c'est en géologie, et surtout en botanique et en zoologie, que les inconnues sont nombreuses

et, l'on peut dire, démontrées supérieures à toute explication tirée de l'observation. En géologie, on trouve des séries de formations qui évidemment ont été produites par des forces qui ne fonctionnent plus aujourd'hui. En botanique, on trouve des genres, des espèces qui sont fixes et incommunicables. De même en zoologie. Bien plus, la plupart de ces espèces, dont les individus sont la manifestation et les agens, mais non le principe, la plupart de ces espèces sont aussi hostiles les unes aux autres, dans la durée de leur vie, qu'elles sont séparées dans leur origine, et cependant elles sont nécessaires les unes aux autres, car elles se nourrissent les unes des autres. Or, les forces en vertu des quelles des terrains, composés de matériaux existant aujourd'hui, ne peuvent plus cependant être formés de nos jours, des forces en vertu desquelles chaque genre reste éternellement le même genre, chaque espèce reste la même espèce, ces forces sont inconnues et ne cesseront d'être telles. Ainsi, l'inconnu évident, palpable, nous entoure et nous presse.

Or, ces inconnues par lesquelles chaque science est spécialisée, comme les genres et les espèces dans les règnes minéral, végétal et animal, ces inconnues ont cependant un caractère commun ; c'est qu'elles sont toutes causales. C'est par elles que s'engendre, se conserve ou se continue la multipli-

cité des êtres ; ce sont elles qui en forment les différences fondamentales. Ainsi, les innombrables familles de végétaux et d'animaux s'alimentent des mêmes matériaux, vivent dans le même milieu, et cependant elles ne tendent point à se confondre dans une similitude quelconque. Elles sont aussi séparées, aussi dissemblables, qu'au premier jour de leur apparition. Il en est de même des espèces minérales, s'il est permis de leur appliquer ce langage. Il faut donc que les forces inconnues, mais conservatrices, soient toutes puissantes ; il faut qu'elles soient réellement causales.

D'un autre côté, s'il est de toute vérité de dire que le principe sur lequel repose chaque spécialité scientifique, l'astronomie, la physiologie, etc., ainsi que chaque espèce géologique, végétale, animale, etc., est contradictoire à tous les autres et constitue une séparation qui est comme un abîme que nulle observation ne peut combler, il est nécessaire de remarquer cependant que toutes ces parties si diverses, si opposées, lorsqu'on les examine vis-à-vis les unes des autres, produisent, par leur action simultanée, le plus magnifique et le plus harmonieux ensemble. Chacune d'elles accomplit une fonction nécessaire à toutes les autres, et tellement indispensable qu'on ne peut en supposer une seule absente, sans voir écrouler l'édifice tout entier.

Ainsi, toutes les inconnues dont nous avons

parlé, concluent à une dernière inconnue supérieure, qui est la cause même de l'harmonie qui existe entre leurs actions. Cette dernière les représente toutes ; elle est évidemment leur centre commun puisqu'en elle seule se confondent et le motif qui en fait des existences spéciales, et le motif qui les fait concourir à titre d'agens spéciaux à une action commune d'où résulte l'ordre merveilleux que nous admirons dans l'univers.

Mais quel est le principe, quel est le caractère, quelle est la nature de cette inconnue suprême? Nous est-il possible, d'après les effets qu'elle produit, de découvrir quelque chose des propriétés de cette force souveraine, ainsi que nous le faisons à l'égard des autres forces, en en étudiant les phénomènes? Cette question mérite au plus haut degré notre attention ; car nous pouvons y trouver une solution applicable à toutes les inconnues secondaires, une solution utile surtout dans un travail encyclopédique du genre de celui-ci, puisqu'elle pourra nous apprendre à distinguer les problèmes qui constituent seulement des *desiderata* de ceux qui forment des difficultés infranchissables.

En procédant à la recherche des propriétés de la force suprême dont il s'agit, on remarque tout de suite qu'elle ne peut être inférieure, en rien, à aucune des forces secondes qu'elle centralise et gouverne. Elle possède donc une puissance de géné-

ration et de motricité supérieure à tout ce que nous connaissons dans l'ordre astronomique, physiologique, etc. Elle possède, dans des proportions inimaginables, toutes les qualités qui se manifestent dans les divers êtres. Et puisqu'il y a un être, l'homme, qui est doué de spotanéité, de volonté, d'intelligence, de mémoire, cette force possède, au summun, toutes ces facultés et mille autres dont nous n'avons aucune idée. Ainsi, par une voie purement scientifique, incontestable et rapide, nous arrivons à reconnaître que le centre, le lien, l'unique explication de toutes les inconnues que la science démontre, est l'être suprême et infini, que le genre humain adore, sous le nom de Dieu, depuis son premier jour.

Telle est l'esquisse des considérations scientifiques, par lesquelles celui qui écrit ces lignes est sorti des ténèbres du matérialisme où l'avaient fait tomber les études de sa jeunesse. Et, aussi, il dit avec une pleine conviction, qu'il n'est pas un homme, ayant le sens droit, dont la raison puisse échapper à l'inflexible rigueur de cette argumentation, s'il veut bien la répéter et la suivre. Que si quelqu'un doute de mes paroles, que si quelqu'un doute de mes yeux, qu'il aille voir lui-même et reconnaître, à la source, ces incontestables inconnues et leurs inébranlables contradictions. Il les trouvera jusque dans le langage embarrassé et même le si-

lence de nos savans du jour. Et lorsqu'il les aura appréciées, nous le défions de conclure rationnellement autrement que nous.

Le raisonnement précédent nous apprend qu'il y a une volonté souveraine qui est le centre de toutes choses et qui exige qu'elles soient ce qu'elles sont. Mais il ne nous apprend rien encore sur la coordination qui règne entre les parties du vaste ensemble dont nous nous occupons; coordination dont la connaissance est indispensable à l'édification du plan encyclopédique que nous nous proposons. L'idée même de création ne suffit pas pour nous donner la classification que nous cherchons. Que nous enseigne-t-elle, en effet? Elle nous apprend seulement que toutes choses ont été créées; mais elle laisse, sous le voile d'un mystère profond, le secret que nous désirons obtenir. Pour le pénétrer, il est indispensable d'avoir plus que cet unique point de vue; il faut posséder une doctrine de la création; et c'est ici que doit intervenir nécessairement la théorie du progrès avec tous les corollaires logiques et métaphysiques qui en émanent.

L'idée de la création constitue le point de vue auquel se porte naturellement la raison humaine toutes les fois qu'elle tente de donner une explication générale de l'univers. C'est ce qu'ont fait les savans de tous les temps; il n'en est pas un, parmi eux, qui, en cherchant à atteindre une conception

de cet ordre, n'ait été forcé, par une sorte de nécessité logique, de se poser en quelque sorte comme créateur et de faire fonctionner, de ce point de départ initial, l'hypothèse qu'il voulait élever au rang d'une formule universelle. En un mot, il n'y a pas un homme qui ait pu tenter une explication générale, sans se placer lui-même, par la pensée, avant toutes choses, et sans faire commencer toutes choses de sa pensée. Nous pouvons citer, pour exemple, Descartes qui est, sans contredit, le plus grand et le plus positif des généralisateurs dans les temps modernes. Il se plaçait au point de vue de la création lorsqu'il disait que Dieu n'avait mis dans le monde que de la matière et du mouvement, et que, de cette affirmation, il déduisait la physique universelle. L'histoire des sciences nous offre une multitude d'exemples pareils. Dans les temps anciens, Pythagore, Timée de Locres, Empédocle, Platon, etc.; dans les temps modernes, Leibnitz, Buffon, Bonnet, Lamarck, etc., religieux ou sceptiques, matérialistes ou déistes, tous ont fait la même chose. Certes, s'il s'agissait, en ce lieu, de donner une preuve en faveur de la création et de démontrer que cette croyance est profondément rationnelle, ce ne serait pas un petit argument que l'énoncé d'une observation d'où il résulte que la pente naturelle de tous les grands esprits tend vers cette croyance, et que la logique des plus forts

théoriciens conclut au point même où aboutissent toutes les traditions. Mais, ce n'est point là le but que nous nous proposons ici ; lorsque cette question viendra plus tard, nous apporterons des preuves palpables même pour les sens les plus grossiers. En ce moment, nous voulons seulement démontrer que l'idée de création ne suffit pas pour engendrer une classification encyclopédique. En effet, il résulte de l'examen même des systèmes divers, imaginés et développés par les savans nombreux que nous avons cités et dont nous aurions pu encore étendre la liste, que cette idée n'engendre point une méthode de coordination unique et fixe ; il en résulte qu'elle se prête à des formules très différentes ; il en résulte enfin qu'elle ne suffit pas pour atteindre la fin proposée. Ainsi, outre l'idée, il faut une doctrine de création. Mais sommes-nous en droit de considérer la théorie du progrès comme constituant, en réalité, cette doctrine ? Voilà, maintenant, quelle est la question à examiner.

Remarquons que la doctrine du progrès emporte des corollaires logiques et ontologiques qui ne sont nullement soumis à l'arbitraire. De plus, elle constitue une méthode de classification rigoureuse et bien déterminée, sur laquelle l'imagination et le caprice ne peuvent rien. Elle est par suite aussi complètement inflexible que le seront les phéno-

mènes eux-mêmes avec lesquels on les mettra en contact. Elle est, oserai-je dire, en quelque sorte, aussi incapable de concessions, d'arrangemens ou d'accommodemens, que le fait le mieux caractérisé. Tout, en elle, est nettement arrêté. Or, s'il se trouve que la méthode qui ressort de la doctrine de la progression telle que nous l'avons décrite dans notre livre premier, s'applique facilement aux faits qui nous sont connus, et mette naturellement en évidence les caractères, les fonctions, et les rapports qui en même temps les unissent et les séparent, nous serons parfaitement en droit d'assurer que l'idée de progrès est le complément scientifique de l'idée de création; car la vérification en aura été faite.

Nos lecteurs ne doivent pas s'attendre à ce que nous développions, ici, sous leurs yeux, le vaste travail de cette vérification. Nous en exposerons seulement les élémens et les bases; et nous procéderons comme si elle avait été faite. Au reste, quoique la méthode des séries progressives n'ait pas encore été employée comme moyen de classification dans une construction encyclopédique générale, elle est usitée aujourd'hui dans plusieurs branches importantes des sciences naturelles comme moyen partiel d'encyclopédisation. Elle est admise dans une partie considérable de la géologie, dans l'anatomie comparée, dans l'embryogénie, et dans

la phythologie. Nous allons voir qu'elle est susceptible d'une extension plus considérable, et en montrer, en outre, les justes limites.

De la définition du progrès découle la formule de la série. Celle-ci consiste en une suite de termes, parfaitement séparés et incommunicables, qui n'ont d'autre rapport entre eux que celui de la croissance ou de la décroissance que nous y apercevons. La fonction de chaque terme dans la série paraît être de rendre possible le terme qui le suit; en outre, chaque terme contient, sous un certain point de vue, les valeurs existantes dans les termes précédens, sans cependant y ressembler. D'ailleurs, il n'y a pas la moindre continuité naturelle, visible ou invisible, matérielle ou virtuelle, entre ces termes divers; ils se suivent, mais ne s'engendrent pas. Tel est rigoureusement le système de la série que nous avons exposé dans les livres précédens.

Or, si l'on applique l'idée de la série ainsi formulée et dans toute l'exactitude de la formule, aux parties de l'univers créé qui sont soumises à notre observation ou que le raisonnement peut atteindre, on trouve qu'elle constitue un moyen facile et parfaitement approprié, 1° pour spécialiser, à titre de créations successives ou comme termes d'une série, toutes les classes générales de faits, ou toutes les classes de lois qui règnent dans ce monde; 2° pour montrer comment ces classes de faits et de lois sont

en rapport et comment elles sont séparées, c'est-à-dire comment elles sont fonctions les unes des autres; 3° et enfin pour expliquer comment ces classes étant aujourd'hui simultanément existantes, accomplissent toujours cependant une fonction analogue à celle qu'elles représentent lorsqu'on les envisage selon l'ordre de leur apparition successive dans la suite des créations, et, par suite, conservent encore leurs caractères sériels. Nous allons donner un exemple de la manière dont on doit procéder pour opérer l'application dont nous venons d'indiquer les résultats. Notre exposition sera très abrégée et très générale; mais il sera facile à nos lecteurs de remplir le cadre que nous allons ouvrir.

Parmi les preuves positives et palpables qui nous restent de l'ordre sériel suivi dans l'œuvre de la création, les plus anciennes sont celles qui gissent dans le règne minéral qui constitue l'écorce de notre globe; mais par le raisonnement et sur l'échelle de la logique, on peut descendre ou remonter beaucoup au-delà dans l'antiquité. Ainsi, avant les phénomènes propres à l'écorce de notre globe, il y a eu la création de notre planète et de tout notre système astronomique; avant ce système, il y a eu la création de certaines lois de mouvement; avant ces lois, il y a eu la matière ou la matérialité qui en est le contenant; avant la matière, il y a eu l'espace. Nous ne pouvons pas, sans

doute, faire toucher au doigt et à l'œil les témoignages de cette succession; mais elle est parfaitement démontrable rationnellenent; la logique nous force de l'accepter; et, en outre, on en déduit de telles explications que celles-ci en offrent une vérification suffisante. Changeons en effet notre marche, débutons par ce commencement qui n'est encore à nos yeux qu'une supposition, et nous allons voir l'hypothèse acquérir la valeur d'une démonstration.

L'espace, disons-nous, fut créé le premier. En effet, il fallait un lieu pour recevoir la matière et le mouvement; et ce lieu fut l'espace. Après l'espace, fut créée la matière. En effet, il fallait une substance inerte, passive, une réceptivité indifférente à la forme, au repos et au mouvement, pour être l'excipient de toutes les forces actives qui devaient être engendrées plus tard. Après la matière, fut créé le mouvement. Il ne pouvait l'être avant, puisqu'il n'aurait rien eu à mouvoir, rien où il pût être reçu, rien qu'il pût quitter, saisir, abandonner et reprendre. Mais, le mouvement est soumis à une loi, ou plutôt il est une loi; il a une détermination quelconque. Or, quelle est cette loi? Fût-elle d'aller en ligne droite; fût-elle circulaire, attractive, répulsive ou toute autre; c'est ce que nous ne pouvons imaginer. Sur cette question, la logique ne nous apprend rien; et les phénomènes

complexes, dans lesquels est cachée sans doute cette loi primitive, portent à un degré si grand le caractère des créations postérieures que le cachet de celle-là y semble entièrement effacé. L'état actuel de la science permet cependant une hypothèse sur ce sujet; on est autorisé à supposer que cette loi primitive fut celle du mouvement en ligne droite. Cette tendance en effet paraît devoir être antérieure à la création des lois d'où résultent les phénomènes dits d'attraction et par suite notre système astronomique, puisque la tendance du mouvement en ligne droite, non-seulement est constamment en lutte avec la tendance vers le centre, mais encore elle y semble subordonnée ainsi qu'il arrive, dans l'ordre sériel, au terme antérieur vis-à-vis du terme postérieur. En un mot, cette tendance serait le reste d'un état précédent. Quoi qu'il en soit, on conçoit que diverses lois de mouvement aient pu être imposées à la matière, avant la création de ce qui représente, à nos yeux humains, l'univers astronomique, avant la création de notre système planétaire. L'apparition de celui-ci constitue un terme nettement différencié du précédent; car on y aperçoit autre chose que du mouvement. Il est produit par l'introduction, dans la matière, de qualités ou d'attributs nouveaux; telles sont celles d'où résultent les phénomènes d'attraction, les diverses densités du soleil et des planètes, les phé-

nomènes lumineux, etc. Il est impossible d'ailleurs de dire si cet ensemble a été produit simultanément ou successivement. Pour nous, il constitue un terme unique, et il n'y a aucune nécessité logique et par suite aucun moyen rationnel d'y établir positivement la moindre distinction. Mais, c'est dans ce terme que se manifeste clairement une loi générale qui a été maintenue présente dans tous les termes créés postérieurement, et partout fonctionne encore aujourd'hui. Nous voulons parler de celle en vertu de laquelle tout effet d'un certain ordre devient cause et toute cause du même ordre devient effet. Nous donnons à cette loi le nom de *circulaire* ou *cyclophysique*. Ici, se termine la suite des créations dont les preuves sont au-delà de nos sens ou purement métaphysiques. Ici, commence la suite de celles dont la trace est restée empreinte sur notre globe, qui vivent en partie au moins sous nos yeux, et conduisent jusqu'à nous-mêmes. Le règne minéral et chimique parut d'abord; puis furent produites, par formations successives, le règne végétal et le règne animal; le règne humain fut le couronnement de l'œuvre; chaque terme étant formé de telle sorte, que chacun d'eux fut antérieur à celui auquel il est nécessaire ou dont il est fonction, et que le terme postérieur contint, sauf quelques modifications, tous ceux qui l'avaient précédé et par suite lui étaient nécessaires; de

telle sorte qu'en définitive toute la série est aujourd'hui représentée sous nos yeux par des exemplaires qui en rappellent complètement la progression.

Nous n'entrerons, en ce moment, dans aucun détail sur la série des formations astronomiques et terrestres; nous en parlerons plus tard, longuement. En ce moment, nous nous bornerons à dire que l'ensemble de la série peut être représentée par trois lois ou par l'hypothèse de trois forces qui, fonctionnant aujourd'hui simultanément, offrent l'image fidèle de la progression entière, la maintiennent active et vivante, dans un terme dernier, différent cependant et séparé de tous ceux qui l'ont précédé, mais dont elles expliquent les analogies et les différences. Tel devait être, en effet, ce dernier terme d'après la loi de la série, il devait contenir les valeurs existantes dans les périodes précédentes, sans cependant y ressembler, et sans avoir été engendré par elles.

Les trois lois dont nous venons de parler, sont la force circulaire ou cyclophysique, la force sérielle, et la force spirituelle qui caractérise spécialement notre espèce. Ces trois forces agissent simultanément, chacune d'elles étant non-seulement l'une vis-à-vis de l'autre, mais encore en chacune de leurs parties, dans un ordre de subordination conforme à l'ordre même de création; la force circulaire fournissant en quelque sorte le terrain

sur lequel les autres développent leur action; la force sérielle engendrant incessamment et maintenant toute la série des espèces minérales, végétales et animales dans les justes proportions nécessaires à la conservation des unes par les autres; et la force spirituelle se nourrissant et usant de cet immense domaine, pour accomplir l'œuvre particulière qui lui est confiée. Nous allons envisager séparément chacune de ces trois lois du monde afin d'en faire comprendre le caractère, les rapports et les fonctions. Elles sont d'autant plus importantes à étudier pour nous, qu'elles nous serviront de moyen pour la classification encyclopédique des sciences. Au reste, nous empruntons, au moins en partie, ce que nous allons dire, à un ouvrage publié il y quelques années et que nous avons déjà plusieurs fois cité.

De la force circulaire. Les forces ne peuvent être définies que par les manifestations phénoménales, puisqu'elles sont essentiellement inconnues dans leur nature intime. Nous définissons donc la force circulaire : — Une force qui se manifeste dans une succession d'effets, lesquels s'engendrent les uns les autres.

L'existence de la force circulaire est manifeste dans l'universalité des phénomènes de notre monde, et c'est même cette ubiquité de la force circulaire qui lie si intimement tous les phénomènes

entre eux, et qui a rendu si complètement vaines toutes les tentatives qui ont été faites pour distribuer les phénomènes en catégories distinctes et séparées les unes des autres par des définitions impliquant contradiction. Les lois de la dynamique, de l'astronomie, de la physique, de la chimie inorganique, impliquent des forces de l'ordre purement circulaire, car, dans toutes les successions de phénomènes que ces lois régissent, tout terme peut être indifféremment envisagé comme une cause devenue effet ou comme un effet qui va devenir cause. Enfin dans la physiologie, la *circularité* est présente dans tous les phénomènes de la nutrition.

La prévision scientifique n'est complète, et l'intervention directe de l'activité de l'homme n'est possible, que dans les phénomènes qui sont exclusivement dépendants des forces de l'ordre circulaire. Parce que chaque phénomène de cet ordre se présente comme *effet* d'un phénomène qui a précédé et comme *cause* du phénomène qui va suivre, le premier degré de prévoyance, celui qui résulte de la connaissance de l'ordre de succession des phénomènes, est accessible à l'homme; et parce que ces phénomènes ne sont eux-mêmes que des apparences qui supposent l'existence d'un substratum matériel unique et de propriétés causales diverses, le contact apparent des phénomènes nous

révèle un contact réel et invisible entre ces propriétés causales : or, c'est sur la connaissance de la loi qui règle les contacts de ces propriétés causales que repose le deuxième degré de la prévoyance scientifique, celui qui résulte de la connaissance de la loi de génération des phénomènes.

La conclusion générale et mathématique des lois circulaires, c'est la stabilité absolue ou l'immuabilité des phénomènes; la conclusion générale et pratique de ces mêmes lois, c'est l'anéantissement complet de tout phénomène par la cessation absolue de tout mouvement. En effet, la stabilité complète du phénomène, suivant la loi circulaire, suppose nécessairement que ce phénomène s'accomplit dans un milieu dont la résistance est nulle; dès lors que cette résistance existe, si minime qu'on la suppose, le phénomène marche nécessairement et continuellement vers un anéantissement définitif. Ainsi, la conclusion *mathématique* des *lois* astronomiques actuelles, c'est la stabilité complète du système planétaire; tandis que la conclusion *pratique* du *fait* astronomique, c'est la réunion de tous les corps de notre système à la masse du soleil; et si, comme cela est probable, notre soleil lui-même décrit un orbe immense autour de quelque centre éloigné, et s'il en est encore de même pour tous les autres soleils de l'univers, la conclusion définitive du fait universel, c'est la conden-

sation finale de toute la matière créée en une masse unique, invariable de figure et complètement immobile dans l'espace absolue. Telle est en effet la conclusion de Laplace, et telle fut aussi la conclusion à laquelle Newton lui-même fut forcément conduit ; aussi affirmait-il que Dieu, qui avait créé le monde par son acte immédiat, pouvait bien aussi intervenir directement pour maintenir et pour conserver l'œuvre de sa création.

Les forces de l'ordre circulaire furent créées les premières ; et, pendant un espace de temps dont la durée est inconnue, le monde fut livré à l'action exclusive de ces forces.

De la force sérielle.— La force sérielle ou *progressive* doit être définie : — une force qui engendre une série phénoménale dont les termes se succèdent l'un à l'autre dans un ordre croissant, mais ne s'engendrent pas.

Des forces de l'ordre sériel se manifestent, aujourd'hui, dans tous les phénomènes organiques, car il n'existe pas d'être organisé qui ne présente à un degré quelconque un fait de développement, et tout fait de développement, est sous la dépendance immédiate d'une force sérielle ; nous croyons même que l'on peut trouver dans la présence de ce fait la différence radicale qui, dans l'état actuel du globe, sépare les corps organisés des corps inorganiques, distinction que l'on a vainement cherché

jusqu'ici à établir par des caractères différentiels dont l'importance est quelquefois assez équivoque. Les corps inorganiques, maintenant, sont tous, sans exception, les résultats de combinaisons chimiques opérées entre d'autres corps supposés élémentaires ou simples : la combinaison elle-même est un fait instantané; du moins est-il impossible de saisir l'instant inappréciable pendant lequel elle s'effectue; et, cette combinaison effectuée, le minéral persévère dans la forme qui en résulte, jusqu'à ce que les conditions d'une combinaison nouvelle lui soient offertes. Ainsi, le minéral n'atteint pas la forme définitive qui le constitue par une série quelconque de transformations; il atteint cette forme définitive immédiatement et dès le principe de son existence comme être distinct; il persévère dans cette forme tant qu'il demeure soustrait aux conditions qui doivent la détruire. Dans le règne organique, au contraire, il n'est pas un seul être, si simple qu'il soit, qui ne présente un phénomène quelconque de progression, ou, pour parler le langage ordinaire, un phénomène d'évolution, il n'est pas un seul être qui ne passe d'une forme plus simple à une forme plus complexe. La science des corps organisés, telle qu'elle existe actuellement, permet d'affirmer qu'il n'existe pas un seul être organisé qui ne provienne primitivement d'un germe, et qu'aucun être ne présente, dès l'o-

rigine, les conditions organiques nécessaires à son existence individuelle. Or, c'est là une distinction capitale, car cette distinction nous révèle la création d'un force radicalement distincte de la force circulaire.

Au point de vue mathématique, la force circulaire conclut à l'immuabilité du phénomène ; mais la conclusion réelle et pratique de cette force, c'est l'anéantissement de tout phénomène par la cessation de tout mouvement. La force sérielle, au contraire, tend à imprimer un mouvement constamment ascensionnel qui constitue le fait de développement proprement dit. Ainsi, dans la physiologie humaine, à quelque époque de la vie que vous preniez l'homme, depuis le moment où l'ovule fécondé commence la série des évolutions embryonnaires, jusqu'à l'âge de la puberté, époque à laquelle l'homme a atteint, selon les naturalistes, le dernier terme de son développement physique, et est devenu apte à reproduire son espèce ; quelle que soit, disons-nous, dans cette série de phases, la phase que vous choisissiez, quelque soit l'organe ou le système d'organes que vous proposiez d'étudier, vous aurez à tenir compte de deux ordres de phénomènes complètement distincts : 1° les phénomènes de l'ordre circulaire en vertu desquels s'effectue la nutrition de cet organe ; et 2° les phénomènes de l'ordre sériel en vertu desquels s'effectue

le développement de cet organe (l'organogénésie), et dont le résultat définitif sera de donner à cet organe la forme qui répond le plus parfaitement aux fonctions qu'il doit remplir. Ainsi, la force sérielle *traverse* en quelque sorte la force circulaire, et c'est précisément là l'expression générale de cette lutte incessante, de cette contradiction perpétuelle que l'on remarque entre les phénomènes des corps organisés et les phénomènes inorganiques.

La force sérielle, en traversant en quelque sorte la force circulaire, modifie d'une manière très remarquable la nature des phénomènes. C'est dans les phénomènes de la chimie organique que se manifeste la présence simultanée, le contact, ou, plus exactement encore, la *synergie*, de ces deux forces; et les différences remarquables qui existent entre les deux branches de la chimie indiquent suffisamment quelle est la puissance de la force sérielle. Ainsi, pour n'en citer qu'un petit nombre d'exemples, la loi des proportions multiples se trouve vraie, presque sans exception aucune, dans toutes les combinaisons de la chimie inorganique, tandis qu'elle se trouve fausse, presque sans aucune exception, dans toutes les combinaisons de la chimie organique : la grande majorité des combinaisons inorganiques peuvent être ramenées à leurs élémens constitutifs par des voies analytiques, et reconstituées synthétiquement de toutes pièces au

moyen de leurs élémens ; tandis que la totalité des combinaisons organiques, appelées *principes immédiats*, peuvent bien être ramenées à leurs élémens primordiaux ; mais il existe à peine un principe immédiat qui puisse être créé de toutes pièces par la voie chimique ; enfin, dans la chimie inorganique, les mêmes élémens, combinés dans les mêmes proportions, constituent dans la majorité des cas des produits dont les propriétés chimiques sont identiquement les mêmes ; tandis que, dans la chimie organique, les mêmes élémens, combinés dans les mêmes proportions, constituent, dans un très grand nombre de cas, des produits dont les propriétés chimiques sont essentiellement distinctes.

Dans les phénomènes de l'ordre sériel, les termes se succèdent, mais ne s'engendrent pas ; il n'existe entre ces termes divers d'autre rapport que le rapport de progression que l'esprit crée et perçoit. Pour que l'esprit puisse créer ce rapport, il faut nécessairement qu'un certain nombre de termes existent, et l'esprit ne saurait rien prévoir au-delà. Il suit de là que la prévision scientifique ne peut exister complète pour les phénomènes de l'ordre sériel, et il suit encore que l'homme ne saurait intervenir dans ces séries phénoménales pour en renverser les termes. Ainsi, la physiologie donne les moyens de modifier la nutrition d'un

organe et d'en déterminer ainsi l'hypertrophie ou l'atrophie ; mais il n'existe aucun moyen possible d'altérer, soit dans le mode, soit dans l'ordre, les différens termes qui constituent la progression ou l'évolution de cet organe : la puissance humaine se borne à ralentir ou à accélérer la marche de la succession en agissant directement sur les phénomènes de l'ordre circulaire. On peut rendre la puberté hâtive par une éducation dirigée dans un sens déterminé, mais on ne peut pas faire que les phénomènes de la puberté soient, avant que les phénomènes de la première et de la deuxième dentition n'aient été ; et il en doit nécessairement être ainsi, car chaque terme de la série a été créé par un acte distinct de Dieu, qu'aucun acte humain ne saurait changer ni anéantir.

En effet, l'embryogénie tend à démontrer que les ovules ou formes matérielles primitives de toutes les espèces animales sont, sensiblement, sinon identiquement, les mêmes quant à la structure anatomique et la composition organique ; mais ces ovules diffèrent essentiellement quant à la force sérielle qui est déposée en eux, et qui est spéciale à chaque espèce animale. Dans les animaux qui nous sont les mieux connus, ceux qui se reproduisent par fécondation, l'ovule paraît soumis à l'influence de la seule loi circulaire, jusqu'à ce que la fécondation ait lieu ; et cela est tellement vrai, que le

phénomène de la circularité conclut définitivement à l'anéantissement du germe. Mais, dès que la fécondation a eu lieu, la force sérielle *(vis formativa* des anciens physiologistes), qui y était en puissance d'être, se traduit en actes, et alors commence une série de révolutions progressives ou d'évolutions qui ne doit cesser que lorsque le germe aura acquis la forme définitive qui caractérise son espèce, et sera apte à créer des êtres semblables à lui-même. Ces évolutions ou progressions sont soumises à des constantes générales que l'on peut ainsi formuler :

La force sérielle, dans ses manifestations actuelles, présente un système de propriétés qui est en concordance parfaite avec le système de progressions qui a présidé à sa formation. Elle a été élevée successivement au degré de puissance qu'elle possède aujourd'hui : et elle se manifeste en conséquence incessamment par une somme de produits qui représente constamment la série des termes par lesquels elle a été portée à l'état où nous la voyons maintenant. En effet, elle est la résultante d'une série de puissances successivement ajoutées, par la volonté divine, à une puissance primitive. Il suffit de méditer sur la série des formations qui caractérisent chaque période géologique pour reconnaître que la force sérielle n'a point toujours été semblable à ce qu'elle est au-

jourd'hui ; pour reconnaître qu'elle a été accrue, à chaque époque, d'une puissance de plus, et pour reconnaître enfin que cet accroissement de puissance est l'effet d'un acte de Dieu ; car, qui peut changer l'ensemble d'un monde matériel et fatal, si ce n'est l'être souverainement libre qui en est le créateur et l'arbitre ?

En conséquence, la force sérielle doit être considérée comme formée de diverses puissances ou propriétés spéciales, dont chacune est l'élément germinal et sériel d'une espèce particulière. La force sérielle est une quant à sa fonction générale ; elle est multiple quant aux effets.

En passant de l'état d'ovule à l'état d'individu parfait, chaque être ou chaque espèce passe par une série de formes analogues à la série des formes qui lui sont inférieures dans l'échelle des êtres.

Le passage d'un état ou d'une forme à une autre, a lieu, dans le fœtus, par l'effet d'une modification déterminée par la force sérielle sur la direction des forces de l'ordre circulaire.

L'acte de la force sérielle spéciale qui détermine cette modification, ne peut avoir lieu qu'à la condition d'un certain état des forces circulaires.

On reconnaît l'état des forces circulaires à l'état du milieu matériel où elles résident et qu'elles produisent. Si ce milieu est faible, l'évolution est retardée ; s'il est fort, elle est hâtée. En un mot, si le

milieu n'est pas dans un certain état déterminé, la force sérielle n'agit point; ensorte qu'il peut en résulter ce que l'on appelle un arrêt de développement. Mais, jamais la force sérielle n'est modifiée dans son essence par l'état du milieu. Celui-ci lui sert d'instrument ou de moyen. Ainsi le phénomène de transformation (voyez par exemple celui des âges, les dentitions, la puberté, etc.) est hâté, ralenti, ou manqué selon la nature des élémens que le milieu fournit à l'énergie sérielle.

Tout l'organisme futur, c'est-à-dire le plan entier de l'être matériel est virtuellement contenu dans le germe sériel ou la semence. C'est cette force germinale qui soutient et conserve l'espèce dans les végétaux et les animaux.

Lorsque l'individu est sorti de l'œuf où il est primitivement enfermé, la force sérielle ne cesse pas d'agir; elle produit encore diverses transformations : ce sont celles des âges.

L'action de la force sérielle permet à la force circulaire de subir, dans certaines limites, l'influence de l'hérédité.

Aussitôt que la force sérielle cesse de produire des transformations, la force circulaire prend le dessus. Le dernier terme de la prédominance de cette dernière est la solidification des tissus, c'est-à-dire la vieillesse, la décrépitude et la mort.

Forces spirituelles. Quoique nous ne nous pro-

posions, ici, ni de donner une définition, ni de décrire l'action d'une force qui appartient sur la terre à notre espèce seulement et à l'histoire de laquelle cet ouvrage est consacré, ce n'est point cependant uniquement pour mémoire que nous avons écrit le titre par lequel commence ce paragraphe. Nous avons voulu destiner cette page à montrer que l'homme qui est le dernier terme de la création, la résume en quelque sorte toute entière en lui-même. Son corps en effet est composé de matière et de mouvement. Il présente des phénomènes qui sont régis par une loi véritablement circulaire, tels sont ceux de la circulation, de la digestion, et en général tous ceux qui se rapportent à la nutrition de l'ensemble ou des parties. L'action de la loi sérielle n'y est pas moins évidente. Lorsqu'on étudie la formation de l'organisme depuis l'ovule, c'est-à-dire depuis le moment où il n'existe que sous forme d'une simple vésicule jusqu'au moment où il sort du sein maternel, on voit qu'il passe par une série d'états divers qui représentent assez exactement les grands types généraux de la série animale; c'est en quelque sorte en traversant ces types que la vésicule organique est conduite à l'état parfait que présente l'enfant au moment de sa naissance. La loi sérielle ne cesse point cependant d'agir lorsque l'être est venu au monde. Elle préside aux révolutions des âges, à celle des den-

titions, à celle de la puberté et à celle de la croissance. Lorsqu'elle cesse d'agir, l'action de la loi circulaire prend le dessus. Celle-ci tend incessamment à solidifier les tissus. Sous cette influence, ceux-ci deviennent successivement plus denses, jusqu'au moment où l'excès de densité, en les rendant impropres aux fonctions dont ils sònt les organes, amène la fin naturelle de la vie. Mais il est donné à bien peu d'individus d'atteindre cette limite extrême où la mort est en quelque sorte la conclusion de la vie. Presque toujours c'est un accident et trop souvent la misère qui mettent un terme à notre carrière. Ainsi, l'homme, dans sa chair et dans l'histoire de son développement ainsi que de sa fin corporelle, offre, jusqu'à un certain point, un résumé de l'histoire et des destinées du monde matériel. C'est en ces choses que, comme dernier terme de la série, il contient, sous un certain point de vue, les valeurs existantes dans les termes précédens, sans cependant y ressembler. Mais, ce qui le sépare complètement de tout ce qui le précède, c'est l'âme immortelle dont il est doué et à laquelle il doit d'être une force spirituelle.

Les trois forces dont nous venons de parler engendrent naturellement une classification des sciences dont nous allons donner un spécimen abrégé, afin de donner à nos lecteurs une idée nette de la

manière dont peut être résolu le problème que nous avons posé.

Esquisse d'un plan d'encyclopédie scientifique.

Science théologique.— Doctrine de la création.— Forces créées : force circulaire, force sérielle, force spirituelle : rapport de ces forces.

Sciences ayant pour but de représenter les effets de la force circulaire.

1° Théorie générale de la force circulaire ou physique générale. — 2° Corps bruts : théorie des fluides dits impondérables : astronomie : physique spéciale : chimie : géognosie : minéralogie : géographie physique : météorologie : etc.—3° Corps organisés : chimie organique botanique ; zoologie : anatomie et physiologie : etc.

Sciences ayant pour but de représenter les effets de la force sérielle dans l'ordre physique.

1° Théorie du progrès dans l'ordre physique. — 2° Géogénie.— 3° Palœontologie.— 4° Minéralogie comparée. — 5° Anatomie comparée végétale et animale.— 6° Ovologie et Embryogénie humaines et comparées. — 7° Histoire de la génération et des âges.—8° Théorie des générations spontanées, des monstruosités, etc.

Sciences ayant pour but de représenter les effets des forces spirituelles.

1° Théorie du progrès dans l'ordre spirituel.—2° Science de l'histoire. — 3° Science politique.— 4° Philosophie : langue : mathématique : méthode : ontologie : théorie du libre arbitre humain : etc.— 5° Théorie de l'Art.— 6° Théorie de la Science.—7° Théorie de la conservation sociale et individuelle (économie politique). — 8° Application des sciences : hygiène : médecine : génie : art agricole, etc.

On remarquera, dans cette classification, que nous avons seulement fait mention des spécialités

scientifiques, et que nous ne nous sommes nullement occupés de l'arrangement des faits dont elles se composent. En cela, nous avons suivi un usage généralement reçu; et c'est par-là, en effet, que l'encyclopédie scientifique diffèrera de l'encyclopédie éducatrice dont il sera bientôt question. Si, en ce lieu, nous conformant aux habitudes établies, nous nous sommes bornés à opérer la classification des spécialités scientifiques, plus tard, nous n'hésiterons pas à proposer de briser ces unités particulières, quelque naturelles qu'elles paraissent d'ailleurs, afin d'y fonder autant de nouveaux groupes, autant de nouvelles catégories qu'il sera nécessaire. Dans ce moment, nous ne cherchons qu'à formuler un plan propre à représenter l'état actuel des choses naturelles, et non, ainsi qu'il nous arrivera tout-à-l'heure, à en montrer l'édification. Que si on trouvait que, par une simple classification des sciences actuellement existantes, nous ne parvenons qu'à offrir incomplètement une image ou un calque de la nature telle qu'elle apparaît à nos yeux, nous ferions observer que ce résultat tient moins au mode de classification qu'à l'imperfection des spécialisations admises dans quelques parties de la science; et nous n'avons pas à nous occuper de ce sujet en ce lieu. Nous ferons remarquer d'ailleurs que chacune des grandes divisions, établies d'après la nature des forces, doit être étudiée, non pas dans

un ordre successif, pareil à celui qui existe dans le spécimen exposé ci-dessus, mais d'une manière synoptique, de telle sorte que l'on puisse apercevoir en quelque sorte simultanément, les relations existantes entre les diverses catégories de phénomènes dépendant de forces différentes quoique se rapportant aux mêmes êtres. Quelque soient, néanmoins, les défauts du plan dont nous venons d'offrir l'esquisse, défauts qui tiennent soit à l'impossibilité de comprendre, sous un seul coup-d'œil, un ensemble d'actions qui, dans la réalité, ont lieu d'une manière simultanée, soit à quelques incorrections que nous n'avons ni le droit ni la prétention de faire disparaître ; il n'en est pas moins vrai que ce plan semble parfaitement approprié pour accomplir la triple fonction que nous avons dit être celle d'une encyclopédie scientifique. Si l'on supposait, en effet, que le cadre présenté par ce plan fut rempli, on y trouverait un tableau des connaissances acquises ainsi que des rapports naturels de ces connaissances entre elles ; on y trouverait l'indication des lacunes ou des lieux des hypothèses, ainsi que l'énonciation des problèmes insolubles. En outre, il offrirait, en quelque sorte de prime-abord, quelques solutions dont on éprouve maintenant le besoin, et enfin une idée générale de la science. Or, nous ne connaissons pas aujourd'hui de construction encyclopédique douée d'une pareille virtua-

lité. C'est ce dont un examen rapide va nous convaincre.

Nous ne parlerons pas ici des encyclopédies du moyen-âge que l'on désignait sous le nom de *Sommes*, expression qui nous semble très supérieure au mot adopté par les modernes. Ces Sommes se rapportent à un état scientifique qui n'est plus le nôtre, quoique encore, suivant moi, elles valent, sous le point de vue du principe de classification généralement adopté à cette époque, mieux que tout ce qui a été fait depuis.

Les deux plus illustres auteurs de plans encyclopédiques, dans les temps modernes, sont Bacon et d'Alembert. L'un et l'autre classèrent nos connaissances sous le titre des facultés de l'esprit humain, auxquelles ils en attribuaient la génération ou la conservation. Ainsi la faculté de la mémoire servait à classer les diverses espèces d'histoires, céleste, naturelle, humaine, etc. La faculté de la raison comprenait les sciences philosophiques, la théologie, la logique, la morale, la mathématique, etc. Enfin à la faculté de l'imagination étaient attribuées la poésie, l'architecture, la musique, etc. Il n'est pas difficile de porter un jugement sur un pareil travail; indépendamment de toutes les objections de détail dont il est susceptible, et qui sont innombrables, il est évident, au premier regard, que ce mode de classification est entièrement artifi-

ciel, ou transitoire, comme on le dirait aujourd'hui, propre à une époque où l'on n'ose plus croire qu'à soi-même. Ce mode est mauvais, parce qu'il a pour principe de classification, un système variable. L'œuvre, en effet, doit être bouleversée autant de fois que le sera la théorie des facultés humaines. Ce mode est mauvais, parce qu'il est stérile ; en effet, il est impossible qu'il donne lieu à la moindre question scientifique, ni qu'il fasse apercevoir le plus grossier désideratum, n'ayant d'ailleurs d'autre puissance que celle d'ouvrir un cadre pour enregistrer les faits acquis. Enfin, ce mode est mauvais, en ce qu'il ne fournit pas les moyens de comprendre toutes les parties des connaissances humaines. Par exemple, la classe immense des faits de l'ordre sériel y échappe toute entière. Etonnez-vous ensuite qu'une pareille science ait conclu à l'incrédulité !

M. A. Comte, dans ces dernières années, a essayé de constituer une encyclopédie du même point de vue, mais en l'élargissant ; au lieu des facultés de l'individu, il s'est servi des procédés logiques employés par l'humanité. Voici, en quelques mots, comment il a procédé :

« L'humanité, dit-il, s'est servi de trois méthodes ; la théologique, la métaphysique, et la positive : l'histoire de ses progrès n'est autre chose que l'histoire même de son activité dans l'espace et

dans la succession de ces trois méthodes ; elle n'a encore appliqué la méthode positive qu'à la plus petite partie de ses actes ; mais l'usage de celle-ci sera universel dans l'avenir ; alors, les hommes auront atteint leur dernier terme de perfectionnement. Or, vient-il ajouter, il est d'observation, que dans le mouvement par lequel s'opère le passage d'une méthode à l'autre, chaque science fait sa révolution isolément ; de telle sorte que l'on peut déterminer, d'une manière certaine, dans quel ordre chaque spécialité est modifiée, c'est-à-dire établir la vitesse de progression dont elles sont relativement douées. »

Ce raisonnement sert de point de départ à la classification encyclopédique de M. A. Comte; et, en conséquence, chaque science est classée en raison du rang qu'elle occupe, quant à sa vitesse progressive : l'astronomie est en tête ; et la sience sociale à la fin. On voit que l'observation constitue l'unité et le moyen de ce mode. L'auteur, au lieu de prendre pour moyen de coordination une faculté de l'esprit, s'est servi de quelque chose de plus variable encore selon l'opinion des hommes, savoir de la méthode.

Nous ferons la critique de ce mode encyclopédique par les argumens qui nous ont déjà servi. Il est inutile de remarquer que l'auteur, dont nous nous occupons, a pris pour l'histoire du genre humain,

celle d'un âge logique ; qu'il a mis, au dernier rang, la science qui régit toutes les autres, la science sociale ; qu'il n'a laissé aucune place, dans son cadre, pour la logique, la mathématique, etc. Ce serait entrer dans une critique de détail qu'il serait oiseux d'entreprendre, lorsqu'on possède un argument général propre à juger l'ensemble du système. Or, nous ne rencontrons ici aucune des propriétés que nous demandons à une encyclopédie. Nous n'y trouvons ni une image du monde ; ni l'indication des lacunes ou des problèmes insolubles ; ni même la possibilité d'offrir un tableau complet des connaissances acquises. Si l'auteur disait qu'on ne doit considérer, comme plan encyclopédique définitif, destiné à accomplir ces fonctions, que ce qu'il appelle le troisième état ou l'état positif de la science, que s'il ajoutait qu'il n'y a lieu à demander une encyclopédie présentant une image fidèle de la nature qu'au moment où la science sera achevée, nous ferions observer qu'il nous offre seulement une fin de non-recevoir ; car, si maintes fois, on a prononcé que la science était parfaite, il est aussi toujours arrivé qu'elle s'est trouvée incomplète. Il résulterait de là, en un mot, que jamais il n'y aurait d'encyclopédie véritable, et que le moment où elle serait constituée de manière à servir à l'avancement de nos connaissances, serait celui où il n'y aurait plus de progrès

à opérer. D'ailleurs, la logique de l'auteur le portera à dire que la science est achevée du jour où il pourra formuler une classification du point de vue matérialiste que nous allons examiner.

Il y n'a que trois modes possibles de généralisation encyclopédique. Dans l'un, on se place au point de vue de Dieu ou de la création; c'est celui que nous avons adopté. Dans l'autre, on considère toutes choses du point de vue de l'homme, et alors nos facultés deviennent les moyens de la classification; c'est le système, déjà jugé, qui a été adopté par Bacon, d'Alembert et M. A. Comte; il emporte les mêmes conséquences et les mêmes erreurs que nous allons retrouver dans le suivant. Le troisième point de vue est celui de l'univers; mais d'un univers qui n'a point été créé, d'un univers sans Dieu ou dont Dieu ne se mêle pas, ou d'un univers qui est lui-même Dieu tel que celui des panthéistes. C'est de ce mode de généralisation dont il nous reste à traiter et dont nous allons dire quelques mots.

Lorsque l'on veut établir une généralisation encyclopédique uniquement du point de vue de l'univers, sans y faire intervenir l'idée et l'action de Dieu, on se trouve forcé de chercher quel est le phénomène, quelle est la classe de faits, ou en d'autres termes quelle est la spécialité scientifique qui semble embrasser toutes les autres. On élève ce phénomène au rang de principe général et l'on s'ef-

force d'y rattacher tous les autres. Mais quelque soit le phénomène que l'on choisisse, soit le phénomène astronomique, soit celui de la physique générale, celui de l'attraction ou tout autre, il arrive néanmoins que l'on classe uniquement les connaissances acquises. Dans cet arrangement, il ne peut y avoir aucune place pour les vraies lacunes, les vrais desiderata, les vrais problèmes insolubles, point de lieux vrais pour les hypothèses ni pour de fructueuses tentatives d'avancement. Il se rencontre, sans doute, des difficultés invincibles, d'effroyables abîmes, des impossibilités caractéristiques; mais, dans la pensée du système, la tendance est de les négliger, de les rendre autant que possible invisibles; en effet, si elles étaient rendues évidentes de manière à ce que l'œil s'y reposât pendant un instant, si même elles avaient été suffisamment aperçues par les auteurs du système, ceux-ci eussent été arrêtés; ils eussent changé de doctrine, car ces difficultés ne vont pas à montrer soit qu'il y a des desiderata dont la solution est réservée à la science future, soit qu'il y a un motif parfaitement rationnel qui les met au-dessus de nos efforts, mais à prouver qu'un univers sans Dieu est impossible. Cependant, à quel résultat conclut une œuvre de ce genre? A produire une coordination des connaissances acquises dans laquelle la classe entière des sciences sérielles est

mise de côté ou éparpillée et dissimulée, où ce qu'il y a de plus important pour nous, la signification morale des choses est mise à néant, où il n'y a aucun lieu véritable pour une hypothèse utile, où les contradictions et les impossibilités sont dissimulées par les enjambemens les plus étranges, en un mot quelque chose d'aussi impropre à satisfaire aux fonctions d'une encyclopédie que la classification de Bacon et de d'Alembert. Au reste, le système que nous critiquons n'a jamais été formulé en un plan régulier; il a régné, seulement, comme doctrine encyclopédique, dans quelques esprits. Nous citerons comme ayant écrit sous cette influence et en ayant réalisé quelques-unes des parties les moins embarrassantes, c'est-à-dire quelques-unes des parties qui se trouvaient placées entre deux de ces difficultés invincibles dont nous avons parlé, le baron d'Holbach, Laplace, Lamarck, etc.

Il n'existe pas, non plus, de plan formulé du point de vue de l'univers considéré comme formant un tout ou une seule substance avec Dieu. Mais, comme quelques livres ont été écrits par des hommes qui paraissaient penser avoir en leur possession et pouvoir réaliser quelque chose d'analogue à un pareil plan, nous nous occuperons de ce sujet, ou plutôt de cette prétention, afin d'en démontrer le néant. Ce sera d'ailleurs, pour nous,

l'occasion d'apporter quelques nouveaux argumens contre le panthéisme.

Il paraît impossible, tout d'abord, de vouloir opérer des classifications dans une unité substantielle et indivisible, dans une unité, qui, en un mot est tout. En effet, pour opérer des classifications, il faut qu'il y ait des différences, des divisions, des hiérarchies, des genres, des espèces, etc., en un mot des êtres multiples et divers. Or, le panthéiste n'admet point la variété des êtres; et s'il admet la variété des apparences, c'est parce qu'il n'est pas encore arrivé au degré d'intrépidité nécessaire pour nier absolument le témoignage de ses sens, celui de l'expérience et du sens commun; mais la logique de son système le pousse à cette négation; elle l'exige même; en sorte que nous ne désespérons pas de l'y voir arriver. En outre, à quoi bon une encyclopédie? A faire avancer les sciences? Mais elles avancent bien toutes seules, puisqu'elles ne sont qu'une des manières d'être de l'être infini! A donner une idée de l'ensemble des choses? Mais nous portons tous, en nous-mêmes, une idée parfaite de cet ensemble; car nous sommes tous participant de ce tout divin! Ainsi, au point de vue panthéistique, il est, en même temps, inutile et absurde de tenter l'œuvre d'une encyclopédisation. En effet, que leur sont toutes nos spécialités scientifiques caractérisées, avons-

nous dit, par une inconnue initiale et fondamentale; que leur sont ces forces circulaire, sérielle, spirituelles que nous avons dites douées de virtualités opposées; que leur sont nos espèces, nos genres incommunicables, etc.; à leurs yeux, ce ne sont que des illusions, des effets d'un mirage qui, sans doute, éblouit presque tout le genre humain, mais auxquels ils ont le privilège d'échapper. Le fait de l'harmonie universelle n'est pas un problème qui puisse les gêner d'avantage; car, ayant admis qu'il n'y a qu'une substance ou qu'un être, cette question n'en est plus même une pour eux. Ils n'ont donc rien à faire de nos classifications, de nos règles et de nos méthodes. Cependant, procédant à la manière des aveugles qui, ne pouvant voir la lumière, tâchent au moins de se l'imaginer, et se trouvant d'un autre côté, à force de se fausser l'esprit et le sens, privés de tous les instrumens rationnels que Dieu leur avait donnés, ne pouvant plus apercevoir le monde, ils en ont fait un à leur fantaisie. Ils ont, en effet, imaginé des systèmes qu'ils pourraient appeler jusqu'à un certain point des encyclopédies.

Déjà une secte du panthéisme indien ou du boudhisme; car il y a des sectes même parmi les panthéistes; déjà, disons-nous, une secte indienne avait professé que ce Dieu, être unique, hors duquel il n'y a rien et qui est tout, que ce Dieu, pour

charmer son repos, tirait sans fin de son sein une multitude d'images, une illusion, une *maya*, ou en quelque sorte une suite de rêveries qu'il faisait rentrer en lui après en avoir contemplé le spectacle. Le monde actuel, disaient et disent encore ces sectaires, est l'un de ces rêves, l'une de ces *maya*, etc. Il y a quelques milliers d'années déjà que ce système est en vigueur entre l'Indus et le Gange. Cependant, on vient de l'inventer de nouveau à Paris. Mais on a donné à la maya circulaire des boudhistes un autre nom; on lui a attribué celui de progrès. C'est certainement une chose extraordinaire, exhorbitante, incompréhensible pour nous! Néanmoins, nous sommes obligés d'établir, sur ce sujet, une discussion sérieuse; car, si ce n'est la doctrine, le mot au moins a séduit plusieurs personnes. Nous allons donc nous occuper de démontrer qu'il ne peut exister de progrès dans une substance unique telle que la conçoivent les panthéistes.

Il y a eu, dans ces derniers temps, deux systèmes qui se sont également attribué le mot progrès, quoique tous deux fussent panthéistiques. L'un de ces systèmes, le plus ancien, est un héritage recueilli par M. P. Leroux, dans ce qui s'est appelé la religion saint Simonienne. C'est une extension ou une application des idées exposées par deux Allemands, Herder et Lessing. L'autre est en quelque

sorte d'hier. Par l'effet d'une illusion étrange, l'auteur de celui-ci ignore qu'il est panthéiste; il témoigne même la plus profonde horreur pour une doctrine que cependant il expose en détail et dans des formules qui, à chaque instant, rappellent le boudhisme dont nous parlions tout-à-l'heure. Nous ne nommerons point cet écrivain; nous ne mêlerons pas son nom à ses erreurs. Il nous suffira qu'il puisse se reconnaître, s'il vient à nous lire, et que ceux, qui auraient été ébranlés par ses livres, trouvent ici un argument propre à les rappeler dans la voie de la vérité. Parlons d'abord de la doctrine la moins nouvelle.

Selon le premier système, tout est Dieu. L'espèce humaine faisant partie du tout, fait partie de Dieu. Elle est le terme aujourd'hui le plus avancé, sans doute sur cette terre, d'un développement ou d'un *progrès-continu* que Dieu opère en lui-même, développement ou progrès qui sont infinis. Nous n'en dirons pas d'avantage sur ce système; car si nous entrions plus avant, nous nous mettrions dans l'obligation d'élever les mille objections partielles que Bayle opposa à Spinosa, et toutes celles que notre propre doctrine nous fournit. Cette querelle de détail nous entraînerait trop loin; elle serait d'ailleurs inutile, puisqu'une argumentation fort courte suffit pour renverser l'affirmation principale sur laquelle repose l'édifice tout entier.

Remarquons bien que si ce dieu *Pan* où tout n'est pas infini, la doctrine de l'auteur s'évanouit; car ce Dieu ne serait pas tout, s'il pouvait exister quelque chose en dehors de lui.

Or, lorsqu'on admet qu'un être possède en lui, quelque soit l'instant dans lequel on l'examine, tous les élémens de ses transformations possibles, on admet nécessairement qu'il est fini et limité quant au nombre de ces transformations. Rien ne peut y être ajouté, rien ne peut en être ôté : il est donc fini. C'est une nature toujours semblable à elle-même, possédant aujourd'hui tout ce qu'elle a possédé dans le passé et tout ce qu'elle possédera dans l'avenir, ne pouvant en un mot, quelque soit l'époque où on l'envisage, avoir, en elle-même, rien de plus qu'elle-même. Comment un pareil être pourrait-il faire des progrès? Comment serait-il susceptible d'être représenté par des quantités croissantes comme 2 : 4 : 6, etc. Pour cela, il faudrait qu'il changeât sa propre substance. Or, une substance unique et universelle est nécessairement immuable. Elle a un nombre de propriétés substantielles fixes. Quelles que soient celles que vous lui supposiez, dussiez-vous dire qu'elles sont inimaginables, il n'en sera pas moins vrai qu'elle possède une somme déterminée de propriétés dont aucune n'est contradictoire au fait même de l'universalité, de l'unité, de l'immutabilité. Si les

propriétés pouvaient varier en nombre, il faudrait admettre d'abord que cette substance n'est point universelle ; car il y aurait place pour quelque chose qu'elle n'a pas toujours possédé ; il faudrait admettre qu'elle n'est pas unique ; car un être quelconque ne peut être par lui-même, ni plus, ni moins, ni autre que lui-même. Il serait donc nécessaire que cette addition à ses propriétés lui vînt d'une puissance qui serait en dehors d'elle. Aussi, ne s'était-il jamais trouvé personne, avant notre époque, qui eut conçu Dieu autrement qu'immuable. C'était à notre siècle qu'était réservée cette perfection de considérer une substance unique et infinie comme muable, ou en d'autres termes comme progressive. Dites de votre Dieu, comme les boudhistes, dites qu'il se distrait par des rêves, et que vous faites partie de ce rêve ; mais ne dites pas de votre Dieu qu'il se perfectionne ; car c'est une absurdité.

Dans la seconde doctrine, on dit qu'en Dieu résident substantiellement tous les possibles. C'est ce qui constitue son verbe. Ces possibles, participant tous de la substance de Dieu, s'en écoulent néanmoins incessamment. C'est ce qui constitue la création. Celle-ci est sans fin et incessamment progressive, ajoute-t-on ; car les possibles substantiellement existant sont en nombre infini. Ainsi, selon cette doctrine, Dieu comprendrait actuellement en

lui tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera; et rien n'aurait été, rien ne serait, rien ne sera que par la participation à la substance divine. Dieu serait donc substantiellement tout, au présent comme à l'avenir; tout être, même possible, lui appartiendrait substantiellement. Rien n'y pourrait être ajouté; rien ne pourrait en être ôté. Or, quelle conclusion y a-t-il à tirer de là? Une conclusion qui est précisément l'inverse de l'attribut essentiel de la Divinité; c'est-à-dire la conclusion que Dieu est fini. Cette conséquence est inniable; examinons en effet. Puisque, comme vous le dites, tous les possibles font partie de la substance de Dieu et y existent, il est évident qu'ils sont immuables comme la substance, soit quant au nombre, soit quant aux natures, soit quant à la divisibilité, soit quant à l'étendue, etc., etc. Il est évident, en un mot, que la substance est finie ainsi que tout ce qu'elle contient. On doit donc en conclure que quelque soit le nombre des possibles, il n'égalera jamais l'éternité, car celle-ci est infinie; quelqu'en soit la divisibilité, jamais celle-ci n'égalera ce que nous pouvons affirmer sur la divisibilité, car nous la concevons infinie; quelqu'en soit le rayonnement ou l'étendue, jamais il n'équivaudra à l'espace que nous concevons également illimité, etc. En un mot, cet être prétendu suprême, n'est ni éternel, ni tout-puissant, ni libre, etc. Il est esclave et borné en toutes choses.

Vous n'avez donc pas fait la théorie du vrai Dieu ; mais celle d'un être fini dont l'existence est complètement imaginaire. Il ne suffit pas d'unir ensemble le mot Dieu et le mot infini pour donner l'idée de l'être suprême. Ces mots impliquent chacun une ontologie particulière, et entraînent l'idée de certains attributs logiques qui ne permettent pas de les employer indifféremment, ni dans toute espèce d'arrangement. C'est ce qu'il est facile de montrer.

Sans doute, l'infini ne peut être représenté d'aucune manière. Nous ne possédons ni figure, ni forme, ni nombre qui puissent en donner une image. C'est cependant une notion assurée, une vérité nécessaire, en un mot une certitude logique. Aussi, quoiqu'il soit impossible de se figurer l'infini, il n'est point difficile d'en avoir une définition claire, positive et suffisante pour servir de criterium en toute question qui roule sur ce sujet, pour empêcher de faire de ce mot un usage abusif et un instrument d'équivoques. La notion de l'infini est définissable par celle du fini. Ces deux affirmations s'expliquent l'une par l'autre, précisément parce qu'elles sont directement opposées, et qu'elles se nient l'une l'autre. Or, nous nous figurons parfaitement le fini ; nous savons en quoi il consiste. Par là donc nous acquérerons une idée des propriétés de l'infini. Le fini signifie quelque chose dont on

ne peut rien ôter, et auquel on ne peut rien ajouter sans qu'il cesse d'exister ; car une chose n'est la même qu'autant qu'on n'y ajoute ou qu'on n'en ôte rien. L'infini sera donc quelque chose dont on peut sans cesse ôter, et auquel on peut incessamment ajouter, sans jamais le détruire.

L'idée Dieu, considérée dans les divers attributs qu'elle entraîne logiquement, ne se prête pas au panthéisme plus que l'idée d'infini. En effet, l'infini en Dieu s'entend de son activité, c'est-à-dire, de la toute puissance, de l'omni-science, de la liberté, de l'éternité, etc., et non de la substance ; car celle-ci ne peut cesser d'être ce qu'elle est, c'est-à-dire Dieu. *Deus est actu infinitus; sed quoad essentiam immutabilis,* disent les théologiens. Supposer que Dieu est muable, c'est dire qu'il peut changer sa propre substance, ou en d'autres termes, qu'il peut cesser d'être Dieu; ce qui est le comble de l'absurde.

Or, si vous dites que la chose créée est identique à la substance divine, ou en d'autres termes, que les créations de Dieu sont la même chose que sa substance, il en résulte qu'en réalité vous posez l'une des deux affirmations suivantes : Ou que ces créations sont immuables, éternelles, parfaites comme la substance de Dieu, c'est-à-dire finies dans le sens de l'immobilité la plus absolue; Ou que la substance elle-même est sujette à mutations, à change-

mens ; qu'elle n'est plus par suite ni éternelle, ni parfaite ; qu'elle n'a rien, en un mot, des attributs divins. Dans l'un et l'autre cas, vous vous mettez en contradiction directe avec l'ontologie toute entière qu'implique logiquement l'acceptation d'un être premier, nécessaire et infini. Cette double faute est précisément celle que commettent les panthéistes. Tous, uniformément, font une même et semblable chose de la nature créée et de la substance de Dieu ; en d'autres termes, tous nient l'une par l'autre. Tous donc aboutissent à l'absurde.

Nulle doctrine de panthéisme n'est hors des atteintes de cet argument ; et toute doctrine semblable tombe sous le coup de cette objection invincible, parce qu'en tentant de confondre l'infini avec le fini, la matière avec l'esprit, la créature avec le créateur, elle donne à Dieu les propriétés finies de la créature, et à la créature les propriétés du créateur. En effet, elle donne la qualité d'une substance immuable ou de l'immutabilité à tout ce qui doit être par essence, infini en Dieu, c'est-à-dire à la faculté créatrice, à la puissance, à la durée, à la science, etc. Dès lors la création est terminée, la puissance est finie, la durée bornée, la science limitée, la liberté n'existe plus, etc. D'un autre côté, elle donne à la créature les qualités de l'immutabilité, et par là elle nie ce que les sens et l'expérience nous apprennent sur l'instabilité des choses

de ce monde. Les matérialistes sont moins déraisonnables ; s'ils nient le créateur, au moins acceptent-ils la nature. Les panthéistes, en fait et en définitive, opèrent deux négations, celle de Dieu, en lui donnant les qualités du fini, et celle de la nature en la revêtant des attributs de l'infini ; les matérialistes ont sur eux l'avantage d'en opérer une seule. Aussi ont-ils pu tenter des œuvres d'encyclopédisation, tandis que les panthéistes n'ont fait que s'en croire capables.

Nous terminerons ici une discussion déjà trop étendue, mais dont il doit résulter, cependant, pour nos lecteurs, la preuve qu'une encyclopédie, véritablement scientifique, est impossible au point de vue de l'homme, aussi bien qu'à celui de l'univers envisagé indépendamment de l'action divine, ou comme étant Dieu lui-même. Par suite, un fait nous reste positivement acquis, c'est que rien ne peut remplacer, dans cè grand travail, l'idée de création. Elle y est indispensable. Il reste, en outre, démontré que la formule des séries et du progrès est la seule qui satisfasse aux conditions du problème posé par cette idée, la seule qui nous donne une doctrine de création en rapport avec les faits observés. Cette dernière affirmation va servir de base au plan d'éducation que nous allons esquisser dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

PLAN D'UNE ENCYCLOPÉDIE ÉDUCATRICE.

Le but de ce chapitre est de rechercher un plan propre à réunir, dans un même enseignement, l'éducation et l'instruction.— Exposition des différences existantes entre l'éducation et l'instruction. — L'une a pour but l'enseignement de la morale; l'autre a pour but les professions. — Résultats fâcheux de ces différences.— Contradictions et oublis qui s'en suivent. — Nécessité pour les faire disparaître d'un système d'enseignement encyclopédique.— Esquisse d'une encyclopédie éducatrice.— Conclusion : union indissoluble de la morale et de la science.

Nous avons recherché, dans le chapitre premier de ce livre, qu'elle était la portée de la doctrine du progrès quant au réglement de la vie pratique, et nous avons reconnu qu'elle était comme un commentaire nécessaire de cette doctrine morale sans laquelle nous avions vu que nul être humain ne peut vivre et nulle société subsister. Nous venons de prouver, dans le second chapitre, que cette même doctrine possède une puissance inniable de coordination sur toute la science, et en touche les

diverses parties. De ces deux ordres de considérations, il résulte que la doctrine, dont il s'agit, peut servir de point d'union entre la morale et la science, ou en d'autres termes, forme un moyen à l'aide duquel il est facile de rattacher ensemble, par des liens indissolubles, ces deux branches jusqu'à ce jour séparées de la connaissance humaine, les démontrer et les enseigner l'une par l'autre. Ce troisième chapitre sera consacré à l'élucidation de cette question; et, comme la conclusion directe et pratique de la solution que nous allons obtenir, est la possibilité de réunir, dans un seul et même enseignement, les matières qui font l'objet ordinaire de l'éducation et de l'instruction, c'est à ce point de vue que nous nous placerons spécialement dans l'exposition qui va suivre. Notre travail atteindra ainsi le double but de faire voir que les sciences nous révèlent la volonté morale qui préside à la création ainsi qu'à notre propre avenir, et de produire un plan d'enseignement qui pourrait, dès aujourd'hui, être introduit dans nos écoles.

Tout le monde sait qu'il y a une grande différence entre l'éducation et l'instruction. Pour la faire apprécier, il suffit de dire que dans les premiers âges de l'humanité, l'éducation était un privilège attribué seulement à quelques-uns. Par la suite des temps et des progrès sociaux, elle est devenue un bien de plus en plus général, et enfin un droit

acquis à tous les hommes ; tandis que l'instruction est restée, comme elle le fut toujours, un moyen accessible à tous ceux auxquels on la jugeait nécessaire. Ainsi, chez les anciens, les citoyens seuls recevaient l'éducation, tandis que les esclaves en étaient privés; mais ceux-ci étaient admis à l'instruction exigée par la profession à laquelle on les destinait. L'éducation est en effet l'enseignement qui fait l'homme et le citoyen; c'est par elle qu'est transmise la doctrine du but d'activité, c'est-à-dire les croyances morales et religieuses. L'instruction, au contraire, n'est relative qu'aux professions; et comme chaque profession suppose une connaissance d'un certain ordre, elle est aussi variée que les professions elles-mêmes. Autre est la connaissance nécessaire à un homme d'état; autre est celle qui est indispensable à un savant; autre celle dont a besoin un astronome ou un médecin; autre celle qui convient à un industriel, à un ouvrier, etc. En un mot, l'effet de l'instruction est d'établir des différences entre les hommes, pendant que l'effet de l'éducation est de les rendre semblables et égaux. De là, l'utilité, dans une société chrétienne telle que la nôtre, de faire ensorte que l'éducation prédomine sur l'instruction, et qu'il n'y ait aucune contradiction entre l'une et l'autre; mais, au contraire, harmonie ou tendance commune. Or, aujourd'hui, il n'existe rien de pareil. Loin de con-

courir vers une même conclusion, les deux moyens sont en opposition et en quelque sorte s'excluent. C'est un fait évident au premier coup d'œil et facile à expliquer.

Remarquons d'abord que les deux enseignemens ne se donnent point simultanément, mais à des époques différentes de la vie. L'enfance est consacrée à l'éducation; la jeunesse et l'âge mûr à l'instruction. En outre, un nombre d'années beaucoup plus considérable est accordé à cette dernière. De là, il doit résulter et il résulte, en effet, que l'homme professionnel domine en général l'homme moral ou social. Ce fait, à lui seul, est déjà très malheureux, puisqu'en donnant la supériorité aux instincts professionnels, il tend, en réalité, à faire prédominer les intérêts sur les devoirs. Par suite, ce fait, à lui seul, suffirait pour nous déterminer à chercher le moyen d'un système d'enseignement plus approprié à la finalité véritable de l'espèce humaine. Mais de ce que quelques années de l'enfance seulement sont données à l'enseignement moral et religieux, de ce que les années les plus importantes et plus les intelligentes de la vie sont employées à apprendre les méthodes scientifiques ou autres, relatives aux professions, beaucoup de gens en concluent que la religion et la morale sont bonnes uniquement pour les enfans ou pour les hommes du peuple, qu'il convient de

maintenir dans une longue enfance; ils en concluent encore qu'il n'y a de vérité que dans les méthodes scientifiques, que dans les arts professionnels, le savoir-faire ou ce que l'on nomme la connaissance des affaires. Ainsi, on a déduit un axiôme d'une imperfection existante dans le système d'enseignement, et de cet axiôme on a fait une principe qui est professé non-seulement par les ignorans, mais encore par un certain nombre de philosophes. Au reste, les effets de la séparation existante entre l'éducation et l'instruction, sont accrus par la nature même de celle-ci. L'instruction, en effet, ne se compose point d'un corps de doctrines, mais d'une multitude de doctrines isolées, complètement étrangères les unes aux autres, constituant de parfaites spécialités. Chacune de celles-ci a pour point de départ initial, pour élément générateur des définitions et des classifications, un principe particulier différent de tout autre presque toujours en opposition évidente avec les principes qui forment la base des autres spécialités, et présentant trop souvent une apparente contradiction avec les principes sur lesquels repose la sanction de la morale, c'est-à-dire la religion. Pour se convaincre de la vérité de nos affirmations, il suffit de comparer les premiers axiômes par lesquels débutent quelques branches soit des sciences naturelles, soit des sciences économiques, soit de

la science du droit des gens ou du droit civil et pénal, etc. Si elles ne commencent pas dès le premier mot, par une contradiction nettement formulée, il suffira de poursuivre la recherche pendant quelques pages pour trouver quelques-unes des négations dont nous parlons. Sans doute, il suffirait de faire intervenir la considération encyclopédique dont nous avons parlé dans le chapitre précédent pour effacer la plupart de ces apparentes contradictions et pour expliquer les autres, en un mot pour introduire l'ordre et la subordination au milieu de cette anarchie. Mais, la forme analytique, sous laquelle on présente l'enseignement scientifique, n'est nullement propre à faire venir la pensée d'une pareille intervention. D'un autre côté, ce n'est point une opération tellement facile que le premier venu puisse y recourir à tout instant. Cette opération exige, en effet, une somme de connaissances considérables et bien supérieure à celle nécessaire pour l'exercice des professions même les plus libérales. Je ne sais qu'un seul moyen de ne pas laisser hors de vue, l'unité encyclopédique, c'est de la faire intervenir à titre de méthode dans l'enseignement. Mais il me paraît, en même temps, évident qu'il est nécessaire, en cette circonstance, de faire usage d'un plan différent de celui qui a été développé dans le chapitre précédent.

L'encyclopédie scientique, que nous y avons esquissée, est trop difficile, trop étendue pour être jamais employée dans l'enseignement; elle contient beaucoup de choses inutiles à des élèves, et propres seulement à jeter la confusion dans leurs esprits, telles sont, entre autres, par exemple, les indications des lacunes, des lieux destinés aux hypothèses, des problèmes insolubles, etc. Elle contient plus de choses encore qui seraient rebutantes, fastidieuses, inintelligibles, ou trop abstraites pour eux. Enfin, il faudrait pour que l'enseignement ne fût pas parfaitement stérile, que chacun apprît de toutes choses beaucoup plus qu'il n'est besoin, et y consacrât plus de temps qu'il n'en possède. Or, lors même qu'on réussirait à faire accepter ce vaste ensemble d'études et à en faire comprendre l'unité, le problème de l'union de l'éducation et de l'instruction ne serait pas encore résolu. Abordons tout de suite l'exposition du procédé encyclopédique par lequel cette solution peut être facilement obtenue. Cette exposition montrera mieux que de plus longues explications, en quoi ce plan diffère de celui que nous avons déjà donné, et pourquoi il résout la question proposée dans ce chapitre.

Pour unir, dans un même enseignement, la morale et la science, pour faire partout entendre la voix du devoir et donner, en tous lieux, la vue de

l'unité, il faudrait diviser et distribuer les diverses parties dont se compose l'instruction, de manière à développer historiquement, devant les élèves, la doctrine progressive de la création et celle de la genèse sociale. Par ce procédé, on atteindrait inévitablement le double but d'un enseignement parfait : celui de leur apprendre tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour l'exercice des professions ; et celui de donner la connaissance de ce qui est indispensable pour la pratique de la vie sociale et politique. L'esquisse suivante va nous en donner la preuve.

Si nous étions chargés de faire un pareil cours, nous commencerions par poser, devant les élèves, l'idée du créateur et de la création, et nous la ferions comprendre à l'aide de plusieurs exemples faciles à imaginer. Ensuite, nous exposerions les principaux attributs du créateur, et nous donnerions une notion de quelques-unes des généralités les plus simples, mais les plus importantes de la théologie morale. Ainsi, le premier mot du cours serait le nom de Dieu ; la première leçon serait un appel à la toute puissance du créateur. Que l'on ne pense pas au reste que ces questions soient au-dessus de l'intelligence, même des petits enfans ! J'invoque, à cet égard, l'expérience des pères de famille ; ils ont tous éprouvé que rien n'était moins difficile que de faire comprendre ces généralités

lorsqu'on les dépouille de l'entourage de métaphysique qu'il a été nécessaire d'y joindre afin de les mettre à l'abri de l'incrédulité ou de l'erreur. Combien n'y a-t-il pas même de petits enfans qui en savent et en possèdent sur ce sujet plus que bien des hommes parvenus à l'âge viril?

Dans les leçons suivantes, nous montrerions Dieu créant l'espace, comme un vide immense, destiné à recevoir tous les corps. Nous dirions ensuite qu'il y plaça d'abord la matière inerte, passive, indéfiniment divisible, comme une réceptivité destinée à recevoir toutes les déterminations et toutes les forces. Puis, continuerions-nous, Dieu créa le mouvement en ligne droite, et comme ce mouvement est le premier créé, c'est celui qui tend à se manifester dans toute espèce de mobile. Ensuite, avec la matière, Dieu forma les corps sidéraux, et donna à chacun d'eux des fonctions différentes et en quelque sorte des devoirs divers. Les uns furent lumineux et chargés de distribuer le jour; tel est le soleil qui nous éclaire. D'autres, les planètes, eurent d'autres fonctions, telle est, par exemple, la terre que nous habitons. En formant les corps sidéraux, Dieu les soumit à une loi de mouvement qui devait les unir en un système ou en une sorte de société où ils fussent tous nécessaires les uns aux autres. Il voulut qu'il s'attirassent en raison carrée de leurs masses et en raison inverse

du carré des distances. De là une tendance qui porte chacun de ces corps vers un centre commun. Mais, comme chacun d'eux est, en outre, doué d'une tendance primitive à se mouvoir en ligne droite, il en résulte qu'il prend une marche moyenne entre sa tendance vers le centre et sa tendance en ligne droite, de telle sorte qu'en définitive il tourne autour de ce point central; c'est par cette raison que la terre décrit un orbe elliptique autour du soleil, etc. Ainsi, à mesure que nous ferions mention de l'un des termes de la création universelle, nous exposerions les idées générales de la science spéciale qui se rapporte à ce terme; nous traiterions du vide à propos de la création de l'espace, de la matérialité et de ses propriétés à propos de la création de la matière, de l'astronomie et de la physique générale à propos de la création sidérale, montrant, chaque fois, comment chaque nature créée est produite en vue de celle qui doit la suivre et en même temps en vue de toutes celles qui y sont simultanées, comment en un mot toutes choses sont également fonctions quant au présent et quant à l'avenir. Dira-t-on que de petits enfans ne pourraient comprendre un pareil enseignement ? Nous croyons le contraire. L'exposition de choses semblables frapperait, au plus haut point, leur attention et leur imagination. Il existe d'ailleurs un grand nombre de figures et diverses con-

structions mécaniques dont on pourrait s'aider, pour leur donner des sensations qui peindraient clairement ces phénomènes à leurs yeux, et les tiendraient, probablement pour toujours, présent devant leurs jeunes intelligences.

Nous ne changerions point notre marche en descendant sur notre globe. Nous en suivrions, d'une manière générale, les phénomènes de formation, donnant à l'occasion de chacun d'eux : 1° une idée des connaissances scientifiques qui sont particulièrement relatives à ce genre de formation et 2° une idée de la fonction qu'elle accomplit, c'est-à-dire comment elle forme une des assises de l'édifice sur lequel l'humanité est établie et repose. Ainsi, en descendant sur la terre, nous commencerions par parler rapidement des affinités et des espèces chimiques, des espèces minérales, du calorique, de l'électricité, etc. Nous proposant surtout de faire comprendre ce que c'est qu'affinité, ce que c'est qu'une espèce, et nous nous étendrions d'avantage sur l'eau, sur l'air, sur la météorologie élémentaire, etc. ; puis, la matière et la physique du globe étant connues, nous en viendrions aux formations successives des terrains phytiques et zoïques. Nous exposerions chaque formation végétale et animale, mais en nous occupant moins d'en donner la description que de profiter de cette occasion pour donner une idée du type végétal ou

animal caractéristique de cette formation, ainsi que de sa fonction générale apparente vis-à-vis de l'ensemble. Parcourant ainsi les termes successifs de la série géogénique, nous arriverions à la création du premier homme et de la première femme, après avoir donné à nos élèves un aperçu de toute la science naturelle sans jamais leur laisser perdre de vue ni le créateur, ni ce qui fait l'unité de ce monde, c'est-à-dire la pensée de cette fin morale donnée à tout être et consistant à travailler pour un avenir qui ne doit pas lui appartenir. Lorsque nous serions parvenus à la naissance du genre humain, nous ne manquerions pas de faire remarquer combien ce dernier né de la création a été plus heureusement doté que ses aînés, lui auquel il a donné d'accomplir librement avec conscience et avec mérite, l'œuvre de dévouement assigné à toutes les autres créatures, mais qu'elles remplissent, en esclaves, sans connaissance et sans volonté. Là, nous placerions sans peine, une exposition élémentaire des généralités métaphysiques et morales qui sont nécessaires à tous les hommes. Puis ce point de départ établi, nous esquisserions les grandes époques de la genèse humaine jusqu'à la venue de Jésus-Christ, et, prenant de là un nouvel appui moral, nous parcourerions rapidement la série des bienfaits opérés par la religion chrétienne, des luttes qu'elle a eu à soutenir et des obstacles qu'elle a renversés; enfin,

nous présenterions l'histoire des œuvres glorieuses accomplies par la France, et, par là, nous ferions ressortir la démonstration et l'enseignement de sa noble fonction. C'est ainsi que nous accomplirions notre tâche et que nous apprendrions à nos élèves quel est leur devoir comme êtres créés, leur devoir comme hommes; leur devoir comme chrétiens, et leur devoir comme citoyens et comme français.

Il est à remarquer que dans ce système il y aurait non-seulement les élémens d'une instruction plus étendue qu'il n'en existe dans aucune autre méthode, mais encore un enseignement moral non interrompu, recevant une précision croissante et une extension de plus en plus grande au fur et à mesure que l'on avancerait vers le temps où nous vivons. En outre, cet enseignement serait tellement mêlé aux faits scientifiques, qu'il en ferait garder la mémoire, et qu'il ne pourrait plus à l'avenir en être détaché.

Le système que nous venons d'esquisser, est applicable aussi bien à l'éducation élémentaire qu'à l'instruction secondaire. Pour l'approprier à la première, il ne faudrait que le réduire à l'exposition des généralités scientifiques les plus simples; tandis que pour le rendre convenable à la seconde, il serait nécessaire d'y ajouter des détails. En un mot, il ouvre un cadre flexible qui se prête à toutes les exigences variées de l'enseignement. Il est im-

possible, d'ailleurs, de nous figurer quelle serait l'utile influence de cette union de la morale et de la science, imprimée dans toutes les intelligences dès le plus jeune âge. Rien aujourd'hui ne nous donne le moyen de la mesurer. Mais, il est à supposer que nous verrions enfin disparaître l'affligeant spectacle de ces hommes, maintenant en si grand nombre, qui, ayant en leur possession le plus magnifique trésor scientifique, souffrent, en même temps, de la plus profonde misère morale, sont moins instruits des devoirs de la vie que le plus pauvre des habitans de nos campagnes, et sont à force d'études, devenus plus amoureux de leur science que de la gloire de leur patrie, que du bien-être de leurs semblables et des destinées mêmes de l'humanité.

Cette même méthode, qui consiste à appuyer la morale sur la science et la science sur la morale, cette même méthode pourrait être employée jusque dans l'enseignement des langues. Il y a, dans toute espèce de langage, une métaphysique cachée qu'il s'agit seulement d'en faire sortir pour obtenir les démonstrations les plus claires et les plus intelligibles pour les jeunes esprits. Le langage a été primitivement révélé comme la loi morale. Il se rattache donc à la série des créations divines. Le langage a été plus tard modifié selon les révolutions sociales; il se rattache donc aussi à l'histoire génésiaque de

l'humanité : il est le signe le plus évident de l'unité et de la solidarité qui existe entre toutes les époques de la société humaine, et, en même temps, de la diversité qui se manifeste entre ces époques. Enfin, il exprime, de la manière la plus pure, les facultés principales de l'être qui s'en sert, car, il est le signe ou l'image des opérations cachées de l'esprit. Il en offre en quelque sorte la traduction sensible. Or, dans la syntaxe seule de la proposition, il y a place pour établir une métaphysique fort claire des opérations de l'âme et l'une des démonstrations les plus évidentes de l'activité spirituelle et de ses divers modes. Dans les règles de l'affirmation, il y a place pour toutes les considérations si longuement étudiées par les éclectiques sous le nom de catégories de la raison. Nous ne pouvons pas ici aborder même les généralités de ces diverses questions. Ce serait non-seulement sortir de notre sujet, mais entrer dans une route qui nous conduirait plus loin qu'il ne nous est permis en cette circonstance. Nous en avons au reste, parlé ailleurs.

L'Encyclopédie éducatrice, dont nous avons tracé l'esquisse, diffère de l'encyclopédie scientifique exposée précédemment, en ce qu'elle offre la genèse de l'univers brut et humain, tandis que la seconde présente seulement l'image actuelle de cet univers. Quoique fondée sur la même doctrine de progression, les deux encyclopédies diffèrent de

telle sorte que l'une ne peut être suppléée par l'autre. Il y a donc lieu de s'en occuper également. Cependant, comme nous considérons que les choses sociales sont plus importantes que les choses scientifiques, comme nous pensons en outre qu'elles sont plus compréhensibles, et s'adressent à plus d'intelligences, c'est de l'encyclopédie éducatrice que nous nous préoccuperons principalement dans les livres suivans.

LIVRE V.

De la Géogénie.

—

CHAPITRE I.

INTRODUCTION.

Nous nous proposons d'exposer, dans ce livre, l'histoire de la formation de l'écorce du globe et des êtres vivans qui l'ont habité. Notre travail se composera de deux parties; l'une extraite toute entière de notre première édition, l'autre complètement neuve. Nous n'opérerons, dans la première, ni changemens, ni corrections; nous la reproduirons telle qu'elle a été publiée il y a dix années. Elle contient en effet les motifs et la description d'une classification que nous n'avons d'abord aucune raison de modifier, et qui, en outre, ayant été

l'occasion de plusieurs recherches scientifiques et de plusieurs débats, doit, à cause de cela même, être intégralement maintenue. Cette première partie fera la matière des chapitres 2 et 4. Quant à la seconde partie, qui fera l'objet du chapitre 3, elle sera consacrée à des discussions géologiques que nous nous efforcerons de rendre intéressantes pour tous les lecteurs.

CHAPITRE II.

THÉORIE GÉOGÉNIQUE.

Trois faits parallèles, géologiques, embryogéniques, et d'anatomie comparée. — L'étude de ces faits fournit une méthode de classification applicable aux formations géologiques. — Classification géologique. — Jours génésiaques. — Cataclysmes entre chaque jour. — Hypothèse sur la cause des cataclysmes. — Changement de l'axe principal de rotation du globe. — Faits à l'appui de cette hypothèse.

Trois grands faits scientifiques ont été reconnus dans les temps modernes; grands, puisqu'ils ont donné lieu à la formation de trois nouvelles branches dans les sciences naturelles, et que chacun suffit à l'activité d'une classe spéciale de savans. Ces faits sont ceux qu'on désigne sous les noms de géologie, d'anatomie comparative, et d'embryogénie.

Chacun d'eux répond à une hypothèse émise antérieurement. La géologie est née des doutes exprimés sur l'histoire biblique des jours de la créa-

tion : on voulait montrer que la genèse de Moïse était fausse, et l'on trouva les preuves visibles de sa merveilleuse exactitude. L'anatomie comparée sortit de la critique de l'hypothèse de l'échelle des êtres de Buffon et de Bonnet : elle vint démontrer que tous les animaux ne différaient que comme termes plus ou moins avancés d'une série qui paraissait devoir aboutir à l'homme. L'embryogénie fut le fruit de la vérification de l'hypothèse de l'évolution de l'œuf; elle fit voir que chaque animal n'arrivait au développement organique qui le caractérise, qu'en passant par tous les degrés des formes qui lui sont inférieures, et qui constituent l'état définitif des espèces moins élevées dans l'échelle. Elle fit voir enfin que l'homme était le terme le plus avancé de ce développement.

Ces trois faits se répondent les uns aux autres, et, en même temps, s'appuyent. La géologie nous présente l'histoire des milieux dans lesquels apparurent, avec toute leur puissance, les divers termes de développement de la série animale. L'anatomie comparée nous présente vivans sous nos yeux des exemplaires de toutes ces formes passées : l'embryogénie enfin confirme le tableau de l'ordre de progression des formes animales, depuis la plus simple jusqu'à celle de l'homme, en nous faisant apercevoir tous les degrés d'organisation par lesquels chaque être doit passer pour atteindre son

état définitif. Il résulte de cette étude, que la force formatrice qui a été élevée, par une suite de créations dont la série a produit les époques géologiques, jusqu'à sa puissance actuelle, il en résulte que cette force agit encore chaque jour, dans le sein de l'œuf fécondé, pour produire les divers organismes qui vivent sous nos yeux, et que classent l'anatomiste et le naturaliste.

Il est nécessaire de nous arrêter un instant, pour caractériser ces trois faits, dans l'intérêt de ceux de nos lecteurs auxquels ces matières sont absolument étrangères.

La géologie comprend l'étude des terrains qui forment l'écorce du globe, et la recherche des débris des êtres organisés qui y sont enfouis. Elle exige donc l'intervention de deux classes de savans spéciaux, savoir : celle des géologues proprement dits, et celle des naturalistes. Le géologue, privé du secours de l'anatomiste, reconnaît que l'écorce du globe a été formée en plusieurs temps et sous l'influence de circonstances très différentes. Il trouve superposés les uns aux autres, et par couches d'une épaisseur variable suivant le lieu qu'il examine, des terrains durs, friables, mous, mobiles, formés les uns par voie mécanique, les autres par voie chimique, les autres par voie aqueuse ou ignée, résultant d'autres fois du travail d'êtres vivans, mais toujours produits sous l'influence de forces dont

la plupart n'agissent plus, et qui souvent, n'ont agi qu'une seule fois. Ces couches se recouvrent, mais ne reposent pas étendus en lits réguliers et parallèles, au contraire, tantôt un lit horizontal est recouvert par un autre qui fait angle avec l'horizon, et réciproquement ; tantôt un banc qui ondule, ou s'élève en montagne, ou se creuse en vallées, sert de base à une couche unie ; etc.

On remarque que les lits de formation mécanique, ou d'eau douce, ou d'eau de mer, alternent en quelque sorte, comme pour accuser le passage du globe à travers les évolutions les plus étranges. Et soit qu'on s'élève sur les plus hautes montagnes, soit qu'on descende dans les plaines les plus basses, on retrouve ces lits arrangés de telle sorte qu'on peut dire jusqu'à un certain point, pourquoi il en est qui réellement enveloppent le globe, et pourquoi d'autres présentent des interruptions dans leur continuité; car, dans quelque contrée que l'on aille, en Amérique comme en Europe, en Asie comme en Afrique, on retrouve le même ordre de superposition dans les couches.

De ces observations il résulterait, que l'écorce de la terre a été produite en plusieurs temps ; et que chaque temps a commencé par un bouleversement du globe incompréhensible suivant les lois astronomiques et physiques actuellement en puissance.

Mais, lorsqu'on examine la nature même des

divers terrains superposés, il en résulte une autre conclusion générale très importante, et qui se lie avec la seconde classe d'observations géologiques dont nous allons parler. On a remarqué qu'au fur et à mesure que les formations sont plus modernes, elles sont moins solides, moins massives, moins liées en quelque sorte; ainsi, à partir des terrains primordiaux et métallifères, il y a décroissance dans la puissance des formations de l'ordre brut : il en résulte que la force des créations de ce genre a été en diminuant, en même temps que croissait celle que nous allons examiner, et dont la présence se manifesta par les phénomènes de végétation et d'animalisation.

Lorsque l'on combine les résultats de l'observation botanique et zoologique, avec ceux de l'étude des terrains, on acquiert alors les moyens d'une caractérisation tout-à-fait positive. De ces terrains, en effet, il en est qui ne contiennent aucun débris d'espèce ayant vécu, et d'autres au contraire, qui en sont semés ou formés. On remarque qu'il y a, à peu près, superposition alternative, entre les couches vides de traces de vie, et celles qui en sont empreintes : ainsi il y a eu des époques végétales et animales, séparées par d'autres purement minérales.

En étudiant ensuite les débris qui signalent certaines formations terrestres, on voit qu'au fur et à

mesure qu'on s'enfonce plus profondément, et que par suite on va analyser un terrain d'une époque plus reculée, on rencontre des restes qui accusent des êtres d'une organisation de moins en moins puissante, c'est-à-dire, moins capables d'agir sur le monde extérieur, et moins capables de résister à des modifications dans le milieu où elles existaient.

On reconnaît manifestement, que les premiers ou les plus anciens parmi les animaux sont uniquement des analogues à la classe de ceux dits aujourd'hui invertébrés, puis ensuite des poissons, des reptiles, et enfin des mammifères; on reconnaît que les premiers ou les plus anciens parmi les végétaux sont des acotyledones, ensuite des monocotyledones, puis enfin des dicotyledones. L'homme est plus moderne que toutes ces créations. De cet examen, il résulte donc que la force de la vie végétale et animale a reçu une suite d'accroissemens successifs sur le globe, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, et la formation de chacun de ces termes, a été le fait d'une période géologique, qu'on pourra, un jour, nettement déterminer. Il résulte encore de la combinaison de l'étude des débris et des terrains, unie à celle des conditions connues de l'existence particulière de chacun d'eux, la possibilité de reconstruire approximativement, et de peindre jusqu'à un certain point les diverses époques de la terre.

L'anatomie comparée recherche la loi des rapports de progression existans entre les différens types vivans du règne animal et du règne végétal. Elle remarque d'abord, que l'animal diffère du végétal par la possession de son appareil locomoteur et de son appareil nerveux. En effet, le végétal le plus perfectionné, est organisé de telle sorte, qu'il résiste jusqu'à un certain point au milieu qui l'entoure ; il présente, sous une forme élémentaire, tous les phénomènes de nutrition propres à l'être animé ; ainsi, il absorbe, s'assimile ; il respire, il a des appareils de secrétion et d'excrétion ; enfin, il a un appareil générateur à l'aide duquel il reproduit son semblable, etc. ; cet ensemble de fonctions, que l'anatomiste désigne sous le nom de végétatif même chez l'animal, prouve que l'être dont il s'agit, est constitué par une organisation qui précède directement la forme organique que nous allons examiner.

L'organisation animale comprend un appareil locomoteur et un système nerveux. Elle offre d'innombrables variétés. Celles-ci sont au nombre de plusieurs milliers. Un coup-d'œil jeté sur l'ensemble, y fait reconnaître un certain nombre de types, ou de classes ; mais nous citerons seulement ici, les divisions dont la géologie et l'embryogénie sont parvenues à établir positivement les analogues.

Le système animal est divisé par la plupart des anatomistes, en animaux vertébrés et en invertébrés; sous ces deux premiers titres, significatifs d'une différence capitale, on a établi un grand nombre de subdivisions qu'on a appelées classes. Il n'est pas nécessaire de pénétrer plus profondément en histoire naturelle, pour apercevoir que chacune de ces divisions et subdivisions a pour but d'indiquer et indique réellement un terme d'une progression animale, où la position est déterminée par le nombre et l'énergie des fonctions dont est pourvu l'organisme. La relation des divers termes de la série zoologique, est fondée sur des bases telles, qu'il ne peut rester le moindre doute sur l'exactitude de cette classification. Il y a, sans doute, encore discussion sur quelques détails de la nomenclature; mais la généralité est incontestable. Or la progression qui vit aujourd'hui sous nos yeux, s'élève en partant du point le plus bas, jusqu'au point qui est le plus haut, de la manière suivante : on trouve d'abord les invertébrés qui renferment : 1° les animaux rayonnés; 2° les animaux articulés; 3° les mollusques; puis les vertébrés qui renferment, 4° les poissons; 5° les reptiles; 6° les oiseaux; 7° les mammifères. Mais, parce que ces classes entre elles, et, dans leur propre sein, entre les plusieurs ordres dont se composent chacune d'elles, présentent une relation de progression évidente,

il ne faudrait pas croire qu'il existe un lien ou un rapprochement matériel quelconque; tel par exemple, qu'on pût obtenir par génération, d'une classe, la classe qui y est immédiatement supérieure ou inférieure. Non, il y a un abîme entre elles, abîme qui se trouve même entre les variétés qui forment les genres et les espèces. La série existe réellement; mais elle n'existe qu'aux yeux de l'esprit.

Cette progression zoologique qui vit sous nos yeux, n'a pas été créée d'un seul coup ; elle n'a pas reçu vie le même jour. Chaque période du globe a été marquée par l'apparition d'un terme de cette progression, terme qui fut d'autant plus inférieur qu'il était plus éloigné de notre temps. Ainsi, chaque classe venant sur la terre dans l'ordre que lui marquait sa position anatomique, toutes ces formes animales se sont successivement accumulées jusqu'à nos jours.

L'embryogénie (1) constituera nous n'en dou-

(1) Les personnes étrangères aux sciences naturelles, pourront facilement prendre une idée de ce qu'on entend par embryogénie, en se rappelant la transformation de la chenille, en chrysalide, et de la chrysalide en papillon, en se rappelant la transformation du têtard en grenouille, l'œuf de grenouille donne naissance au têtard, véritable poisson pourvu d'une nageoire caudale, et de branchies pour respirer l'eau. Ce poisson devient reptile ou gre-

tons pas, un jour, un des plus puissans moyens de vérification dans les travaux d'anatomie comparée. Maintenant, cette science ne fait que naître (1). Cependant nous savons, par elle, qu'à l'occasion de chaque être, se répète le phénomène qui s'est passé sur le globe lors de la formation du règne animal. Chacun d'eux passe en quelque sorte par toutes les formes zoologiques qui sont inférieures à celles dans laquelle il doit vivre et engendrer. Ainsi le germe de l'homme, dans le sein maternel, se transforme successivement en diverses formes, dont la dernière et la plus visible rappelle celle des annelides; et de là, il passe à une autre organisation, qui se rapproche jusqu'à se confondre avec celle d'un poisson que l'on a pu nommer (2); plus tard il reçoit, dans quelques-unes de ses parties, l'organisme d'un reptile; puis, le caractère de mammifère s'annonce; et, enfin, il acquiert les formes définitives consacrées à l'humanité. Les animaux autres que l'homme, s'arrêtent, dans l'œuf,

nouille, en perdant sa queue et ses branchies, et en acquérant des poumons et des pattes, etc. L'embryogénie est donc le passage d'un animal par les formes zoologiques inférieures à celle avec laquelle il doit vivre et engendrer.

(1) Certainement, ainsi que la géologie, elle devrait être représentée à l'Académie des sciences, par l'institution d'une nouvelle classe.

(2) Voyez le répertoire d'anatomie de M. Breschet, 1829.

à quelqu'une de ces organisations que nous traversons dans notre vie embryonnaire.

Ainsi, l'embryogénie confirme l'anatomie comparée et la géologie, et réciproquement celles-ci la vérifient. Ces trois sciences se résument en un seul principe, dont il a été question lorsque nous nous occupions d'encyclopédie. A toute époque géologique, dans toute existence, soit d'un individu, soit d'une classe naturelle, à toute époque embryonnaire, il faut reconnaître la présence active de deux forces; l'une qui règle l'état du milieu, l'autre qui conduit les modifications; la première temporelle, circulaire, physique ou naturelle, comme on l'appelle, constante pendant toute la durée d'un phénomène; l'autre génésiaque, sérielle, ou progressive.

Les produits de ces deux forces, depuis un certain temps, se sont accumulés de révolutions en révolutions, et nous les possédons tous maintenant en puissance sous nos yeux; c'est de là que résultent la position actuelle et la forme du globe; de là, le sol sur lequel nous marchons; de là, l'état météorologique, chimique, physique du milieu où nous vivons, etc.; de là, les nombreuses tribus d'êtres vivans qui peuplent la surface de notre domaine, etc. On s'est demandé souvent pourquoi subsistaient tant d'animaux inutiles ou nuisibles à l'homme, et l'on se fût épargné la question, si l'on

eût voulu réfléchir, que sans doute, la Genèse qui nous apporta, est nécessaire pour soutenir notre vie.

Les trois faits que nous venons d'examiner, n'en forment, ainsi qu'on a pu le voir, en réalité, qu'un seul : et c'est sur cette unité que nous avons fondé les divisions génésiaques, que nous mettrons sous les yeux du lecteur dans notre quatrième chapitre.

Mais ce n'est là que la moitié de notre travail ; la division de la création en jours, établie, ainsi qu'elle l'est, sur des bases irrévocables, est sans doute d'une grande fécondité philosophique et géologique ; cependant elle ne constitue point encore une doctrine génésiaque, c'est-à-dire une de ces généralités qui ouvrent une carrière nouvelle aux spécialités scientifiques. Nous avons osé essayer de formuler une hypothèse de ce genre ; et il nous reste à présenter les raisonnemens principaux par lesquels elle acquiert un certain degré de probabilité.

Il est impossible que des révolutions aussi considérables aient eu lieu à la surface du globe, sans que ce globe lui-même ait subi de profondes, d'immenses modifications, sans qu'il ait été remué dans toute sa masse ; en effet, le géologue trouve des traces qui accusent ; tantôt des soulèvemens ou des affaissemens de terrains énormes, auprès desquels les effets volcaniques les plus violens de nos jours ne sont que des jeux ; tantôt des mouvemens

d'eau effrayans d'étendue et de puissance; tantôt des changemens brusques de température; tantôt des modifications chimiques incompréhensibles, etc.

Or quelles espèces de révolutions pouvons-nous concevoir, qui soient de nature à affecter la terre dans sa masse? Il en est deux : l'une physique, ou de position ; l'autre chimique, ou de composition : occupons-nous d'abord de la première.

Nous présentons tout de suite notre hypothèse : nous supposons que le globe a subi plusieurs fois un changement de position dans l'axe principal de rotation, ou une révolution sur lui-même, telle, qu'il en est résulté plusieurs fois que deux points de l'équateur sont devenus pôles, et que les pôles sont devenus deux points de l'équateur; en d'autres termes, un renversement de telle espèce, qu'il a donné lieu, chaque fois, à un équateur nouveau coupant, à angles droits, l'équateur ancien. Voilà l'hypothèse : maintenant, passons en revue les faits qui la rendent probable, et les raisonnemens qui écartent la critique qu'on pourrait élever, de prime-abord, contre elle, au nom des théories admises.

Il est démontré expérimentalement, et par l'observation, que sous la ligne équatoriale, le globe présente un soulèvement énorme, effet du mouvement circulaire auquel il est soumis, effet de la force centrifuge suivant l'expression de Descartes.

Le milieu de ce soulèvement forme la ligne de l'équateur, et de ce point culminant on s'abaisse vers le nord et le sud, au fur et à mesure qu'on se rapproche des lignes tropicales.

Or, si la terre a éprouvé les changemens dans l'axe principal de rotation que nous avons indiqués, il a dû arriver, chaque fois, que le cordon central du soulèvement équatorial appartenant à l'époque antérieure est devenu une zône de montagnes allant d'un pôle à l'autre, et séparant la terre en deux hémisphères, ainsi qu'une grande cordillière qui l'entourerait en traversant les nouveaux pôles et le nouvel équateur.

Ce seul phénomène admis, on explique ces fonds de mers mis au jour, et portés à des hauteurs immenses au-dessus du niveau des eaux salées actuelles, pendant que des sols qui n'avaient d'autre atmosphère que l'air, sont immergés, et viennent, encore tout chargés des traces de la vie aérienne, se recouvrir des débris de la vie aqueuse et marine : on explique les mouvemens d'eau et de galets, et les brusques changemens de température ; on explique les grands chaînons montagneux existans ; car, aujourd'hui, ces mouvemens auraient eu lieu déjà plusieurs fois ; on explique l'obliquité ou le parallélisme de certaines couches, etc.

On a déjà acquis une grande preuve en faveur d'une théorie, lorsque l'on a trouvé que non-seu-

lement elle était appropriée à une classe nombreuse de faits, mais encore qu'elle les expliquait : nous possédons ce genre de preuve en faveur de notre hypothèse : il en est encore d'autres que nous allons mentionner.

La hauteur des montagnes les plus élevées reconnues au Thibet, dans ces dernières années, ne dépasse guère 12 mille mètres ; et partout ailleurs, la hauteur moyenne est de 4 à 5 mille mètres au-dessus du niveau de la mer ; admettons que la profondeur des eaux soit égale, nous trouverons une moyenne qui nous présente entre la base sous-marine, et le sommet de ces inégalités, une distance de 8 à 10,000 mètres ; et, dans les cas exceptionnels, de 24,000 mètres. Or, on s'est assuré, qu'aujourd'hui le globe, à l'équateur, offre en diamètre 41,320 mètres de plus que partout ailleurs. Cet accroissement de diamètre nous explique la possibilité de cordillières de 20,610 mètres existantes de chaque côté, c'est-à-dire de plateaux aussi élevés qu'aucun de ceux que nous possédons. Passons à une autre observation.

Il est certain, depuis l'époque la plus reculée des traditions astronomiques, que l'axe de l'écliptique se rapproche de celui de l'équateur. On a reconnu que l'inclinaison de l'un sur l'autre diminuait chaque année d'une quantité extrêmement petite, mais diminuait incessamment. Ces obser-

vations constatent qu'il existe un mouvement qui, s'il était supposé constant, devrait faire tourner la ligne équinoxiale autour du globe, et amener les deux pôles à former deux points de l'équateur. Admettons provisoirement la constance de cette marche.

Admettez que le globe ait, une première fois, tourné droit sur un axe parfaitement perpendiculaire au plan de l'équateur; supposez ensuite que, plus tard, il ait été incliné de manière à ce que l'écliptique fît un angle de 23 ou 24 degrés avec l'équateur. Dans cet état d'inclinaison première, vous trouverez que l'angle, au lieu de décroître; devrait chaque jour s'ouvrir davantage, jusqu'au moment où la révolution de la terre étant complète, le globe reviendrait à tourner droit sur son axe principal, en présentant, comme nous l'avons exposé plus haut, un équateur nouveau, coupant perpendiculairement une zône montagneuse tenant la place de l'espace tropical antérieur. Alors, supposez une seconde inclinaison, et vous trouverez que pendant la durée de celle-là, l'écliptique devra se rapprocher de l'équateur, jusqu'au moment où, après avoir été confondue avec lui, elle recommencerait à s'en écarter de nouveau. Or, d'après la géologie, notre globe étant au sortir d'une révolution qui n'est pas très ancienne, nous devrions donc nous trouver aujourd'hui dans le

mouvement qui rapproche l'écliptique de l'équateur.

Mais la science astronomique n'est nullement favorable à cette hypothèse. Elle a calculé que le mouvement qui rapproche actuellement l'écliptique de l'équateur devait s'arrêter un jour, pour aller ensuite dans le sens opposé, et se terminer en définitive à une nutation très petite qui ne pourra pas dépasser un à trois degrés. Ce calcul est le seul qui paraisse conforme aux exigences de la loi de l'attraction.

Les observations qui ont été l'occasion de la découverte de la loi newtonnienne, se rapportent toutes à l'état phénoménal actuel. En conséquence, tant qu'il s'agit de calculer sur ce qui appartient à notre durée phénoménale, les observations et la loi sont vraies; mais il n'en est plus de même, lorsqu'il est question des circonstances qui ont produit le phénomène lui-même dans lequel nous vivons. La loi newtonnienne, tout exacte qu'elle paraisse, n'exprime autre chose que l'étude d'un fait secondaire, savoir le monde tel qu'il est; mais elle ne se rapporte nullement à l'expression de la cause invisible qui préside aux révolutions par lesquelles notre globe a passé. Ainsi la loi de l'attraction n'est qu'une loi d'un ordre inférieur et subordonné. Tout le prouve d'ailleurs, car elle suppose la constance de l'état phénoménal actuel; et il est

démontré que cet état a varié. Sans doute, elle rend, en partie, compte des faits astronomiques et physiques; mais elle n'explique pas les faits physiologiques, etc. Au reste, il est facile de comprendre que toute théorie fondée sur l'observation de l'actualité, ne peut être vraie que relativement à cette actualité même. On ne doit donc point se laisser arrêter par la barrière de la formule newtonnienne, lorsqu'il s'agit de spéculer sur la géogénie.

D'ailleurs, en histoire naturelle, de ce que deux faits existent, contradictoires l'un à l'autre, au moins en apparence, il ne faut pas conclure que l'un des deux est faux : loin de là, il faut reconnaître seulement la preuve d'une lacune, et y chercher l'occasion d'une hypothèse qui supprime la contradiction. C'est, ici, le lieu d'appliquer ce principe de méthode.

On a reconnu, dans ces derniers temps, que la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, n'étaient que des effets différens d'une même cause matérielle; et c'est dans cette direction que travaillent aujourd'hui les savans les plus avancés. On a été plus loin : on a supposé que la différence existante dans les corps simples reconnus par la chimie était l'effet de la présence d'une quantité donnée de cette cause, que nous nommerons électro-magnétique, dans chaque molécule d'une sub-

stance qui serait absolument inerte, ou de la matière proprement dite. La science possède déjà quelques raisons de croire à la réalité de cette seconde hypothèse. Ainsi, dans le monde physique, il y aurait deux substances matérielles : l'une active, l'autre passive ; la première déterminant toutes les formes, toutes les propriétés, tous les mouvemens ; la seconde inerte, douée seulement de réceptivité. Il est facile de voir quelles sont les conséquences d'une pareille théorie.

Il en résulterait d'abord qu'il serait, dès ce jour, prouvé que le système du feu central doit être abandonné, et converti en une doctrine de l'électricité centrale, etc. Ainsi la chaleur interne du globe, les tremblemens de terre, les volcans, etc., comme les aurores boréales, les aérolithes, etc., seraient des effets de l'électro-magnétisme. Cette généralité aurait l'avantage de comprendre toutes les anomalies qui restent inexplicables dans l'opinion actuellement admise.

Cette théorie de l'électro-magnétisme rendrait également parfaitement intelligibles les variétés d'états chimiques qui ont passé sur le globe. En effet, une grande révolution dans la position géologique ne peut avoir lieu sans un mouvement considérable dans l'état électrique. Or, on comprend très facilement que le principe actif qui a formé les corps simples que nous connaissons, en se combinant de

diverses manières avec les parties de la matière inerte, puisse, les circonstances changées, en engendrer mille autres. On comprend aussi qu'il impose à la masse terrestre une direction quelconque, lorsque, par exemple, les conditions thermométriques ne sont plus les mêmes, etc. Ainsi, les variétés qui se voient, et que les géologues reconnaissent, seraient explicables dans leurs causes secondaires.

Nous terminerons ici les réflexions scientifiques dont nous avons cru nécessaire de faire précéder notre géogénie. Il ne nous resterait plus qu'à insister, pour faire remarquer que nous n'avons traité que de la *cause seconde* et visible des phénomènes qui nous restent à décrire : mais nous avons pensé qu'il était inutile de parler de la cause première ou invisible; car, dans le sujet que nous devons esquisser, la main de Dieu est partout visible.

Notre travail pourra paraître hardi philosophiquement, mais il l'est bien plus encore scientifiquement. En effet, philosophiquement, il est rigoureusement exact; car la généralité en est vraie. Scientifiquement, au contraire, il pose une multitude d'hypothèses. Aussi, nous ne doutons pas qu'il ne renferme plusieurs fautes sous ce dernier rapport; mais, ce n'est pas, uniquement, parce qu'aujourd'hui on ne saurait les éviter. Nous

sommes convaincus que si tout ce qui nous manque était assuré à quelqu'un, le temps, la sécurité, les matériaux, il lui serait possible de faire, sur ce sujet, un livre dont la plus grande partie serait à peu près incontestable.

CHAPITRE III.

DISCUSSION GÉOLOGIQUE.

Division de la géologie en deux parties, l'une positive, l'autre spéculative. — C'est de la partie spéculative qu'on s'occupera dans ce chapitre. — Énumération préalable des faits positifs. — Conditions de la spéculation en géologie. — De la théorie du feu central. — Bases expérimentales de cette théorie. — Les expériences et les observations n'ont pas la portée qu'on a voulu leur donner. — Hypothèse de M. Cordier. — Objections particulières. — Hypothèse de M. Elie de Beaumont. — Objections spéciales. — Objection générale, à la théorie du feu central, déduite des lois de l'attraction et de l'hydrostatique. — Les conséquences de cette doctrine sont contraires aux lois démontrées de l'hydrostatique et de l'astronomie. — Causes de notre répugnance pour cette hypothèse. — Elle est mauvaise au point de vue de la méthode. — Elle est incomplète et ne s'applique qu'au plus petit nombre des faits géologiques. — Elle néglige ou met en oubli le caractère le plus important de ces faits. — Elle se prête aux théories matérialistes et déistes, mais nullement à une doctrine religieuse. — Elle est difficile à comprendre et à retenir. — Raisons de notre préférence pour l'hypothèse que nous avons choisie. — Elle ne prête qu'à une seule objection qui est astronomique. — Exposition de l'objection. — Démonstration que le fait objecté contient, en lui-même, la preuve de la possibilité de l'hypothèse en montrant que ce qu'elle suppose est arrivé au moins une fois.

Au point de vue de la certitude, les études géologiques doivent être aujourd'hui divisées en deux

parties ; l'une relative à un certain nombre de lois générales ou de faits généraux dont la démonstration est parfaitement acquise et sur lesquels il n'y a ni doute, ni contestation possibles ; l'autre relative à quelques théories, à plusieurs classifications et à diverses déterminations qui sont encore purement hypothétiques, et sur lesquelles par conséquent la discussion est non-seulement admise, mais nécessaire. On comprend sans peine quelle espèce de danger ressortirait d'une confusion établie entre deux parties aussi dissemblables, puisqu'il en résulterait, en définitive, que des solutions douteuses ou erronées seraient mises sur le rang des solutions vraies, et que par suite la vérité de celles-ci serait atteinte par l'incertitude qui émanerait des premières. La géologie a des rapports si immédiats avec la doctrine religieuse et morale, qu'il est, par-dessus tout, important de mettre la fraction de cette science qui est achevée, à l'abri des oscillations de doctrine propres à celle qui ne l'est pas. Au reste, en insistant sur l'intérêt d'une pareille séparation, nous sommes loin de demander l'abandon des études spéculatives. Nous voulons seulement qu'on n'en méconnaisse ni le caractère, ni les chances, et qu'on ne les mêle pas à ce qui est désormais positivement prouvé. Autant que personne, nous apprécions la valeur de la spéculation. Nous n'avons pas oublié que les faits consi-

dérés aujourd'hui comme les mieux assurés, ont été longtemps à l'état d'hypothèses dans la science; nous n'avons point oublié que ce sont les discussions, sur les six jours de la genèse de Moïse, qui ont posé, aux savans, la question de la formation successive du globe; nous nous souvenons enfin que c'est de la vérification de cette hypothèse que sont sorties toutes nos véritables certitudes géologiques. Mais, dans ce chapitre consacré à la discussion, avant de nous livrer à l'étude des questions purement hypothétiques, il était nécessaire, afin que nos lecteurs ne confondissent point avec ce qui est discutable ou douteux, ce qui est au-dessus de la discussion et du doute, il était nécessaire, au moins, d'énoncer qu'il y a des faits positivement démontrés, et il est utile d'énumérer ces faits. C'est ce que nous allons faire d'abord.

Il est certain, aujourd'hui, que le globe n'a pas été toujours tel que nous le connaissons, mais qu'il a subi des révolutions qui en ont, à diverses fois, changé la surface. On reconnaît, en pénétrant à une certaine profondeur, qu'il y a eu une suite de formations différentes, indépendantes les unes des autres, qui ont été séparées par de grands cataclysmes dont les traces sont souvent restées évidentes. Il est démontré que le plus grand nombre des formations géologiques sont en série, selon l'expression de M. Brongniart, et que les forces minéralo-

giques et chimiques qui agissaient à chaque époque ne sont plus complètement les mêmes que celles de notre époque ou de toute autre. Il est également prouvé qu'il y a eu pluralité de formations dans le règne végétal et animal, et que ces formations sont en série, c'est-à-dire, indépendantes les unes des autres et séparées par des cataclysmes généraux, comme les terrains qui en conservent les empreintes ou les squelettes. Il y a rapport entre la série des terrains et les séries phytologiques et zoologiques. On a montré, en outre, que l'écorce du globe avait subi, à diverses fois, des plissemens, des fractures, des dislocations et des exhaussemens partiels. Enfin, il est certain que l'humanité est une espèce toute nouvelle sur la terre. C'est dans le détail de ces faits généraux que consiste l'enseignement de la géologie positive. On doit considérer, comme imparfait, tout traité de cette science qui en négligerait un seul. La géologie positive est, en effet, selon nous, destinée à présenter une exposition des rapports, de la composition et du contenu des terrains, dans le double but de la prévoyance industrielle, et des recherches nécessaires à la solution des problèmes de géologie spéculative ou à toute autre espèce de démonstration.

La géologie spéculative a un autre but. On doit s'y proposer de mettre en évidence les lacunes ou les *desiderata*, de découvrir les lieux des hypothè-

ses, de vérifier celles qui existent, de convertir en démonstration ce qui est en discussion, enfin de reconnaître quel est le problème qui, restant insoluble par voie d'expérience ou d'observation, représente, en définitive, l'inconnue propre à la spécialité particulière dont il s'agit ici. C'est donc à la géologie spéculative que ce chapitre sera consacré.

Nous nous proposons particulièrement d'y rechercher si l'hypothèse, qui est habituellement invoquée dans la plupart des traités modernes de géologie, possède un degré suffisant de probabilité, et en outre dans le cas où nous reconnaîtrions qu'elle n'est point acceptable, d'examiner si elle présente la valeur d'une bonne méthode de classification. Une théorie de ce genre peut-être, en effet, considérée de deux points de vue, savoir : comme une question destinée à provoquer des investigations et des découvertes, ou comme un moyen de classer les faits. La plus haute perfection, que puisse atteindre la théorie, est d'accomplir les deux fonctions à la fois ; car, alors, elle n'est pas seulement un moyen de classification des phénomènes ; elle n'est pas seulement un instrument pour en apercevoir de nouveaux ; elle fait plus : elle en explique la génération et les rapports ; elle en donne la loi, et par là acquiert la plus entière évidence. On peut citer la théorie de l'attraction comme un exem-

ple d'une formule accomplissant en astronomie le double effet dont il s'agit. Mais il n'est pas toujours possible de s'élever à une doctrine douée d'une puissance aussi complète; et l'on est, trop souvent, soit par l'impuissance actuelle de la science, soit par la nature même de la spécialité, forcé de se borner à satisfaire, aux deux buts mentionnés, par des hypothèses partielles et diverses. Or, de pareilles hypothèses peuvent être ou des méthodes purement de convention, purement artificielles, ou des essais par lesquels on tente de représenter les choses naturelles, et offrant par suite un certain degré de probabilité. Dans chacun de ces cas, la théorie doit répondre à des exigences qu'il suffit d'énumérer pour en démontrer la nécessité. Ainsi, s'agit-il d'une méthode de classification, on est en droit de demander qu'elle soit claire, facile à comprendre, propre à lier les faits et à les graver dans la mémoire. S'agit-il d'une méthode d'investigation, il faut que la formule soit complète, c'est-à-dire, comprenne tous les phénomènes auxquels on veut l'appliquer, sans en excepter aucun; il faut qu'elle soit en harmonie avec les conclusions que donnent toutes les autres sciences démontrées à l'égard de la branche spéciale à laquelle elle se rapporte; il faut enfin qu'elle mette en saillie le caractère prédominant et incontestable des faits qu'elle est destinée à élucider. Que si la formule ne satis-

fait pas à ces conditions, on peut considérer comme certain qu'elle sera à peu près stérile, et qu'elle n'a ni probabilité, ni avenir, quelqu'en soit d'ailleurs la fortune actuelle. Ces préliminaires étant posés, nous abordons la discussion.

L'hypothèse, généralement reçue par les géologues modernes, est celle qui consiste à supposer que, au-delà d'une enveloppe ou d'une écorce solide, dont l'épaisseur est de 40 à 50 kilomètres, la masse intérieure du globe est à un état de fluidité ignée. M. Cordier a calculé le degré probable de la chaleur centrale; il a trouvé qu'elle pourrait être de plus de 3,500 degrés du pyromètre ou de 250,000 degrés centigrades. Il considère les volcans comme des soupiraux par lesquels s'échappe le trop plein de cette masse en fusion; et, en cela, il est suivi par presque tout le monde. Enfin, les soulèvemens des montagnes sont également attribués à l'action de cette matière incandescente et fluide.

Tel est l'énoncé de l'hypothèse, qui sous le nom de théorie du feu central, a acquis une sorte de vulgarité. Avant d'en aborder les détails, nous allons faire connaître les bases sur lesquelles elle s'appuie et les solutions que l'on a données pour écarter les difficultés logiques que le simple énoncé, qui précède, suffit pour soulever.

On a reconnu, depuis longtemps, qu'à une fai-

ble profondeur, variable selon les climats, la terre présente une température qui semble lui être propre, ou qui du moins ne subit plus les influences atmosphériques. On a remarqué, ensuite, en observant ce qui se passe dans les mines, que cette température semblait croître avec la profondeur. On en a conclu qu'elle allait en croissant toujours au fur et à mesure que l'on s'enfonçait d'avantage, jusqu'à atteindre le plus haut degré possible. On a voulu enfin formuler la loi de cet accroissement ; et l'on a calculé que la chaleur allait en augmentant d'un degré centigrade, par 25 mètres selon M. Cordier, par 30 mètres selon M. Arago, par 30 à 50 mètres selon M. Elie de Beaumont, etc. On voit qu'ici, dès qu'il s'est agi de préciser, c'est-à-dire dès qu'on est sorti du principe général d'une température propre à la terre, il y a déjà incertitude et doute : nous dirons bientôt pourquoi. Quoi qu'il en soit, on a supposé que la loi de croissance reconnue dans la mince portion de l'écorce du globe qui est ouverte à nos études, on a supposé, dis-je, que cette loi s'étendait à toute la profondeur de notre planète, et on en a déduit que la température s'y élevait jusqu'à 250,000 degrés comme nous l'avons déjà dit. Telle est le fondement sur lequel repose la théorie du feu central. C'est le seul point dans le système que nous avons à exposer, qui soit appuyé sur des observations.

Aussi, avant de passer outre, nous allons montrer que ces observations sont loin d'être aussi concluantes qu'elles le semblent dans le simple énoncé que nous venons d'en faire ou qu'on en fait habituellement dans les livres élémentaires. Nous aborderons plus tard les objections fondamentales, lorsque nous aurons fait connaître le système tout entier.

Commençons par dire que nous ne mettons point en doute qu'il y ait, dans le globe, une force de caloricité, qu'il y ait, dans la terre, une chaleur propre quelle qu'en soit la cause, soit l'électricité, soit l'électro-magnétisme, soit un certain rayonnement du calorique latent, etc. Mais, de là à conclure que, passé une épaisseur de 40 à 50,000 mètres, il y a un foyer du même genre que celui de nos hauts fourneaux ou de nos cheminées, et doué d'une telle puissance que l'imagination même ne peut se la figurer, de là il y a loin ; il y a même une différence complète. Or, les observations recueillies ne vont pas à démontrer plus que l'existence d'une force de caloricité agissant dans l'intérieur de la planète en raison de causes qui sont inconnues. En effet, il ne faut pas croire que, dans la nature, on trouve les croissances uniformes de température que la théorie pose comme un fait. Il n'y a dans la réalité rien de constant, ni de régulier à ce point. Par exemple, si l'on prend

les tables de M. Cordier (1), on voit que le maximum de croissance de la température, observé dans l'eau des sources dans les mines, est de un degré par *vingt mètres* de profondeur, tandis que le minimum est de un degré par *cent quatre-vingt-sept mètres* de profondeur; on voit que le maximum de croissance de température, pris dans l'eau des puisards dans les mines, est de un degré par *quatorze* mètres, tandis que le minimum est de un degré par *soixante-quinze* mètres; on voit que le même maximum observé dans les eaux des innondations anciennes dans les mines est de un degré par *douze* mètres, et le minimum d'un degré par *quarante-trois mètres,* etc. Il est inutile de dire que ces observations dont nous ne rapportons que les différences extrêmes, ont été recueillies par des savans attentifs, exacts et habiles, qui eurent toujours le soin que nulle cause, étrangère à l'objet même de leurs recherches, ne put exercer la moindre influence sur le résultat de leurs expériences. La température du roc n'est pas moins variable. Ainsi, le directeur général des mines de Saxe fit placer, en deux mines de son ressort, des thermomètres à poste fixe, dans des niches pratiquées à cet effet dans la roche et derrière des vitres. On les observa trois fois le jour, durant l'espace de

(1) *Essai sur la température intérieure de la terre.*

deux ans. Il résulte de ces observations que la croissance de la température n'était pas la même selon les lieux ; ainsi, dans un lieu, elle annonça une croissance de température de un degré par soixante mètres de profondeur, dans un autre de 1° par 37 m., dans un autre de 1° par 73 m., dans un autre de 1° par 42 m., dans un autre de 1° par 38 m., et enfin dans un autre de 1° par 33 m. Il paraît seulement que la température de chaque lieu ne varia pas pendant les deux années employées à l'observation. Mais, il y a des motifs pour croire qu'il y eut quelque négligence à cet égard, et que l'on omit les différences minimes. En effet, M. Cordier, dans ses propres expériences, a trouvé, au même lieu, des variations qui n'ont point dépassé, il est vrai, des fractions de degré (27 centièmes), mais qui n'en indiquent pas moins l'effet d'une cause dont les actions ne sont pas uniformes. Nous pourrions facilement augmenter l'énumération de ces différences; nous pourrions rappeler les changemens remarqués dans la température de certaines sources, l'uniformité de la température de la mer à de grandes profondeurs, etc.; mais, ce que nous avons dit, suffit pour prouver le défaut de constance, fait sur lequel repose notre première objection à la théorie du feu central.

En voyant ces variations, on aperçoit difficilement, du premier coup-d'œil, comment on a pu en

déduire des formules de croissance fixes de 1 degré par 25, par 30, par 30 à 50 mètres, comme celles que nous avons citées. On y est parvenu en établissant une moyenne entre les diverses quantités données par les observations. Or, les moyennes sont des choses purement artificielles, des procédés à notre usage; mais il n'en existe pas dans la nature. Aussi, serait-ce faire un étrange abus que de conclure de l'unité et du caractère d'une moyenne à l'unité et au caractère de la cause. C'est cependant ce que l'on a fait à l'occasion des phénomènes dont nous nous occupons. On s'est conduit comme celui qui, d'une moyenne météorologique, en voudrait induire que les accidens atmosphériques dépendent d'une seule et même cause, comme celui qui, d'une moyenne sur la température annuelle, en induirait que l'été et l'hiver sont la même chose, et dépendent d'un rapport toujours semblable entre la terre et le soleil, etc. On est donc tombé dans cette erreur, dans ce sophisme que l'on désigne, en langage scholastique, sous le nom de *fallacia accidentis*. Cette remarque, quoiqu'elle soit la plus faible des objections que nous aurons à exposer, est cependant capitale. On a tâché d'y répondre, et pour cela on a ajouté une nouvelle hypothèse à l'hypothèse première. On a dit qu'il se pourrait que l'écorce, qui entoure la matière incandescente intérieure, eut une épaisseur variable,

dépassant quelquefois 40 à 50 kilomètres, de telle sorte que le trajet, à parcourir par le calorique, étant plus considérable en certains lieux, il s'y fit moins sentir. Mais cette réponse n'en est pas une; car les distances existantes entre les points d'observation, sont, le plus souvent, trop petites, pour qu'on puisse y trouver une place suffisante pour y supposer un épaississement capable d'expliquer l'excès des différences observées entre les températures. D'un autre côté, on ne peut pas dire que ces différences dépendent des diverses capacités des roches pour la transmission du calorique, car les mines dans lesquelles on trouve de pareilles variations, sont creusées dans des terrains de natures sensiblement semblables. On n'ignore pas, d'ailleurs, quelle est l'influence des substances minéralogiques sur la température. On sait que les filons d'étain sont ordinairement plus froids que les filons de cuivre. On a remarqué que les filons métalliques de Cornouailles présentent une chaleur de un à deux degrés centigrades supérieure à celle de la roche et particulièrement du granite (1). Il est facile de voir que ce fait n'explique rien. Loin même d'être favorable à l'hypothèse d'un foyer central, il y est plutôt contraire. En effet, s'il exis-

(1) Élie de Beaumont. *Dictionnaire des Sciences naturelles*, t. 31 p. 441.

tait, sous la mince écorce qui nous supporte, un feu d'une intensité immense, et que l'on pourrait considérer comme agissant depuis un temps infini comparativement à nos expériences, il y aurait lieu d'appliquer une loi de la physique sur la transmission du calorique, en vertu de laquelle tous les corps, quelle qu'en fut la nature, devraient présenter un état de chaleur rayonnante parfaitement égal à la même profondeur. Or, puisqu'il n'en est point ainsi, puisque la température varie en raison des lieux, en raison de la composition chimique, il est à croire que la cause de la chaleur propre du globe est toute autre que celle généralement admise aujourd'hui.

Examinons maintenant quel parti on a tiré de l'hypothèse de l'incandescence interne de la terre, soit pour expliquer la génération des phénomènes géologiques, soit pour en opérer la classification.

On s'en est servi d'abord pour donner une théorie des phénomènes volcaniques. On a dit que les volcans étaient des soupiraux ou comme le sommet de cheminées traversant toute l'écorce du globe et par lesquelles s'échappait le trop plein de la matière incandescente. Mais, a-t-on demandé, d'où vient ce trop plein? Puisque vous supposez que la terre, qui était d'abord à l'état de fluidité ignée, s'est refroidie successivement de la surface vers le centre, vous admettez nécessairement que la sur-

face solidifiée s'est moulée sur la partie restée brûlante, vous admettez de plus que c'est cette surface qui, seule, jusqu'à ce jour, a empêché le foyer central de perdre son calorique. Comment donc se ferait-il que ce foyer central eût un trop plein? Pour cela il faudrait qu'il acquît une chaleur plus grande que celle qu'il possédait au moment de la formation de l'écorce, une chaleur capable de le dilater. Or, il ne reçoit pas cet accroissement de chaleur de l'écorce qui est plus froide que lui. La reçoit-il d'ailleurs? Dans ce cas, dites-nous d'où viennent les alimens qui peuvent le forcer à briser son enveloppe pour se faire jour au dehors?

Je ne sais si j'ai réussi à faire bien comprendre cette objection. Quoi qu'il en soit, elle n'a point échappé à M. Cordier, et il y a répondu par une hypothèse nouvelle que nous allons exposer. Il suppose que le refroidissement contracte, incessamment et de plus en plus, la partie enveloppante du globe, et en diminue le volume. Par l'effet de cette rétraction de l'enveloppe solide, la *masse fluide interne est soumise à une pression croissante*, et elle est, en définitive, obligée de s'épancher au dehors, en rompant, en quelque point, les barrières qui la serrent et la tiennent enfermée. M. Cordier a calculé qu'une contraction de l'écorce du globe, capable de réduire le rayon terrestre seulement d'un millimètre suffirait pour fournir la

matière nécessaire aux épanchemens de cinq cents éruptions volcaniques des plus violentes. Il a également calculé qu'une contraction de trois centimètres suffirait pour avoir produit toutes les éruptions volcaniques qui ont eu lieu depuis trois mille ans.

Mais il y a, à cette hypothèse, une objection à laquelle on n'a pas, je crois, encore pensé; et c'est une objection de fait, c'est-à-dire fondée sur l'observation. Remarquons d'ailleurs, avant de l'énoncer, que si, en effet, elle est reconnue propre à ruiner l'hypothèse que nous venons d'exposer, elle renverse, en même temps, la théorie des volcans dont il est question. Car, elle laisse, à la première objection que nous avons émise, toute sa portée et toute sa force. Voici notre observation; il n'est nécessaire ni de beaucoup de temps, ni de beaucoup de paroles pour l'exposer.

S'il était vrai que les effets volcaniques fussent dus à la pression qu'exerce, sur la masse fluide, l'enveloppe solide, en se rétractant sous l'influence du refroidissement, il arriverait que les éruptions volcaniques seraient continues, que les volcans seraient partout et toujours en activité. Or, c'est ce qui n'est pas! Les éruptions sont, en tous lieux, des exceptions passagères qui succèdent à des périodes plus ou moins longues de repos. Il faut donc conclure que l'hypothèse dont nous venons de parler est inadmissible.

Il y a d'ailleurs un grand nombre d'autres objections à la théorie qui va chercher la source des volcans à 50 kilomètres de profondeur. Nous allons en énumérer seulement quelques-unes, parmi celles qui peuvent être le plus brièvement énoncées. Si le foyer des volcans était situé aussi bas, il serait arrivé que tout cratère d'éruption eût été le sommet d'un cône dont la base la plus petite présenterait au moins 100 kilomètres de diamètre. Or, c'est ce qui n'est pas! Si l'origine des volcans était telle que l'assigne M. Cordier, on ne comprend pas comment il pourrait y avoir des tremblemens de terre. Enfin, dans cette théorie, on ne comprend pas d'où viennent les gaz et les vapeurs aqueuses, hydrochloriques, etc., qu'émettent le plus grand nombre des volcans, et même les immenses volumes d'eau qu'ils rejettent quelquefois. Il ne peut, en effet, exister aucune substance semblable dans la partie de la terre en ignition. Toutes les substances de ce genre, qui ne sont point combinées avec les matières minérales et nécessaires à l'état même de fusion de celles-ci, toutes ces substances étant de beaucoup plus légères que le fluide minéral en ignition, ont dû en être chassées longtemps avant que la température fût sensiblement diminuée. N'est-ce pas, d'ailleurs, une chose admise, puisque c'est par là que l'on explique comment l'eau et l'air ont été portés à la circonférence

de la masse en ignition? Dira-t-on que le temps a manqué pour la séparation complète des matières gazeuses ou susceptibles de se convertir en vapeurs, et des matières seulement fluidifiables? Mais, quelle que fût la masse du globe, à quelque profondeur que fussent engagées les substances gazifiables, le temps probable du refroidissement a occupé une durée si considérable, qu'il est impossible de faire jamais entrer ici la considération du temps comme un obstacle à quelque chose que ce soit. S'il est difficile, dans l'hypothèse qui nous occupe, de dire d'où viennent les gaz et les vapeurs d'eau, il l'est bien plus d'expliquer comment des naturalistes ont trouvé des coquilles marines sur les cônes volcaniques (1). Enfin, le feu central n'explique pas pourquoi, sur 205 volcans brûlans, 107 sont dans des îles et 98 sur les continens à des distances toujours peu considérables de la mer. Une circonstance de position aussi remarquable ne peut être raisonnablement considérée comme indifférente; elle est certainement motivée par une cause naturelle et aussi générale qu'elle-même. Mais il est temps de terminer l'énumération de nos objections, quoique nous n'en ayons point épuisé la liste. Passons à la discussion de la théorie sur la

(1) MM. Ferber, Menard, etc., cités par M. d'Aubuisson, *Traité de Géognosie.*

formation des montagnes. Nous commencerons d'abord par en donner un exposé succinct.

Dans cette exposition, nous suivrons particulièrement M. Elie de Beaumont, non-seulement parce que la thèse de cet illustre géologue est, selon nous, la meilleure, mais surtout parce que ce savant est celui qui s'est principalement occupé de la question du soulèvement des montagnes, et dont l'opinion est la plus généralement adoptée dans l'école. Au reste, les travaux de cet écrivain doivent être divisés en deux parts : l'une contenant ses études et ses recherches sur les plissemens, les dislocations de l'écorce terrestre, ainsi que sur l'âge des montagnes; l'autre contenant les explications qu'il essaie de donner de ces phénomènes par le système du feu central. On pourrait dire, de ces deux espèces de travaux, qu'il y a, dans la première partie, autant de choses positives, qu'il y en a de douteuses dans la seconde, si toutefois il existe, dans celle-ci, une seule affirmation qui puisse jamais sortir de l'état hypothétique.

Contrairement à M. Cordier, M. Elie de Beaumont suppose que l'écorce du globe ne se contracte ni ne se resserre par l'effet du refroidissement. Elle tend au contraire à se conserver dans l'état où l'a laissée la solidification primitive. Mais il n'en est pas de même du foyer qu'elle enveloppe. Tandis qu'elle garde elle-même ses dimen-

sions, la masse fluide, en contact avec elle, continue à se refroidir, et se contracte d'une manière proportionnelle à ce refroidissement. En conséquence, le diamètre de la masse centrale va en diminuant, et par suite il se forme des vides intérieurs. Alors l'écorce manquant d'appui, fléchit, pendant un certain temps, de manière à suivre la rétraction qui s'opère dans la matière qu'elle enveloppe; elle se ride et prend une forme en quelque sorte ondulée. Mais il arrive, au moment où le diamètre de l'écorce devient tellement différent de celui de la masse fluide, que ce fléchissement lent et insensible est insuffisant; alors, il se forme des fractures brusques, par la même raison, ajoute-t-on, qu'un arc que l'on courbe, après avoir cédé pendant un certain temps, finit par se rompre. De ces deux espèces d'actions, la flexion lente, et la rupture instantanée, il résulte deux effets différens : tantôt, l'écorce solide se plisse et se ride; tantôt, elle se fracture assez largement pour permettre l'épanchement du fluide incandescent intérieur. De là deux espèces de montagnes et de vallées, celles qui sont produites par les rides et les plissemens, et celles qui sont formées par les épanchemens de matières à l'état fluide. De là, les volcans et les filons. Les premiers étant la suite de fractures assez considérables pour rester béantes; les seconds ne représentant que de petites fentes

que la matière fluide a remplies, mais sans pouvoir s'échapper par les faibles ouvertures qu'elles lui présentaient.

Indépendamment de l'objection générale que nous ferons valoir plus tard, lorsqu'il s'agira d'examiner s'il est scientifiquement et rationnellement possible d'admettre l'état de fluidité incandescente sur lequel repose les diverses hypothèses secondaires que nous examinons, il y a plusieurs objections de détail à opposer au système qui vient d'être esquissé. Nous ne répéterons pas les observations que nous avons émises à l'occasion de la théorie de M. Cordier, bien qu'il y en ait plusieurs d'applicables en ce lieu, particulièrement toutes celles qui sont relatives aux phénomènes volcaniques. Parmi les points contestables du système de M. E. de Beaumont, il n'y en a qu'un seul qui nous paraisse échapper aux argumens déjà émis : c'est l'hypothèse des vastes épanchemens du fluide intérieur s'opérant à travers les larges crevasses de l'écorce primitivement solidifiée. Nous n'y opposerons qu'une seule objection, mais nous la tirerons des observations géologiques recueillies par les partisans mêmes de cette doctrine. Ces observations nous apprennent, en effet, que les masses énormes, dont on attribue l'apparition à des épanchemens, sont sorties du sein du globe à l'état solide. M. Boussingault a remarqué que les trachytes qui forment

la masse principale des Andes devaient être déjà à l'état de solidité rigide lors de l'exhaussement de ces montagnes; car ils présentent partout des arêtes aiguës et des angles souvent tranchans. Les études de M. E. de Beaumont lui-même, sur le Mont-Rose, prouvent qu'en acquérant l'exhaussement qu'il possède aujourd'hui, il a fracturé et brisé violemment les couches qu'il devait soulever pour se faire place, etc. Ce n'est point ainsi que se serait comporté une matière fluide. Aussi, a-t-on renoncé à admettre que les épanchemens des porphyres et des trachytes aient été fluides; on affirme aujourd'hui qu'à leur apparition au jour, ils étaient déjà passés à l'état pâteux; de telle sorte qu'ils n'ont pu ni s'étendre en coulées sur le sol, comme ils eussent fait s'ils eussent été fluides, ni acquérir les apparences qui sont le propre des terrains décidément volcaniques (basaltes et laves) dont le refroidissement a eu lieu tout entier dans l'atmosphère. Mais on ne voit pas comment des masses de matières aussi considérables que celles dont il s'agit, ont pu passer de l'état de fluidité ignée à celui d'une roche pâteuse, dans le court trajet de 40 à 50 kilomètres qu'elles parcouraient rapidement, puisqu'elles sont supposées poussées par une force irrésistible. Loin de perdre de la chaleur, elles auraient dû en acquérir par l'effet du frottement. Si, d'ailleurs, ces matières se fussent présentées à

l'état de pâte, elles eussent laissé d'autres traces de leur passage sur les terrains qu'elles ont traversés, que des marques de rupture et de brisement; elles n'eussent point présenté des arêtes aiguës et des angles tranchans; au contraire, elles eussent pris des formes en rapport avec les cavités même qu'elles formaient ou venaient remplir; elles se fussent, en un mot, comportées à la manière des dykes ou des culots. Elles ont donc dû sortir du sein de la terre à un état de solidification que l'on est en droit de croire égal à celui des terrains au milieu desquels elles venaient prendre place. Or, en supposant que l'intérieur de la terre soit à l'état de fluidité ignée, est-il probable qu'il puisse s'y trouver une matière solide ailleurs que vers le centre? Est-il, d'après les lois de l'hydrostatique, supposable que ce fluide comprimé ait poussé au-dehors des masses solides plutôt que d'y passer lui-même? Est-il supposable, enfin, que l'incandescence ne soit pas telle qu'il y ait, indépendamment du calorique devenu latent en chaque espèce de minéral, une somme de calorique rayonnant considérable, dont participe la totalité de la matière enveloppée, en sorte que la réduction d'une partie à l'état pâteux ou solide implique la disparition de ce calorique rayonnant dans toute la masse? Nous ne pousserons pas plus loin ces observations; nous en avons dit assez pour en montrer la portée

à ceux qui voudraient poursuivre l'objection, et beaucoup trop pour ceux de nos lecteurs auxquels ces questions sont étrangères. Abordons maintenant l'hypothèse première, dont émanent ces explications secondes; examinons si la théorie de la fluidité centrale et ignée du globe est scientifiquement admissible.

Buffon est le premier qui, considérant la terre comme un fragment détaché du soleil, ait avancé qu'elle était, dans l'origine, une masse embrasée et bouillonnante, de nature vitreuse ou quartzeuse (1). Elle se refroidit, dit-il, et se consolida d'abord à la circonférence, et puis jusqu'au centre. Il se passa 37,206 ans avant que les élémens de l'air et de l'eau pussent s'appuyer sur cette surface brûlante. Pendant cette période, la terre prit la forme qu'elle possède aujourd'hui, elle s'aplatit vers les pôles et s'éleva vers l'équateur. Enfin elle se couvrit d'aspérités résultant des accidens du refroidissement. Cependant, une partie des vapeurs qui constituaient l'immense atmosphère de ce globe en fusion se réduisait en air et en eau. Les mers se formèrent. Celles-ci étaient chargées de sels de toute espèce; en outre elles attaquèrent la surface sur laquelle elles reposaient; elles la délayèrent, en prirent les élémens en dissolution, les remanièrent,

(1) Buffon, *Epoques de la nature.*

et les laissant ensuite tomber sous forme de précipités, elles donnèrent naissance à nos masses et à nos couches minérales. Ces mêmes mers, ensuite, par leurs mouvemens et leurs courans, sillonnèrent les terrains qu'elles venaient de déposer, et produisirent ainsi de nouvelles montagnes et de nouvelles vallées. Buffon consacre trois de ses époques à la-description de ces phénomènes; sa brillante imagination y prodigue les hypothèses; à ce point que parmi les idées modernes, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, il n'en est pas une seule qui n'y ait sa source, ou qui n'y soit indiquée; sauf pourtant la fluidité centrale; car notre grand naturaliste admet positivement que le centre du globe est solide, quoique conservant un état de chaleur qui va croissant de la circonférence au centre jusqu'au point où cet état peut s'accorder avec le fait de la solidification.

Les opinions de Buffon sur la formation de la terre, quoique considérées pendant longtemps, comme plus brillantes que fondées, ne furent jamais complètement abandonnées par les naturalistes. Les considérations insérées par Laplace, dans son exposition du système du monde, y donnèrent une nouvelle valeur et attirèrent l'attention des mathématiciens sur ce sujet. Laplace montre en effet que la doctrine de Buffon satisfait à un certain nombre de données astronomiques, et, quant à

lui, il suppose que notre planète est le résultat d'une condensation de matière gazeuse qui faisait primitivement partie de l'atmosphère du soleil, et qui a passé successivement à l'état solide, par l'effet du refroidissement. Mais jamais ce grand astronome n'a avancé, à ma connaissance, que la conséquence dernière de cette succession phénoménale fût la formation d'un noyau fluide constituant la plus grande masse du globe. Nous tirerons bientôt au contraire de ses calculs la preuve que cet état est inadmissible au point de vue de la science astronomique.

En effet, même en partant de l'hypothèse d'un état de fusion primitive du globe, il est facile de démontrer qu'il y a impossibilité absolue à ce que ce globe présente encore aujourd'hui, au-delà d'une croûte peu épaisse, un état de fluidité ignée et complète, pareille à celle qui, selon les théories de MM. Cordier et Elie de Beaumont, occuperait un peu plus de 126 parties sur les 127 que possède le diamètre terrestre. Pour s'assurer que cette conclusion est scientifiquement inacceptable, il suffit de suivre les phénomènes du refroidissement et d'en soumettre la marche aux lois connues de la physique. C'est ce que nous allons faire.

Le globe étant supposé à l'état de fusion ignée au milieu d'un espace dont, selon Fourier, la température est seulement de 50 degrés au-dessous de

zéro, et entouré d'une atmosphère d'air, de gaz et d'eau en vapeurs, probablement épaisse au moins de deux mille kilomètres, le refroidissement a dû s'opérer avec une lenteur extrême. Quoi qu'il en soit, le refroidissement a dû commencer par la surface. Mais, chaque fois qu'un groupe quelconque de molécules devenait, par la perte de son calorique, à l'état de condensation conforme à sa nature, par exemple la vapeur à l'état d'eau, les gaz à l'état de combinaison, le minéral à l'état solide, chaque fois ce petit corps, ayant acquis, en raison de son moindre volume, un poids plus considérable, descendait rapidement dans les profondeurs de la matière embrasée, jusqu'au moment où, ayant pris, dans ce milieu, une nouvelle dose de calorique, il remontait à la place qu'il avait occupée d'abord. Chaque partie de la matière en ignition dut éprouver, un grand nombre de fois, ces mouvemens alternatifs de précipitation et de dissolution ; et cette circonstance dut concourir puissamment à hâter la déperdition du calorique total et à l'équilibrer jusqu'à un certain point dans la masse entière. On ne niera point que tels aient dû être les phénomènes du refroidissement dans le sein de l'atmosphère dont nous avons parlé. Dira-t-on qu'ils se sont passés autrement dans les corps plus durs qui ne sont, d'après nos expériences, susceptibles que de fluidification ? Examinons. La loi de l'attraction va crois-

sant du centre à la circonférence, et dans une intensité proportionnelle au quarré des rapprochemens. Si donc la fluidité de la matière offrait un obstacle plus considérable à la précipitation des masses refroidies et cristallisées, la force qui les attirait en bas était aussi plus grande. D'un autre côté, la tendance, résultant du mouvement centrifuge, étant proportionnelle à la grandeur du diamètre, elle devait exercer beaucoup moins d'action sur la masse fluide que sur l'atmosphère gazeuse, puisque la partie fluide devait avoir un diamètre fort peu supérieur à celui de la terre actuelle, tandis que celui de l'enveloppe de vapeurs et de gaz était immense. Ainsi les minéraux étant moins soumis au mouvement centrifuge, obéissaient davantage au mouvement centripète. Ils durent en conséquence subir ce mouvement alternatif de précipitation et d'exhaussement, cette sorte de bouillonnement dont nous venons de parler, dans la durée du temps même où des événemens semblables avaient lieu dans l'atmosphère. L'effet de ce mouvement alternatif dut être pareil dans les deux cas. En définitive, pour les minéraux, il dut avoir ce résultat, que les matières descendant vers le centre, au fur et à mesure qu'elles se refroidissaient à la surface, elles ne cessèrent de remonter qu'à l'instant où, en raison de la capacité spéciale de chaque genre de corps pour le calorique, elles ne

trouvèrent plus dans ce centre une quantité de calorique suffisante pour les fondre de nouveau. Alors, l'œuvre de la cristallisation commença; elle s'opéra d'une manière brusque et tout d'un coup, comme nous le voyons dans nos expériences. Toute la matière se prit, sauf, sans doute, un certain nombre de points restés fluides qui se trouvèrent comme engagés ou enfermés dans les masses qui se tassaient les unes contre les autres. Ainsi, en suivant le phénomène du refroidissement du globe supposé d'abord fluide, mais en donnant à la force d'attraction et à la force centrifuge, les rôles qu'elles durent avoir, nous trouvons que les parties les plus solides du globe doivent être celles qui en occupent les profondeurs; nous trouvons que le centre de la terre, au lieu d'être fluide, est cristallisé; et que s'il s'y conserve quelques portions de matière encore à l'état liquide, ce sont des exceptions locales; cette matière n'occupant que des espaces circonscrits, épars, et comme perdus dans l'ensemble de la masse. Sans doute, ce n'est pas à dire que les masses solidifiées et cristallisées n'aient encore gardé, au moins pendant longtemps, un degré quelconque du calorique primitif; mais notre histoire prouve au moins qu'elles ne sont point à l'état de fusion.

Nous ne devons pas oublier de mentionner ici une singulière preuve qui démontre que les choses

ont pu se passer en effet ainsi que nous venons de le dire. C'est que ce sont les substances minérales qui, d'après les expériences, sont le plus dilatables par le calorique, qui forment la base des terrains que nous appelons primitifs, c'est-à-dire des terrains de cristallisation superficiels. Ce sont les silicates. On comprend en effet que les substances qui ont dû se maintenir les dernières à l'état de fusion sont celles qui sont fusibles avec le moindre degré de calorique. On pourrait, si l'on voulait, tirer parti de cette observation pour expliquer les éruptions volcaniques, les épanchemens porphyritiques et trachytiques qui sont aussi des silicates, en disant qu'ils sont les émanations de portions de la matière du globe, saisies et conservées à l'état fluide ou pâteux, au milieu de la solidification générale, et qui sont poussées au dehors par la pression des masses environnantes. Mais, selon nous, il y a sur ce sujet à émettre une autre théorie.

C'est un fait qui nous surprend à un haut degré, que ni les partisans, ni les adversaires du feu central n'aient pensé à suivre théoriquement, ainsi que nous venons de le faire, l'opération du refroidissement du globe en faisant intervenir les lois connues de l'ordre circulaire. Les adversaires, il est vrai, ont dù croire qu'ils n'en avaient pas besoin en voyant le grand nombre d'objections qu'ils avaient à opposer à chaque affirmation de

détail. Mais, il n'en est pas de même pour les défenseurs de la doctrine. Il nous semble que l'idée d'une étude historique de ce genre devait naturellement se présenter à leur pensée. Au moins, nous paraît-il qu'elle vient plus naturellement à l'esprit, que les comparaisons étranges qu'ils ont faites pour expliquer comment la masse fluide pouvait acquérir de la solidité à la surface en conservant sa fluidité intérieure. Voici ces comparaisons : nos lecteurs jugeront à quel point elles sont exactes et à quel point on en a négligé les véritables indications.

On a voulu prouver la possibilité de la solidification partielle d'une couche superficielle du globe, par l'exemple de ce qui se passe, sous l'influence du froid, dans de l'eau contenue dans un vase ouvert. De ce que c'est la surface librement en contact avec l'air, qui se couvre d'une mince écorce de glace, on a conclu que la même chose devait arriver sur toute la superficie de la terre. Mais, il n'y a nulle similitude ni même nulle analogie entre l'eau et la matière composante du globe. L'eau devient plus légère en se solidifiant, ou, en d'autres termes, la glace est plus légère que l'eau ; elle tient aussi plus de place et contient une plus grande quantité d'air, etc. ; tandis que presque tous les autres minéraux deviennent plus lourds en cessant d'être fluides. Si la glace était plus pesante que l'eau, ne doutez pas qu'elle ne se précipitât au fond du vase.

Encore, dans cette circonstance, y a-t-il des parois qui ne sont pas sans influence sur le phénomène, soit par l'attraction qu'ils exercent, soit par leur défaut de conductibilité à l'égard du calorique.

Voici une autre comparaison :

On a étudié ce qui se passait dans le refroidissement gradué de quantités de 20 à 25 kilogrammes d'argent fondu et encore enfermé dans le creuset. La solidification, dit-on, commence par les bords, et s'avance de là graduellement vers le centre; celui-ci, avant d'être pris, éprouve une très légère agitation, comme un petit trémoussement très faible, et se fige ainsi, etc. (1). Il n'y a à établir aucune comparaison entre ce qui a lieu ici et ce qui peut se passer sur la superficie du globe. D'abord, le refroidissement ne peut avoir lieu d'une manière égale sur toutes les surfaces du métal, les unes étant enfermées entre des parois, qui sont mauvaises conductrices du calorique, l'autre étant à l'air libre. On ne voit pas ce qui se passe dans le fond du creuset, et c'est ce qu'il faudrait savoir ; car, c'est là que l'on pourrait reconnaître les effets de la force d'attraction générale. Si le centre de la couche superficielle de l'argent se fige la dernière, c'est probablement parce que le centre

(1) Voyez la note de M. Fournet, dans le *Traité de Géognosie de M. Burat*.

de la masse est la partie qui contenait le plus de calorique au moment où on a retiré le creuset du feu ; c'est qu'elle est aussi la plus agitée par le soulèvement des molécules plus chaudes qui viennent d'en bas ; et c'est, en effet, ce qu'annonce le léger trémoussement qui précède le figement, etc. Il est inutile d'ajouter de nouvelles observations pour démontrer que ces observations ne prouvent rien à l'égard de la thèse que nous avons développée.

Au reste, en admettant même que, par l'effet d'un refroidissement brusque et d'une cause chimique de nature inconnue, il se fût formé, d'un seul coup et comme par une sorte de cristallisation particulière, sur toute la surface du globe en ignition, une mince couche de matière solide, on se trouverait encore forcé de rentrer dans la théorie que nous avons exposée, si toutefois cependant on tenait compte des phénomènes généraux d'attraction qui ont dû se passer alors comme ils se passent aujourd'hui. Or, on ne peut douter que la masse fluide du globe ne fut, comme les mers de nos jours, sujette à des marées. Celles-ci, n'étant gênées par aucun obstacle, ne devaient pas s'élever plus haut que celles qui ont lieu dans les mers complètement libres, ainsi que la mer Pacifique. Ces marées atteignaient donc une élévation de 2 à 3 mètres, élévation considérable et suffisante pour rompre en morceaux une couche solidifiée qui eût

été déjà fort épaisse. On peut juger de leur force par l'action qu'elles exercent sur les glaces polaires, quoique celles-ci, par l'effet de leur légèreté spécifique et de leur séparation, résistent infiniment moins à la puissance du flux et du reflux. En outre, dans cette mer de feu, il devait y avoir des courans qui, à eux seuls, eussent été suffisans pour briser la mince écorce qui aurait voulu se produire, s'il eut alors existé une force qui eut poussé à cette formation.

De l'étude du refroidissement de la terre s'opérant selon les lois actuellement agissantes, nous avons déduit, contrairement à l'hypothèse généralement admise dans l'école, que le centre du globe était plus solide que son écorce. Toutes les conclusions, tous les calculs astronomiques concordent avec cette conséquence. Nous ne pouvons pas vérifier ces calculs, mais nous en acceptons les résultats comme des faits positifs, démontrés de la manière la plus rigoureuse et acceptés unanimement par tous les hommes spéciaux qui ont pu les repasser. Clairault fut le premier qui fit voir, par des calculs fondés sur l'ellipticité de la forme de la terre, que la masse du globe n'était pas d'une densité homogène (1). Il prouva, en un mot, que

(1) Clairault. *Théorie de la terre déduite des lois de l'hydrostatique.*

notre planète était plus dense dans l'intérieur qu'à la surface. Et des mêmes calculs desquels il tirait cette démonstration, il déduisit que l'aplatissement de la terre, aux pôles, était d'un trois cent cinquième ; ensorte qu'il donnait, en même temps, un moyen de vérifier, par l'observation, la précision de ses opérations mathématiques. Cette vérification fut faite en effet par la mensuration des degrés du méridien terrestre en divers lieux. Le résultat total de ces opérations fut que l'aplatissement était en effet d'un trois cent cinquième du diamètre, comme l'avait annoncé Clairault (1). M. Laplace montra en outre que les inégalités du mouvement de la lune indiquaient un aplatissement polaire exactement pareil. « La précession des équinoxes et la nutation de « l'axe terrestre, ajoute M. Laplace, indiquent une « diminution dans la densité des couches du sphé« roïde (terrestre), depuis le centre jusqu'à la sur« face, sans cependant nous instruire de la vérita« ble loi de cette diminution.—Enfin, les princi« pes de l'hydrostatique exigent que, si la terre a « été primitivement fluide, les parties voisines du « centre soient en même temps les plus denses. » Enfin, le savant astronome, que nous venons de citer, conclut de la manière dont se comportent les lois de la pesanteur à la surface du globe, que

(1) D'Aubuisson. *Traité de Géognosie*, t. 1. p. 20, 22.

la densité est progressive à mesure qu'on s'enfonce, au moins jusqu'à une grande profondeur, par exemple, jusqu'à deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire environ mille à quatorze cents kilomètres. Et, en supposant qu'elle s'étende jusqu'au centre du globe, il trouve, en définitive, que la densité moyenne du sphéroïde est de 1,55, celle de l'écorce étant un. Plusieurs physiciens ont, au reste, cherché à déterminer par des expériences quelle était la densité moyenne du globe. Les résultats qu'ils ont obtenus diffèrent peu les uns des autres, puisqu'ils ne varient que de sept centièmes. Aussi M. d'Aubuisson s'est cru autorisé à en conclure que « la « densité moyenne du globe terrestre est environ « cinq fois plus grande que celle de l'eau, et par « conséquent presque double de celle de l'écorce « minérale du globe. »

Voilà donc ce que constatent de la manière la plus positive et sous une forme nullement hypothétique, l'astronomie et la physique ; c'est que les parties internes du globe sont plus denses et plus pesantes que son écorce. Or, s'il n'y avait, comme on l'a dit, au-dessous de cette mince enveloppe, qu'une masse fluide, incandescente, soumise en certains points, à une chaleur égale à 250,000 degrés centigrades, n'en présentant nulle part moins de mille à deux mille, et occupant en outre 126 parties du diamètre terrestre sur 127, il serait im-

possible que cette portion moyenne du globe fût plus dense que la surface. Quelque peu dilatables que l'on suppose les minéraux sous l'influence du calorique, ils se dilatent néanmoins en général et quelques-uns d'une manière considérable (1). Par cela seul ils occupent plus d'espace, et perdent proportionnellement de leur densité. Alors il arrive qu'un plus grand volume représente une moindre pesanteur. Ainsi, dans l'hypothèse de la fluidité interne de notre planète, chaque partie de l'écorce comparée à une partie égale prise plus profondément, devrait être moins dense et moins

(1) Il y a un certain nombre de corps qui, en entrant dans l'état de fusion, acquièrent un volume un peu moindre que celui qu'ils avaient à zéro; tels sont la glace, le fer, le bismuth, l'antimoine et le soufre (Biot. *Traité de Physique.*) Mais le plus grand nombre des corps présentent des propriétés contraires; et, parmi ceux-là, on en compte qui se réduisent en vapeur à une assez faible température; tels sont le mercure, le zinc, le potassium, l'arsenic, etc. Le corps le plus commun dans les terrains que nous connaissons, est la silice; il forme la base des granites, des porphyres, des trachytes, des grès, etc.; or, un grand nombre de silicates sont très fusibles. Quant à la silice, elle est infusible aux faibles températures que nous connaissons; mais, quant à la dilatabilité de cet oxide, elle est certaine; et si l'on peut induire quelque chose des expériences faites, il se pourrait, à une température pareille à celle que la théorie est forcée d'admettre dans le globe, que cet oxide allât jusqu'à occuper dix fois le volume qu'il présente à zéro.

pesante. L'astronomie déclare le contraire ; la physique l'affirme également. Il faut donc renoncer à la théorie dont nous faisons ici la critique, ou la modifier grandement, sous peine de nier deux sciences depuis longtemps positives, depuis longtemps sorties de l'état hypothétique.

Il y a certainement lieu de s'étonner, en voyant cette conclusion, que parmi les géologues aussi distingués que nombreux qui ont pris le feu central pour base de leurs explications théoriques, il ne s'en soit pas trouvé qui aient pensé à faire concorder leur hypothèse avec l'astronomie et la physique générale. Il y a lieu de s'étonner qu'ils n'aient pas fait le raisonnement fort simple que nous venons de développer. Mais, outre qu'il arrive aux hommes les plus savans, lorsqu'ils ont un but en vue, de ne rien apercevoir ni à côté, ni au-delà ; il y avait ici une cause d'erreur particulière. Il n'est pas encore entré dans les habitudes des savans de reconnaître qu'il y a des inconnues insolubles ; et, en géologie, il y en a plusieurs ou plutôt une seule. Ne pouvant la résoudre, on l'a négligée ; et parce qu'on voulait la négliger, on ne l'a ni aperçue, ni montrée. Quant à moi, ce qui m'a conduit à chercher la critique d'un système appartenant à une spécialité qui n'est pas la mienne, c'est que ce système me répugnait par les motifs que je vais exposer.

Au point de vue de la méthode, il nous semblait qu'on avait commis la faute, d'élever au rang de principe général, un fait particulier. En effet, on avait pris une des explications hypothétiques proposées pour rendre compte de la formation des terrains de cristallisation ou des terrains hors de série, comme les appelle l'illustre collaborateur de Cuvier, le savant Brongniart, et l'on avait élevé cette explication au rang de théorie générale. Or, selon la méthode véritablement scientifique, il nous semble que, lorsqu'il s'agit de comprendre, sous une même formule de classification ou de coordination, des faits qui dépendent évidemment de causes diverses, il faut se garder avant tout, si l'on ne veut pas commettre une erreur grave, il faut se garder de considérer un de ces faits comme principal et de tenter d'y subordonner les autres. Il est nécessaire au contraire de s'élever au-dessus de ces diversités, afin d'atteindre le point culminant et central d'où l'on peut généraliser et essayer l'explication des différences. Or, ce n'était pas ainsi qu'on avait procédé. Voilà la cause de quelques-unes de nos répugnances logiques contre la doctrine que nous avons attaquée ; mais il y en avait d'autres encore.

Cette doctrine négligeait évidemment, ou mettait dans l'ombre le caractère le plus démontré, le plus saillant et le plus important pour les autres sciences, des faits géologiques, savoir : le fait sériel.

Elle faisait même plus que l'oublier et le perdre de vue ; elle tendait à le nier. Elle substituait à l'idée d'intermittence qui ressort de la théorie de la série, l'idée de continuité. En effet, ayant une doctrine seulement applicable à ces terrains appelés hors de série par M. Brongniart, elle mettait la formation des terrains en série dans la dépendance de celle des premiers. Par suite, elle plaçait la série animale et végétale comme une continuité dépendante de son point de départ, l'état de fluidité interne du globe. Il importait peu alors qu'elle conservât le mot de série, puisqu'elle en changeait le sens et l'idée. En un mot, les géologues nous semblaient commettre la même faute que les panthéistes qui ont fait servir le mot progrès à exprimer tout autre chose que le progrès.

Que la théorie du feu central tendît à faire oublier le fait sériel, qu'elle allât même jusqu'à en contredire les bases essentielles, c'était une conséquence qui ne pouvait rester douteuse pour nous. Non-seulement nous avons trouvé, dans des traités de géologie, diverses affirmations qui avaient cette portée; mais il suffit d'examiner le système sur l'âge des montagnes de M. Elie de Beaumont pour en recueillir la preuve. Ici, nous devons demander pardon pour notre audace. Nulle partie de ce système n'a, je crois, encore été mise en doute par

personne ; et c'est pour moi, qui ne suis point géologue, une situation pénible et étrange de me trouver conduit à combattre l'opinion d'un savant du premier mérite. Personne ne sent mieux que moi les périls de ma position singulière. Mais, les entraînemens de la logique sont tels que je suis impérieusement forcé d'entrer dans une discussion que j'eusse voulu négliger et que mon intérêt personnel me conseillait d'éviter (1). Cependant, je ne prétends nullement mettre en doute ni les plissemens, ni les fractures de l'écorce du globe, ni les exhaussemens (soulevemens) des terrains et des montagnes. Tous ces faits, à la connaissance desquels M. Elie de Beaumont a si puissamment contribué, tous ces faits sont aujourd'hui démontrés. Nous ne voulons parler que du nombre des révolutions, dans les terrains, admises par ce savant géologue. Il en admet douze depuis l'époque de la formation schisteuse jusqu'à celle du diluvium moderne. Or, ce nombre de douze nous paraît en contradiction avec celui des formations que

(1) Un de mes amis, M. le docteur Belfield-Lefebvre, prépare un travail sur la Géologie, dont je regrette en ce moment la tardive publication. J'y eusse, probablement, trouvé des preuves et des argumens qui auraient rendu ma tâche de critique plus facile, et m'auraient grandement aidé dans la guerre audacieuse que j'ai entreprise contre une école puissante à tant de titres.

l'on est conduit à reconnaître lorsqu'on part de la considération de la série animale et végétale. Du point de vue de cette série, dont la constitution présente de tels caractères zoologiques, phytologiques et même géologiques qu'elle est inniable ; du point de vue de cette série on est contraint de n'admettre, en partant des terrains de transition, que cinq grandes révolutions, cinq grands cataclysmes. Il est vrai que des douze révolutions de M. Elie de Beaumont, on peut en retrancher deux : l'une, celle qui est antérieure au terrain de transition, l'autre qui a eu lieu dans la durée du règne humain et qui aurait causé le déluge. Mais, la contradiction, quoique diminuée par ces exclusions, subsiste néanmoins toujours. Il nous reste à faire concorder les dix autres révolutions avec le nombre qui nous est donné par la série organique. Il y aurait, au reste, ce nous semble, un moyen d'obtenir cette concordance ; et ce serait de rechercher si les exhaussemens supposés ne répondent pas, deux par deux, au règne de chacun des termes de la série des êtres vivans. Mais c'est un travail qui ne serait pas à sa place en ce lieu et qu'il ne nous appartient pas d'entreprendre. On voit, au reste, que le système de l'illustre géologue est moins, pour nous, un objet de doute qu'un sujet de questions. Il résulte cependant de l'examen que nous venons de terminer, que la préoccupation d'une

explication théorique, particulièrement applicable à l'ordre des terrains de cristallisation, a entraîné un savant de premier ordre à perdre de vue la considération d'une classe entière de faits, ou au moins à négliger les indications qui en ressortent. A tel point que, dans son travail, il est fait mention des corps organiques comme des corps minéraux, seulement à titre de moyens de reconnaissance, afin de distinguer les terrains.

L'idée de série est cependant en géologie l'une de celles qui viennent le plus naturellement à l'esprit, lorsqu'il n'est détourné par aucune préoccupation. Ainsi, Werner et son école, bien avant que l'on eut la moindre notion d'une progression ailleurs qu'en mathématique, Werner et son école avaient aperçu et établi, du point de vue seulement géognosique, une classification des terrains qui représentait un ordre véritablement sériel. Ils divisèrent les terrains en primitifs, en terrains de transition, en terrains secondaires et tertiaires. Or, ce qu'il y a de remarquable dans cette division, ce qui montre l'avantage qu'il y a à chercher à esquisser une image de la nature, plutôt qu'à l'inventer, c'est que, quoiqu'on n'eût alors aucune idée nette des séries zoologiques et phytologiques, cette division cependant n'offre rien de contradictoire aux faits de l'ordre organique. Et si elle ne satisfait pas à toutes les conditions qui semblent

ressortir de ces faits, si elle ne les exprime pas toutes, au moins elle n'en contredit aucune.

Les conséquences auxquelles entraîne l'adoption de l'hypothèse du feu central, n'ont pas seulement pour effet de faire perdre de vue les faits de l'ordre sériel; elle conduit en outre à négliger une classe importante de phénomènes géologiques, ou au moins elle ne donne pas occasion de s'en occuper, et par suite d'en tenir compte; nous voulons parler des terrains de transport qui auraient été l'effet de révolutions brusques. On peut voir dans le bel ouvrage de M. Brongniart (1), qu'il en existe plusieurs et de diverses dates qui se présentent comme des signes commémoratifs des cataclysmes qui ont brusquement terminé une formation, et ont servi comme de passage à un autre. De ces divers terrains, nommés par M. Brongniart fragmenteux, rudimentaire, clastique, diluvien, etc., il n'y a, pour les partisans du feu central, nul intérêt logique ni à en nommer, ni à en classer aucun; car la théorie n'y conduit pas. Et si l'on tient compte du dernier, c'est qu'il est d'une telle puissance et d'une étendue si grande, qu'on est dans l'obligation de l'expliquer, sous peine de le laisser comme un argument redoutable qui ne pourrait

(1) Brongniart. *Tableau des Terrains ou Essai sur la structure de la partie connue de la terre.*

échapper même aux yeux les moins clairvoyans. L'explication qu'on en apporte est de nature à donner un aperçu de la difficulté que l'on éprouve, dans la doctrine que nous critiquons, à coordonner systématiquement les faits qui sont en dehors de celui pour lequel on a imaginé l'hypothèse du feu central. Nous allons en dire quelques mots. Parmi les circonstances les plus remarquables qui caractérisent le terrain diluvien, il y a celle de ces énormes blocs erratiques que l'on rencontre en traînées en Allemagne, en Pologne, en Russie, au pied et jusque sur le versant septentrional des monts Oural. Il a été constaté déjà plusieurs fois, et dernièrement par un nouveau travail (1), que ces blocs avaient été arrachés aux montagnes du nord de la Norwège, de la Suède, etc.; en un mot, qu'ils avaient été transportés du N. E. au S. O., des terres polaires aux terres de la zône tempérée. Or, d'après la théorie que nous avons précédemment critiquée, le brusque déplacement des mers, qui a produit le *diluvium*, est attribué au soulèvement d'une chaîne de montagnes qui s'étend depuis les Pyrénées jusqu'au-delà de la Chine. Si telle en avait été en effet la cause, il nous semble que les eaux, avec tout ce qu'elles pouvaient entraîner, auraient été portées du sud au nord, c'est-à-dire dans une

(1) Durocher. Mémoire présenté à l'Institut.

direction précisément inverse à celle qui a été constatée à l'occasion de cette circonstance locale d'un phénomène qui paraît avoir été commun à toutes les régions du globe. Voilà une des difficultés qui se présentent dans la théorie de l'école ; et il est probable que ce ne serait pas la seule, si on essayait d'aborder toutes les circonstances du dernier cataclysme. Mais passons à une autre observation.

Pour terminer la liste de nos répugnances scientifiques, il nous reste à parler du rapport que le système nous semblait avoir avec une certaine doctrine du *progrès continu* qui a été poursuivie par Lamark et par un membre illustre de l'Académie des sciences, doctrine qui a été démontrée fausse de tous points par mille raisons dont nous épargnerons la liste à nos lecteurs. Dans cette doctrine, on partait du même point que nos géologues, et l'on admettait que les organismes se transformaient eux-mêmes sous l'influence des milieux. Or, cette hypothèse secondaire, destinée à justifier ou à vérifier l'hypothèse première, étant reconnue inadmissible, il nous a paru difficile que le point de départ ne fût pas également erroné.

Telles sont les principales raisons scientifiques de notre opposition systématique contre l'opinion du feu central. Mais il nous a toujours semblé, en outre, que du point de vue philosophique et moral,

il y avait aussi quelques motifs pour la repousser.

En effet, cette théorie, en subordonnant toute l'histoire géologique de notre terre à celle des accidens propres à un foyer d'une certaine espèce, subordonnait en définitive tous les faits de l'ordre vivant, et même de l'ordre humain, à des faits de l'ordre brut. Au lieu de présenter l'homme comme la fin de la création, elle le présentait comme une conséquence. Par-là, en outre, Dieu était comme chassé du monde, ou au moins il n'apparaissait qu'au commencement, mais à un commencement si éloigné et si obscur, qu'il était bien permis de ne point l'apercevoir ou de l'oublier. D'ailleurs, il était évident qu'il ne se mêlait plus des affaires de la terre ; car il y avait mis en une fois tout ce qui y était nécessaire jusqu'à la fin ; et en outre, la subalternisation des faits humains aux faits bruts, de l'ordre spirituel et libre à l'ordre inorganique et nécessaire, prouvait qu'il ne s'occupait point d'êtres aussi misérables que nous. Ainsi, il suivait logiquement de cette malheureuse hypothèse, qu'on pouvait être raisonnablement matérialiste ou déiste, mais non pas avoir une religion. Or, il y a, quant aux conséquences morales, une grande différence entre la religion et le déisme ; tandis qu'il y en a peu entre le matérialisme et le déisme. Qu'importe en effet que Dieu existe s'il ne s'occupe pas de nous ; s'il ne nous a pas révélé sa loi morale ; s'il ne voit

pas nos efforts et s'il n'en tient pas compte? Qu'importe que Dieu existe, si en pensant à Dieu vous ne pouvez penser à la justice, à la vérité, à la prière, au sacrifice, ainsi que le croient les hommes religieux? En un mot, le Dieu que nous enseignerait une erreur géologique, serait tel, qu'à l'imitation des matérialistes, nous pourrions considérer l'espèce humaine comme abandonnée complètement à elle-même, sans autre dépendance que celle de son origine, c'est-à-dire que celle de l'ordre brut et matériel, et par conséquent n'ayant d'autres devoirs que ses caprices et ses passions. Dès ce moment il n'y aurait plus, pour personne, d'obligation morale fondée; tout enseignement de ce genre serait mensonge et usurpation; en un mot, les fondemens de la société n'auraient plus d'appui. Or, lorsqu'une hypothèse, destinée seulement à délecter ou à occuper l'imagination de quelques savans, qui ne pensent nullement d'ailleurs à aucune de ces questions, lorsqu'une telle hypothèse peut avoir de si graves conséquences, il est permis d'éprouver quelques vives répugnances, et c'est un devoir même de la combattre. Nous dirons plus, c'est qu'avant toute investigation scientifique, nous étions assurés de la fausseté de cette théorie, par cela seul qu'elle engendrait des conséquences qui n'allaient à rien moins qu'à contredire les faits les mieux démontrés pour nous, la révélation, la société et le progrès.

Reste à examiner si cette théorie est acceptable à titre de méthode artificielle de classification. Sous ce rapport, la question est facile à résoudre. En effet, il est prouvé que l'hypothèse ne s'applique pas facilement à tous les ordres de faits; qu'elle met les plus importans dans l'ombre, ou ne les comprend pas; qu'elle prête à des théories matérialistes et déistes, et enfin qu'elle fait disparaître ce point de vue génésiaque et sériel dont nous avons montré la portée dans le livre précédent. Cette classification, incomplète à un si haut degré, n'a pas même le mérite d'être claire, ni facile à retenir; elle ne constitue, sous aucun rapport, une synthèse commode pour l'enseignement. L'hypothèse doit donc être rejetée, même au simple titre de moyen artificiel de classification.

L'hypothèse que nous avons exposée il y a dix ans, et que nous avons conservée dans cet ouvrage, offre au contraire, selon nous, toutes les qualités que l'on est, d'abord, en droit de demander à un système de classification. Elle met en évidence le caractère principal des faits géogéniques, celui de la série; elle ne subordonne point les faits de l'ordre organique, la phytologie et la zoologie, à ceux de l'ordre brut, ni réciproquement; elle se prête sans peine à l'intervention de toutes les espèces de causes; elle les suppose même et les comprend. Elle donne aux faits toute la signification morale

qu'ils doivent avoir, et à l'action créatrice sa véritable valeur. Elle n'ouvre aucunement la voie ni au matérialisme, ni au déisme, ni au panthéisme. Enfin, à en juger d'après l'expérience, elle est facile à comprendre et à retenir. Si nous ne nous trompons pas, si elle possède réellement toutes ces qualités, il y aurait déjà des motifs suffisans pour s'en servir, ne fût-ce qu'à titre de méthode artificielle de classification. Mais sommes-nous, en réalité, autorisés à penser qu'il n'y ait absolument rien de vrai dans la formule générale qui constitue cette hypothèse? Nous ne le croyons pas. Examinons.

Nous devons, d'abord, faire remarquer qu'il y a déjà une certaine probabilité en faveur d'une formule, lorsqu'elle s'applique facilement à tous les faits qu'elle doit embrasser et qu'elle en exprime bien la coordination naturelle. Cette probabilité deviendrait complète, si, en partant de cette hypothèse, on venait à déduire l'existence de quelques phénomènes ou de quelques caractères restés inconnus, et si l'on venait ensuite à vérifier que ces phénomènes, que ces caractères existent réellement. Mais, pour qu'elle acquière ce haut degré de démonstration, il faut que quelqu'un, qui ne soit point celui qui écrit ces lignes, veuille y croire un instant, en déduire quelques considérations et en chercher la vérification. Je pourrais indiquer

plusieurs considérations géographiques et zoologiques qui ressortent de mon hypothèse; mais ce n'est pas ici le lieu. Je pourrais dire, que quelques-unes des découvertes géographiques ou paléontologiques modernes pouvaient être prévues de mon point de vue; mais je suis seul à l'affirmer, et mon affirmation n'équivaudrait jamais à plus qu'à celle de mon hypothèse elle-même. Laissons donc toutes ces choses et arrivons à l'unique objection qu'on adresse à la formule qui la constitue, et qui consiste, comme nous l'avons dit, dans la supposition de plusieurs révolutions dans la position de l'axe de rotation de la terre. L'objection est entièrement astronomique.

Il est démontré que l'axe de l'écliptique fait avec celui de l'équateur un angle considérable. En 1800, il était de 23° 27′ 58″ (1). Il est reconnu que cet angle diminue annuellement d'une demi-seconde, en sorte que les deux axes tendent à se confondre. Les astronomes admettent que cette tendance, après avoir duré un certain temps, se ralentira d'abord, puis s'arrêtera entièrement pour recommencer en sens contraire; mais à partir de ce moment, l'écartement des deux axes ne sortira plus de limites très restreintes; l'étendue de la déviation de l'un et de l'autre côté ne devant pas dépas-

(1) Biot. *Traité d'Astronomie.*

ser, selon les recherches de Laplace, un à trois degrés. « Si, dit M. Laplace (1), notre planète tournait « successivement autour de divers diamètres, formant entre eux des angles considérables, l'équateur et les pôles changeraient de place sur la « terre ; et les mers, en se portant vers le nouvel « équateur, couvriraient et découvriraient alternativement de hautes montagnes. Mais toutes les « recherches que j'ai faites sur le déplacement des « pôles de rotation, à la surface de la terre, m'ont « prouvé qu'il est insensible. »

Voilà quelle est l'objection, la seule qui, dit-on, arrête les savans dans l'entreprise de vérifier l'hypothèse du changement des axes de rotation du globe. Nous l'avons exposée dans toute sa force ; et, y ayant bien réfléchi, nous désirerions qu'elle fût plus forte encore s'il était possible. En effet, dans notre manière de voir, dans notre manière de considérer les sciences, cette objection n'en est plus une ; elle est, au contraire, un appui, car elle nous servira d'argument pour démontrer, par des raisonnemens nouveaux, qu'il y a, en géologie, comme en toute autre spécialité naturelle, un problème insoluble, problème qui accuse la nécessité de l'intervention du Créateur. Arrêtons-nous un moment sur cette conséquence. Nous montrerons

(1) Laplace. *Exposition du système du monde*, t. 2. p. 180.

ensuite que des données astronomiques, il y a lieu de déduire quelques considérations en faveur de ces révolutions dans les axes de rotation, que l'astronomie ne saurait admettre logiquement, et qu'elle doit nier du point de vue de la loi de l'attraction ou de la loi circulaire qui constitue sa méthode de raisonnement.

Supposons qu'il soit démontré que divers changemens dans l'axe de rotation expliquent les mouvemens, ou en quelque sorte, les allées et venues des mers, expliquent les cataclysmes brusques, les changemens de climats, les formations des terrains de sédiment, les exhaussemens des montagnes, les plissemens et les dislocations de l'écorce du globe, etc.; supposons qu'il soit reconnu que la terre porte aujourd'hui les traces de deux équateurs anciens, se coupant à angles à peu près droits, etc.; supposons que, quant aux terrains massifs, il soit admis qu'il y a dans le globe une force de caloricité qui, sous l'influence de certaines causes, a pu se développer jusqu'au point de fondre ou de ramollir des minéraux, etc.; que resterait-il à conclure de ce que les lois de l'astronomie ne rendent pas compte des changemens dans l'axe de rotation, et n'en comprennent pas la possibilité? Il y aurait à conclure seulement que l'être souverain, qui a créé le monde, est intervenu dans la création. Or, cette intervention n'est-elle pas d'ail-

leurs un fait qu'on est forcé de reconnaître, lorsqu'on veut expliquer l'apparition des divers termes des séries végétale et animale, et particulièrement l'arrivée de l'homme sur la terre ! Cette conclusion, nous l'espérons, si nos lecteurs veulent bien y réfléchir, leur paraîtra aussi raisonnable qu'elle nous semble l'être à nous-même. Pourquoi, en effet, puisqu'on est obligé de recourir à l'action divine pour se rendre compte des phénomènes de la genèse, qui sont certainement les plus importans pour nous, pourquoi ne pas l'invoquer également comme motif des phénomènes concomitans. Ne serait-il pas absurde que Dieu, comme un homme qui est obligé d'attendre que la saison soit venue afin d'ensemencer, que Dieu fût contraint de surveiller et de saisir les opportunités que lui présenterait la nature brute, pour y placer ses créations !

Ainsi, les calculs des astronomes, à l'égard de notre hypothèse, tournent au profit de l'usage que, selon nous, on doit retirer de la géologie, celui de raconter la grandeur de Dieu, et de manifester sa bonté. Mais, en outre, ils nous fournissent un argument en faveur des révolutions dont ils ne peuvent démontrer la possibilité ; ils nous prouvent, en effet, qu'il a existé au moins une de ces révolutions inexplicables par les formules astronomiques actuelles.

Leurs calculs montrent que le mouvement qui

rapproche l'axe de l'écliptique de celui de l'équateur, doit continuer pendant longtemps encore, puis se ralentir, puis se terminer à une nutation de l'axe qui ne dépassera pas un à trois degrés dans un sens ou dans l'autre. Par conséquent, dans la constitution actuelle de l'univers, il n'y a rien qui explique pourquoi les deux axes sont aujourd'hui distans de plus de vingt-trois degrés, et l'ont été davantage. Il y a donc à conclure que cette inclinaison de l'écliptique sur l'équateur a été produite, par une force qui ne se voit pas dans l'univers physique, par la main invisible, mais toute puissante du Créateur.

Si, rentrant dans la géologie, nous supposons en effet que la main de Dieu ait, à un certain jour, incliné l'axe de l'écliptique, jusqu'à 24 ou 25 degrés par exemple, nous y trouverons une remarquable explication des phénomènes du diluvium. Toutes les circonstances, que l'on a pu reconnaître, comme ayant été celles de ce mouvement des eaux, se trouveront parfaitement expliquées. Ainsi, le transport de ces blocs erratiques de l'Allemagne, de la Russie, etc., avec toutes les circonstances de leur marche, sera éclairci. En effet, ils auront dû venir du nord, et être portés vers le sud avec une légère inclinaison dans le sens de la diagonale, comme il a été constaté, etc. (1)

(1) Au reste, nous nous étonnerons toujours que les géo-

Or, s'il était reconnu que l'axe de l'écliptique a été, une seule fois, séparé de celui de l'équateur par la puissance à laquelle rien ne résiste, s'il était reconnu, en un mot, que la position astronomique du globe, dans l'état présent, ne peut être expliquée que par une action de Dieu qui aurait eu lieu depuis l'époque où l'équateur actuel est formé, il n'y aurait nulle raison pour se refuser à admettre que l'Être suprême a pu changer plusieurs fois l'axe de rotation de la terre, et qu'il l'a fait autant de fois que sa volonté est intervenue pour modifier et accroître la nature animale et végétale. Il est vrai qu'il se rencontre ici quelques difficultés. En effet, dans cette hypothèse, il faudrait qu'il se fût formé un exhaussement équatorial et un aplatissement polaire, autant de fois que l'axe de rotation aurait été changé; il faudrait enfin que la forme du sphéroïde terrestre eût été modifiée à diverses reprises. Ce phénomène paraît difficile à admettre lorsque l'on considère la solidité du sphéroïde, et lorsque l'on ne tient pas compte de l'intensité des forces

logues n'aient pas pensé à regarder quelquefois dans le ciel, pour voir si les phénomènes astronomiques ne rendraient pas raison de quelques phénomènes géologiques. Il nous semble, par exemple, que le rapprochement lent qui a lieu entre l'axe de l'écliptique et celui de l'équateur, peut, assez bien, expliquer la diminution des eaux que l'on remarque dans la mer Baltique.

centripètes et centrifuges dont la puissance doit certainement être multipliée par une longue et constante action. Cependant, la formation successive de divers équateurs expliquerait parfaitement les fractures, les plissemens que l'on a remarqués dans l'écorce du globe, les glissemens des couches les unes sur les autres, les discordances d'inclinaison qu'elles présentent, les exhaussemens brusques de masses considérables qui viennent, pour se montrer au jour, rompre et briser les terrains qui les recouvraient, les affaissemens observés sur quelques points du globe, etc. Enfin, ce phénomène nous apprendrait pourquoi les divers degrés, mesurés sur chaque méridien, entre le pôle et l'équateur, combinés deux à deux, ne donnent pas tous la même valeur pour l'aplatissement des pôles.

Jusqu'à ce jour, on a supposé qu'il était nécessaire que la terre fût fluide, pour qu'elle pût se prêter à la forme qui lui a été imprimée par les lois de la rotation. Mais cette condition de fluidité est-elle réellement indispensable pour que le phénomène ait lieu? Nous ne le croyons pas. Il est démontré que les pierres les plus dures ont un certain degré de flexibilité. On trouve, dans l'observation des terrains en stratifications discordantes, la preuve que cette flexibilité est même beaucoup plus considérable que celle qui serait nécessaire pour former les soulèvemens équatoriaux

et les aplatissemens polaires. Reste à savoir quels obstacles présenterait la solidité interne du globe. Si sa masse intérieure était fluide, ainsi que l'établissait l'hypothèse que nous avons combattue, cet obstacle n'existerait plus ; et la flexibilité de l'écorce terrestre qui fait, comme nous l'avons vu, la base de la théorie de M. Cordier et de M. E. de Beaumont, ne pourrait être mise en doute. Mais il n'en est pas de même pour nous qui pensons que la masse intérieure est, en grande partie, solide ; à nos yeux, le phénomène dont il s'agit, ne peut pas dépendre seulement de la flexibilité de la surface ; il faut que la totalité du sphéroïde puisse obéir aux influences de la rotation. Quoique cette solidité, ainsi qu'il a été dit plus haut, soit à celle de l'écorce ce que un et demi ou deux est à un, cependant, elle constitue une résistance considérable, et qui doit être appréciée. Mais c'est une question de calcul que nous ne sommes pas en état de résoudre.

Nous terminons ici cette longue discussion. Nous croyons qu'elle justifiera suffisamment notre persistance dans le système que nous avions exposé dans notre première édition, ainsi que notre attachement à l'hypothèse géologique que nous allons développer dans le chapitre suivant. Nos lecteurs voudront bien nous pardonner les détails où nous sommes entrés, en faveur de l'importance du problème. Cette excursion rapide sur des sujets qui ne

sont point de notre domaine, a été en quelque sorte forcée, car nous ne connaissions aucun ouvrage auquel nous pussions renvoyer, pour y puiser les renseignemens et les indications qui étaient nécessaires.

CHAPITRE IV.

GÉOGÉNIE OU HISTOIRE DE LA FORMATION PROGRESSIVE DU GLOBE ET DES ÊTRES QUI EN PEUPLENT LA SURFACE.

Première époque : formation des terrains primitifs ou hypozoïques. = Deuxième époque : formation des terrains de transition ou protozoïques, contenant les premières formes d'animaux invertébrés. = Troisième époque : formation des terrains deutérozoïques ou assises inférieures du terrain secondaire, c'est-à-dire des terrains houilliers. — Prédominance du règne végétal, apparition des premiers poissons. = Quatrième époque : formation des assises moyennes et supérieures du terrain secondaire, terrain tritozoïque, c'est-à-dire des terrains dits keupriques, jurassiques et crétacés :—apparition et successivement prédominance de la classe des reptiles. = Cinquième époque : formation des terrains tertiaires ou terrains tetartozoïques : —apparition et successivement prédominance des mammifères. — Début de la sixième époque destinée au règne de l'espèce humaine.

Maintenant, je vais tâcher d'esquisser l'œuvre des six jours, en ce qui concerne le globe qui nous sert d'habitation et de domaine. En lisant cette histoire, nos lecteurs reconnaîtront que, nulle part, Dieu n'a laissé des marques plus évidentes de

sa puissance et de sa volonté. Ils se souviendront, en outre, que, dans le tableau qui va leur être présenté, il n'y a qu'un seul phénomène qui puisse aujourd'hui être considéré comme absolument hypothétique : c'est celui des changemens de position subis par l'axe de rotation du globe. Ils apprécieront à quel point on peut être autorisé à se servir, pour l'enseignement, d'une théorie qui classe les faits d'une manière aussi facile que naturelle, qui en rend l'ensemble et les détails sensibles aux yeux les moins attentifs, et qui enfin ne permet, en aucun moment, d'oublier que Dieu seul a pu faire toutes ces choses.

Sans doute, un jour, quelqu'un peindra le tableau que nous allons, à grand'peine et incomplètement, esquisser. Il joindra, à nos lignes, ce qui leur manque, la couleur, la précision et la netteté. Que vivement nous regrettons de ne pouvoir, dès ce moment, nous emparer de ces avantages! Nous le sentons plus que personne : notre exposition est dépourvue de cette grandeur d'expression et de cette rigueur dans les déterminations, qui sont nécessaires pour saisir les imaginations et pour en imposer en même temps aux convictions. Nous ne chercherons point cependant à remplacer cette force d'évidence et cette beauté de style, en ajoutant de nouveaux commentaires aux explications qui précèdent; nous préférons nous confier

à la bienveillance de nos lecteurs et invoquer l'aide de leurs propres réflexions. Nous espérons qu'ils nous tiendront compte de nos efforts, et qu'oubliant les incorrections partielles, ils s'occuperont seulement de l'ensemble et du but que nous nous sommes proposé.

I. — Au commencement du monde, qui est le nôtre, le globe fut profondément ému ; une force nouvelle vint agiter, changer et féconder la matière.

Alors il se gonfla et fut ramolli dans toute son épaisseur ; la masse en était rouge et chaude ; elle bouillonnait dans tous les sens ; car elle était violemment tourmentée par le mouvement du principe formateur qui cherchait à se faire corps et créait les élémens nouveaux.

Lorsque les élémens furent créés, le principe des changemens futurs fut enfermé dans la matière comme un germe qui attend une fécondation, ou plutôt, comme un serviteur qui, ayant fini sa journée, s'endort jusqu'au moment où, réveillé par la voix de son maître, il doit entreprendre une nouvelle tâche.

Alors le mouvement s'apaisa, et les élémens et les corps s'endormirent successivement dans l'or-

dre de leur solidité, et de leur moindre fusibilité; les plus puissans d'abord se refroidirent et se précipitèrent vers le centre de la terre. Là, ils s'arrêtèrent et se reposèrent en se réunissant tantôt sous la forme d'amas irréguliers, tantôt en blocs immenses confusément cristallisés, enfermant entre leurs parois, soit des masses fluides et encore incandescentes, soit des agglomérations de minéraux non oxidés. C'est ainsi que fut formé le noyau du globe; la solidification saisit en dernier lieu la surface. Les vagues minérales cristallisèrent et produisirent des granites, des leptynites, des syénites, des roches silicatées d'espèces diverses. Ensuite les richesses métalliques, en se refroidissant, coulèrent dans les lits inégaux que leur offrait cette mer de pierre, et s'y déposèrent.

L'atmosphère, qui n'était qu'une fumée épaisse, se purifia; les vapeurs minérales descendirent en poussière, et les eaux en pluies; l'eau vint remplir les cavités restées vides, et y former des lacs chargés de sels de chaux, d'alumine, de silice, de magnésie, de potasse, de soude, de cuivre, de fer, tenus en dissolution les uns par les autres, et par des acides de diverses sortes. L'air devint pur, transparent et mobile; le vent et les nuages parurent, et la terre enfin réfléchit les rayons du soleil et la lumière du ciel.

La terre alors était semblable à une géode re-

tournée; ronde, hérissée de cristaux de toutes sortes, les uns taillés en aiguilles, les autres en étoiles, ailleurs en pyramides ou en colonnes; semée de brillans de toutes couleurs, blancs, rouges, bruns, verts, violets, tantôt transparens, tantôt ternes, séparés entre eux par des plaques d'un noir brillant ou obscur. Les mers ressemblaient à des couches de teinture, irrégulièrement déposées sur la surface du globe, et non encore séchées; c'était un fluide épais, filant, tenace, qui ne présentait point partout une masse homogène, mais qui était divisé par plaques, en étendues liquides de nature, de couleur et de densités différentes. De temps en temps, l'immobilité de cet océan épais était troublé par des bouillonnemens qui laissaient échapper des masses de vapeurs colorées. Cependant s'opérait la production des terrains agalysiens hypozoïques, des gneiss stratifiés, des quarzites, des roches micacées, talqueuses et calcareuses de natures variées. En même temps, toutes les parties sèches du sol se couvraient d'une poussière de couleur tantôt sombre, tantôt brillante, parsemée de cristaux, et provenant ensemble des nombreux détritus des roches primitives. Le sol était lui-même remué par des tremblemens de terre, et déchiré par des éruptions de matières incandescentes, ou boueuses, ou pâteuses.

En un mot, la terre eût alors présenté à un œil

humain l'aspect effrayant d'une nature brute, étrange et redoutable.

II. — La terre était sphérique, et tournait sur son axe qui formait un angle droit avec l'équateur. Le ciel était pur, les jours égaux aux nuits. Les pôles n'avaient ni nuits, ni jours, mais un crépuscule qui ne cessait point. Nulle part il n'y avait ni été ni hiver ; une seule saison régnait, et l'air de printemps soufflait partout : chaque climat avait son printemps, ici, chaud et humide ; là, tempéré ; plus loin, frais ou froid. Les vents étaient réguliers, et chargés de pluies douces aux midis, et de chaudes brumes vers les nords.

Les pluies accumulèrent leurs eaux dans le fond des vagues découvertes des gneiss et des granits, et dans toutes les cavités où la mer n'était pas, elles y formèrent des étangs et des lacs. Alors, dans cette eau immobile, apparurent les premiers élémens de la vie végétale, et bientôt après, ceux de la vie animale. Ce fut d'abord de la matière verte, puis des oscillaires, puis des conferves gélatineuses, des némazoaires infusoires, et enfin des polypes. En même temps que dans ces bassins, sur toutes les surfaces granitoïdes mouillées par les brumes et les rosées, la vie commençait aussi à

germer ; c'était quelques-uns des mêmes hydrophytes, des mêmes némazoaires, et de plus des conferves grisâtres et des lichens blancs, gris ou bruns, qui, semblables à une chevelure d'enfant, en revêtaient les pointes aiguës. Alors les étangs et les lacs débordèrent : la vie qui les colorait s'écoula, et se répandit avec leurs eaux ; elle descendit jusqu'à l'océan.

Pendant les longues années consacrées à ces ébauches organiques, destinées à servir de pâture aux races plus puissantes que Dieu leur destinait pour successeurs, la mer était paisible, et resta soumise à des courans invariables qui échangeaient incessamment les eaux de l'équateur avec celles des pôles ; les marées, montant et descendant suivant leurs lois, lavaient les pieds des pics qui s'élevaient çà et là en îles hautes ou larges.

Ainsi, successivement, toutes les eaux de l'océan mirent en contact les solutions pesantes qui les chargeaient. La mer devint le théâtre de nombreuses réactions et précipitations chimiques ; elle forma, avec les matériaux qui en résultaient, des bancs dans son fond et de larges dépôts sur ses rives. Elle laissa tomber des quartz, des fragmens micacés ou talqueux, et quelques gneiss ; puis les premiers micaschistes, des stéachistes, des amphibolites, et les premières chaux du marbre ; alors elle fut plus salée que calcaire, que siliceuse et alu-

mineuse; elle devint transparente, et ressembla presqu'à une eau de nos jours.

A ce moment, la vie végétale s'épancha dans son sein, et son fond se peupla de nombreuses fucoïdes, pendant que la flore terrestre, aidée par des pluies plus abondantes, créait de nouvelles familles sur les rives des îles protogines. Le sol meuble des dépôts formés par l'océan, s'implanta des racines de nouveaux végétaux : c'était des fougères et des calamites de diverses tailles.

Peu de temps après, quelques siècles peut-être, la vie animale commença dans le sein des eaux salées. Leur surface se couvrit d'innombrables tribus d'animaux gélatineux, de toutes formes et de toutes grandeurs, se multipliant par rupture, les uns nageant isolés, les autres par paires, les autres en longs chapelets; puis vinrent les polypes nageurs, les méduses aux couleurs brillantes. La multitude de ces êtres nouveaux était si grande et si variée, qu'elle formait comme un voile vivant qui couvrait la surface de la mer, et la cachait sous un riche vêtement à mille reflets. Les profondeurs des eaux se peuplaient aussi; les bois de fucoïdes, qui en hérissaient le fond, se remplirent d'holoturies rampantes; et les zoophytes commencèrent à construire leurs habitations calcaires, à pousser leurs branches pierreuses, et à garnir le sol marin d'une forêt dure, qui, toujours montant et tou-

jours s'élargissant, servit d'attache pour fixer les sels de chaux dont l'eau se dépouillait, et forma la base de nouvelles îles.

Longtemps il en fut ainsi ; mais lorsque dans le sable des rives, et des eaux, furent venues les annélides, puis après les mollusques revêtus de coquilles à deux valves, qui ont semé de leurs dépouilles les marbres des polypiers, alors tout devint immobile pendant des siècles, chaque force restant attachée à sa fonction ; nul bruit autre que celui des élémens ne troublait le silence de la nature ; par moment la voix des orages et des vents, et le grondement qui sortait des profondeurs du granit, comme pour annoncer que la force formatrice veillait encore, et n'avait pas achevé l'œuvre à laquelle elle était appelée.

Le globe fut incliné sur son axe de rotation. Il y eut, pour la première fois, un plan de l'écliptique différent du plan de l'équateur.

Alors des masses, qui n'avaient d'autre atmosphère que l'air, furent plongées dans l'eau salée, avec leurs étangs d'eau douce et leur végétation ; et ailleurs, des plateaux sortirent de l'océan, élevant sur leurs têtes des lacs à fond sédimenteux, plantés de fucus et chargés de sels ; le soleil les dessécha. Des forêts de zoophytes portèrent leurs sommets à l'air ; des schistes bleus, des marbres noirs, blancs, rouges, striés, des bancs de quartz,

de talc et de mica brillans, étalèrent leurs surfaces au soleil. L'égalité des jours et des nuits, et l'unité des saisons furent rompues; il y eut des étés et des hivers; il y eut des climats, et la vie végétale et animale fut modifiée selon les climats.

La terre verdoya d'une végétation plus nombreuse et plus variée; des fucus nouveaux naquirent; il n'y en eut plus seulement au fond de l'océan, mais il y en eut de flottans à sa surface. Le règne animal s'enrichit de nouvelles familles. Vinrent les mollusques à coquilles variées, les uns navigateurs comme la nautile, courant sur les vagues au gré du vent et du caprice, les autres rampant sur le sol des eaux. En même temps, aux rives des îles et sur les fucus flottans, apparurent les premiers crustacés, les trilobites aux variétés nombreuses; l'air aussi se peupla d'insectes. Alors il y eut des yeux pour voir le monde.

Tel fut le deuxième jour dè notre monde; et un nouvel âge commença.

III. — L'axe de rotation de la terre fut changé. Le globe tournoya sur lui-même. Il prit de nouveaux pôles et un nouvel équateur. En ce moment, la terre éprouva une secousse énorme; tous les rapports électriques et magnétiques furent changés; toutes les puissances qui formaient la nature chi-

mique entrèrent en tourmente ; et dans ce renversement de toutes choses, le globe gronda depuis ses profondeurs, presque comme aux premiers jours du monde : toute sa surface trembla. Alors l'écorce granitique se réchauffa, se ramollit et se plissa ; dans certains lieux, elle craqua, s'ouvrit, et à travers ces larges fractures s'élevèrent des colonnes granitoïdes et porphyritiques qui écartèrent toutes les résistances qui pesaient sur elles pour porter à l'air leurs têtes, et leurs masses tantôt dures, tantôt pâteuses ; ailleurs, cette écorce brûlante jeta des coulées à travers les marbres et les schistes : les métaux furent remis en fusion, et les eaux en vapeur. Les schistes se feuillèrent et se durcirent, les calcaires se solidifièrent et se changèrent en marbres : leurs vides aspirèrent ou reçurent les métaux liquides qui y formèrent des filons. Mais cette violence d'effervescence première ne fut que d'un moment ; elle se calma ; il semblait que le principe moteur des actions chimiques voulût ménager ses forces afin qu'elles pussent suffire à de longs efforts.

Dans cette révolution, tout ce qui était vivant dans l'ancienne mer, et sur ses rives, avait péri ; il n'échappa que quelques végétaux, habitans de l'ancien équateur, qui s'élevèrent avec lui au-dessus de la rage du feu et des fluides.

Cependant, la terre tournait sur son axe qui

formait un angle droit avec l'équateur nouveau. L'équateur ancien était représenté par un large ruban de montagnes, un haut et vaste plateau, véritable méridien terrestre, qui ceignait le globe s'étendant d'un pôle à l'autre. Il n'y avait pas de climats; car presque partout le sol était brûlant; la mer, chargée de matières minérales, terreuses, animales, acides, bouillonnait à ne laisser possibilité à aucune vie. Une vapeur d'eau énorme s'échappait de son sein pour s'élever en l'air, et retomber de là en brumes chaudes et en pluies d'orage; l'atmosphère était surchargée d'acide carbonique. Partout, donc, un même climat, une fumée épaisse, un profond brouillard, à travers lequel le soleil eût paru comme un disque rouge.

Alors la vie végétale descendit des cordillières nouvelles, et se répandit sur leurs rives. Elle parut partout où il y avait un sol chaud, ramolli, capable de recevoir des racines, et surtout dans les nombreuses îles que présentaient, au milieu des mers bouillantes, les sommets des formations du jour précédent. Elle revêtit d'une verdure serrée et épaisse les surfaces des bancs schisteux, quartzeux et marbreux; elle occupa surtout les côteaux et le fond de leurs vallées, et les pentes de leurs rivages. Mais un germe végétal nouveau avait été déposé dans le sol. Les espèces anciennes

avaient été modifiées, et d'innombrables espèces nouvelles vinrent changer complètement l'aspect de la flore terrestre et aquatique. Les nombreuses variétés des fougères anciennes et nouvelles, des prêles, des calamites, des lycopodes gigantesques poussèrent partout avec une vigueur et une vitesse incompréhensibles : il semblait que cette vie végétale se hâtât et se grandît, parce que son temps devait être court. Tout ce qui fut herbe plus tard, était alors très grand arbre. En quelques mois, ces plantes avaient acquis le terme de leur vie et de leur énorme accroissement; et chaque génération morte, tombant en débris, devenait le sol d'une génération nouvelle; et ainsi se formait un terreau, mélange de racines, de troncs, de feuilles; une houille épaisse qui s'exhaussait rapidement chaque année de plusieurs pieds.

La chaleur des marbres et des schistes, où reposaient ces dépôts, hâtait leur transformation en houille, et en distillait un bitume qui, tantôt descendant à travers le terreau-meuble venait les imprégner de sa substance, et d'autres fois s'élevait à la surface. Mais, de temps en temps, les convulsions de la nature venaient suspendre la végétation et bouleverser les couches végétales. Par momens, la mer qui pressait les rives de ces îles verdoyantes, jetait ses vagues sur leurs parties basses, et y met-

tait des couches de marnes, de chaux, de cailloux, et des sels qu'elle tenait en suspension; d'autres fois, haletante et soulevée, elle poussait des montagnes d'eau jusque dans leurs vallées : alors, la vie végétale était suspendue pour un temps, jusqu'à ce que tout ce liquide eût été réduit en vapeur, laissant un lit épais de marne ou de calcaire; qui devenait le sol d'une nouvelle forêt. D'autres fois, des ébranlemens du sol faisaient couler dans le sein de l'océan des bancs entiers de cette terre végétale. Sur les montagnes seules, les dépôts s'accroissaient sans trouble.

Il en fut ainsi pendant des siècles. A la fin de ce temps, il se trouva que l'activité de la vie végétale avait presque consommé tout l'acide carbonique qui surchargeait l'atmosphère et l'avait converti en humus et en houille. Cependant, les pluies avaient formé sur les îles et sur les cordillières des étangs et des lacs dans toutes les cavités, des ruisseaux et des rivières sur toutes les pentes. C'étaient des eaux douces et pures, les seules qui pussent alors permettre à la vie de se développer dans leur sein. Elles furent remplies d'abord de mollusques, de vers, de nombreuses coquilles lacustres; puis vinrent les premiers poissons : ce furent partout les mêmes espèces, à têtes obtuses, à os cartilagineux, revêtues d'écailles épaisses et lisses.

Pendant que les eaux douces se peuplaient, leur fond aussi se chargeait de verdure. La première fleur s'ouvrit dans leur sein.

L'axe de la terre fut incliné ; alors il y eut des îles houillères immergées dans la mer ; d'autres qui furent mises à une hauteur énorme au-dessus du niveau des plus fortes marées ; il y eut des sommets de la cordillière, qui furent plongés dans l'eau ; d'autres élevés encore ; il y eut des zônes chaudes, froides, et tempérées. L'effervescence cessa partout : toutes choses se reposèrent. Les matières que l'océan contenait en dissolution tombèrent au fond ; l'air fut encore purifié. La vieille végétation fut détruite en grande partie, ici par les eaux qui la recouvrirent ; là par le froid ; et partout où elle put persister, elle perdit son énergie ; ce qui était arbre devint herbe et arbrisseau. Mais, en même temps, elle recommença dans le sein de toutes les eaux salées et douces, dont de nombreuses tribus de fucoïdes vinrent tapisser le fond. Les flancs des montagnes se revêtirent, dans les climats tempérés, d'une riche parure d'arbres verts et de cyprès. Vers le sud, ils se garnirent de palmiers ; et sur les bords des rivières de nombreuses liliacées ouvrirent leur calice au soleil. La mer reçut une nouvelle population de mollusques.

Des poissons, de nombreuses nautilles, des ammonites, des méduses de toutes couleurs, nagèrent sur le sommet des flots. Les zoophytes constructeurs recommencèrent leurs travaux; et l'air aussi reconquit des habitans, et vint à résonner du bourdonnement d'une multitude d'insectes.

Tel fut le troisième jour de notre monde. L'axe de la terre fut changé; le globe tournoya de nouveau sur lui-même. Les mers furent violemment ébranlées; elles remuèrent leurs fonds; en roulèrent la surface, jetant, ça et là, du sable, de la marne, et les quelques galets qu'elles avaient formés. Les profondeurs du globe ne restèrent pas immobiles; mais il n'advint rien de semblable aux phénomènes d'incandescence qui avaient signalé la révolution précédente. Seulement la masse interne éprouva des déplacemens en rapport avec la formation de nouveaux pòles et d'un nouvel équateur. L'écorce du globe fut fléchie et fracturée de diverses manières; il se forma des plissemens et des ondulations d'une étendue immense. Des montagnes s'abaissèrent, et des masses solides, qui n'avaient pas encore été touchées par la lumière, furent portées au jour. Alors un nouvel âge commença.

IV. — Le globe roulait de nouveau droit sur son axe; mais il était ceint par une double zône de pla-

teaux montagneux qui se coupaient à angles droits; nos Alpes actuelles étaient un des points de cette intersection; elles étaient équatoriales. Les mers étaient devenues plus profondes; les marées plus hautes; les vents moins réguliers; la température des terres était inégale.

Les eaux étaient restées douces ou salées. Elles gardèrent donc leur population; seulement leurs anciens habitans furent modifiés; et de nouvelles races animales et végétales furent mises au monde. Dans la mer, ce furent des poissons, des méduses, des mollusques, qui n'avaient pas encore vécu, d'énormes ammonites, la belemnite allongée; enfin de nouveaux zoophytes se mirent à l'œuvre, pour édifier d'autres montagnes et d'autres îles calcaires. Ainsi de nombreuses tribus d'animaux naissaient dans les eaux, comme une moisson préparée pour la pâture de ceux qui allaient venir. Sur les terres basses, aux rives des îles, les palmiers multipliaient leurs espèces; et les sommets des plateaux montagneux, conservaient et étendaient la population d'arbres verts que leur hauteur avait sauvés. La terre était parcourue de crustacés rampans, et d'énormes insectes battaient l'air de leurs ailes. Il semblait que Dieu, dès ce jour, voulût essayer des formes propres à vivre dans tous les milieux.

En même temps que toutes ces choses avaient été

faites, il arriva, par la volonté du Tout-Puissant, que d'un œuf de poisson sortit une syrène, un axocolt, animal semi-reptile et semi-poisson, qui respire l'air et l'eau, qui a des pattes pour ramper sur terre, et une nageoire caudale pour se pousser dans l'eau; de ce germe, par l'effet de la même volonté, sortit une salamandre, puis un batracien; dans leur premier âge, ils vécurent en poissons, ne respirant que l'eau; et dans le second, ils vécurent en reptiles, ne respirant que l'air. De leurs œufs, par l'ordre de Dieu, sortirent les reptiles; mais ces engendremens ne devaient plus se reproduire, car Dieu abandonna alors la création de cette période à elle-même.

Alors, dans tous les océans et dans tous les lacs, grandirent les reptiles nageurs et carnassiers. De nombreuses espèces d'ichtyosaurus au gros ventre, à la tête énorme, au long museau armé de dents aiguës, se reposant le jour, et veillant la nuit, vinrent recueillir, sur la surface des eaux, les alimens que les âges précédens avaient préparés, les poissons, les méduses, les sèches, les ammonites, les nautilles endormies. Des plesiosaurus au col de serpent, au corps de crapaud, et aux nageoires de dauphin, couraient les côtes des continens, et des îles, plongeant, visitant, fouillant à l'aide de leur long col, les boues et les fucus des rives pour y chercher les mollusques dont ils faisaient leur proie.

Il se passa un long espace de temps pendant lequel les ossemens de ces animaux, se mêlèrent aux débris des végétaux, dans les dépôts épais et durs de marnes bleues que les courans charriaient, formaient en couches, ou élevaient en collines.

Enfin, l'axe de rotation du globe fut incliné pour la troisième fois. D'immenses espaces de terre furent enfouis sous les eaux, avec leurs débris de végétaux, qui devinrent des stipites. D'autres terrains sortirent de l'eau et furent élevés en l'air. Les différences de saisons se prononcèrent. Le règne animal et le règne végétal furent profondément modifiés; de nouvelles espèces furent créées.

Les variétés, les genres, les familles se multiplièrent parmi les animaux qui respiraient l'eau, et ceux qui respiraient l'air; la population des poissons, et des reptiles surtout, devint innombrable. Chaque jour, leurs formes se rapprochaient de celles de notre temps, la race des plesiosaurus, et des icthyosaurus était successivement remplacée dans la mer par des gavials grands comme des baleines : de nombreuses variétés de batraciens, de tortues, de monitors, de crocodiles, de serpens, peuplaient la mer, les eaux douces, ou rampaient sur terre. Le roi du monde ce fut le reptile, comme au jour précédent l'avait été le poisson. L'air aussi eut ses lézards carnassiers, les uns de taille gigantesque, les autres petits et grèles; les ptérodactyles

aux pattes de moineau, aux ailes de chauve-souris, sautillaient sur le sol, volaient dans l'air, s'accrochaient aux arbres et aux rochers, poursuivant les animaux dont ils faisaient leur proie.

Tel fut le quatrième jour de notre monde. L'axe de rotation de la terre fut, encore une fois, changé. Le globe tournoya, encore une fois, sur lui-même, changeant de pôles et d'équateur. Alors, dans certains lieux, les eaux laissèrent leur lit à découvert; ailleurs, elles ratissèrent et lissèrent leur fond, passèrent comme une vague sur de vastes espaces de terrains, entraînant leurs habitans, soulevant tout ce qui était mobile, les sables, les argiles, les craies, tourmentant et mêlant ces débris, et les laissant tomber, ça et là, tantôt étendus en couches, tantôt en masses formant collines, les unes molles, les autres dures et semblables à un ciment; il se forma dans l'écorce de nouveaux plissemens, de nouvelles fractures, de nouveaux exhaussemens et de nouveaux abaissemens. Ce fut le commencement d'un nouvel âge.

V. — La terre était droite sur son axe. Le plan de l'écliptique était le même que celui de l'équateur. Les eaux, les airs, le ciel, étaient ce qu'ils sont aujourd'hui; seulement il n'y avait encore de saisons nulle part : chaque climat était le même toute l'an-

née, également chaud, également froid, également humide. La plupart de nos hauts plateaux montagneux existaient déjà. Il ne restait plus rien des formes gigantesquement bizarres du jour précédent, elles avaient péri dans le naufrage du dernier cataclysme, sauf quelques espèces dont les œufs ou les germes avaient été sauvés, comme pour conserver des types affaiblis des existences antérieures.

L'air se remplit d'oiseaux et d'insectes ; la population des eaux salées et des eaux douces, s'embellit et se centupla en variétés et en nombre. Les cétacés à mamelles, les uns carnassiers, les autres herbivores vinrent animer la surface du sol. La terre se planta de végétaux nouveaux, et se vêtit de prairies ; les dicotyledonées, les arbres des climats tempérés parurent ; et ces vertes prairies, ces riches forêts d'arbres à feuilles caduques, d'arbres à feuilles vertes et de palmiers, furent remplies de mammifères. Les uns pétrissaient la boue des marais, les autres couraient dans les plaines, et sur les collines ; les autres habitaient le sommet des arbres ; d'autres nageaient sur les eaux : aux bruits de la nature, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient été accompagnés que par des sifflemens et des coassemens de reptiles, se mêlèrent l'harmonie des chants des oiseaux, et la voix des passions animales ; et jusqu'au cri de la terreur qui naquit à l'aspect des premiers carnassiers.

La première formation animale fut nombreuse, mais elle devait bientôt mourir presque tout entière ; ce fut parmi les animaux à trompe, ces mégalonix, ces palœotherium, ces anaplotherium, qui n'ont rien laissé de leur race. Les uns broutaient l'herbe, les autres l'arrachaient avec leur trompe. Ils avaient toutes les tailles, toutes les formes, toutes les mœurs : les uns, lourds comme nos hippopotames, nageaient dans les eaux, ou se vautraient dans les boues ; les autres, doux et timides, mais légers à la course, bondissaient sur le flanc des collines : les uns, lents dans leurs mouvemens, mais puissans par leur taille, pourvus d'une trompe forte et dure, couverts d'une peau épaisse et rude, armés d'ongles de lion, comme le mégatherium, ne craignaient rien des faibles carnassiers qui couraient alors les forêts. Au milieu d'eux se trouvaient quelques-unes des espèces qui devaient subsister lorsqu'ils ne seraient plus, des mastodontes, des tapirs, des rhinocéros.

L'axe de la terre fut incliné ; le plan de l'écliptique se sépara de celui de l'équateur. Alors, ces populations furent, les unes, plongées sous les eaux salées, ou sous les eaux douces ; d'autres furent tuées par le froid ; et le reste disparut sous la dent des grands et redoutables carnassiers qui vinrent à naître.

La création qui succéda à ce mouvement donna

naissance à une génération de mammifères, innombrable, gigantesque, qui envahirent le sol; car ceux qui devaient être petits, au jour où nous sommes, furent grands alors. Ainsi, l'énorme mastodonte au poil laineux, tenait la place de nos éléphans; parmi les ruminans, il y eut des élans géans, aussi hauts de taille que notre éléphant, et plus hauts par le bois; parmi les carnassiers, des tigres, des chiens et des ours grands comme des chevaux; parmi les rongeurs, des lièvres de la taille de nos chevreuils : d'ailleurs, le règne animal était complet, nulle espèce ne manquait ni dans l'air, ni sur la terre, ni dans l'eau. Le germe animal, comme une graine jetée dans un sol fertile, et longtemps cultivé, luxuriait enfin.

Tel fut le cinquième jour de notre monde, et un nouvel âge commença. L'axe de rotation de la terre fut changé. Deux points de l'équateur devinrent pôles; toutes leurs eaux jetées hors de leurs lits, furent saisies par le froid et glacées. En même temps, les océans se soulevèrent, et sortirent de leurs profondeurs, chargés de tous les galets que le roulis des marées avait formés en tant de siècles; leur flot passa sur toutes les plaines basses; il coucha des forêts, et les chargea de cailloux et de limon, confondant les produits de la mer avec ceux de la terre. Les eaux remplirent les vallées, les fentes des montagnes, les cavernes, d'un ciment for-

mé de marne et de débris de toutes sortes, pierre, galets, animaux, végétaux. Ailleurs, elles arrachèrent de leur fond des sables métalliques et en firent une poussière dont elles couvrirent de grandes plaines. Des rocs de granit, de syénite de porphyre, détachés de leurs bases furent roulés comme de légers cailloux, et jetés sur le sommet des collines. En même temps, l'air tourmenté par le plus violent ouragan, tourbillonnant et sillonné d'orages, tordit, brisa les espèces qui l'habitaient. Enfin, une voix sortit des profondeurs du globe; la terre trembla; des continens entiers rentrèrent dans son sein; des montagnes en sortirent. C'est au milieu de cette terrible harmonie, que l'homme naquit, escorté de toutes les races vivantes, de toute la nature brute, qui forment son domaine. Ce fut le commencement du sixième jour dont nous raconterons l'histoire dans le livre suivant.

Note de la première édition servant d'appendice à la Géogénie.

Nous avons particulièrement pris pour guides l'histoire des animaux fossiles de M. G. Cuvier, l'excellent essai de M. Brongniart sur la structure de l'écorce du globe, le traité de M. Brongniart fils sur les végétaux fossiles. Enfin, nous saisissons cette occasion de rendre hommage à la mémoire de

feu M. Réglé, qui avait bien voulu mettre son cabinet à notre disposition.

Nous avons, autant que possible, rigoureusement suivi, dans notre division des phénomènes de formation du globe en jours génésiaques, les principes que nous avions établis dans la première partie de ce chapitre. Cependant cette classification est encore justifiable par d'autres raisons que par des conclusions tirées de l'anatomie comparée, et l'embryogénie. En effet, elle repose, en outre, sur des différences minéralogiques remarquables.

Ainsi, nous avons compris dans une première époque, la production des grandes masses granitiques, ainsi que des terrains agalysiens hypozoïques de M. Brongniart, et enfin la préparation, en germe en quelque sorte, de tous nos corps simples actuels ; dans la seconde époque, nous avons enfermé la formation des terrains métallifères jusques et y compris les schistes et les calcaires de transition ; dans la troisième époque, nous avons placé les terrains houillers, proprement dits, en y faisant entrer tous les lits supérieurs jusqu'au terrain pœcilien de M. Brongniart, inclusivement ; dans la quatrième époque, nous avons dû comprendre les formations qui s'étendent depuis les lits sur lesquels est couché le lias, jusqu'au-dessus des terrains jurassiques, c'est-à-dire la plus grande partie des terrains dits secondaires ; enfin la cinquième époque

commence aux terrains de transport postérieurs aux créations jurassiques, et finit au terrain de transport dit ancien sur lequel repose le sol qui appartient à l'état phénoménal actuel. Elle comprend tous les terrains dits tertiaires.

Or, la nature minéralogique, dans chacune de ces époques, diffère assez, pour qu'au premier coup-d'œil on puisse signaler des oppositions remarquables. Ainsi, par exemple, notre chimie peut analyser les formations granitoïdes, mais elle ne peut en faire la synthèse ; en d'autres termes, elle ne peut recomposer ce qu'elle a détruit : il paraît donc que les forces de formation de ces espèces minérales ont cessé d'exister ; et, en effet, il ne s'en forme plus aujourd'hui. Lorsque nous examinons les créations du second jour, nous en voyons encore un grand nombre qui n'échappent pas à notre puissance d'analyse, mais qui sont rebelles à nos moyens de synthèse; quelques autres combinaisons, au contraire, sont parfaitement maniables; cependant aucune formation semblable n'a lieu actuellement sur la terre. Si nous étudions les terrains du troisième jour, même remarque; nulle force pareille à celle qui agissait alors, n'existe maintenant. Enfin, les formations minéralogiques actuelles n'ont d'analogues dans le passé, que parmi celles du quatrième et surtout du cinquième jour.

Nous avons négligé, dans cet examen, les carac-

tères physiques des minéraux. Or, ils varient entre eux de densité, de tenacité, conformément à la loi que nous avons exposée dans la première partie de ce chapitre, et dont nous devons la remarque à notre ami M. Boulland; c'est-à-dire qu'ils sont d'autant plus solides ou plus liés, qu'ils appartiennent à une époque plus ancienne. Ainsi, les gneiss, les porphyres, les granites sont durs au-delà de toutes choses; les mines de métaux ductiles et malléables sont des produits des premiers temps, etc. En conséquence, il n'est pas douteux que les natures minéralogiques concordent avec les natures végétales et animales; nul doute encore qu'il ne fût utile pour la science de ranger ces différences en série; car il est probable qu'il en sortirait le principe d'une classification générale.

Nous avons, dans l'histoire de chaque jour, divisé le travail de formation en deux termes nettement et vivement tranchés, et, pour cela faire, nous avons supposé un mouvement brusque de la terre par lequel l'écliptique était amené à faire angle avec l'équateur. Cette hypothèse répond à des faits géologiques nombreux dont nous allons indiquer les plus remarquables. Si nous examinons les terrains dont nous avons rapporté la formation au cinquième jour, nous voyons d'abord deux époques animales, 1° celle des palœotherium, 2° et celle des existences plus analogues à celles d'aujourd'hui.

Nous trouvons ensuite que les couches dans lesquelles reposent leurs ossemens, sont séparées l'une de l'autre par une couche plus ou moins épaisse de formation marine, au moins, dans les environs de Paris. Ainsi, une révolution considérable du globe a marqué le passage des siècles palœothériens, aux siècles des analogues à notre temps. Si nous examinons les terrains du quatrième jour, nous apercevrons des preuves encore plus démonstratives du mouvement terrestre dont il s'agit. Nous verrons d'abord, comme tout à l'heure, une brusque modification dans les formes animales, et, de plus, des rapports de terrains qui ne peuvent avoir été produits que par un changement dans la position du globe. Ainsi, les couches du lias qui contiennent particulièrement les plesiosaurus et les icthyosaurus, sont recouvertes par des couches d'autre nature, qui tombent sur elles suivant un angle plus ou moins ouvert, ce sont celles particulièrement dites jurassiques qui renferment les débris des reptiles les plus rapprochés de ceux de notre temps parmi les animaux du quatrième jour, etc.

Les mouvemens du globe dont nous nous occupons, ont été brusques; car, s'il en eût été autrement, on trouverait des terrains transitoires ou de passage, et cela n'est pas. D'ailleurs, ces révolutions qui apportaient des modifications importantes dans la nature vivante, ont dû ressembler en petit à

celles dans lesquelles l'axe de rotation était changé. Tout ce que nous trouvons, atteste que celles-ci furent extrêmement brusques et rapides : peut-être furent-elles achevées en quelques heures. En effet, les brèches, les cailloux roulés, les blocs de transport, les animaux saisis tout vivans par les glaces, montrent qu'elles n'eurent que quelques instans de durée.

En recherchant du point de vue de notre hypothèse, sur la surface actuelle du globe, la marque des grandes révolutions qu'elle suppose ; la trace la plus visible et la plus forte, doit être celle des anciennes lignes intertropicales ; car le trajet de l'équateur ancien, doit être indiqué, dans chaque jour géologique donné, par une zône montagneuse, qui s'étend d'un pôle à l'autre. De nos jours, il nous semble facile de trouver la place de cet équateur ancien. Les lignes de terre qui le représentent, sont, suivant nous, les deux Amériques, d'une part, et, de l'autre, la nouvelle Hollande, qui se joint par le groupe des îles de la Sonde, et les presqu'îles indiennes, au plateau du Thibet et de la Haute-Tartarie. Il est remarquable que les deux lignes de terrains que nous venons d'indiquer forment, chacune, un système de plateaux de 40 à 50 degrés de large, séparés l'un de l'autre, à l'Est et à l'Ouest, par un espace de 130°, présentant dans leur direction, du Nord au Sud, une inclinaison

Est et Ouest, et des dispositions analogues, etc. Si c'était ici le lieu d'exposer les problèmes de géographie physique qui ressortent de notre hypothèse, nous chercherions si l'Amérique méridionale avec le continent Africain, avec l'Europe tout entière et l'Asie septentrionale ne forment pas un immense fragment de l'équateur du quatrième jour génésiaque, etc., etc. Quoi qu'il en soit, nous invitons nos lecteurs à prendre un planisphère ou une sphère; qu'ils veuillent bien, après avoir tracé la ligne circulaire qui entoure le globe comme un bandeau, allant à peu près du N. N. E. au S. S. O., et qui représente, à nos yeux, l'équateur du cinquième jour, qu'ils veuillent bien en tracer une seconde coupant à angles droits, la première partant, par exemple, du 50e degré S. E. pour aller atteindre le 50e degré N. O., en passant sur l'Amérique méridionale, l'Afrique septentrionale, etc., et ils seront amenés, comme nous, à se demander si cette régularité remarquable est due au hasard.

LIVRE VI.

Du sixième jour de la Genèse ou de l'Androgénie.

DIVISION DE CE LIVRE.

Nous diviserons ce livre en deux parties. Dans la première, nous nous occuperons de rechercher quels sont les faits généraux qui dominent les diverses traditions relatives à l'histoire de l'humanité. Nous essaierons d'établir les points de départ que l'on doit considérer comme universels ou comme nécessaires, et qu'à ce titre, il n'est point permis de négliger. Nous nous efforcerons enfin de compléter la théorie de la science à laquelle cet ouvrage est consacré, en donnant une idée des problèmes qu'il s'agit de résoudre par la méthode du

progrès ou par l'étude des traditions. Dans notre premier volume, nous avons exposé les méthodes, et en quelque sorte la logique de la science; ici, nous présenterons les affirmations fondamentales, ou, pour nous servir du langage scholastique, les lieux historiques à l'occasion desquels ces méthodes doivent être mises en usage.

Dans la seconde partie, nous essaierons de tracer une esquisse abrégée de la Genèse sociale depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.

Partie Première.

CHAPITRE I.

DE L'UTILITÉ D'UNE GENÈSE HUMAINE.

La Genèse est un indispensable complément de la philosophie morale et religieuse.—C'est le terrain des discussions les plus graves de l'histoire. — Tel est aussi le motif qui a poussé tant d'hommes à l'étude des traditions primitives.—Différences existantes entre la Genèse et l'histoire; utilité de la première au point de vue historique.—Utilité et difficulté de ce travail dans le temps présent.

Il n'est pas un homme qui, dans le cours de sa carrière, n'ait éprouvé, au moins une fois, un moment d'hésitation et de doute, et qui ne se soit alors demandé : où il allait et d'où il venait? question redoutable, dont la solution est de nature à exercer une influence définitive sur le reste de la vie! Rarement, il arrive que l'on y pense sérieusement tant que l'on est animé à la poursuite d'un

but quelconque : c'est, dans les circonstances les plus décisives qu'elle nous est ordinairement posée ; tantôt, lorsque la prospérité et le succès ont atteint un tel excès que nous en sommes en quelque sorte rassasiés et que nous en voyons le vide et l'ennui ; tantôt, lorsque nous avons subi un échec définitif et qui semble irrémédiable, toutes les fois enfin que nous avons perdu ou senti chanceler notre but d'activité. En cet instant, on est obligé de se recueillir en soi-même et de rechercher les motifs de sa vie présente ; il faut retourner vers les principes qui ont déterminé nos premiers pas ; il faut nous en donner une seconde fois la démonstration ; il faut les raffermir en nous-même et nous en assurer de nouveau. Heureux les hommes qui, dans des momens pareils, peuvent invoquer leurs souvenirs et leur passé pour y puiser le devoir de la persévérance ainsi que la certitude de la direction morale qu'ils ont prise ! mais le plus grand nombre ne jouit pas de cet avantage. Pour la plupart, ce sont des circonstances indépendantes de leur volonté, et non le choix, qui leur ont donné une carrière : la plupart ont été conduits, sans y réfléchir, sur la route qu'ils ont suivis : peu s'y sont placés après avoir délibéré. Aussi, lorsque ce moment arrive où ils sont saisis par l'hésitation et le doute, lorsque le jour est venu où ils s'adressent cette question de savoir et d'où ils viennent et où

ils vont; n'ayant point de réponse à donner, ils tombent, le plus souvent, dans l'indifférence et dans le dégoût de toute œuvre. Cette indifférence ne rend pas le méchant meilleur; au contraire, elle le pousse ordinairement au pire. Mais elle déprave l'homme honnête. Il est tenté alors de considérer la probité comme une duperie, et d'appeler, du nom de faute, ses meilleures actions, et, du nom d'erreur, son attachement au travail. Beaucoup, alors, succombent ou s'affaissent sur eux-mêmes; toute énergie les abandonne; et, de là, souvent, des transformations qui paraissent inexplicables et qui font que l'homme du lendemain ne ressemble plus à l'homme de la veille. Or, au point de vue moral, au point de vue social, il est nécessaire qu'il y ait un enseignement destiné à donner cette réponse dont toute personne, quelle que soit sa position, aura besoin un jour. Rien n'est plus dangereux en effet pour la société que ces incertitudes et ces doutes qui peuvent paralyser une partie de ses forces actives, et changer, en indifférence ou en dégoût, les vertus et les passions généreuses dont elle s'alimente; elle court alors les mêmes dangers qu'une armée saisie par le découragement ou la peur. Nous ne connaissons qu'un seul moyen général de répondre à ce danger, surtout dans une époque comme la nôtre où la foi religieuse n'est pas même toujours un appui suffisant ou peut re-

vêtir une forme purement égoïste, et où chancellent les convictions politiques qui semblaient les mieux assurées. Ce moyen, suivant nous, est une genèse humaine dans laquelle il soit possible à chaque génération de voir par quels liens elle se rattache au passé, d'où viennent les obstacles qu'elle doit rencontrer, et quel avenir lui est proposé. Par là, chacun de nous pourra être rassuré et satisfait; car, aucun de nous n'ignore sa propre filiation, lorsqu'il connaît celle des générations auxquelles il appartient.

L'institution d'une généalogie universelle de cette espèce, n'est pas utile seulement pour assurer la direction morale des individus, elle est plus importante encore pour la conservation des sociétés; elle est, en effet, pardessus tout, propre à leur donner l'explication et la confirmation de leur but d'activité. Rien ne peut même la remplacer sous ce rapport; rien ne peut donner, sur les questions de nationalité, une démonstration aussi intelligible et susceptible d'une vulgarisation aussi complète. Aussi, parmi les peuples, dont nous connaissons assez l'histoire pour n'en point ignorer entièrement les traditions primitives, il n'en est pas un seul qui ne se présente à nous rattaché par une filiation originelle à une genèse humaine, plus ou moins fabuleuse, plus ou moins exacte, mais toujours en rapport avec son but d'activité. Et aussi,

parmi les nations occidentales, le seul peuple ancien dont l'esprit de nationalité ait survécu jusqu'à nous, le peuple qui paraît avoir été particulièrement consacré, pendant une longue suite de siècles, à conserver le dépôt des traditions humaines, le peuple juif, est celui dont la genèse était la plus complète. Pour qui veut réfléchir, il ne peut rester de doute que les livres de Moïse n'aient autant contribué à la conservation de la race hébraïque que la pression et l'hostilité des nations au milieu desquelles elle était dispersée.

Ce n'est donc pas sans motifs graves que tant de savans ont consumé leur vie dans le travail aride des généalogies sociales. Ils s'y proposaient autre chose qu'une satisfaction de curiosité, autre chose qu'une simple délectation intellectuelle. Leur intention était plus élevée et plus noble : ils n'ignoraient pas que c'était là qu'ils pouvaient trouver toute réponse positive aux questions les plus sérieuses sur le but de l'humanité, et ils allaient l'y chercher. Aussi, soit ceux qui voulaient attaquer la destination religieuse des sociétés, soit ceux qui voulaient la défendre, tous unanimement se sont donnés rendez-vous sur le même terrain, les premiers afin de mettre en doute les traditions, de les désunir ou de les placer en opposition ; les seconds, afin de les réunir et de les faire concorder. En un mot, c'était une question ou plutôt une discussion

philosophique sur l'origine et la fin de l'homme, dont les uns et les autres allaient chercher la solution dans des investigations sur la genèse humaine. Le moment n'est pas venu de dire quel fut le résultat de ces travaux contradictoires ; il nous suffit, en ce lieu, d'y montrer une preuve de l'importance du sujet dont nous devons nous occuper dans ce livre.

On peut, au reste, s'en donner une démonstration de plus, si, tenant compte de la nécessité de répondre par des faits, en quelque sorte palpables, à la question de la destination humaine, on veut bien considérer que l'institution d'une genèse est le fondement indispensable de cette réponse, si ce n'est l'unique. En effet, il ne suffit pas de prouver qu'il y a un Créateur et un Dieu, si vous ne montrez clairement par quels liens les hommes sont unis à la création et à Dieu ; il ne suffit pas de dire qu'il y a une loi, si vous n'en montrez la tradition; il ne suffit pas d'invoquer l'autorité de tel ou tel raisonnement, si vous n'apportez à l'appui l'autorité du genre humain tout entier. Mais aussi, lorsque toutes ces choses sont réunies dans un même enseignement, lorsque la création est prouvée, lorsque l'intervention de Dieu dans les choses humaines est rendue visible et en quelque sorte palpable par la tradition, lorsque la vérité et la nécessité de la loi sont démontrées, lorsque la conformité entre la

tradition et ce que nous apprennent le raisonnement et la science, est rendue évidente par la généalogie sociale, il n'y a pas d'intelligence qui ne doive être convaincue, pas d'incrédulité ni de scepticisme qui ne soient obligés de céder. La genèse, en un mot, est l'indispensable complément de la philosophie morale et religieuse.

L'histoire ordinaire ne peut être employée pour un pareil usage. Car, en supposant ce qui n'est pas, c'est-à-dire qu'elle fût achevée et écrite toute entière selon la méthode que nous avons exposée dans le volume précédent, elle serait trop étendue et trop compliquée. La genèse ne doit contenir que les généralités de la filiation morale et politique des hommes, c'est-à-dire, rien de plus que ce qui est nécessaire pour répondre à la question, dont il s'est agi, sur la destination des nations, des générations et des individus. Une genèse ne doit pas être non plus considérée comme un simple abrégé historique; elle est plus que cela. Elle doit être conçue comme un plan ou une coordination propre à guider l'historien lui-même, aussi bien qu'à présenter l'exposition de la loi qui gouverne les faits humains depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle a, en un mot, vis-à-vis de l'histoire ordinaire, à remplir le rôle qu'accomplit dans les sciences naturelles la formule qui sert à classer et à nommer les phénomènes. Nous ne nous arrê-

tons pas à montrer que telle en doit être la fonction, dans un ouvrage comme celui-ci où ce problème a été tant de fois agité et résolu. Il nous suffira de rappeler que tel fut, en effet, l'usage pour lequel on a eu recours, en tout temps, à ce genre de narration.

Des données que nous venons d'établir, il résulte que si un pareil travail est utile pour la conservation des sociétés et pour la direction morale des individus, il est en même temps rempli de difficultés, et qu'il n'est pas permis à toute espèce de doctrine de l'entreprendre. Un pareil travail, en effet, exclut le doute et n'autorise que l'affirmation ; il exige la possession d'un criterium immuable propre à caractériser les faits, comme bons ou comme mauvais ; il veut une méthode inflexible pour en déterminer la génération ou la filiation. Toutes choses doivent en effet y avoir un sens, une destination et une signification positive. Rien d'inutile ne doit s'y rencontrer. En un mot, les difficultés sont telles que nous regrettons presque d'avoir commencé ce livre ; et si d'ailleurs nous ne devions pas accepter tous les problèmes que nous impose la logique de cette introduction à la science de l'histoire, si nous n'étions pas dans l'obligation d'en aborder la solution, nous n'hésiterions pas à remettre ce travail à d'autres temps et peut-être à d'autres mains.

Nous sommes au commencement d'une révolution dans la science historique. L'histoire qui fut mutilée, rétrécie et altérée par l'incrédulité ignorante du dix-huitième siècle, l'histoire se renouvelle et se refait par l'érudition. Le scepticisme n'a pas abdiqué ses prétentions. Mais aujourd'hui, il s'est fait savant, et il reconstruit, par science, ce qu'il avait attaqué par ignorance. On recommence et on multiplie les recherches; on fouille des sources, jusqu'à ce jour, négligées ou inconnues; on accumule les matériaux; mais les investigations son loin d'être terminées. Cette dernière circonstance constitue pour moi une situation fâcheuse, et en même temps une obligation de plus d'aborder le sujet qui va nous occuper. Il n'y a pas de moment, en effet, où il y ait un plus grand besoin d'une généralité, d'une détermination des points de repaire, ainsi que de l'énonciation des certitudes acquises, que celui où se manifeste le trouble et le désordre qui accompagnent tout vaste mouvement de critique. Il est alors nécessaire de donner un but aux recherches. C'est le seul moyen de leur imprimer une tendance fructueuse. Car, soit qu'on l'accepte, soit qu'on le nie, on travaille toujours dans la direction indiquée à l'avance. D'ailleurs, c'est à l'analyse surtout que les historiens s'appliquent aujourd'hui; et, à cause de cela même, il est plus nécessaire que jamais de leur remettre en vue la

synthèse, dut cette synthèse être considérée par eux comme une affirmation seulement hypothétique. Nous sommes, au reste, encouragés dans notre entreprise par l'assurance, acquise par nous, que nos idées ont exercé une certaine influence sur un assez grand nombre de travaux modernes.

CHAPITRE II.

DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

Importance de ce problème au point de vue historique. — Questions à résoudre. — En premier lieu, étude du problème de l'origine de l'homme virtuel. — La géologie met hors de doute que l'homme soit un nouveau venu sur la terre. — Examen de l'hypothèse dans laquelle on considère l'homme comme un animal perfectionné. — L'absurdité de cette opinion est démontrée par le principe de la série, par l'anatomie, l'embryogénie et la géologie même. — Autre objection purement rationnelle. — La science nous apprend que l'homme a été créé adulte. — A-t-il été créé un seul couple, ou plusieurs. — Examen de la question des races. — Solution de cette question : il n'a été créé qu'un seul couple humain. — De la création intellectuelle de l'homme. — Démonstration de l'impuissance de l'instinct ou de la réflexion. — L'homme doit son commencement intellectuel à un enseignement. — Quelle a été la matière de cet enseignement primitif. — Comment la morale, le langage et la logique ont formé primitivement une unité. — Conclusion. — Concordance des conséquences déduites de la science, avec la tradition.

Au point de vue historique, il n'existe pas de doctrine qui soit capable d'exercer une influence plus grande que la croyance relative à l'origine de l'espèce humaine. Cette croyance, en effet, em-

porte avec elle, suivant sa nature, un système spécial d'idées qui force inévitablement l'écrivain soit à accepter, soit à rejeter certaines catégories de faits, qui change en même temps complètement la manière dont il voit et dont il juge, et qui peut enfin le porter à négliger plusieurs caractères et à en exagérer quelques autres. Il n'existe pas non plus d'histoire quelqu'en soit, d'ailleurs, le sujet, qui ne porte à un degré plus ou moins évident l'empreinte des croyances ou des doutes de l'auteur à cette occasion. La première question qui doit donc nous occuper, est celle qui touche à cette origine. C'est le premier problème que nous ayons à résoudre ; c'est un point de départ qu'il s'agit de déterminer d'une manière assez solide, pour qu'il ne puisse plus désormais être ébranlé.

Nous avons vu, dans le livre précédent, que la science moderne ne permet plus de dire, comme Aristote, que le monde est éternel et qu'il a toujours existé dans l'état qu'il possède aujourd'hui; il n'est plus permis de dire que l'espèce humaine est éternelle comme le monde; le contraire de toutes ces affirmations est définitivement démontré. Cependant, il ne suffit pas d'être assuré que l'homme est un nouveau venu sur la terre, il ne suffit même pas d'être convaincu qu'il a été créé; il faut que nos connaissances aillent plus loin sur ce sujet. La création, en effet, peut s'entendre seu-

lement de l'action qui a produit l'homme à l'état virtuel ou de table rase, c'est-à-dire ayant toutes ses facultés seulement en puissance; elle peut comprendre en outre celle qui a produit l'homme intellectuel. Enfin, il faut être fixé sur la question de savoir s'il a été mis au monde un seul couple humain ou plusieurs. Tous ces problèmes, selon la solution qu'ils reçoivent, conduisent à des conséquences dont la discussion qui va suivre montrera l'importance historique à nos lecteurs, si déjà ils ne l'ont aperçue. Nous allons les examiner successivement, et nous espérons apporter, sur chacun d'eux, une réponse aussi positive qu'incontestable. Nous nous occuperons d'abord du problème qui est relatif à la création de l'homme virtuel.

Parmi les naturalistes qui considéraient l'homme seulement comme un animal perfectionné, il s'en est trouvé qui ont avancé qu'il émanait génériquement d'une des espèces animales qui nous sont actuellement soumises et dont l'organisation se serait successivement transformée par l'effet de circonstances favorables. Cette assertion singulière, qui ne fait au reste que reculer la difficulté, si même elle ne l'accroît, puisqu'il resterait toujours à expliquer d'où est venu le règne animal, cette singulière assertion a été soutenue par Lamark et quelques savans de son école. Ce fut le dernier écho des efforts matérialistes du dernier siècle pour écarter

l'idée de création. Quoi qu'il en soit, cet écho a été recueilli par les panthéistes et par quelques autres écrivains qui ne sont, malheureusement pour eux, nullement au courant ni des sciences naturelles, ni de l'anatomie comparée. Au point de vue de la science actuelle, une telle assertion n'est pas seulement inadmissible ; elle est de plus d'une absurdité révoltante. En effet, la loi de la série étant aujourd'hui démontrée, l'impossibilité d'une transformation quelconque d'une espèce en une autre est parfaitement prouvée par le seul fait de cette démonstration. Que l'on veuille bien se rappeler notre définition de la série, et l'on comprendra que la supposition de pareils changemens ne serait rien moins qu'une négation de la série elle-même. Au reste, avant qu'on ne possédât ce dernier argument, avant qu'on en eût connaissance, on avait trouvé dans l'anatomie et dans la physiologie des réponses plus que suffisantes contre les prétentions dont il s'agit. L'embryogénie est venue ajouter une affirmation de plus dans le même sens. De ces diverses sciences, il résulte, en effet, que les espèces sont incommunicables et intransformables. Elles pourraient être détruites, mais non changées ou confondues. C'est même sur cette séparation absolue que repose la meilleure définition que l'on possède de l'espèce en zoologie et en botanique. La formule de cette définition qui est comprise dans

ces termes, savoir : que la caractérisation positive de l'identité d'espèce, parmi les êtres vivans, consiste dans la possibilité d'engendrer des petits, d'une organisation identique, susceptibles de vivre et de reproduire leurs semblables ; cette formule suffit pour mettre à néant le système des matérialistes anciens et des panthéistes modernes.

Les considérations scientifiques que nous venons de présenter, quelques décisives qu'elles soient, ne sont pas cependant de nature à être comprises par tout le monde ; et, peut-être, ne faut-il pas chercher ailleurs la raison du crédit que conserve encore, dans plusieurs esprits, un système qui est complètement ruiné et qui n'a même jamais été réellement admis dans la science. Nous allons, en conséquence, recourir à une démonstration secondaire dont il ne sera difficile à personne d'apprécier la portée.

S'il était vrai qu'un animal par l'effet d'un simple perfectionnement opéré, sur lui-même, par son propre organisme, sous l'influence de circonstances favorables, eût pu se changer en homme, on ne comprend pas pourquoi il ne se ferait pas ainsi des hommes tous les jours ; car les circonstances ainsi que l'animal quelconque susceptible d'une telle modification, quelque soit d'ailleurs celui que l'on choisisse, n'ont point cessé d'exister Le monde les possède encore. Dira-t-on que les cir-

constances ont cessé d'être favorables! Il est facile de prouver que jamais elle ne l'ont été d'avantage. Quelles sont, en effet, ces circonstances dont on suppose l'action nécessaire et en même temps si puissante? Ce sont celles qui caractérisent l'époque génésiaque où nous vivons; c'est l'état atmosphérique, chimique, physique, etc., qui forme notre milieu. Or, il est tout-à-fait hors de doute, il est certain que cet état est aujourd'hui le même qu'au premier jour de notre âge génésiaque; car, autrement, notre espèce, ni aucune de celles qui nous accompagnent, n'auraient pu subsister. Ainsi les circonstances n'ont point changé; elles sont toujours favorables; et, puisqu'il n'y a pas d'exemple qu'un homme soit sorti d'un organisme autre qu'un organisme humain, on est contraint de prononcer que la supposition matérialiste est *expérimentalement* fausse.

La supposition, dont nous venons de démontrer le néant, devient plus choquante encore lorsqu'on regarde quelles étaient les espèces que l'étrange imagination de ces naturalistes avaient choisies pour ancêtres à l'espèce humaine. Cependant, ici, les maîtres n'étaient pas d'accord. Les uns voulaient que l'homme fût un singe ou plutôt un orang-outang perfectionné; les autres prétendaient qu'il venait en droite ligne du phoque. Ce différend, au reste, était de ceux qui ne peuvent être

vidés, car les deux opinions étaient également sans base. Il y a, en effet, entre l'homme et le singe, l'homme et le phoque des différences ou plutôt des lacunes anatomiques qui creusent également entre ces êtres des abîmes que nulle transformation ne pourrait combler. Pour n'en citer que quelques-unes, le singe est quadrumane, tandis que l'homme est bimane; le singe, au lieu de pieds, a des mains, ou au moins des membres inférieurs tellement conformés qu'ils sont aussi semblables à nos mains que les membres supérieurs eux-mêmes. Quant au phoque, l'ostéologie de ses membres n'a pas le moindre rapport avec la nôtre. En un mot, nulle voie ne conduit de l'ostéologie d'un phoque à celle d'un singe, ni de celle-là à celle de l'homme. Mais, à l'époque où l'on émettait ces suppositions, on ne s'occupait point d'anatomie comparée. L'on ne connaissait pas même très bien les êtres qu'on se donnait pour ancêtres. Ainsi, on n'avait pas encore eu sous les yeux l'orang adulte; on n'en avait vu que de jeunes. L'orang adulte ou le pongo, sous beaucoup de rapports, ressemble à l'homme un peu moins que le chien. Est-il nécessaire d'ajouter, pour terminer, que la géologie est d'accord avec l'anatomie, le bon sens et l'expérience pour nier toutes ces choses; elle montre, en effet, que toutes les anciennes espèces, vivantes sur le sol, ont été détruites dans le cataclysme, qui a mis fin

au cinquième jour génésiaque, et que celles qui vivent aujourd'hui, ont été produites en même temps que l'homme lui-même.

Nous sommes honteux de nous être arrêtés si longtemps à réfuter ces erreurs, ou plutôt ces folies. Mais, cette réfutation n'était pas tout-à-fait inutile. Car elles sont du nombre des affirmations que sont obligés d'accepter les partisans du progrès-continu. Elles sont par suite un des élémens du jugement que l'on est appelé à porter sur cette doctrine. Abordons maintenant le côté sérieux de la question. Voyons, en mettant de côté toute tradition, ce que la science et la simple logique peuvent nous apprendre sur ce sujet.

La géologie démontre que l'espèce humaine est nouvelle sur la terre, et qu'elle y est la dernière venue. L'apparition de cette espèce, ainsi que celle du milieu dont elle fait partie, a eu lieu après un effroyable cataclysme qui a détruit tout ce qui antérieurement avait eu vie sur le globe, ou, au moins, tout être respirant l'air. L'homme, au reste, n'est pas la seule existence nouvelle; les règnes animal et végétal ont généralement subi des modifications profondes; ils ont été également renouvelés. Les lois mêmes, qui président aux phénomènes de formation minérale, ont été changées. En un mot, il y a eu une création dont l'homme était le but, puisqu'il en est le roi, puisqu'il en constitue le carac-

tère distinctif, puisqu'il est le seul être parmi ceux qui la composent, dont on ne trouve d'analogue dans aucune création antérieure. L'homme donc a été créé; mais ce n'est pas tout.

L'homme a été créé adulte; car il n'existait alors personne pour nourrir et soigner sa première enfance; et l'homme n'est en état de se conserver, par ses propres forces, que lorsqu'il a acquis le complément de son organisation physique. L'homme fut donc mis au monde à l'état adulte, mais l'homme seul ne suffit pas pour constituer l'espèce humaine; la création primitive comprit donc plus qu'un seul individu : un couple fut engendré; et ce couple dut être, en même temps, doué de l'âge où il est capable d'accomplir les fonctions qui en différencient les membres. Il est impossible de refuser ces deux propositions, du moment où l'on a vu que notre espèce avait été produite tout-à-coup et par l'effet d'une seule action. Mais, le Créateur a-t-il borné son œuvre à former un couple unique, ou en a-t-il produit plusieurs? La question n'est plus aussi facile à résoudre! Examinons en effet.

Un grand nombre d'historiens modernes et quelques naturalistes auxquels, il est vrai, on pourrait reprocher de n'avoir jamais étudié l'ensemble de la science naturelle, ont admis qu'il y avait dans le *genre humain* des types primordiaux, qui ne pouvaient être ni effacés, ni détruits, ni ramenés à

l'unité. Ils ont appelé ces types du nom de race. Si cette opinion était démontrée vraie, on devrait admettre qu'il a été formé, au commencement, autant de couples humains que l'on pourrait établir de types différens. Recherchons donc s'il existe en réalité quelque chose de semblable.

Les partisans de l'opinion dont nous nous occupons, ne sont point d'accord sur le nombre de types qu'il est convenable d'admettre. Les uns veulent qu'il y ait à peu près autant de types primordiaux qu'il y a aujourd'hui de peuples, de civilisations, ou de langues différentes sur la surface du globe. Les autres en réduisent le nombre à trois, le type blanc ou caucasien; le type jaune ou mongolique, le type noir ou éthiopien. Mais l'espace qui existe entre ces limites extrêmes, n'est pas resté vide; il est occupé par une multitude de systèmes, dont la diversité est telle qu'il serait difficile de s'en rappeler le chiffre.

Ces dissentimens remarquables constituent manifestement une probabilité très forte contre le point de départ adopté en commun par ces auteurs; car ils prouvent qu'il n'existe point de caractère évident et fixe, sur lequel on puisse fonder la détermination de ce qu'ils appellent très improprement la race. En effet, si le système était vrai en principe, l'humanité ne serait point une *espèce*, mais un *genre* dont les types en question forme-

raient les espèces. Il se trouverait alors que ces espèces ou ces types présenteraient des caractères positifs à l'aide desquels on pourrait les distinguer, et en fixer le nombre avec certitude, comme il est d'usage en histoire naturelle. Or, rien de pareil n'existe. Il y a donc à en conclure que l'opinion qui ne va à rien moins qu'à nier ce qui est admis par l'universalité des anthropologistes, savoir, l'identité d'espèce entre tous les hommes; il y a à conclure que cette opinion est fausse.

Pour bien comprendre la valeur de cette objection, il faut connaître la doctrine reçue dans les sciences naturelles en matière de classification. On considère, comme appartenant à la même espèce, tous les individus qui sont capables d'engendrer ensemble des petits susceptibles de vivre et de se reproduire. Ainsi, la détermination de l'espèce est fondée sur un signe qui ne peut point tromper, c'est celui de la conservation des caractères propres à cette espèce, et en même temps de la communicabilité indéfinie de la vie par la voie de génération. On admet, en outre, qu'il existe, dans l'espèce, des variétés : les unes sont celles que l'on nomme individuelles; les autres sont celles qu'on appelle du nom de races. On considère, comme purement individuelles, les variétés qui ne se transmettent pas d'une manière évidente par voie de génération; on attribue le titre de race à celles qui évidemment

se transmettent par cette voie, tant que les habitudes et le climat de l'animal ou du végétal ne sont point changés. Ces dernières variétés présentent souvent des différences apparentes, tellement considérables dans la taille, le pelage, les couleurs, les appendices, et même dans certains détails de forme et d'habitudes, qu'il serait presque impossible au premier coup d'œil de deviner qu'elles sortent d'un même type primordial. Mais, l'expérience de la génération est toujours là pour dissiper nos doutes, et pour nous apprendre s'il y a réellement identité d'espèce. Quant au genre, on entend, par ce mot, une réunion d'espèces qui ont entre elles plus de similitudes d'organisation que de différences. Il arrive quelquefois que des espèces, appartenant au même genre, peuvent engendrer ensemble des petits susceptibles de vivre, mais non de se reproduire, fait qui suffit pour distinguer complètement la différence dont il s'agit, de celle qui a reçu le nom d'espèce (1).

(1) Ainsi, par exemple, l'âne et le cheval sont aujourd'hui considérés comme appartenant à un même genre. Ils engendrent ensemble le mulet qui peut vivre, mais, assure-t-on, ne peut se reproduire. Si plus tard, il était prouvé que les mulets peuvent se reproduire indéfiniment, il en résulterait que l'âne et le cheval seraient deux races appartenant à une même espèce. Autre exemple ! le loup et le chien sont deux espèces d'un même genre. Ils peuvent engendrer ensemble des petits susceptibles de vivre. S'il était prouvé que ces petits peuvent se reproduire indéfiniment,

Si l'on applique ces considérations à l'humanité, on trouve qu'elle forme une seule espèce; car tous les individus, qui en font partie, engendrent ensemble des enfans qui se reproduisent indéfiniment. Il y a donc, non pas un *genre humain* divisé en plusieurs espèces, mais une *espèce humaine* présentant, non des types différens, mais des variétés de race se propageant par voie de génération, variétés dont il faut aller chercher la cause dans la civilisation, les habitudes, le climat, etc. Par suite, rien ne nous indique, rien ne nous prouve qu'il y ait eu, au commencement, création de plusieurs couples humains.

Si, d'un autre côté, nous recourons au principe de la moindre action, principe dont l'application ne s'est jamais trouvée fausse dans l'ordre des choses de la nature, nous trouverons que la création d'un couple unique est le fait le plus probable. En effet, quel eût été le but de plusieurs couples, si un

il en résulterait que le loup et le chien sont des races dérivant d'une même espèce primitive, et non des espèces appartenant au même genre. Enfin, parmi les exemples existant des extrêmes variétés de race dans une même espèce, il n'y en a pas de plus remarquable que celui qui nous est offert par l'espèce *canis*. Comparez en effet le caniche au lévrier, le chien de Terre-Neuve au roquet; mais ce qui prouve l'identité d'espèce, c'est qu'ils peuvent tous engendrer ensemble des petits susceptibles de se reproduire. Et ce n'est pas là une des moindres causes des variétés qu'on y remarque.

seul suffisait? En outre, le raisonnement nous conduit à penser que les couples, créés dans chaque espèce, ont été d'autant moins nombreux qu'ils appartenaient à des êtres plus élevés dans la série, c'est-à-dire à des êtres qui avaient plus besoin, pour vivre et pour agir, du reste de la population vivante. Tout donc, sans recourir à la tradition, nous amène à croire que l'espèce humaine a été tout entière mise au monde dans un seul couple primitif.

Cette conclusion, déduite des principes de la science naturelle, est confirmée par la philologie et la morale. La première nous montre que toutes les langues portent le cachet d'une syntaxe et d'un vocabulaire primitivement uniques. La seconde, en nous enseignant que tous les hommes sont égaux et frères, nous impose implicitement le devoir de nous considérer comme frères aussi bien selon la chair que selon l'esprit. S'il était admis, au contraire, que les hommes viennent de diverses origines, s'il était admis qu'ils n'ont pas eu les mêmes parens, quelle que fût d'ailleurs l'identité que l'on consentît à leur accorder quant à leur nature spirituelle, on ne tarderait pas à prouver que cette diversité fut établie dans un but; on ne tarderait pas à en montrer la preuve, et enfin à conclure de là à une doctrine politique qui serait le renversement de la morale ainsi que de la civilisation moderne. Or, nous trouvons, en cette pro-

babilité, une confirmation puissante des inductions qui ressortaient des considérations précédentes; car, s'il est vrai que la morale, à laquelle nous croyons, est bonne, utile et véritable, s'il est vrai que notre civilisation est supérieure à toute autre, il est également vrai que la conclusion scientifique qui est conforme aux données de cette morale et de cette civilisation, est bonne, utile, véritable et supérieure à toute autre. Passons maintenant à la seconde question relative à l'origine de l'homme, à celle de sa création spirituelle ou intellectuelle.

L'homme étant, ainsi que nous venons de le montrer, seul de son espèce et mis au monde adulte, complet organiquement, et en outre nécessairement doué de l'âme destinée à constituer la substance de sa personnalité et le principe de son activité, l'homme n'avait pas encore tout ce qui lui était nécessaire pour se conserver et pour vivre. Il fallait encore qu'il pût distinguer le bien du mal; qu'il sut agir ou s'abstenir lorsqu'il était convenable; il fallait qu'il pût avoir des idées; il fallait qu'il sût penser et raisonner, etc. Or, on est incapable de rien distinguer si l'on ne possède pas un principe de distinction; on n'agit point sans but, et on ne s'abstient pas sans motifs; on n'a point d'idées, si l'on ne porte pas de jugemens, et l'on ne porte pas de jugemens, si l'on ne possède point de principe d'affirmation; enfin on ne pense, ni on ne

raisonne, sans signes, c'est-à-dire lorsque l'on ne possède point un langage. Il fallait que l'homme possédât toutes ces facultés, et pour qu'il les possédât, il fallait qu'il les reçût. Or, comment de tout temps l'homme a-t-il acquis le pouvoir de faire toutes ces choses? par une voie unique et qui ne varie pas; par la voie inévitable de l'enseignement! Que si l'enseignement lui manque, toutes ces facultés lui font également défaut. Voilà ce que l'expérience nous apprend. L'homme a donc reçu un enseignement primitif; et c'est ce que nous appelons sa création intellectuelle.

On a prétendu que l'homme, abandonné à lui-même, avait pu vivre pendant longtemps en obéissant, comme les animaux, aux lois de son simple instinct. Cette opinion est erronée : en effet, l'homme est de tous les êtres vivans celui qui a le moins d'instincts. Il n'en possède qu'un seul qui ait les caractères de ceux qu'on rencontre chez les bêtes; mais cet instinct ne peut servir que dans la première enfance; c'est celui qui lui fait chercher le sein de sa mère et lui fait faire le travail très compliqué de la succion et de la déglutition. Quant à tout le reste de ce que les animaux font sans l'avoir appris, l'homme est obligé de l'apprendre; il apprend à marcher, à voir, à entendre, etc. En un mot, le développement de tout ce qui, chez lui, doit être soumis à l'empire de la volonté, est

subordonné à la nécessité de l'instruction. Voilà encore ce que nous montre l'expérience de tous les jours. Il a donc fallu que le couple primitif, et né adulte, reçût au moins cette première instruction, sans laquelle on ne sait user ni de ses membres, ni de ses sens (1). Mais a-t-il pu acquérir, par lui seul, les principes des autres connaissances qui le distinguent? Les matérialistes répondent que l'homme, pendant la durée de sa vie instinctive, a recueilli des sensations, les a comparées ou a senti des comparaisons, et enfin qu'il a formé ou encore senti des abstractions. Les éclectiques disent que l'homme, aussitôt qu'il eut senti le non-moi, eut la révélation

(1) On peut comparer l'homme primitif, sortant adulte des mains du Créateur, aux aveugles adultes qu'une double cataracte congéniale empêchait de voir et aux sourds et muets également adultes qu'un épaisissement de la membrane du tympan empêchait d'entendre, aveugles et sourds dont une opération vient d'ouvrir, tout d'un coup, les yeux à la lumière et l'oreille aux vibrations de l'air. Il se passe un grand nombre de jours avant que les uns puissent distinguer les couleurs, les objets, les distances, etc., ou voir en un mot, et avant que les autres puissent distinguer des sons ou entendre, il est nécessaire que les uns et les autres fassent l'éducation de leurs nouveaux sens; et, cependant, ces hommes ont, les uns et les autres, une intelligence déjà formée; ils possèdent le langage des signes; ils ont des idées. Que l'on juge à quel point il était impossible que l'homme primitif, dépourvu de toute idée, pût seul et sans guide, se donner à lui-même cette éducation, et vivre en attendant qu'elle fût achevée.

du moi et d'un rapport entre ce moi et ce non-moi; ils ajoutent ensuite, qu'en réfléchissant sur ses sensations, il a découvert le général dans le particulier, c'est-à-dire, les idées absolues qui forment le fondement de la raison, etc. Nous ferons d'abord remarquer que ces explications sont beaucoup moins claires, moins naturelles et moins simples que le thême posé par nous tout-à-l'heure d'un simple enseignement donné, à nos premiers parens, de la même manière dont ils nous l'ont transmis eux-mêmes. En outre, elles sont, l'une et l'autre, fondamentalement contraires à l'expérience. Il est un fait qui est aujourd'hui démontré en philosophie, c'est que l'homme ne peut penser sans signes, ou sans une parole quelconque. Les observations recueillies auprès des sourds et muets de naissance et restés pendant longtemps sans instruction, ont mis ce fait hors de doute. Or, d'où l'*homme* a-t-il reçu le langage? Il l'a inventé, disent les matérialistes et les éclectiques, en nommant ses sensations au fur et à mesure qu'il en sentait le besoin. Il l'a donc trouvé, selon eux, après avoir senti et parce qu'il avait senti. Or, sentir c'est avoir une idée; sentir c'est établir une distinction, c'est porter un jugement. Comment l'homme aurait-il pu avoir une idée s'il ne pensait pas, c'est-à-dire, sans un langage? Comment aurait-il pu établir une distinction ou prononcer un jugement sans un prin-

cipe de distinction et d'affirmation positivement formulé, c'est-à-dire représenté par des signes (1)?

Ainsi, les antagonistes de l'enseignement primitif donné à l'homme, tournent dans un cercle d'impossibilités manifestes, ou de propositions contredites par l'expérience.

L'instruction donnée au premier homme a dû comprendre tout ce qui était nécessaire pour la conservation de son existence et l'institution d'une première société; en un mot, tout ce qui était nécessaire pour fonder en lui le germe de son développement futur sous le triple rapport moral, intellectuel et physique. En conséquence, elle a dû comprendre l'enseignement d'un système de conduite ou d'un but d'activité, celui d'un système rationnel, celui d'un système de langage et de nomenclature. Tous ces enseignemens ont dû être simultanés et ne faire qu'un, afin d'être plus facilement retenus. On conçoit, au reste, sans peine comment ces divers élémens peuvent former une unité. En effet, qu'est-ce que le langage? Ce n'est point seulement un simple vocabulaire; c'est aussi une certaine syntaxe de la proposition et un certain principe de nomenclature ou de génération des mots; ce n'est pas non plus seulement une syn-

(1) Voyez au reste, sur ce sujet, mon *Traité de philosophie*, chapitre de *l'idée*.

taxe ni une nomenclature; c'est de plus une méthode générale de raisonnement; la plupart des hommes en effet ne reçoivent jamais d'autre savoir logique que celui qui est contenu dans la langue. Qu'est-ce, en effet, que le raisonnement comme le langage, c'est une certaine forme d'affirmation ou de proposition; et qu'est-ce qu'une affirmation, c'est une action de l'âme? Ainsi, apprendre à l'homme à parler, c'est apprendre à son âme à procéder d'une certaine manière; et, procéder de cette manière, ce n'est pas seulement parler, c'est encore raisonner, c'est encore avoir un principe de nomenclature ou de génération des mots? Mais pour que l'âme affirme, pour que l'âme émette des propositions, il est indispensable qu'elle possède un principe d'affirmation ou de distinction. Il suffit à nos lecteurs, pour se convaincre de ce fait, d'ouvrir la première grammaire venue, et d'y aller étudier la syntaxe de la proposition. Ils y reconnaîtront qu'il est impossible d'en formuler une seule, sans une notion préexistante relative au sujet et aux attributs. Or, cette notion préexistante est celle que nous appelons morale. Expliquons-nous, et afin de donner quelque clarté à une exposition que nous sommes ici obligés d'abréger autant que possible, quittons la forme de l'induction pour prendre celle de l'affirmation, renvoyant d'ailleurs, pour le reste, à notre Traité de philosophie.

L'enseignement le plus nécessaire à l'homme primitif, l'enseignement sans lequel l'instruction même de ses sens lui eût été inutile, était évidemment celui de l'art de se conduire ou de la loi morale. Or, cet art ou cette loi n'a pu être formulée, donnée et apprise, par lui, que sous forme de langage; le premier langage a donc été la parole morale : tout confirme ce fait. La morale, en effet, est, par elle-même, une règle d'affirmation; elle est la base du raisonnement le plus simple, celui qui est représenté par la proposition dialectique (telle chose est bonne, etc.); elle est le fondement d'un système de nomenclature dans lequel tous les mots se divisent, comme ils le sont encore, selon une opposition pareille à celle qui existe entre l'acceptation et le refus, c'est-à-dire, entre oui et non, bien et mal; opposition dans laquelle chaque terme, comme l'idée qu'il représente, est définie par le terme ou par l'idée contraire. La morale enfin implique l'enseignement de toutes les relations générales existantes entre les êtres, les idées, et même les mots. Elle a donc été nécessairement l'instruction première par laquelle a été formé l'homme intellectuel.

Telles sont donc les conclusions que donne, sur la création de notre espèce, le rationalisme aidé seulement des connaissances que les sciences naturelles mettent entre nos mains. L'homme a été créé

adulte; il a été créé mâle et femelle en un seul couple; la bonté du Créateur a instruit ses sens, ses membres et son esprit; elle lui a donné un but, une science morale et un langage; puis, elle l'a laissé libre. Ces conclusions offrent, avec la Genèse de Moïse, une concordance merveilleuse sur laquelle il est inutile de nous arrêter. Tout le monde l'apercevra.

CHAPITRE III.

DES RÉVÉLATIONS EN GÉNÉRAL.

Définition du mot révélation. — Trois formes possibles de l'intervention divine dans les choses humaines. — Motifs rationnels de croire à la possibilité de l'intervention divine en général. — Différences entre les formes d'intervention. — De la révélation en particulier. — De l'inspiration. — Du don du génie ou de la grâce. — Opinion générale des historiens sur ces questions. — De ceux qui considèrent les traditions conservées sur ce sujet comme des mythes. — Réfutation de leur doctrine. — Conclusion. — Importance de la révélation comme élément de la civilisation, de la politique et de l'histoire.

Nous avons déjà eu occasion, dans les livres précédens, de traiter quelques parties du sujet auquel ce chapitre doit être spécialement consacré (1). Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit. Nous nous proposons, en ce moment, d'étudier seulement ce fait en lui-même, c'est-à-dire, de l'examiner comme l'un de ceux qui sont dominans

(1) Voyez livre III, c. 2.

en histoire, et dont la connaissance est indispensable aussi bien pour comprendre que pour classer les traditions.

Nous entendons, par révélation, un enseignement de Dieu à l'homme. Telle est, en effet, sur ce sujet la croyance traditionnelle du genre humain; telle est même celle qu'adoptent plusieurs philosophes qu'on peut, à juste titre, ranger parmi les incrédules. La définition est, en effet, incomplète; car reste à résoudre la question de savoir par quelles voies cet enseignement est donné. La transmission est-elle directe ou indirecte? En d'autres termes, est-ce Dieu lui-même qui daigne abaisser sa majesté jusqu'à parler aux hommes; ou bien, se borne-t-il à inspirer un homme, et à lui donner le génie de la révélation? Pour résoudre le problème, nous n'invoquerons pas les lumières de la foi. Nous n'aurons recours qu'au seul raisonnement. La foi ne rejette aucune des deux voies; mais elle établit une grande différence entre l'une et l'autre. Nous allons voir que le raisonnement conduit aux mêmes conclusions.

Il faut d'abord poser en principe que Dieu ne peut parler aux hommes que par une bouche humaine, ou au moins qui leur semble telle. L'enseignement doit être transmis par la parole, et introduit dans l'âme des auditeurs par la voie des sens. Telles sont les conditions de notre nature. Si

l'enseignement était introduit dans les âmes par une voie purement spirituelle, s'il était donné comme une qualité ou une idée nouvelle imprimée à leur substance par une influence surnaturelle et immédiate de la volonté toute puissante, l'homme ne serait pas libre de l'accepter ou de le refuser; les conditions du monde humain seraient changées; et la tradition nous apprend que rien de pareil n'est jamais arrivé, que toujours, au contraire, la liberté humaine a été entière en ces choses. Mais on conçoit que Dieu peut parler par une bouche humaine de trois manières, soit en s'unissant lui-même par son action ou son verbe à une nature humaine; soit en agissant sur un homme de telle sorte qu'il le force, en quelque sorte, malgré lui-même, à agir momentanément d'une certaine manière; soit enfin, en donnant à un homme cette espèce d'intelligence supérieure que les chrétiens appellent un don de la grâce, et les philosophes un don de génie.

L'histoire nous apprend non-seulement que l'on a cru de tout temps à ces trois modes de communication, mais elle nous dit en outre qu'ils ont eu lieu. Que devons-nous en croire nous-mêmes; et ici je m'adresse aux lecteurs incrédules qui pourront lire ces lignes! Il n'y a d'autre difficulté, à l'acceptation de ces faits, que celle-là même qui résulte des doutes que l'on peut avoir sur l'existence

de l'Être suprême et sur sa véritable essence. En effet, du moment où l'on reconnaît que Dieu existe, que Dieu est séparé de la nature, et que cependant il s'en occupe, rien ne s'oppose à l'admission de ces diverses formes d'intervention; et le miracle qui en constitue la base et la cause s'explique sans peine par le fait de la toute puissance divine. Il n'y a même en cela, nous osons le dire, aucuns mystères, soit plus étranges, soit plus exhorbitans, que ceux dont nous sommes obligés de reconnaître la réalité, lorsque nous cherchons à pénétrer le secret du moindre phénomène de l'ordre brut. Que l'on en soit bien assuré, l'incrédulité n'est point la marque d'un esprit fort, mais celle d'un esprit faible; la croyance en une science quelconque sans mystère, n'est point un signe de savoir, mais un signe d'ignorance; c'est la preuve que l'on a vu seulement la superficie des choses, et que l'on n'a jamais su s'en rendre compte. Il serait beaucoup trop long de chercher à faire comprendre ces réflexions à ceux qui n'en apercevaient pas la vérité du premier coup-d'œil; nous nous bornons donc à les livrer à la méditation de nos lecteurs. Qu'ils veuillent bien se proposer, ne fût-ce que par manière de jeu, de trouver un mystère dans ce qu'ils pensent le mieux savoir, et ils en apercevront mille où leur esprit se perdra. L'inconnu, je le répète, nous entoure et nous presse de

toutes parts. Mais que l'on adopte ou que l'on rejette cette opinion, il n'en est pas moins vrai qu'il y a des faits propres à mettre hors de doute, et l'existence de Dieu, et sa séparation de la nature, et son intervention dans ce monde. Nous avons exposé ces faits dans les livres et dans les chapitres précédens. En effet, puisque Dieu à créé la nature, il n'est pas le même que la nature; puisqu'il a créé la nature, il s'en occupe; puisqu'il a créé et enseigné le premier homme, il s'occupe de l'espèce humaine. Nous reconnaissons à des signes certains, qu'il est intervenu plusieurs fois, soit avant le règne des hommes, soit pour l'établir. Quelle difficulté y a-t-il donc à à admettre qu'il intervienne dans la durée de ce règne? Il n'en existerait d'autre que celle qui s'élèverait à l'occasion du mode d'intervention. Or, quel que soit celui-ci, il est expliqué par un fait supérieur, plus miraculeux pour nous et plus élevé au-dessus de la portée de nos sens et de notre imagination; c'est, comme nous l'avons déjà dit, celui de la toute puissance divine, toute puissance que nous sommes cependant obligés d'admettre quoiqu'elle soit incompréhensible pour nous, dès l'instant où nous avons reconnu l'existence d'un créateur. Toute la difficulté du sujet dont nous nous occupons, est enfermée dans ces deux propositions : Dieu existe; Dieu s'occupe des choses d'ici-bas. Si ces deux propositions sont résolues par l'af-

firmative, et qui, en face des preuves de tout genre accumulées dans ce seul ouvrage, pourrait faire autrement, si, dis-je, l'affirmative est prononcée, on est logiquement contraint d'accepter toutes les possibilités que nous avons exposées plus haut.

Mais ces possibilités ne se ressemblent pas. Or, si au point de vue historique, il est, en général, nécessaire de les admettre, s'il est vrai que l'historien qui en méconnaîtrait absolument l'existence, serait exposé à ranger parmi les fables des faits d'une grande vérité et à altérer par suite le sens des traditions; il est également vrai que l'historien, qui les mettrait toutes sur la même ligne, ou les accueillerait trop facilement, serait exposé à ranger, parmi les événemens culminans, des actions d'une valeur secondaire. Il est donc indispensable d'en déterminer positivement la valeur relative. C'est ce dont nous allons nous occuper.

Des trois possibilités que nous avons énumérées précédemment, la plus importante est incontestablement la première, celle où Dieu s'unit, par son verbe, à un homme de manière à ne former qu'une seule personne en deux natures (1). C'est

(1) Cette union, qui est celle que l'Église admet en Jésus-Christ, a été repoussée, comme impossible, par plusieurs philosophes, parce qu'elle leur paraissait incompréhensible. L'inintelligibilité de cette vérité était l'effet non pas du fait en lui-même, mais de leur propre théorie sur la formation

aussi celle que l'on doit admettre historiquement avec le plus de difficultés. La vérité ne doit en être acceptée que lorsque le fait est justifié par les circonstances les plus critiques, relatives au salut et à l'avenir de l'humanité, que lorsqu'elle se présente comme le commencement d'un nouveau terme de progression, que lorsqu'elle est entourée des témoignages les plus positifs et les plus évidens. Autant il serait absurde de rejeter absolument tout événement de cet ordre, autant il serait dangereux de considérer comme vrais, tous les événemens que des traditions, plus que douteuses, nous donnent comme tels. Nous reviendrons, au reste, dans les chapitres suivans, sur les moyens purement rationnels que l'historien, même sans consulter les lumières de la foi, peut employer pour séparer le vrai du faux dans ce grave sujet. Notre insistance sur ces questions pourra paraître inutile et vaine à quelques personnes. Mais il est malheureusement arrivé que plusieurs écrivains modernes sont tombés et se sont perdus dans la confusion dont nous sommes préoccupés. Cette unique erreur les a rendu le jouet des fascinations les plus

des idées et sur la conscience de soi-même. Je crois avoir donné, dans mon *Traité de philosophie*, une explication très satisfaisante de cette difficulté. Ne pouvant aborder cette question en ce lieu, je suis obligé de renvoyer à cet ouvrage.

étranges : leurs yeux ont été troublés ; ils n'ont plus su ni distinguer, ni apprécier, ni classer les traditions. Par excès de crédulité, ils ont conclu en incrédules ; ils ont tout admis et tout accepté, excepté la vérité, et sont arrivés enfin au dernier terme de toute confusion, c'est-à-dire au panthéisme. Mais continuons.

Quant à la seconde possibilité, celle où un homme serait momentanément forcé d'agir d'une certaine manière, elle ne peut produire rien de pareil, rien d'égal à la première : elle a une valeur et une portée infiniment moindres ; elle ne doit engendrer que des enseignemens subordonnés.

Cependant la réalisation de cette possibilité est de nature à jouer un rôle très important dans les choses humaines. L'histoire fait mention de plusieurs faits que l'on peut considérer, ou qui ont été donnés pour tels. De là, la nécessité d'être également en défiance, soit lorsqu'il s'agit d'admettre, soit lorsqu'il s'agit de rejeter l'existence d'un semblable état. Les hommes ne se trompent guères quant aux espèces de possibilité qu'ils admettent en général, mais ils se trompent souvent quant à l'application de ces possibilités aux cas particuliers. Nous verrons, dans les chapitres suivans, que notre méthode historique offre des moyens d'appréciation suffisamment assurés sur ce second genre de question.

Personne, avant les temps modernes, n'avait accordé à ce que l'on appelle le génie, le privilège et la puissance dont nous nous occupons ; mais, dans l'obligation de reconnaître qu'il existe des faits de révélation, et afin de les expliquer humainement, quelques libres penseurs ont eu recours à cette hypothèse ; elle est cependant inacceptable. En effet, quelque vaste que soit le génie, quelle que soit sa fécondité, il ne s'élève jamais au-delà d'une sorte de devination ; sa vue est plus étendue et plus perçante qu'aucune autre ; mais elle n'aperçoit jamais rien au-delà de ce qui existe actuellement, si ce ne sont les conséquences et les possibles contenus en ce qui existe. Le génie nous présente le plus haut degré de puissance que peuvent atteindre les facultés humaines; mais il ne les dépasse pas. Le seul caractère, peut-être, que l'on puisse y considérer comme surnaturel, est cette persistance de volonté, cette profonde conviction, cette fermeté invincible qui partent de l'âme, et sans lesquelles il ne peut exister, ou sans lesquelles il ne jette qu'une lumière passagère. Le génie doit toujours être considéré comme un don par celui qui le possède; car il n'est personne qui puisse l'acquérir par l'effet d'une simple volonté. Ce qu'il y a d'humain dans ce privilège, dépend de circonstances que son possesseur n'a pu ni choisir ni créer ; et ce qu'il y a de spirituel est plus indépendant encore de notre propre arbitre.

Les trois possibilités dont nous venons de parler, sont admises par l'Église catholique. Jésus-Christ nous présente la réalisation de la première. Certains patriarches et certains prophètes offrent celle de la seconde. Quant au génie, il est considéré comme un don ou une grâce spéciale.

Nous venons d'exposer quelles sont les formes d'intervention que l'on est conduit rationnellement à admettre dès que l'on a accepté que Dieu existait et s'occupait de ce monde ; mais il serait téméraire d'affirmer qu'il n'a point existé d'autres formes d'intervention, ou qu'il ne peut en exister d'autres : ce serait vouloir reconnaître des limites à la toute puissance divine, ce qui serait absurde. Seulement, plus le mode de manifestation s'éloigne des possibilités que nous concevons, plus nous devons être en défiance. C'est l'unique conséquence historique que nous ayons à retirer de la réflexion qui précède.

On a, au reste, généralement renoncé, de nos jours, à rejeter hors de l'histoire, les phénomènes du genre de ceux dont nous nous occupons. On a compris que s'il était permis à l'historien de négliger un fait, uniquement parce qu'il ne le comprend pas, ou parce qu'il lui répugne, il n'y aurait plus d'histoire (1). On a compris que ces faits méritaient

(1) Sans sortir du domaine des sciences naturelles, com-

d'être conservés, ne fût-ce qu'à titre de tradition. On a compris enfin qu'il y avait sur quelques-uns des affirmations si positives et des autorités si nombreuses, qu'en douter ce serait se condamner à en écarter mille autres qui sont infiniment moins prouvés, etc. Aussi, on a, en général, renoncé à l'incrédulité systématique du dix-huitième siècle sur ce sujet. Cependant il existe, en Allemagne et en France, une école qui, par les motifs que nous venons d'énoncer ou pour d'autres, ne pouvant se résoudre à écarter les révélations et les prophéties, et ne pouvant cependant les comprendre, a pris le parti de les considérer comme des mythes, c'est-à-dire, comme quelque chose moitié fable, moitié vérité. Ces nouveaux mythologues expliquent à peu près les faits de la manière suivante : L'espèce humaine, en développant, dans la suite des temps, les facultés qui sont en elle, arrive à des conceptions dont elle ne possédait en quelque sorte que

bien de faits, rapportés par l'histoire, considérés cependant longtemps comme fabuleux et que la science moderne a été obligée d'accepter? Le plus grand de tous est le fait génésiaque; celui-là en comprend à lui seul des milliers ; mais, dans un ordre inférieur, le nombre en est considérable : tels sont, les pluies de pierre, les pluies de crapauds, les phénomènes du mirage, ceux de l'extase, etc.; et si l'on consulte la science antique qui n'a pas eu de moindres prétentions à l'incrédulité que la nôtre, combien d'impossibilités existantes à ses yeux qui n'étaient que des ignorances.

le germe ; elle parvient à convertir en notions positives des idées qui étaient d'abord obscures et en quelque sorte enveloppées (doctrine de Vico, de Kant, etc.) Alors, il se trouve, à un certain moment, un homme ou plusieurs hommes dont on fait une individualité particulière, à laquelle on attribue cette puissance d'invention et d'intelligence qui est le fruit des labeurs de tous, ainsi que l'ensemble des découvertes qui en résultent. On arrange sa vie de manière à y montrer un type représentatif du caractère principal des idées qu'on lui prête, et un exemplaire parfait des doctrines dont on le fait auteur. Quelquefois, continuent ces historiens mythologues, l'existence même de l'individu, ainsi mis en évidence, est supposée aussi bien que sa vie. C'est ainsi, ajoutent-ils, que l'imagination et la crédulité des peuples, unies aux besoins de la vie sociale, créent ces êtres qui ne semblent avoir d'humain que le corps, et qu'on révère plus tard sous le nom de révélateurs.

Telles sont les assertions d'une certaine école de rationalistes allemands et français, et qui sont d'ailleurs avouées par une fraction considérable de vrais panthéistes ; tel est l'argument dans lequel s'est réfugiée l'incrédulité philosophique de ces dernières années, et dans lequel un certain nombre d'écrivains s'arrangent pour raconter historiquement des faits que, d'ailleurs, ils ne croient pas. Si

c'était ici la place, nous parviendrions sans peine à prouver que ces auteurs ont construit leurs systèmes à l'aide d'une multitude de faits faux, de suppositions faciles à ruiner, et surtout, parce qu'ayant lu avec soin les livres où sont contenues les objections bonnes ou mauvaises, ils n'ont jamais pris connaissance de ceux où ces objections sont réfutées, et où les preuves sont écrites. En ce lieu, il nous est permis seulement d'invoquer la raison historique, et c'est ce que nous allons faire.

Il est certain que toute invention, toute idée nouvelle, quel qu'en soit le sujet ou l'importance, est le fait d'un seul homme. Cette vérité est du nombre de celles que l'on ne peut mettre en doute ; car elle est mille fois constatée et par la tradition et par une expérience en quelque sorte journalière (1). Toute

(1) Il est métaphysiquement impossible de concevoir comment une invention serait le fait de plusieurs hommes. En effet, en quoi consiste essentiellement l'invention? En une affirmation complètement analogue à celle par laquelle sont formées toutes les espèces d'idées ; c'est un acte ou une vue de l'esprit par lesquels est affirmé un nouvel ordre de rapports dans un sujet donné. Or, comment une affirmation, qui est essentiellement une, dont la qualité même qui est l'unité, est due à l'unité de l'origine dont elle émane, comment une telle action pourrait-elle être faite par le concours de divers agens? Aussi, quoiqu'on ait des exemples d'inventions faites en même temps, par plusieurs personnes qui ne se connaissaient point, il n'y en a pas d'invention faite par le concours de plusieurs personnes même habitant en commun et travaillant ensemble.

invention, toute idée nouvelle, se communique par l'enseignement; elle n'a pas d'autre voie pour passer de son auteur aux autres hommes. C'est encore une vérité incontestable et maintes fois vérifiée. Bien plus, l'inventeur, quelles que soient la valeur et l'utilité de sa découverte, éprouve des difficultés extrêmes à trouver des élèves, et il en rencontre encore bien plus avant de la voir généralement acceptée. Souvent même il meurt, doutant de ce qui a fait le but de toute sa vie, uniquement parce qu'il a été repoussé presque par tout le monde. Or, si toute idée nouvelle n'était, comme le prétendent nos historiens philosophes, qu'une formule donnée par un homme à des conceptions existantes dans tous les esprits, si elle n'était jamais qu'une sorte de syncrétisme formé avec les opinions de tous, il arriverait inévitablement que tout le monde accepterait immédiatement la formule, comme l'histoire témoigne que cela s'est fait dans les circonstances fort rares et toujours purement politiques où cette unanimité s'est rencontrée ; il arriverait que tout le monde saurait, comprendrait, et adopterait sans qu'il y eut besoin d'enseignement. Mais, c'est une fortune que nulle chose véritablement neuve n'a jamais trouvée ; loin de là, elle a toujours eu à supporter des chances directement contraires. Il ne faut qu'ouvrir l'histoire et consulter l'expérience pour reconnaître l'exactitude de nos dernières af-

firmations. En consultant l'une et l'autre, on est plutôt effrayé du sort qui attend les choses nouvelles, des dangers qu'elles courent, des repoussemens qu'elles éprouvent, que rassuré par le succès tardif qu'elles finissent par conquérir. Aussi, sans nous arrêter plus longtemps sur ce sujet, nous nous bornerons à rappeler que l'histoire fait foi que toute société a commencé par un enseignement; qu'elle fait foi également que toute science, tout art, toute pratique ont commencé de la même manière. Or, lorsqu'il y a un enseignement, c'est qu'il y a un maître; et lorsqu'il y a un maître, c'est qu'il y a des élèves auxquels cet enseignement est indispensable. Le simple bon sens et l'expérience personnelle acquise par chacun de nous, en ces choses, rendent, à cet égard, tout raisonnement superflu. Mais il résulte en même temps de tous ces faits, qu'il y a réellement des inventeurs et des maîtres dans les sciences, dans les arts, dans la politique et même en morale. Or, ceux qui apportent des idées morales nouvelles, sont ceux que l'on appelle des révélateurs. L'invention et la révélation ne sont donc point des mythes : il faut donc accepter historiquement la réalité de ces phénomènes, avec autant de naïveté qu'y en ont mis nos ancêtres.

Nous terminerons ce chapitre par cette dernière observation. Il nous reste maintenant à rechercher

combien, historiquement, on peut admettre de révélations véritables. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être de notre insistance sur des sujets qu'on est habitué à considérer comme appartenant plutôt au domaine de la théologie qu'à celui de l'histoire. Ces questions, en effet, sont ordinairement négligées, ou même complètement laissées dans l'ombre. La très grande majorité des historiens a regardé la religion comme chose en général étrangère à la politique, et comme devant en être soigneusement séparée. Ils se sont tous plus ou moins efforcés de réaliser le sens vulgaire de cet axiôme des livres saints : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu; et ils ne se sont, en effet, occupés que de l'histoire de César, c'est-à-dire de celle de la politique. Ils ne mentionnent, en conséquence, les problèmes religieux que lorsqu'ils y sont en quelque sorte forcés, lorsque ceux-ci font décidément invasion dans la politique. Que résulte-t-il de cette manière d'écrire ? C'est que l'histoire est réduite aux proportions de simples annales; et encore d'annales incomplètes. Les faits humains, dépouillés de toute signification morale, n'apparaissent plus que comme les effets du concours des passions humaines et des hasards des choses. Rien ne se montre sous son véritable

jour. Ou la narration est froide et inanimée, ou elle n'acquiert quelque intérêt qu'en revêtant un caractère dramatique aux dépens de la vérité. C'est même à la colorer de ce faux éclat que consiste tout l'art et tout le mérite d'un grand nombre d'écrivains. Or, telle n'est pas l'histoire que nous proposons d'instituer dans ce livre. Ce n'est pas pour concourir à la production d'œuvres de ce genre, quelles que soient les qualités que l'on y admire; ce n'est pas dans la vue de ces œuvres purement littéraires, que nous avons recherché les lois de la progression humaine, et que nous nous sommes appliqués à les convertir en méthode. Nous avons voulu apporter notre portion de travail pour la construction d'un édifice digne des plus beaux modèles que l'antiquité nous ait transmis, pour celle d'une histoire où les hommes puissent s'instruire et s'encourager dans la pratique du devoir, en voyant les grandes actions de leurs ancêtres, où chaque génération puisse apprendre ses destinées et son avenir, où chaque peuple retrouve la tradition de ses œuvres, la loi de sa fonction et les insignes de sa noblesse, où personne ne cherche envain l'enseignement qu'elle doit lui donner, où toutes choses, enfin, aient un sens et portent un fruit. En présence d'un but si important et si fécond, rien ne doit être négligé. A plus forte raison est-il nécessaire de traiter, avec un soin particulier, la question qui forme

le fondement de toute civilisation, et la sanction et la base de toute morale, la question religieuse! La politique qu'on s'est efforcé constamment d'isoler, en quelque sorte comme une entité ou une science existante par elle-même et pour elle-même, la politique n'est, à y bien regarder, qu'un reflet de la religion. Si l'on a lu tout ce qui précède avec attention, on doit déjà en avoir acquis la conviction. Nous espérons que la suite de ce livre convertira cette conviction en certitude.

CHAPITRE IV.

DU NOMBRE DES RÉVÉLATIONS.

Méthode que l'on se propose de suivre dans cette recherche. — On ne se servira que de moyens historiques. — Des sources à consulter. — Difficultés que l'on rencontre en suivant les voies fréquentées jusqu'à ce jour. —Avantage de la doctrine historique pour la classification et l'intelligence des matériaux. — Méthode à suivre. —Toute révélation n'est autre chose que l'institution d'un terme spécial de la série. — Conformité entre un terme de série et une révélation. — De la marche à suivre dans la recherche du nombre et de la succession des termes de la progression humaine ou du nombre de la succession des révélations. — Il faut procéder du connu à l'inconnu, des temps modernes aux temps les plus anciens. — De l'origine chrétienne de la civilisation moderne. — Des caractères qui la distinguent de la civilisation antérieure et qui en font le terme le plus avancé de la progression humaine. — De la civilisation antérieure au christianisme. — De l'origine et des caractères de cette civilisation. — Elle est asiatique. — Concordances avec l'histoire biblique. — Elle constitue un terme complet bien déterminé de progression. — De l'âge de civilisation antérieur. — Difficultés extrêmes présentées par l'obscurité des traditions. — Méthode employée pour les résoudre. — Caractères de cet âge. — Correspondance avec la Bible : Noë. — Motifs d'admettre un terme de progression antérieur à Noë. — Sources. — Caractères de l'âge antédiluvien. — Cet âge constitue le premier terme de la progression humaine. — Conclusion : quatre termes de progression ; quatre révélations universelles. — Anomalie présentée par le peuple juif. — Cette nation eut des destinées à part du reste de l'humanité ; il fut constitué par un enseignement spécial donné divinement à Moïse.

Nous avons vu, dans les chapitres précédens, que le fait de l'intervention divine constituait une possibilité, qu'il était, en toute circonstance, dé-

raisonnable de nier *à priori*, comme l'ont fait, en général, les historiens du dernier siècle, et qu'on était quelquefois obligé absolument d'admettre, comme nous l'avons montré lorsque nous avons traité de la création de l'espèce humaine. Nous nous proposons de rechercher, dans celui-ci, quel est le nombre des interventions divines principales, méritant le titre de révélations, que l'on est historiquement obligé de reconnaître. Dans cette recherche, nous ne ferons usage que de moyens historiques; nous oublierons que la question a un côté religieux, pour ne l'examiner que du côté scientifique, déclarant cependant que si quelque chose dans ce travail se trouvait constituer la moindre opposition aux vérités sanctionnées par l'Église, nous y renoncerions aussitôt que nous serions avertis; et ce désaveu de notre part ne serait pas un pur acte d'obéissance, mais un acte de raison, de devoir et de justice. En effet, au point de vue de la raison, ce serait une prétention dont l'absurdité irait jusqu'à la folie qu'un homme voulût voir mieux que tout le monde, mieux qu'une société tout entière, qui, depuis dix-huit siècles, n'a point commis une seule erreur de dogme, précisément parce qu'elle a toujours agi comme société. Au point de vue du devoir et de la justice, il serait odieux, il serait criminel de tenir à une opinion scientifique plus qu'à un des principes sur lesquels repose

la sanction de la morale qui est l'appui, le fondement et le principe conservateur de la société humaine. Enfin, cette morale étant le véritable criterium de la certitude, il ne resterait pas, à nos yeux, le moindre doute sur la fausseté d'une proposition qui en contredirait quelque partie ou quelque corollaire. Mais nous espérons que, dans ce qui va suivre, il n'y aura rien que nous soyons jamais obligé d'abandonner pour de semblables motifs. Nous croyons que nos conclusions seront conformes aux affirmations reçues ; et il résultera, nous le pensons, de la marche que nous adoptons, une masse de preuves extrinsèques, en faveur de l'histoire religieuse, qu'on acquerrerait difficilement par d'autres voies, et dans lesquelles les esprits de notre temps entreront plus aisément que dans toute autre.

Cependant, en nous résignant ainsi à ne point recourir aux déterminations historiques établies par l'enseigement catholique sur la question dont nous avons à nous occuper, en nous bornant enfin aux seuls moyens scientifiques, nous désertons une route facile pour aborder un terrain hérissé de difficultés, couvert de ténèbres, dont nul historien, nous osons le dire, n'a encore pu sortir à l'aide de ses propres lumières, nous serions nous-mêmes certains de nous y perdre si nous ne possédions un guide sûr dans les méthodes que nous avons expo-

sées précédemment. En effet, si nous nous soumettons aux conséquences du parti que nous avons résolu de prendre, la Bible, quoiqu'elle soit la *seule* histoire complète et raisonnable que nous ayons sur les antiquités du monde (1), la Bible ne doit plus

(1) Nous avions, dans notre plan primitif, l'intention d'insérer, dans cette partie de notre sixième livre, un chapitre spécial sur la Bible. Mais, l'espace que nous avons à notre disposition, ne nous permettrait pas d'exécuter ce projet convenablement. Nous sommes obligés d'y renoncer. Nous renvoyons donc nos lecteurs à l'*Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, par l'abbé Glaire* (Paris, 1839), ouvrage excellent et plein d'intérêt, où l'on trouvera toute cette science allemande dont nos mythologues modernes font tant de bruit. On verra que cette prétendue science n'est qu'une pauvre et lourde paraphrase des objections faites par les incrédules du dix-huitième siècle, objections qui ont été réfutées, chez nous, par des sciences historiques, politiques et physiques plus avancées. Nous renverrons encore à l'ouvrage de *Dom Calmet*, qui, malgré les plaisanteries de Voltaire, n'en prouve pas moins très bien ce qu'il veut prouver. Nous terminerons par une réflexion adressée au bon sens de nos lecteurs. On lit, aujourd'hui, facilement les écrits de la philosophie incrédule, distribués, soit dans les revues, soit sous forme de leçons, soit en petits livres; mais on ne lit pas les écrits des défenseurs sérieux de la foi chrétienne. Ceux même, qui attaquent les fondemens de cette foi, nous en sommes certains, ne les ont pas lu. Or, il n'est ni d'un honnête homme, ni d'un homme raisonnable, de prononcer sur un procès dont on ne connaît pas toutes les pièces. Que penserait-on d'un juge qui prononcerait après avoir entendu une seule des parties!

être à nos yeux qu'un livre ordinaire. Nous le mettrons sur le pied de l'égalité avec les traditions moins parfaites relatives aux Indes, à la Perse, à la Chine, à l'Égypte, à la Scandinavie, à la Chaldée, à la Grèce, etc. Nous devrons accorder une grande valeur aux concordances et hésiter sur les discordances. Or, quoiqu'il y ait dans tous ces livres des concordances nombreuses, les discordances sont plus multipliées encore; celles-ci se rapportent aux dates, aux généalogies, aux filiations, aux noms, aux religions, aux idées, aux prétentions; elles sont telles que beaucoup d'historiens ont usé leur vie à les faire disparaître, sans qu'aucun d'eux ait, jusqu'à ce jour, obtenu l'avantage de faire accepter le système par lequel il avait cru les résoudre. Les matériaux fournis par la tradition sont considérables; mais ils sont si peu déterminés ou si confus, et pourvus de formes si étranges ou si vagues, qu'il semble possible de les employer indifféremment à toute espèce d'édifice imaginable.

Parmi les monumens des temps antiques qui sont parvenus jusqu'à nous, il en est qui ne contiennent que des narrations purement fabuleuses et évidemment mythologiques, tels sont les grands poèmes indiens, les Eddas, etc. D'autres sont formés d'une suite de légendes ou de dialogues qui semblent plutôt destinés à l'enseignement qu'à la conservation des traditions, tel est le Chou-King,

dont les commentateurs chinois ont fait cependant un livre historique. D'autres enfin ne jouissent pas d'une autorité incontestée ; on en a mis l'authenticité en doute ; ils sont rangés parmi les apocryphes par quelques écrivains et défendus par quelques autres ; tels sont le Berose d'Annius, le livre d'Henoc, le Pimander, etc. Quand on compare toutes ces traditions rompues, obscures ou douteuses, sans lien entre elles, sans dates ou chargées de chronologies monstrueuses, quelquefois remplies d'imaginations puériles ou bizarres, quand prenant tous ces fragmens échappés comme par hasard aux naufrages des siècles, on les compare à la simplicité grandiose et régulière de la genèse biblique, on regrète vivement la concession qu'on est obligé de faire aux habitudes de l'époque où nous sommes. Mais, parce que c'est dans le sein de ces traditions éparses que les incrédules ont été chercher des argumens historiques et les mythologues l'idée et la justification de leurs systèmes, c'est à elles qu'il faut aussi recourir afin d'arracher aux incrédules leurs prétextes et leurs armes. Au reste, si nous voulions atteindre un résultat par la discussion et l'examen de chaque tradition partielle, en nous efforçant de concilier les dates, de relier les généalogies, de ramener en un mot, toutes choses à une concordance uniforme, nous n'espérerions pas obtenir plus de succès que

les nombreux et savans écrivains qui nous ont précédé, c'est-à-dire plus que produire une classification que tout nouveau survenant se croirait autorisé à changer, quelque satisfaisante qu'elle fût d'ailleurs. Une partie des incertitudes et l'espèce de désordre qui règnent dans le sujet dont nous nous occupons, tiennent certainement à ce que chacun s'est cru en droit d'y agir souverainement. Il est probable que si l'on se fut entendu sur un point de départ fixe, ou si l'on eut adopté pour thèse un système déterminé quelconque, on fut arrivé plus rapidement à bannir les hésitations auxquelles est en proie tout homme qui n'a pas lui-même adopté un système, et qui ne cherche, en ces choses, qu'une démonstration claire et assurée. La doctrine du progrès fournit, selon nous, ce qui a manqué jusqu'à ce jour aux études sur les temps primitifs de l'humanité, une base fixe et une méthode. Elle offre aux travailleurs un centre de ralliement et de direction, à l'aide duquel, au lieu d'éparpiller ou d'opposer leurs efforts, ils pourront les faire concourir au but définitif d'une coordination raisonnable et arrêtée.

La doctrine du progrès, en faisant intervenir de prime-abord les notions géogéniques, écarte, sans retour, les chronologies fabuleuses des traditions orientales; elle en démontre l'impossibilité; dès ce moment, ces chronologies doivent être considé-

rées comme des théogonies mythologiques. Cette même doctrine, en prouvant qu'au commencement il n'a été créé qu'un seul couple humain et proposé qu'un seul enseignement, ramène à l'unité toutes les traditions relatives au début de l'humanité sur la terre; elle force, en outre, à rapporter à des faits d'un autre genre, toutes les traditions qui sont relatives à un commencement où l'espèce humaine est déjà supposée nombreuse; car elle prouve que là il ne s'agit pas de la naissance de l'humanité; mais de la naissance d'une société. Ce ne sont pas les seuls services qu'elle peut rendre. Elle engendre, en outre, une certitude sur l'ordre de succession des religions, des idées et des peuples, qui est supérieure à celle que l'on cherche dans les synchronismes et dans des généalogies incomplètes ou obscures. Elle substitue aux dates et aux traditions sur les filiations, la loi de succession progressive des civilisations, et celle de la génération des phénomènes sociaux; elle substitue la suite très visible pour des yeux humains des temps moraux, à la suite souvent douteuse des temps astronomiques. A ses yeux, tous les monumens authentiques de l'antiquité, toutes les traces que l'espèce humaine a laissées de son passage sur la terre, tout devient historique lors même qu'aucune de ces choses ne se rapporterait à un fait que l'on pourrait considérer comme réel, uniquement

parce que ces choses sont des signes conservés d'une civilisation qui a existé. La science du progrès peut enfin faire plus encore : elle peut déterminer les points de départ principaux entre lesquels sont enfermées toutes les civilisations possibles ; elle peut déterminer les buts d'activité généraux et successifs dont sont émanées toutes les espèces de buts secondaires, de vérités et d'erreurs, ainsi que toutes les formes de société. Il sera, par ce moyen, possible d'ouvrir un cadre où toutes les grandes divisions seront immobiles, cadre parfaitement approprié pour opérer une classification historique universelle, disposé pour recevoir le fruit des recherches faites, et pour indiquer les recherches à faire. En acquérant, par l'usage des méthodes précédemment décrites, l'avantage d'un plan général de l'histoire, on parviendra à une autre conséquence non moins importante, ce sera d'avoir une vue sur l'esprit qui régnait dans les temps primitifs, esprit tellement étranger au nôtre, que, par aucune autre voie, on ne pourrait s'en faire une idée.

Ce chapitre sera employé à déterminer le nombre et l'ordre successif des grandes divisions historiques dont nous venons de parler. C'est en déterminant le nombre et la suite des révélations que nous obtiendrons ce résultat ; car, pour reprendre le langage rigoureux de la science de l'histoire,

chaque révélation étant le principe de l'un des termes de la série que l'humanité a parcourue, les révélations étant par suite en série les unes à l'égard des autres, il se trouve que toutes les grandes divisions de l'histoire sont religieuses en même temps que progressives. Mais, avant de procéder à cette recherche, nous croyons utile de rappeler quelques-unes des affirmations établies précédemment, et dont nous devons nous servir en cette circonstance.

Nous avons démontré dans notre premier volume qu'une progression est composée d'une suite de termes parfaitement séparés, parfaitement indépendans, n'ayant d'autres rapports entre eux que celui de croissance ou de décroissance que l'on y aperçoit, de telle sorte, en un mot, qu'il est certain qu'aucun d'eux n'engendre celui qui le suit, et n'est engendré par celui qui le précède. Les termes de la progression propre à l'humanité, ont les mêmes caractères, la même indépendance, le même genre de rapports. Aucun d'eux ne peut être dit engendré par l'autre; autrement il n'y aurait plus de progression; le rapport de croissance sérielle disparaîtrait. En effet, pour affirmer qu'il y a, dans un être quelconque, série ou progression, il ne suffit pas d'observer qu'il subit une croissance; il faut encore qu'il croisse d'une certaine manière. Il y a un mode de croissance qui est ma-

nifestée par des additions successives, et, en quelque sorte, intermittentes, de puissances ou de fonctions qui n'existaient pas auparavant; il y en a un autre qui consiste dans un simple agrandissement, une simple extension des puissances ou des parties qui ont toujours existé. Le premier est le mode progressif; le second s'appelle développement. Les panthéistes se sont donc trompés, lorsqu'ils ont considéré le mot progrès et le mot développement comme synonymes. Une plante, par exemple, qui se développe, ne fait qu'obtenir un agrandissement dans des parties qui existaient déjà toute formées dans la graine ou l'embryon, mais elle n'en acquiert pas de nouvelles. Il n'y a rien de semblable à ce phénomène dans celui de la progression humaine. Nos lecteurs, au reste, doivent être assez instruits maintenant des principes de la série, pour qu'il soit inutile d'insister sur ces différences; il suffit de rappeler leur attention sur ce sujet.

Dans l'humanité, c'est l'institution d'un but d'activité spécial et nouveau, et par suite l'acquisition de devoirs, de fonctions et de facultés correspondantes, qui caractérise et différencie chaque terme particulier de la série. Il n'y a pas d'autre signe distinctif possible; car, parmi les hommes, ce n'est point la nature qui change. Il n'y a qu'une seule de leurs manières d'être qui puisse subir plus

que des modifications; c'est le système de leurs idées et de leurs actions; celui-ci peut être changé jusqu'au point d'être complètement dissemblable et même inverse à ce qu'il était auparavant. Tout le reste, au contraire, est immuable ou n'est susceptible que de développement. Ainsi, pour la vérification du progrès, il faut, dans l'histoire, trouver des systèmes d'idées et d'actions, tellement indépendans qu'on ne puisse les supposer engendrés les uns par les autres. Ce seront ces différences qui caractériseront les divers termes de la série.

Nous devons rappeler encore, avant d'aborder le sujet spécial de ce chapitre, qu'un but d'activité peut engendrer plusieurs civilisations et plusieurs nationalités différentes, tendant quelquefois à la même fin par des voies qui ne sont pas les mêmes, et d'autrefois n'ayant entre elles que des rapports hostiles. Nous avons longuement exposé la théorie qui explique ce phénomène; nous y reviendrons encore. Il en résulte, cependant, que toutes les dissemblances, qui se rencontrent dans l'histoire, entre les peuples et les nations, ne doivent point être prises comme manifestant des différences fondamentales dans le but d'activité général, et par conséquent comme indiquant des termes divers de la grande et vraie série. Elles sont, au contraire, comme nous l'avons vu, les conséquences, soit, d'une sorte de division du travail par l'effet de la-

quelle des sociétés poursuivent, dans des directions diverses, une même tendance progressive; soit, d'une période différente du mouvement logique soit des résistances, soit des immobilisations, soit des séparations, etc. Ces préliminaires posés, il est temps d'entrer en matière.

Dans la recherche que nous allons entreprendre sur le nombre des révélations ou des élémens de la progression parcourue par l'humanité, nous suivrons une marche inverse à celle qui est habituellement adoptée, et que nous avons suivie nous-même dans la géogénie. Nous ne procéderons point des temps les plus anciens aux temps les plus modernes; mais, au contraire, des temps les plus modernes aux temps primitifs. Nous irons de la civilisation actuelle qui nous est parfaitement connue, aux civilisations qui le sont moins, ou qui sont même à peine indiquées. Cette marche est d'abord celle qui, en toutes choses, est reconnue pour la plus sûre; elle est, en outre, la seule qui puisse être suivie dans la science à laquelle cet ouvrage est consacré, la seule qui ne laisse aucune liberté à l'imagination, ni à l'esprit de système. Nous aurions pu, sans doute, réserver ce travail pour nous-même, et en donner seulement les conclusions à nos lecteurs; mais nous pensons qu'il est plus convenable d'en développer les généralités, d'abord parce que la démonstration sera plus com-

plète par cette voie; et, ensuite, parce qu'on y trouvera un exemple de la méthode applicable à ce genre d'études.

La civilisation à laquelle nous appartenons, est incontestablement d'origine chrétienne. Depuis plus de quinze cents ans, tous les grands événemens politiques, toutes les découvertes, toutes les réformes, toutes les séparations, toutes les nouveautés législatives ou civiles, toutes les inventions, toutes les révolutions enfin, soit dans les choses, soit dans les idées, sortent de cette source. Parmi les utopies, parmi les passions progressives ou prétendues telles, il n'en est pas une qui n'en émane, soit qu'on l'avoue, soit qu'on l'ignore. Le caractère et le point de départ de la civilisation que l'on considère comme la plus avancée, sont donc incontestables; et il n'y a pas aujourd'hui un homme instruit ou un homme raisonnable qui ose le nier. Cette civilisation est aussi la plus moderne; rien ne nous en est caché; rien n'en est obscur, ni quant à l'origine, ni quant à l'histoire. Elle a été instituée par Jésus-Christ; elle vient directement de Dieu. Nos ancêtres sont unanimes à cet égard. Ce fut une révélation parfaite. Dans une grande partie du monde, la majorité y a cru sans interruption, et y croit encore. C'est le petit nombre qui en a douté; et tous ceux qui en ont douté ont été voués à la stérilité. Elle a été attaquée de toutes manières; elle a

résisté à tout. Elle est enfin aujourd'hui encore pleine de vie et d'avenir : les peuples qui y ont cru sont les peuples rois ; ils règnent sur le monde par l'intelligence et par la force.

Que si quelqu'un se montrait incrédule, nous développerions, devant lui, le tableau de la fécondité surhumaine de cet enseignement, et nous lui rappelerions que la possibilité de l'intervention divine nous étant démontrée, dès ce moment il n'y a nul moyen de nier une réalisation du possible sur laquelle l'universalité des hommes est unanime ; nous lui dirions que si nos ancêtres avaient douté, nulle parcelle de ces richesses que nous possédons n'eût été produite ! Et si quelqu'un disait que cet enseignement est épuisé, nous lui montrerions mille préceptes, des plus importans, qui attendent encore le moment où ils seront compris de tous, universellement acceptés, et mis définitivement en pratique ! Que si quelqu'un enfin objectait que cette révélation n'est pas la plus moderne et que celle de Mahomet est plus rapprochée de nous, nous lui répondrions que le mahométisme n'est que la conclusion d'une hérésie chrétienne, qu'il est sorti de l'arianisme et qu'il a été formé par un syncrétisme d'idées ariennes, nestoriennes et juives ; nous l'inviterions à lire et l'histoire et le Koran qui ne laissent pas de doutes sur ce sujet. Le mahométisme est une séparation et non une révé-

lation. Aussi voyez comment il commence et comment il finit. Condamné de naissance à la stérilité, n'ayant jamais vécu que d'emprunts, il meurt aujourd'hui comme toute fausse doctrine non pas seulement par infécondité, mais par la dépopulation. Il a converti en déserts les contrées où il s'est établi ; il a frappé la terre même de stérilité ; et la race qui l'a adopté, s'éteint avec lui.

Au reste, notre œuvre, en ce lieu, n'est pas de défendre la réalité de la révélation chrétienne ; à cet égard, elle se suffit à elle-même. Notre devoir est de la reconnaître ; et notre œuvre est d'en établir le caractère principal de manière à en faire la base de nos recherches sur le passé de l'humanité. C'est par cette voie que nous pourrons atteindre le seul genre de démonstration qui nous soit permis dans ce livre, celui qui résultera de l'intimité des liens qui l'unissent au système même qui a présidé à la création et au fait nécessaire de l'éducation du premier homme.

Les caractères par lesquels le christianisme se sépare de la civilisation antérieure au milieu de laquelle il fut apporté, nous sont parfaitement connus. L'opposition qui existe entre l'enseignement moral nouveau et les croyances morales anciennes, est nettement indiquée dans les évangiles. Au moment de la venue de Jésus-Christ, on croyait universellement qu'il y avait, entre les hommes,

des différences originelles que rien ne pouvait effacer. En Égypte et dans les Indes, toute fonction et toute profession étaient héréditaires; on y était voué de naissance et l'on ne pouvait en sortir. Chez certains peuples, ce n'était que par droit d'hérédité que l'on pouvait acquérir le droit de cité, de liberté et de justice; tous ceux qui ne naissaient pas citoyens, étaient esclaves ou ennemis, ou considérés comme une proie à conquérir. Les mots *hostis*, *hostia*, *hospes* eurent longtemps le même sens. Chez d'autres, tous les hommes qui n'appartenaient pas à la nation étaient considérés comme impurs; leur contact était une souillure; leur destruction un mérite. En un mot, la doctrine de la race régnait souverainement et l'inégalité était partout. A ces croyances sur lesquelles reposaient alors toutes les sociétés politiques, Jésus-Christ opposa la doctrine de la fraternité humaine. Tous les hommes, disait-il, sont enfans d'un même père qui est Dieu; et un jour arrivera où il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. — La femme ainsi que l'esclave, étaient considérés comme inférieurs à l'homme; Jésus-Christ déclara que devant le trône de son père, il n'y avait ni grands, ni petits, ni hommes, ni femmes; mais seulement des anges de Dieu. —Les enfans étaient en général la propriété des parens; Jésus-Christ en fit des membres de la société chrétienne, en les consacrant par le baptême. — On esti-

mait, par-dessus tout, les actions qui naissent de la passion, de la force et de la violence : il ne permit que celles où se manifestent la bonté, la douceur et la patience.—On avait exalté l'orgueil ; il exalta l'humilité. — La plus parfaite des anciennes lois disait qu'il ne fallait faire aux autres que ce que nous voudrions qu'on nous fît : Jésus-Christ enseigna qu'il fallait aimer son prochain comme soi-même, jusqu'à lui sacrifier sa propre vie. — Le pouvoir était considéré comme un droit : Jésus-Christ en fit uniquement un devoir. — Le pouvoir était considéré comme une jouissance : Jésus-Christ en fit une charge et un fardeau. Que celui, qui voudra être le premier parmi vous, dit-il, se fasse votre serviteur. — Enfin, une partie du monde conservait la tradition d'un péché originel : Jésus-Christ déclara qu'il venait, par sa mort, racheter le monde du péché ; et, aux conséquences de la chute, il substitua les conséquences de la rédemption. — Voilà quelques-uns des signes principaux, les plus saillans, par lesquels la révélation chrétienne se sépare des civilisations antérieures. Nous devons donc la considérer comme le point de départ d'un terme progressif, très positivement déterminé. Maintenant, il s'agit de découvrir les caractères généraux à l'aide desquels nous pourrons spécialiser de la même manière le terme antérieur. Nous trouvons, au reste, dans l'enseignement chrétien,

l'indication des lieux où il faut chercher les matériaux de ce travail.

Parmi les peuples existant au moment de la venue de Jésus-Christ, il y en avait plusieurs, puissans par la population, par l'antiquité, par l'immensité de leurs possessions territoriales, qui conservaient la tradition d'une déchéance originelle; cette doctrine formait la base de leur organisation sociale, et le principe de l'inégalité originelle sur lequel cette organisation reposait. Tel était le système en vigueur en Égypte, en Éthiopie, aux Indes, etc. Chez tous ces peuples, la tradition d'une chute primitive était unie à celle d'un Rédempteur qui viendrait un jour mettre un terme aux conséquences du péché. En Judée, cette double tradition avait été conservée à un état de pureté qui n'existait nulle part ailleurs; et les Juifs se considéraient comme une race élue, devant se maintenir séparée de toutes les autres, précisément parce qu'il avait été enseigné que le Rédempteur naîtrait parmi eux. Quant aux autres nations de l'antiquité occidentale, les Romains et les Grecs, la doctrine d'une déchéance originelle ne formait point chez eux la base de l'éducation ou de l'organisation sociale. Il n'y avait point de tradition claire à cet égard, ou au moins de tradition qu'on ne put dire empruntée à leurs voisins. Chez les Grecs, l'histoire de Prométhée offre, il est vrai, un mythe où l'on peut

trouver quelque indication d'une chute primordiale qui a été cause du mal; mais cette fable n'a jamais été employée chez eux à titre de principe ou d'argument politique. Les Grecs et les Romains étaient des peuples nouveaux, dans la civilisation dont nous nous occupons, qui étaient encore dans la vigueur de la jeunesse, lorsque les Indes et l'Éthiopie et l'Égypte étaient arrivées, en quelque sorte, à la caducité. Ces peuples nouvellement formés d'élémens divers et d'importations de toutes sortes, qui devaient leurs sciences et leurs arts à des colonies composées elles-mêmes d'individus chassés de leur patrie pour des révoltes de plusieurs genres, ces peuples avaient été appliqués plutôt à la vie pratique qu'à la vie religieuse. Ils avaient beaucoup oublié ou n'avaient même jamais connu certaines traditions. Chez les Romains, il restait une seule tradition qu'on pourrait considérer comme rappelant, en quelque chose, la croyance corrélative à la doctrine de la chute, c'est-à-dire celle d'une rédemption future. Les livres sybillins contenaient la prédiction d'une grande révolution qui devait changer le monde actuel et ouvrir une série de siècles nouveaux. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas chez les Grecs ni chez les Romains que nous devons raisonnablement aller chercher des indications primitives sur l'origine de l'âge social qui a précédé l'âge chrétien; ils n'en sont évidemment que les

dernières puissantes ou les derniers enfans. C'est chez les Pères qu'il faut aller chercher le souvenir des faits dont les fils ont perdu la mémoire. Or, les Pères de la civilisation qui existait au temps de Jésus-Christ, chez les Grecs, et chez les Romains par l'enseignement des Grecs, les Pères de cette civilisation étaient les Asiatiques et surtout les Égyptiens. C'est donc dans l'Asie occidentale d'abord et chez les Égyptiens que nous allons aller nous enquérir du point de départ de l'enseignement qui apporta à l'humanité le but du terme de la progression qui devait précéder notre âge. Au reste, une communauté d'idées et de destinées très grande existait entre les peuples d'Égypte et ceux de l'Asie occidentale. Les rapports étaient fréquens et presque journaliers. De plus, il est à peu près généralement reconnu aujourd'hui que la langue hébraïque, réduite à ses élémens, offre une similitude presque complète avec celle qu'on parlait aux bords du Nil et aux rives de la Phénicie.

Or, d'après les indications que nous donnent les traditions incomplètes que nous possédons sur l'ancienne Égypte, ainsi que d'après les monumens que les voyageurs modernes ont retrouvés, la civilisation dont l'influence fut transportée d'Égypte en Grèce, et dont quelques fragmens sont venus jusqu'à nous, cette civilisation descendait de l'Éthiopie ; et il apparaît également assez clairement que

la civilisation éthiopienne était importée des Indes (1). C'est donc dans ces dernières contrées que nous conduisent les traces qu'a laissées la vieille doctrine égyptienne.

La civilisation indienne n'a encore aujourd'hui subi d'autres altérations que celles qu'y ont apporté ses propres révolutions. Là, les matériaux ne manquent pas; ils sont plutôt confus à force d'être abondans; ils ont été multipliés par les sectes innombrables qui se sont succédées et qui malheureusement ont souvent altéré les textes primitifs. Nous n'avons point ici à en opérer la classification; il nous suffira de dire que ce travail nous semblerait impossible sans l'intervention de la méthode logique que nous avons exposée précédemment et dont d'heureuses applications ont déjà prouvé la parfaite appropriation à ce sujet (2). Sans nous arrêter à aucune question de ce genre, il nous suffira de faire remarquer que tous les livres sacrés reçus dans les Indes, à un titre ou à un autre, par une secte quelconque, portent tous l'indication très claire et l'empreinte d'une doctrine primitive antérieure à toutes les hérésies, à toutes les réfor-

(1) Voyez Boulland. *Essai d'histoire universelle*, et *Histoire des transformations religieuses*.

(2) Voyez Boulland. *Loc. cit.*— Cerise, *sur la civilisation indoue*, dans *l'Européen*.— Ott, *Manuel d'histoire ancienne et moderne*.

mes et à tous les remaniemens, doctrine qui est d'ailleurs encore intégralement conservée par les fidèles. Or, cette doctrine consiste à admettre que tous les hommes sont des anges déchus qui expient dans une vie terrestre, une faute commise dans le ciel. Tous les hommes subissent donc la peine d'un péché originel; c'est pour cela qu'ils sont sujets au mal et à la mort, etc.

Cette doctrine eut, quant à l'organisation sociale, des conséquences qu'il est important de noter, parce qu'elles servent à caractériser nettement le terme auquel la doctrine appartient dans la progression. La métempsychose faisait une partie essentielle du dogme. Le rang que chacun occupait dans la hiérarchie sociale était donné par la naissance. Ce n'était point le hasard, croyait-on, qui présidait aux naissances, mais un décret divin. Chacun venait prendre la place qui lui revenait en raison du degré du péché qu'il avait commis dans sa vie angélique, ou en raison des expiations ou des nouvelles fautes qu'il avait faites dans ses vies antérieures. Ainsi, la hiérarchie terrestre ne représentait que les degrés d'une impureté plus ou moins grande. De là quatre castes, divisées chacune en une multitude d'autres, celle des Brahmanes, celle des Kchatryas, celle des Vaisyas et celle des Soudras (1).

(1) « Le Brahmane, dit le *Code Manou*, qui n'est cependant que l'ouvrage d'un réformateur et d'un sectaire, le

Mais, malgré la différence de leurs positions terrestres, ils avaient quelque chose de commun; c'était d'être des anges déchus, des pécheurs; c'était de pouvoir se réhabiliter par l'expiation. Il y avait, en un certain sens, égalité entre eux; et si chacun d'eux était sur la terre pour s'occuper spécialement de son salut personnel, il ne pouvait le faire qu'en accomplissant sa fonction et en aidant les autres. L'égalité, c'est-à-dire, la disparition définitive des différences de castes, était le but définitif proposé aux efforts des hommes dans ce terme de progression. C'est à cette conclusion que tendait la doctrine religieuse; mais les directeurs et les chefs y furent infidèles. L'œuvre d'égalisation,

Brahmane est l'incarnation de la justice..... il est placé au premier rang sur la terre, souverain seigneur de tous les êtres..... tout ce que le monde enferme est sa propriété.... il a droit à tout ce qui existe..... il a en partage l'étude et l'enseignement des Vedas. » (*Lois de Manou*, *liv.* 1[er]. *art.* 98, 99, 100 *et* 88.)

« Le devoir du Kchatrya est de protéger le peuple, d'exercer l'aumône, de sacrifier, de lire les livres sacrés, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs des sens. » (*Manou. L. c. art.* 89.)

« Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce; prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions du Vaisya. » (*Loc. cit. art.* 91.)

« Le Soudra n'a qu'un seul devoir, celui de servir les classes précédentes, sans déprécier leur mérite.» (*L. c. art.* 91.)

qui était fondée comme tendance, s'opéra cependant et s'opère encore; mais par la voie du mal, par celle du panthéisme des Buddhistes et des Védentins. Il y avait donc, dans cette doctrine, tous les élémens nécessaires pour établir et conserver de grandes nationalités, et pour réunir et maintenir en un seul corps de nombreuses populations; c'est ce qui arriva en effet. Les sociétés qui l'adoptèrent, occupèrent des espaces immenses sur le sol.

Mais, d'où venait cette doctrine? de Dieu, disent les Indiens! Or, cette réponse ne nous suffit pas. Nous avons besoin d'autres argumens pour y croire. En effet, il nous paraît évident que, sauf l'idée d'une déchéance, toute l'histoire de cette déchéance, la rébellion des anges, leur emprisonnement dans des corps, leur transmigration d'un corps dans un autre jusqu'à l'achèvement de l'expiation, la division en castes, enfin l'immense théogonie qui est mêlée à ces diverses affirmations, il nous paraît évident que ces dogmes sont des déductions purement théologiques, c'est-à-dire, purement scientifiques ou humaines, d'un enseignement réellement divin dont la trace reste, mais dont la formule et l'histoire sont perdues. Nous ne doutons donc pas que le terme de progression, dont nous venons d'établir le caractère général, ne soit, en principe, le fait d'une intervention divine; mais nous ignorons comment cette inter-

vention se manifesta. Seulement, à l'égard de cette intervention, nous sommes parfaitement certains d'une chose, c'est qu'elle n'eut pas lieu sous la forme d'une incarnation divine. Nous ne tirons pas cette certitude de la considération du dogme dont nous venons de parler; car, nous le répétons, nous regardons comme parfaitement démontrable qu'il est seulement une conséquence déduite humainement d'un enseignement moral plus parfait; mais nous la déduisons de la considération même de la fonction de renouvellement et de rédemption que devait accomplir l'incarnation divine d'après la tradition universelle conservée dans toutes les anciennes sociétés et parmi les Indiens et les Egyptiens eux-mêmes, fonction qui n'a été accomplie qu'au début du christianisme.

Que si l'on cherche, dans la tradition biblique, une induction qui puisse, d'une manière fort hasardée, il est vrai, servir de thème à une investigation sur l'espèce d'intervention qui engendra le phénomène de série dont nous venons de parler, on trouvera une concordance qui semble prêter à ce genre de comparaison. C'est l'histoire d'Abraham, auquel Dieu parla, dit la Bible, et commanda de changer de nom : « Vous ne vous appelerez plus Abram, mais vous vous appellerez Abraham. » Des traditions collatérales à la Bible, nous apprennent qu'Abram quitta son pays natal, non par

suite d'un exil volontaire, mais par suite d'une séparation et après une lutte qui paraît avoir été une lutte de doctrine (1). Quelle était la question en litige? Il est possible, sous les expressions vagues qui nous ont été transmises, de voir seulement qu'il s'agissait de choses religieuses. Le motif était grave cependant, car Abram est partout présenté comme un patriarche puissant, chef d'une tribu nombreuse, et quelquefois comme un prince commandant une armée. Cependant, il est impossible de savoir si dans ce fait assez bien constaté d'une séparation fondée sur des raisons religieuses, il s'agissait soit de l'unité de Dieu, soit d'un débat relatif à l'origine du mal et du péché, soit de tout autre problème moral. Nous laisserons donc aux recherches d'investigateurs plus persévérans que nous, le soin de poursuivre les probabilités d'une indication ou d'une concordance qui, d'ailleurs, a été déjà relevée par plusieurs écrivains, et dons nous devions en conséquence faire mention.

Quelle que soit, cependant, notre ignorance sur l'espèce d'intervention divine ou de révélation par laquelle fut introduit parmi les hommes l'enseignement qui fut le principe du système de civilisation et d'idées dont nous venons

(1) Voyez Boulland. *Essai d'hist. universelle;* et Fabricius *Codex pseudepigraphus veteris testamenti.*

d'esquisser les caractères généraux ; quelque limitée que soit, en outre, notre connaissance à l'égard de la partie morale de la loi primitive, qui y donna naissance, nous devons néanmoins considérer cet enseignement comme un terme spécial de la série sociale. Il n'y manque, en effet, aucun des signes logiques que nous avons théoriquement établis. Ce système de civilisation constitue donc, aux yeux de la science de l'histoire, un âge logique et un terme de la progression humaine. Nous l'appellerons âge brahmanique, indien ou égyptien.

Lorsque, il y a maintenant un peu plus de douze années, nous nous occupions, pour la première fois, de déterminer la marche de l'humanité, nos investigations ne dépassèrent pas le terme que nous venons de fixer. L'histoire de notre espèce nous paraissait toute entière comprise entre deux périodes de temps dans l'une desquelles avait régné la doctrine de la chute, tandis que dans l'autre régnait la doctrine de la rédemption. Notre vue n'allait pas plus loin, et il nous semblait même que cette division était parfaitement satisfaisante, parfaitement suffisante sous le rapport logique. Nous étions loin de penser à tenter aucune hypothèse pour pénétrer au-delà de ce que nous avait montré un premier coup d'œil général, et nous nous imaginions même que les temps les plus anciens de l'humanité se-

raient compris sans peine dans cette division. Nous nous trompions ; nous fûmes bientôt obligés d'expérimenter la puissance des méthodes historiques que nous avions déjà reconnues, et de recourir à la voie de l'hypothèse selon les règles que nous avions nous-mêmes tracées. Bien que nous n'ayons pas abordé ce travail sans répugnance, et que nous ne l'ayons entrepris que par nécessité, néanmoins nous en avons retiré une satisfaction très grande : ce fut d'expérimenter la valeur de la méthode de la série dans l'histoire. Nous allons mettre le lecteur à même d'en juger lui-même, en répétant sous ses yeux, d'une manière abrégée, l'opération logique que nous fîmes alors.

Lorsque l'on recule dans le passé de manière à atteindre les premières époques de l'âge indien ou égyptien, on trouve que cet âge commença par un enseignement. Or, d'où venaient les hommes qui étaient l'objet de cet enseignement ? Les hommes ne pouvant vivre autrement qu'en société, il existait donc un état social. On aperçoit, en outre, que le nouvel enseignement ne s'établit pas sans efforts; les Indiens ont conservé la tradition de guerres soutenues contre des adversaires redoutables de leur croyance qu'ils désignent sous divers noms. Dans quelques fragmens des drames historiques qui nous ont été conservés et traduits, on remarque des conversations entre des acteurs qui sont placés

à des points de vue sociaux opposés, et où l'indien accomplit la fonction d'instituteur. Quels étaient ces opposans à la doctrine d'une déchéance angélique; quels étaient ces antagonistes? La même question se présente, lorsqu'il s'agit de l'Égypte. Les Égyptiens aussi vinrent s'établir au milieu de populations qui leur étaient spirituellement et matériellement hostiles, et qui, par conséquent, étaient d'une civilisation étrangère à la leur. Quelle était la doctrine de ces populations? Ce n'est pas tout; si nous suivons les colonies qui sortirent directement ou indirectement de l'Égypte, si nous allons en Grèce et en Italie, nous y voyons des populations dites *autocthones*, sur lesquelles la tradition ne nous transmet que des légendes ou des généalogies qui semblent fabuleuses et qui font en effet partie des mythologies classiques. Ce sont cependant ces populations prétendues autocthones qui, avec les élémens civilisateurs venus d'Asie, ont engendré la Grèce et Rome. Les historiens les plus graves de ces contrées nous disent que les hommes vivaient d'abord errans dans les forêts, sans lois, sans mœurs, à la manière des bêtes, lorsque vint un civilisateur qui les réunit par la persuasion ou par la force. Évidemment, ces historiens, malgré leur profonde raison, et peut-être par excès de raison, faisaient erreur en cette circonstance; car il est impossible que l'homme ait jamais subsisté à

la manière des bêtes ; ils se débarrassaient ainsi, à l'aide d'une hypothèse, des difficultés que leur présentait un état de choses qui alors appartenait déjà à la mythologie. Nous ne pouvions accepter une pareille solution. D'ailleurs, nous apercevions les nombreuses peuplades celtiques et scandinaves qui ne nous semblaient nullement être en possession d'un état social semblable à celui des Égyptiens ou des Indiens. Or, si ces peuples n'étaient pas soumis à une loi morale pareille à celle déjà reconnue chez ces derniers, quelle était la loi qui régnait chez eux? On ne pouvait, à cet égard, se fier aux renseignemens fort superficiels et beaucoup trop modernes des Grecs et des Romains. Ceux-ci, d'ailleurs, ne voyant partout que leurs propres idées, travestissaient plutôt qu'ils ne reproduisaient celles des nations qu'ils appelaient barbares. Puis, ce dont ils s'étaient le plus préoccupé, était précisément ce qui, à nos yeux, était le moins important. Quelle était donc la civilisation de ces peuples? Était-elle la même que celle des prétendus autocthones de la Grèce et de l'Italie, ou était-elle différente? Voilà ce qu'il s'agissait de savoir : telle était la question qui nous était posée chaque jour plus positivement, par tout ce que nous voyons! Mais nous n'apercevions, d'ailleurs, aucune indication historique, pour ramener l'ordre au milieu de la confusion de traditions multipliées, diverses,

et toutes plus ou moins obscures. Alors, nous eûmes la pensée de recourir à la méthode qui ressort naturellement de la théorie du progrès, c'est-à-dire, de chercher à déduire des termes que nous connaissions, la formule de ceux que nous ne connaissions pas, en procédant par voie de série décroissante. Il nous semblait évident que par ce moyen, nous pourrions parvenir à une hypothèse douée d'une certaine probabilité, hypothèse que nous pourrions vérifier ensuite, mais qui serait propre immédiatement à nous donner un moyen de caractériser cette masse de faits qui se présentaient, en ce moment, entièrement dépourvus de toute signification morale. Plus nous réfléchissions, plus nous entrions dans les difficultés que nous apportaient nos amis, plus nous nous confirmions dans la nécessité de réaliser ce projet.

Nous n'étions pas, au reste, les premiers qui se fussent aperçus que tous les peuples ont conservé des traditions qu'ils rapportent à l'état social primitif des hommes. Les monumens les plus entiers qui nous aient été transmis sur ce sujet, sont, incontestablement, les livres de Moïse, le Chou-King des Chinois, les Pouranas des Indous. Nous possédons encore, en d'autres langues, quelques écrits qui ont aussi pour but l'histoire du même temps ; ce sont les livres d'Hésiode et d'Apollodore, de Sanchoniaton, de Berose, les Eddas, la Voluspa, etc.

Or, dès le premier coup-d'œil, qu'aperçoit-on dans ces livres? C'est qu'ils se rapportent tous à l'histoire d'un temps que les auteurs indiquent comme primitif, c'est-à-dire pareil, quoique ces livres soient cependant en contradiction évidente sur les faits, sur les dates, sur les successions et même sur les noms. Vient-on, dans l'espérance de s'éclairer, à consulter les ouvrages et les nombreux commentaires des savans sur la matière, le désordre et le trouble apparaissent plus évidens encore ; en effet, on voit que chaque érudit est entré dans cette étude avec la pensée qu'il existait, au fond de ce cahos apparent, une vérité, et avec la volonté de la chercher dans la conciliation des faits. Cependant, après des efforts de travail qui effraient l'imagination, on n'a réussi qu'à construire un système d'ecclectisme et à proposer une méthode d'élimination ou d'exégèse. Si plusieurs sont parvenus à former quelque chose qui eût le semblant d'une réalité, c'est seulement à l'aide d'arrangemens et d'éliminations qui ne peuvent se justifier par aucune autre raison que celle-ci : c'est que telle fut la volonté de l'écrivain. En procédant ainsi, on a fait, avec le même fond, tantôt des histoires astronomiques, tantôt des symboles hermétiques, tantôt des théogonies, tantôt des histoires d'hommes, etc.

Jamais les hommes ne quittent un travail sans l'avoir terminé. Aussi, dans l'impossibilité d'ache-

ver celui-ci, comme il semblait devoir l'être, on s'est généralement arrêté aux deux idées suivantes, qui paraissaient dispenser de toute recherche ultérieure sur ces matières, ou qui, du moins, abrégeaient de beaucoup les recherches : la première fut que toutes ces traditions étaient purement imaginaires, et qu'elles se ressemblaient, jusqu'à un certain point, ou parce que leurs auteurs s'étaient copiés, ou parce que l'imagination humaine était la même partout; la seconde idée, celle qui eut le plus de faveur, fut que toutes ces traditions étaient l'écho altéré d'une vérité ancienne conservée dans le livre d'un seul peuple. Ces solutions pouvaient satisfaire le public, mais elles ne suffisaient pas aux érudits. En effet, d'abord comment supposer que des traditions extraites du sanctuaire des temples de chaque peuple, qui souvent formaient la base de toute légitimité, de toute sociabilité dans son sein, qui le faisaient nation, en un mot; comment supposer qu'elles ne fussent que des fables : ajoutez que, souvent, on y parle de faits, de contrées, etc., qui étaient évidemment inconnus à ceux qui en furent les vulgarisateurs. Ensuite, si ces légendes étaient toutes copiées sur un même et unique livre, quel était ce livre? Alors, il fallut discuter l'antiquité et l'authencité relative des livres qui nous restaient. Ainsi, les difficultés renaissaient, chaque fois qu'on voulait les résoudre.

Quant à nous, nous devions admettre que toutes ces traditions étaient vraies quant au fond, si ce n'était quant à la forme. Notre principale raison, pour penser ainsi, fut que, si ces écrits eussent été faux, ils ne seraient arrivés jusqu'à nous qu'escortés d'un cortège de négations ; tandis qu'il est certain, au contraire, qu'à l'époque où ils avaient été publiés, ils se trouvaient d'accord avec les vieilles croyances publiques, à tel point qu'ils furent adoptés avec amour par le fanatisme du temps : ils étaient donc véridiques, au moins, comme exposé d'un état social qui avait existé, et dont ils transformaient les traditions orales ou hiéroglyphiques, en langage moderne ou alphabétique. Nous nous étions, d'ailleurs, déjà démontré l'existence d'états sociaux antérieurs à ceux dont l'histoire est certaine. En Grèce, en Italie et dans l'Asie mineure, avant l'importation de l'alphabet et de l'architecture égyptienne, il avait existé des sociétés qui avaient laissé non-seulement des traditions, mais qui avaient, en quelque sorte, signé leur passage sur le sol, par de nombreux monumens. L'art, comme nous l'avons vu, étant toujours à nos yeux l'expression d'une pensée, nous trouvions que les ruines architecturales que chaque société avait laissées sur le terrain où elle avait vécu, parlaient aussi haut, aussi net, et plus positivement que la plus exacte de nos tables chronologiques. Il est vrai

que nous ne pouvions tirer de cet examen qu'une généralité; mais elle nous suffisait pour nous assurer que dans le fond de toutes ces traditions, négligées pour cause d'obscurité, il y avait une vérité qu'il fallait chercher. Il nous était, en effet, prouvé qu'avant le système des temples égyptiens et indous, il avait existé des formes de constructions religieuses toutes différentes, qui devaient par conséquent se rapporter à des dogmes et à des cultes tout autres. Nous savions même que sur le sol où avaient bâti les Égyptiens et les Indiens, d'autres peuples avaient aussi élevé des monumens à une autre croyance.

Il existe, aujourd'hui, vivantes sur le globe, de petites sociétés qui, dans les constructions qu'elles consacrent au culte, rappellent complètement les formes des monumens pélasgiques, celtiques, scythiques, etc., de l'ancien monde. Il y a trois siècles, l'Europe a visité au Mexique et au Pérou, de grandes sociétés qui avaient exprimé leur adoration religieuse sous des figurations analogues. Il était naturel de penser que l'étude des mœurs et de l'histoire de ces nations, nous donnerait la clef des mystères des annales primitives de notre continent. En conséquence, nous allâmes étudier les écrits des voyageurs. Nous avons rencontré une grande analogie entre les traditions de ces peuples demi-sauvages et les narrations

grecques, chaldéennes, celtiques, chinoises, etc.

Alors, nous avons été pleinement confirmé dans notre opinion sur la réalité et la valeur de la langue architecturale. Mais les traditions n'étaientpas aussi claires que les monumens. Les recueils des voyageurs modernes nous livraient des annales aussi fabuleuses, aussi obscures que celles même conservées par les premiers écrivains de notre vieux monde. Il ne paraissait pas qu'il y eût le moindre éclaircissement à en tirer. Si quelqu'un de nos lecteurs doute de ce que nous avançons ici, qu'il ferme notre livre, et qu'avant d'avoir lu ce qui va suivre, il étudie les origines dont il s'agit : il sera inévitablement conduit à répéter quelque chose de ce qu'avaient fait les savans, ses prédécesseurs; il fera de l'éclectisme.

Alors, nous avons enfin raisonné avec notre doctrine. Nous avons pensé que l'obscurité et les contradictions des chroniques primitives, n'étaient qu'apparentes; que ces défauts venaient, non pas de ce qu'elles contenaient, mais de ce qu'on n'avait su ni les interpréter, ni les lire; de telle sorte que, probablement, l'on en avait vu seulement le squelette, savoir : une sèche et aride nomenclature; pendant qu'on avait laissé, sans l'apercevoir, le sentiment qui en faisait l'âme. En effet, il avait dû en être ainsi : on ne peut jamais trouver quelque chose que l'on ne cherche pas; or, nos éru-

dits étaient constamment entrés dans cette étude avec une croyance de leur temps, pour trouver une solution sur quelque problème moderne de nature et d'origine. Ils avaient donc cherché, dans ces traditions, des choses qui n'y étaient pas, et ne devaient pas y être. Pour être plus heureux que nos prédécesseurs, il fallait évidemment sortir de la voie suivie jusqu'à ce jour, et procéder à l'étude de nos antiquités du point de vue d'une hypothèse nouvelle et qui ne fût relative qu'à elles-mêmes.

Si, pour trouver cette hypothèse, nous avions été réduit aux ressources de notre propre imagination, il est propable que nous n'eussions pas été plus habile que nos devanciers dans la même carrière. Mais, nous avons eu recours à une puissance qui leur manquait, à celle de la méthode sérielle qui pouvait nous donner mieux qu'une hypothèse, c'est-à-dire nous fournir une probabilité. Voici comment nous avons procédé.

Nous avons pris pour base de notre examen, pour titre de la série que nous voulions construire, la formule la plus apparente sous laquelle se résument les progrès généraux de l'humanité, celle de l'amélioration de la condition sociale des hommes. Ce choix étant fait, nous avons établi les termes de notre progression de la manière suivante :

Nous connaissons, parfaitement, deux âges logiques, intimement liés l'un à l'autre : toutes les

parties du mouvement social qui les compose, nous sont bien connues par l'histoire des nations qui en ont marqué les diverses époques. Ces deux âges logiques sont celui qui commence en Égypte, et se termine en Judée, en Grèce et à Rome; et l'âge chrétien, dont nous opérons la sixième époque. Si quelques doutes pouvaient encore aujourd'hui, après les belles recherches des dernières années, s'élever contre la caractérisation des premiers momens de l'âge Égyptien, nous invoquerions les temps analogues de la civilisation Indoue dont la plupart des livres sont parvenus jusqu'à nous. Passons donc sur ce qui est prouvé.

La formule sociale chrétienne dit : *Tous les hommes sont rachetés*; partant, tous les hommes sont frères et égaux.

La formule sociale égyptienne ou brahmanique disait : *Tous les hommes sont des anges déchus, qui expient sur terre une faute commise dans le ciel. Le degré de leur misère ici-bas, est mesuré sur la grandeur de leur faute là-haut.*

La différence de ces deux formules représente une différence de bien-être pour la masse des hommes, qu'il est facile d'apprécier. De la formule égyptienne à la formule chrétienne, il y a progrès évident et progrès immense.

Tels sont les deux termes généraux de la progression humaine qui nous sont connus; mainte-

nant, à l'aide de ces deux valeurs, il nous faut trouver le terme qui précède (1).

En raisonnant d'après les principes que nous avons exposés sur l'usage de la méthode sérielle, et en suivant une marche décroissante, nous trouvâmes que le terme cherché de la progression, le mot qui a précédé celui de l'âge égyptien, devait être celui-ci : *Il y a, sur la terre, des anges et des hommes;* en d'autres termes, des immortels et des mortels; en d'autres termes encore, des dieux et des hommes, des demi-dieux et des hommes,

(1) Il est, au travail dont nous exposons, ici, le procédé, une objection apparente, mais qui pourrait embarrasser quelques personnes, et à laquelle, à cause de cela, nous devons répondre.

En mathématique, il est établi qu'on ne peut trouver un terme inconnu, que lorsque trois termes, au moins, de la progression ont été donnés. On nous demandera donc, si c'est avec raison, que nous nous contentons de deux termes seulement de la progression humaine, pour établir la détermination du terme inconnu.

Nous répondrons qu'il n'en est pas ici, comme en mathématique : dans les questions qui appartiennent à cette science, on ne pourrait pas même reconnaître l'existence de la progression, si l'on ne possédait au moins les trois termes.

En histoire, au contraire, la progression est certaine : il suffit donc de deux termes pour mesurer le mouvement, et par conséquent pour prévoir; il en serait de même en mathématique, si l'on était toujours certain qu'il s'agit d'une progression.

des fils de Dieu et des hommes, ou enfin, des dieux mortels et des hommes. Cette formule, en effet, comparée, sous le point de vue de la condition sociale et commune des hommes, à la formule brahmanique, constitue une véritable décroissance ou une véritable rétrogradation ; de telle sorte que le passage d'un état où aurait existé la croyance d'une division de notre espèce en dieux mortels et en hommes, à celui où il a été enseigné que tous les hommes étaient des anges déchus, serait un grand progrès, un progrès presque égal à celui du passage de l'état de déchéance à l'état de rédemption. La formule des dieux mortels et des hommes, dont il s'agit, suppose, en effet, un état social tout différent de celui où, comme chez les Indiens, chaque classe est chargée d'un devoir vis-à-vis des autres ; elle suppose que les hommes viennent de diverses origines ; elle les met par suite en hostilité. Elle n'emporte pas, ainsi que celle qui y fut postérieure et comme conclusion d'une tendance logique intérieure régulièrement suivie, la réalisation d'une certaine égalité ; elle ne conclut, au contraire, qu'à la subalternisation despotique et absolue d'une classe d'hommes par une autre ; en un mot, tandis que la fin pratique du brahmanisme pouvait être le repos et l'immobilité, la fin pratique de celle-ci devait être la guerre, l'esclavage, l'agitation et le mouvement.

A peine cette hypothèse eut-elle été trouvée par nous, qu'elle se changea en une probabilité très forte. Il suffit d'un simple coup-d'œil sur les traditions primitives, dont font mention les auteurs classiques pour en apercevoir les motifs. Aussi a-t-elle été adoptée tout de suite par plusieurs écrivains étrangers à notre doctrine. En effet, tous les héros grecs ou troyens d'Homère, tous ses rois, tous ses pasteurs des peuples descendent des dieux. Toutes les traditions grecques primitives nous montrent les dieux de l'Olympe faisant leur habitation sur la terre; dans la guerre des dieux contre les Titans, c'est-à-dire, en langage celtique, contre les fils de la terre ou contre les géans, c'est-à-dire, en grec, encore contre les fils de la terre, ces dieux sont obligés de se réfugier en Égypte. Le prince, auquel les Romains rapportent leur origine, Enée, est fils d'une déesse. Les sénateurs romains se considéraient comme ayant quelque chose de divin; les empereurs s'appelaient *divi*. Enfin, dans les légendes rapportées par les mêmes auteurs classiques, on trouve partout qu'il y eut un âge occupé par le règne des dieux; puis, un âge où régnèrent les demi-dieux, et enfin, l'âge des hommes, etc. (1). Ainsi, sans sortir des connaissances que l'on puise dans les simples

(1) Voyez au reste, à cet égard, Boulland. *Essai d'hist. univers*. t. 2. lib. v., et Ott. *histoire ancienne*.

études universitaires, il est facile à chacun de reconnaître combien grande est la probabilité que nous avons posée. Mais elle cesse d'en être une et elle devient une certitude, lorsqu'on consulte l'ensemble des monumens qui nous sont restés de ces temps antiques, les livres d'Enoch et d'Africanus, conservés par G. Le Syncelle, la bibliothèque d'Apollodore, Hésiode, Diogène Laerce qui, dans une de ses biographies, fait mention d'une opinion professée sur les dieux mortels, les Eddas et la Voluspa, les vieilles légendes persanes, les noms même des tribus primitives ou d'une partie de celles qui, à diverses époques, firent invasion, soit dans l'empire romain, soit en Europe, etc. Presque toutes les dynasties tartares, dont d'Herbelot nous a donné l'histoire extraite des livres chinois, ont une origine divine. L'usage conservé dans l'Asie orientale d'accoler, au nom du monarque, des titres qui ne peuvent appartenir qu'à un Dieu, tire sa source de cette ancienne doctrine. La Bible même vient se joindre à tous ces témoignages; en un lieu, elle nous dit que les enfans de Dieu devinrent amoureux des filles des hommes; en un autre, elle nous montre Jacob luttant contre un ange ou un Dieu : il semble même que c'est à une croyance de ce genre qu'il savait encore subsister dans de vastes contrées sur la terre, que Jésus-Christ voulait répondre par une négation, lorsqu'il dit : « Vous êtes

tous fils d'un même père qui est Dieu. » En effet alors, tout le nord de l'Europe et de l'Asie et toute l'Amérique étaient habités par des peuples qui professaient cette maxime de division.

Aujourd'hui, même, il existe encore des exemplaires vivans de cette antique civilisation. Il semble que la Providence ait voulu les conserver pour que nous trouvions, touchant les révolutions qu'a subies l'humanité, des traces aussi certaines que celles laissées par les cataclysmes qui ont changé la surface du globe. Les Indiens nous présentent un modèle du monde qui a précédé le monde chrétien. Les peuplades de l'Océanie nous offrent celui du monde qui a précédé l'âge indien. Dans l'Archipel des Carolines orientales, à Ualan, la classe supérieure toute entière, la classe des chefs, les Pennemé ou Pen-Mai descendent d'un Dieu nommé Sitet-Nazuenziap. Dans l'Archipel des îles de la Société, selon le missionnaire Ellis, les familles royales descendent des Dieux. Le voyageur Cook, dans l'île de Bolabola, fut présenté à un vieillard auquel tout le peuple rendait les plus grands honneurs, et qui lui fut désigné comme le Dieu de cette île. Le même voyageur reçut, aux îles Sandwich, les honneurs divins. Aux îles Tonga, la famille des chefs suprêmes et religieux du pays, descend d'un Dieu ; elle se nomme Fata-Fai, mot qui, selon Cook, désigne le Dieu de la mer, etc., etc. Il ne peut donc

rester aucun doute sur l'existence d'un grand système de civilisation qui a peuplé toute la terre, et qui constitue un terme de progression antérieur au terme brahmanique ou égyptien.

Quel était le caractère général religieux et social de ce peuple? On ne peut l'établir que par voie d'induction, en extrayant des diverses doctrines, des légendes multipliées et des pratiques propres à ces peuples, ce qui paraît leur avoir été commun sous ces divers rapports. Il y avait sur la terre des dieux mortels et des hommes. Ces dieux mortels étaient des anges ou envoyés, des fils de Dieu, ou des enfans des dieux ; ce privilège se transmettait par voie de génération, pourvu que celle-ci ne fût pas souillée. Ils ne devaient se marier qu'avec leurs pareils, et de là l'usage très habituel de l'union du frère avec la sœur. Ces dieux étaient purs, et s'ils s'étaient conservés tels, à la fin de leur vie terrestre, leur âme qui était immortelle remontait au ciel d'où elle était descendue. Ces dieux formaient tantôt seulement des dynasties royales ou patriarcales, tantôt des tribus et des peuplades entières. Ainsi, parmi les peuples qui envahirent les Gaules au commencement du cinquième siècle de notre ère, il y avait une tribu qui s'attribuait l'épithète de divine ; c'étaient les Goths. Quant au reste de l'espèce humaine, quant aux hommes, ils étaient considérés soit comme fils du péché, soit comme

fils de la terre qui était alors envisagée comme coupable de quelque étrange adultère ou d'une vicieuse origine. Ils étaient chargés d'une souillure originelle; toute alliance avec eux était monstrueuse et criminelle. On les considérait même comme n'ayant pas d'âme. Les hommes de la dernière classe des serviteurs ou teous, disaient les Taïtiens à Cook, n'ont pas plus d'âme que les cochons et les chiens. Ainsi, les hommes étaient considérés par les dieux mortels comme de purs animaux qui devaient servir à leur usage, et qui étaient, ainsi que les bêtes, matière à propriété. Ils les exterminaient lorsqu'ils les trouvaient nuisibles; ils s'en nourrissaient même lorsqu'ils avaient faim. Tout étranger leur était suspect ou plutôt ennemi, uniquement parce qu'on ignorait son origine et sa généalogie. Tout étranger donc était accueilli par la défiance ou par une hostilité impitoyable. De là, après quelques siècles, une guerre sans fin entre toutes les tribus qui venaient à se rencontrer et qui ne connaissaient pas parfaitement leur parenté. Nulle croyance donc n'était plus propre à partager les hommes : d'abord, en deux classes incommunicables, l'une des maîtres auxquels l'immortalité était promise, qui jouissaient, comme d'un privilège, de la religion et de la moralité, l'autre d'esclaves dévoués à une vie purement terrestre, séparés de la religion, de la moralité et du mariage,

n'ayant, comme les bêtes, d'autre loi que la volonté de leurs maîtres. Elle les partageait ensuite en diverses tribus ou nations, *gentes*, par le seul fait de l'ignorance où elles étaient sur leur origine commune. Il y avait, d'ailleurs, un autre motif de division, c'était celui de l'hérésie et de l'impureté. Ainsi, l'alliance avec les filles des hommes était une tache d'impureté; pour la punir, on chassait le coupable avec toute sa race; et celui-ci allait alors fonder une nouvelle tribu. D'autrefois, c'était la question religieuse qui séparait les nations, et les brisait en fragmens qui se fuyaient les uns les autres, emportant chacun leurs dieux. De là, une hostilité vive et constante entre toutes ces tribus, qui les portait à s'écarter les unes des autres, qui ne permettait de sécurité à chacune d'elles qu'autant qu'elle voyait un désert entre elle et ses voisins; de là, cet axiôme de quelques peuples gaulois qui avaient pour principe de maintenir autour du sol où ils étaient assis, de vastes espaces inhabités: de là, des migrations constantes, et, dans les points où la mer présentait un obstacle infranchissable, ces flots successifs de populations qui venaient se superposer à celles qui y étaient déjà établies, ces oscillations incessantes dans les races dominatrices dont parlent les narrations relatives aux temps primitifs de la Grèce et de l'Italie. Un pareil état de choses, quelque étrange et quelque

redoutable qu'il nous paraisse, était cependant des mieux approprié pour amener la population de la surface entière du globe. En effet, chaque point habité devenant un point de répulsion, les points de répulsion croissant en nombre et se multipliant à mesure de la population, tous se repoussant et se déplaçant incessamment les uns les autres, il devait arriver, avec l'aide du temps, que l'écartement n'aurait un jour d'autres bornes que les limites de la terre. C'est, en effet, ce que nous prouvent l'histoire et les récits des voyageurs.

Il est difficile de deviner *à priori* quel fut le principe moral premier d'où les hommes tirèrent les conséquences théologiques et pratiques que l'on trouve dans l'âge dont nous venons de parler. Il est plus difficile encore de croire qu'un enseignement, venu directement de Dieu, ait pu contenir quelque chose de semblable au réglement qui gouverna ces sociétés; et cependant, comme toutes choses nous portent à considérer la civilisation qui les caractérisa comme un terme de la progression humaine, toutes choses nous portent également à admettre qu'elle fut, en principe, instituée par un acte d'intervention divine. Nous devons attribuer à des erreurs de logique commises par les hommes, les conséquences qui offensent notre sentiment, et à un souvenir de l'enseignement primitif, les vertus réelles d'abnégation de soi-même, d'amour de

famille, de dévouement à sa tribu et à sa race, de loyauté, d'obéissance et de courage, qui saisissent nos sympathies. Mais ces mérites moraux sont du nombre de ceux sans lesquels la vie sociale serait impossible, et que l'on rencontre dans toute société véritable. Nous n'y voyons rien qui nous indique quel fut le but d'activité proposé à cet âge.

Or, si après avoir épuisé les indications fournies par l'histoire profane, nous venons à chercher dans la Bible, nous y trouverons la solution de la double question qui nous est posée, savoir : la mention positive d'une intervention divine, et la formule générale du but d'activité proposé. Nous pourrons alors nous assurer qu'aucune des erreurs commises dans la poursuite de ce but, ne vient de Dieu, mais de l'interprétation ou de la désobéissance des hommes.

L'époque de la Genèse biblique, qui correspond au début de l'âge dont nous nous occupons, est celle de Noé. — Dieu, dit le livre saint, parla à Noé après le déluge. — Sous quelle forme, ou comment? Nous l'ignorons. Mais Dieu lui dit : « Croissez et multipliez-vous ; répandez-vous sur la surface de la terre, et remplissez-la. » Voilà, certainement, une formule aussi nette que nous pouvions la désirer, de la fonction qui fut accomplie dans l'âge que désormais, avec M. Boulland, nous appellerons *Noachique*. On ne nous objectera pas que

la période de l'histoire rapportée par Moïse, comme succédant à Noé, n'offre aucune ressemblance ou seulement des ressemblances affaiblies avec la vie propre aux tribus dont nous avons parlé; car, on y remarque une grande analogie. Noé a trois fils Sem, Cham et Japhet. Or, à peine l'enseignement a-t-il été donné et reçu, que Cham est rejeté par son père et ses frères, déclaré impur et maudit. On voit sortir de lui des tribus, dont les unes vont peupler la basse Égypte, d'autres l'Éthiopie, etc. L'histoire profane ne permet pas de douter de ces faits. Le nom que les Égyptiens donnaient à leurs rois était celui de *Mesèrè* ou *Mitsraim*, nom de l'un des fils de Cham, qui signifie fils du Soleil (1). En outre, ces mêmes Égyptiens appelaient leur pays *Chemi* et les Arabes le nomment encore *Misr*. Ce furent donc des Chemites que la civilisation brahmanique rencontra et qu'elle soumit d'abord. Quant à l'Éthiopie, elle fut désignée par les anciens sous l'expression de *Kousch*; les inscriptions hiéroglyphiques attribuent également aux Éthiopiens le nom de *Kôs*. Or, Kousch était, selon la Bible, le nom d'un des fils de Cham. Par ces seuls points de reconnaissance, il ne pourrait rester de doutes sur le genre de vie des enfans de Noé; car ces tribus chemites furent plus tard ren-

(1) Lenormand, *Introd. à l'hist. de l'Asie occidentale.*

contrées par la civilisation brahmanique, et donnèrent lieu à une tradition qui rappelle l'état social dont nous nous occupons. Mais, il est encore d'autres preuves. Japhet, l'un des fils de Noé, prit pour partage l'orient, l'occident et le nord. Or, son nom ou ceux de ses fils, sont restés dans les traditions propres aux populations mêmes dont la vie sociale a été précédemment examinée par nous. Il n'est personne qui ne se souvienne que les Grecs ont écrit que leur Prométhée était fils de Japhet. Le nom de Japhet a été conservé également dans la tradition italique ; on a dit que Janus était fils de Japhet ; ce nom se rencontre dans les légendes indiennes antérieures au brahmanisme, etc. Qu'à ces premières remarques on ajoute la vie, en quelque sorte errante, attribuée par la Genèse biblique aux tribus émanées de Noé, qu'on tienne compte des séparations et des dispersions dont l'existence de chaque race nous offre le tableau, que l'on explique, enfin, par les documens collatéraux, certains détails qui manquent dans le récit de Moïse, et l'on acquérera la parfaite certitude que ce fut bien par Noé, et par l'enseignement qu'il reçut, que commença l'âge et le terme de progression dont nous venons d'établir l'existence.

Tel était le point auquel nous nous étions arrêté dans notre première édition ; nous n'avions pas cru devoir reculer au-delà, dans le passé, confon-

dant ainsi les traditions qui se rapportent à des temps antérieurs au déluge avec celles qui y sont postérieures. Mais, plus tard, un nouvel examen des matériaux que nous possédions, nous conduisit à penser qu'il avait dû exister un terme de progression antécédent à l'âge noachique. Voici, en effet, quel était, sous le point de vue de l'organisation sociale de l'espèce humaine, la série que nous possédions : 1° Un âge dont le but avait été d'apprendre aux hommes le sentiment et le devoir de la tribu, de la race ou de la cité ; 2° Un âge dont le but avait été de leur donner le sentiment de l'unité sociale et l'idée de l'égalité, jointe à celle de la diversité des fonctions ; 3° Un dernier âge dont la fin paraissait être de constituer l'humanité toute entière en un seul corps, en une société unique, et comme une fonction associée par Dieu à l'œuvre de sa création. Or, dans cette série, il manquait un terme qui avait évidemment précédé l'âge de la tribu puisqu'on l'y trouvait compris, c'était celui de l'institution du simple état de famille et des moyens de conservation individuelle. D'un autre côté, il paraissait convenable de considérer le déluge comme un point de séparation entre deux périodes de temps différentes.

On ne manque pas, d'ailleurs, complètement de renseignemens sur les temps antérieurs au déluge. Outre les traditions bibliques, qui sont, sous tous

les rapports, les plus complètes, nous possédons la tradition phénicienne de Sanchoniatan, rapportée par Eusèbe, et les traditions chaldéennes de Berose, de Jules Africain et d'Alexandre Polyhistor, conservées par le Syncelle (1). Il est vrai que ces traditions ne s'accordent pas quant aux noms qu'elles attribuent aux générations ; mais elles sont unanimes quant à un fait beaucoup plus important ; c'est celui du nombre des générations (2). La différence que nous venons de remarquer, cessera de paraître une difficulté, si l'on veut bien observer que l'écriture n'existait pas encore à ces époques anciennes, que, par suite, la tradition fut orale et soumise à toutes les révolutions du langage. En outre, après avoir été conservée par transmission orale, elle le fut par voie hiéroglyphique : circonstance qui dût la rendre encore plus sujette aux variations de langage et d'appellations. S'il se trouvait, au contraire, que les noms des générations, dans les diverses versions, sont les mêmes, cette similitude, loin de prouver l'authenticité de l'histoire, démontrerait que les diverses traditions ont été copiées, dans un même livre et dans des temps très postérieurs ; elle en affaiblirait l'autorité, au lieu de

(1) Eusèbe, *de evangelica prep*. lib. 1. c. 6 et 7.—G. *Syncel. chronographia*.

(2) Voyez la table de ces concordances. De Brotonne. *Hist. de la filiation des peuples*. t. 1. p. 241.

l'accroître. Passons donc sur ces apparentes difficultés.

Les générations dont il s'agit sont au nombre de dix; et il y a ici de remarquable qu'en retranchant la dernière, celle de Noé, appelée par les Chaldéens, selon la traduction grecque, Xixuthrus ou Sissithrus, et par les Phéniciens Misor ou Sydic, c'est-à-dire, en retranchant la génération qui inaugura l'âge des dieux et des hommes, il en reste neuf, nombre correspondant à celui des époques que nous avons reconnues exister dans un âge logique ou un terme complet de progression. Or, dans ces générations, la plupart des noms sont significatifs; ils désignent ordinairement que celle qui le porte, s'est distinguée par une qualité ou une invention relative à la vie pratique de famille. Ainsi, selon Dom Calmet, *Caïn* veut dire possession; *Seth*, il a remplacé; *Henoch*, renouvellement. *Ici*, nous voyons la succession morale; ailleurs, nous trouverons la série pratique ou industrielle. En effet, dans la chronique phénicienne, la troisième génération invente le feu; la quatrième est composée d'hommes grands et superbes; la cinquième invente les maisons et les barques; la sixième invente la pêche et la chasse; la septième, le fer et la brique; la huitième, le champ, et, enfin, la neuvième, les villages et les parcs. Cette histoire nous présente une progression très régulière dans un

même système concernant la vie industrielle, ou la conservation individuelle. Il y a concordance trop parfaite entre cette tradition et la loi logique, pour que nous ne soyons pas persuadés de l'existence d'un âge antérieur au déluge.

Il est cependant possible d'opposer une objection à cette conclusion ; mais, comme nous allons le montrer, elle cède et s'efface devant un raisonnement très simple. On trouve, dans la Bible et dans quelques légendes collatérales, la mention du péché dont on s'était rendu coupable avant le déluge et qui attira la colère de Dieu. « Les fils ou les anges de Dieu, disent ces traditions, devinrent amoureux des filles des hommes, et engendrèrent avec elles une race perverse, puissante par les forces du corps, et qui commettait toutes sortes de crimes (1). » Or, il semble, au premier coup-d'œil, qu'il y ait à déduire de cette narration, que les temps antérieurs au déluge n'ont point différé de ceux qui le suivirent, et ont formé, avec eux, un seul et même âge logique, dans lequel le rôle de Noé fut seulement celui d'un réformateur. Telle était, en effet, mon opinion, lorsque je mis au jour la première édition de ce livre. Mais nous avons réfléchi que les mœurs assignées à ces hommes antédiluviens, étaient plutôt fictives que réelles. Il nous

(1) On trouve cette tradition dans la Bible, dans le livre d'Hénoc, et dans le Berose d'Annius, etc.

a semblé que des narrateurs, appartenant à un autre âge, voulant donner à leurs contemporains l'idée des crimes de cette race perverse, lui avaient, comme cela arrive ordinairement, attribué les actions que, de leur temps, on considérait comme les plus coupables et les plus odieuses. Il nous a paru peu probable qu'ils pussent avoir une notion exacte sur l'espèce de crimes qui étaient possibles dans une époque dont ils ne connaissaient pas la morale. Nous avons pensé, enfin, que cette transposition des habitudes du temps où nous vivons, à un *temps* dont nous sommes éloignés, est quelque chose de si naturel et de si commun, même de nos jours, que nous n'avons point hésité à croire qu'en cette circonstance, la même faute avait été commise, et nous avons, en conséquence, passé sur la difficulté qui nous avait arrêté d'abord. Il faut ajouter qu'il nous semblait tout-à-fait improbable qu'un événement aussi grave que le déluge et l'événement plus grave encore d'une intervention divine vis-à-vis de Noé, n'eussent eu d'autres résultats et d'autres conséquences que de ramener l'espèce humaine à son point de départ, et de la rétablir dans un état dont elle avait suffisamment expérimenté le bien et le mal.

Il nous reste à écarter une autre objection qui, il est vrai, ne concerne pas notre manière de voir sur l'époque antédiluvienne ou adamique, mais

qui s'adresse en général à toutes les traditions qui comprennent, sous le nom d'un seul individu, des périodes de temps considérables. On admet avec peine en général et souvent on n'admet pas du tout que la durée de la vie humaine ait pu se prolonger pendant plusieurs siècles. Nous ferons observer d'abord que la durée de la vie des hommes est aujourd'hui extrêmement restreinte par l'effet de la misère chez les uns et du luxe ou du vice chez les autres. La durée de la vie chez les animaux occupe cinq fois, ou le plus souvent sept et neuf fois le nombre d'années qu'ils ont mis à atteindre la puberté ; quelquefois même elle le dépasse de beaucoup. Or, on est en droit de déduire de cette observation, que chez les hommes elle est aujourd'hui la moindre possible. Mais si cette remarque prouve que la vie des hommes a pu être beaucoup plus longue qu'elle ne l'est aujourd'hui, elle ne démontre pas qu'elle ait jamais dû être aussi étendue qu'on le suppose dans l'histoire antédiluvienne. On a résolu cette difficulté par une proposition très simple et que nous ne voyons aucune raison de rejeter, car elle n'attaque ni la lettre ni l'esprit de nos livres sacrés. Au contraire, elle en facilite l'intelligence et l'acceptation. On a proposé de considérer tous ces noms primitifs, qui comprennent une suite de plusieurs siècles, de les considérer, dis-je, comme de simples per-

sonnifications d'un système de pensées ou d'actions opérées d'ailleurs par plusieurs hommes, c'est-à-dire, comme représentant, sous une appellation individuelle, suivant les circonstances, soit une dynastie, soit une race ou une nation, soit une institution ou une doctrine. Fourmont considère les noms des générations rapportées dans les livres cités, comme ceux des hommes qui se distinguèrent par une invention ou un service rendu. A cause de cela, ces noms devinrent quelquefois ceux des choses que ces hommes inventèrent et d'autres fois celui du temps qui s'écoula après eux, jusqu'au moment où une nouvelle découverte vint substituer un titre nouveau au titre ancien. Quoi qu'il en soit, ces théories ôtent tout prétexte à l'incrédulité; et si néanmoins il était vrai qu'elles fussent inexactes, il arrivera qu'elles disparaîtront naturellement le jour où les difficultés auxquelles elles répondent, auront été résolues par une autre voie, le jour où ni l'incrédulité, ni l'impossibilité de croire n'existeront plus; car, nous le répétons, elles ne changent point la lettre de la tradition; elles n'en offensent point l'esprit.

Nous n'avons point, à l'égard de l'âge antédiluvien, à nous enquérir de la révélation qui en fut le point de départ et le principe. C'est celle même qui suivit la création de l'homme et dont il a été traité précédemment; c'est celle qui prouve toutes les

autres. Mais nous avons à rechercher quelle fut la morale de cet âge. La Bible nous en fait connaître les préceptes généraux. L'homme possédait sa femme comme il possédait son propre corps ; elle était l'os de ses os et la chair de sa chair. L'homme devait quitter son père et sa mère pour s'attacher à une femme. La femme possédait ses enfans. Les hommes étaient soumis au devoir du travail ; ils devaient se couvrir de vêtemens ; ils devaient respecter la vie de leurs semblables. Le meurtre de l'homme par l'homme était un crime. L'homme enfin devait faire oblation de ses biens à Dieu. Tels sont les réglemens moraux qui nous paraissent explicitement ou implicitement indiqués dans les quatre premiers chapitres de la Genèse de Moïse.

Tous ces préceptes concluent évidemment à la vie de famille et à fonder dans l'homme les habitudes et les passions nécessaires à un état, sans lequel nulle société d'un ordre plus compliqué et plus élevé ne pourrait exister. Rien n'est plus propre à nous faire réfléchir sur l'immense valeur des liens de famille, ainsi que sur la gravité des devoirs qui en forment les fondemens, le mariage, la paternité, la maternité, la fidélité conjugale, l'obéissance et l'éducation des enfans ! Lorsque l'on voit qu'il a fallu tant de siècles pour convertir ces devoirs en habitudes et les incarner en quelque sorte en nous-même, l'on s'indigne contre la légè-

reté de quelques écrivains modernes qui ont proposé de remplacer le mariage par une promiscuité pareille à celle des bêtes. L'on s'irrite encore plus de leur outrecuidance à l'égard des enseignemens de l'histoire que l'on ne s'étonne de leur ignorance profonde des choses sociales !

La vie de famille est essentiellement celle de la conservation de l'individu et de l'espèce ; et ce sont, en effet, comme nous l'avons vu, les œuvres qui se rapportent à ces deux genres de conservation qui caractérisèrent les événemens de cet âge. Mais est-il possible aux hommes de subsister dans le seul état de famille ? Cette espèce de société est évidemment la plus faible et sous mille rapports, la moins puissante de toutes ; cet état ne permet d'entreprendre aucune œuvre commune et par suite rien de grand, ni rien de fort. Cependant on conçoit sans peine qu'il ait pu suffire aux premiers développemens de l'humanité, surtout sur un sol semblable au sol primitif qui offrait d'immenses espaces libres et des richesses alimentaires nombreuses. Cet état, d'ailleurs, n'était point définitif pour l'espèce humaine ; il constituait son premier pas, la première éducation qui lui était nécessaire pour parvenir à de plus hautes destinées. Au reste, il existe actuellement sur la terre un exemple qui prouve que la vie de famille peut suffire pour conserver l'espèce humaine et une cer-

taine tradition même au sein d'une nature marâtre et rebelle. On la trouve, en effet, encore subsistante dans les contrées les plus misérables du globe, dans le Groënland (1). Ainsi, toutes les difficultés étant écartées, même y compris celle de la possibilité, nous avons dû admettre un terme de progression antérieur à l'âge noachique, un terme qui fut le premier pas de l'humanité dans la voie du progrès et que nous appellerons l'âge adamique.

Nous voici arrivé à la fin de cette assez longue recherche. Nous avons trouvé, pour résultat, quatre termes de progression, dont l'un est encore en voie d'exécution, c'est-à-dire, en commençant avec l'espèce humaine, l'âge adamique, l'âge noachique, l'âge brahmanique (égyptien ou indien), et l'âge chrétien. Nous avons trouvé qu'il y avait eu quatre interventions divines ou quatre révélations; dont deux devaient être considérées comme des incarnations (la première était probablement semblable à celle de Jésus) (2), et les deux moyennes comme des inspirations (plusieurs Pères de l'Église hésitent sur la question de savoir si ce fut Dieu lui-même qui parla aux patriarches, ou ses anges).

On remarquera que parmi ces révélations nous

(1) Voyez les narrations de Crantz. *Histoire générale des voyages.*

(2) *Omnia per ipsum facta sunt.* Evang. de S. Jean.

n'avons point fait mention de celle de Moïse ; et il nous reste à donner les motifs de ce silence. La communication qui inspira Moïse, n'offre point les mêmes caractères que les révélations dont nous avons parlé plus haut ; elle était relative à un seul peuple, et elle ne devait en quelque sorte acquérir autorité aux yeux de tous les hommes, qu'après avoir été sanctifiée par Jésus-Christ. Elle ne semble pas avoir été destinée à exercer immédiatement une influence universelle. Aussi doit-on séparer l'histoire du peuple juif de l'histoire générale. C'est une nation à part qui n'est réellement entrée en contact avec le reste du monde que parce que c'est de son sang qu'est sorti le Sauveur. Elle descend sans doute, par une filiation continue, de ceux qui, jusqu'à un certain point, exercèrent le droit d'aînesse dans l'espèce humaine. Mais pendant longtemps, Israel n'exista en quelque sorte que virtuellement dans la race qui devait l'engendrer. Les Hébreux devinrent un peuple très tard, et ils le devinrent par Moïse. Lorsqu'on étudie les révolutions intérieures de leur état social, on y rencontre des phénomènes analogues, quant aux formes et quant à l'ordre de succession, à ceux de toute autre société ; mais on n'y trouve aucun événement qui ait acquis quelque retentissement extérieur et dont les effets se soient propagés au dehors. Il faut donc, nous le répétons, consi-

dérer ce qui est relatif à cette nation comme appartenant entièrement à l'histoire religieuse ; et nous disons ceci pour les catholiques qui nous lisent. Ce point de vue, qui est en définitive le plus juste, est aussi celui qui prête le plus à faire ressortir la destination toute providentielle et la conservation merveilleuse de ce petit peuple créé en quelque sorte pour être le sanctuaire de la tradition, pour la garder et la transmettre au puissant empire des chrétiens, et pour voir sortir de son sang le maître que l'univers devait adorer. Si l'on quitte ce point de vue, on rentre forcément dans les habitudes de l'histoire profane; on est contraint de se soumettre à la loi des filiations vulgaires. Alors Moïse devient un prêtre égyptien, comme l'a dit Manethon, ou seulement un homme instruit de toute la science des prêtres de Memphis, qui se met à la tête d'une tribu de révoltés, les entraîne à sa suite à travers le désert, qui les discipline et en fait un peuple ; Moïse est un simple réformateur. Or, cette proposition ne serait pas exacte; car, quoiqu'il y eut chez les Hébreux beaucoup de choses qui rappelaient leur séjour sur la terre étrangère, il y en avait un plus grand nombre qui n'y avaient aucun rapport. Ils n'avaient pas sur le péché originel la même doctrine que les Égyptiens; ils ne furent pas soumis, comme eux, à une classification universelle par castes, etc. On trouve d'ailleurs

dans les écrits de leur législateur tout ce qui est nécessaire pour prouver qu'il ne copia le peuple étranger que dans les choses secondaires, lorsqu'il y était forcé. Si ses lois et ses livres n'avaient été qu'une vulgarisation de la science sacrée des prêtres de l'Egypte, nous le saurions certainement. Cette contrée avait excité, à un si haut point, la curiosité de la Grèce; les auteurs de ce pays en ont si souvent parlé, qu'il n'est pas supposable qu'ils eussent manqué de nous rapporter certaines narrations contenues dans les livres de Moïse, si les Égyptiens en avaient eu connaissance; ils n'eussent surtout pas manqué de rapporter celle dont nous allons parler qui était, plus que toute autre, de nature à frapper leur imagination.

Il y a, dans la Genèse biblique, un récit qui est un perpétuel miracle, et qui est propre, plus que tout autre, à nous prouver non-seulement *que le* législateur des Hébreux ne fut point un copiste des Égyptiens, mais encore qu'il fut divinement inspiré. C'est l'histoire des six jours de la création. Comment eût-il été possible qu'un homme, n'ayant d'autre aide que lui-même, dans le temps où il vivait, placé au contact des croyances qui couraient sur la création et dont nous pouvons nous faire une idée d'après les Genèses reçues sur les bords du Nil et en Chaldée, sur les rives du Gange, etc., comment eût-il été possible qu'il imaginât une

vérité que toutes nos sciences modernes n'auraient jamais trouvée sans lui. Ce seul fait, selon nous, suffit pour prouver que Moïse fut divinement inspiré.

Nous sommes donc en droit, en considérant l'ensemble de ce qui est relatif à l'histoire des Juifs, d'envisager ce peuple comme providentiellement institué pour former le sol traditionnel où devait naître le Sauveur; et nous devons regarder son histoire comme un fait religieux, qui mérite d'être étudié à part du reste de la tradition humaine. Nous bornerons là ces observations qui sont beaucoup trop abrégées pour ramener la foi chrétienne chez les incrédules, et beaucoup trop longues pour ceux qui la possèdent.

CHAPITRE V.

DE LA FILIATION DES PEUPLES.

But de ce genre d'études. — Des moyens par lesquels on établit la généalogie des peuples. — De la généalogie morale ou ethnographique. — Elle constitue le plus puissant moyen pour établir la filiation. — De la linguistique et de la philologie. — Elles prouvent que toutes les langues sortent d'une source commune. — Les langues sont modifiées par le génie des peuples. — Solution d'une difficulté relative aux langues sémitiques et indogermaniques.—De la chronologie.—Incertitude de ce moyen quand on remonte à une certaine antiquité. — Valeur de la chronologie morale.—Des ressemblances physiques entre les peuples. — Incertitude de ce moyen. — D'une question concernant le rapport de filiation entre le deuxième et le troisième âge de progression.— Solution de cette question.

L'étude de la filiation des peuples, est une des faces du problème génésiaque; de plus, elle constitue le moyen d'opérer la vérification du système de classification que nous venons d'exposer. A ce double titre, elle est du nombre des questions dont nous devons traiter dans ce livre. Malheureusement, l'espace nous manque pour en parler d'une

manière convenable. Elle est, en effet, assez étendue pour fournir la matière de plusieurs volumes. Aussi, serons-nous obligés de borner notre examen à l'énonciation de quelques généralités dont il est indispensable de faire mention.

Nous avons prouvé, dans les chapitres précédens, que l'espèce humaine toute entière était sortie d'une même souche ou d'une même famille primitive. Le but des études sur la filiation des peuples doit donc consister à démontrer comment, en partant d'un même point géographique, l'espèce humaine est parvenue à occuper toute la surface du globe, comment elle est arrivée à présenter toutes les différences sociales et physiques que l'histoire signale dans ses divers embranchemens, comment d'une seule langue primitive elle en a formé plusieurs, comment enfin les divers enseignemens moraux se sont propagés dans son sein et quelles routes ils ont suivis. Le but des recherches sur la filiation est, en définitive, de ramener toutes les traditions à une seule. Un grand nombre de savans se sont proposé ce travail; et quoique partant de points de vue divers et souvent purement hypothétiques, ils ont réussi tous à atteindre une unité plus ou moins parfaite, c'est-à-dire d'autant plus achevée que leur point de vue était plus général. D'autres savans, par hostilité contre la tradition religieuse ou biblique, ont travaillé dans un sens contraire. Leurs

efforts, cependant, ont conclu au même résultat, savoir, de rendre plus ou moins évidente, l'unité qui existe réellement. Il est arrivé ici ce que nous avons remarqué en géologie : c'est que les recherches critiques ont eu, pour conséquence finale, de démontrer le fait que l'on avait d'abord mis en doute.

En effet, la démonstration des relations généalogiques d'un peuple à un autre, repose sur la détermination d'un certain nombre de caractères ou de faits, dont la réunion ou le concours, en une même solution, ne laissent pas de place à la moindre incertitude, et forcent même l'incrédulité la plus robuste ; car ces faits et ces caractères sont tels qu'il n'est pas permis, sans mauvaise foi, de ne pas en apercevoir la portée. Nous allons énumérer les plus généraux.

Pour montrer le rapport de la filiation d'un peuple à un autre, il faut, d'abord, faire voir qu'il y a eu une relation morale et ethnographique positive. Il faut de plus, dans notre doctrine, déterminer le synchronisme logique ou l'ordre de génération logique. Les moyens que l'on possède pour caractériser ces relations, sont nombreux ; ce sont la doctrine morale, la doctrine théologique, la science, l'art, le système d'action, la tendance, en un mot, le but d'activité tout entier. Il est facile de reconnaître que, lorsque tous ces modes d'activité

ont pu être consultés, et ont répondu de la même manière, il y a une certitude acquise sur la filiation. L'étude des relations morales suffit donc à elle seule, pour résoudre la question de généalogie. Cependant, ce n'est pas l'unique preuve que l'on puisse invoquer; il en est d'autres moins assurées sans doute, mais qui ont une grande valeur.

Une autre voie, pour découvrir la filiation des peuples, est celle de la relation du langage, c'est-à-dire la linguistique, la philologie et tout ce qui s'y rattache, tel que le système de numération, d'écriture, etc. Il est évident en effet que l'analogie du langage (nous ne disons pas la similitude, car celle-ci n'existe pas quelquefois même dans une seule nation); il est évident, dis-je, que l'analogie du langage prouve l'identité d'origine. Cependant, de ce que les langues diffèrent, il n'y a pas à en conclure que des peuples ne soient point engendrés les uns des autres, à la même civilisation et dans la même loi morale. Ainsi, en Europe, aujourd'hui, il est évident qu'il serait absurde de conclure de ce que les diverses nations parlent des langues différentes, qu'ils n'appartiennent pas à la même civilisation, la civilisation chrétienne, et que la France ne soit pas la mère de cette civilisation pour la plus grande partie de ces peuples. Ainsi, quand il s'agit de filiation, le caractère du langage offre cette particularité, qu'il prouve toujours l'i-

dentité d'origine lorsqu'il est le même, et qu'il ne prouve rien contre cette identité lorsqu'il diffère.

Lorsque dans des temps fort reculés sur lesquels on ne possède que des traditions obscures ou rares, on trouve plusieurs peuples ayant à peu près la même civilisation, parlant la même langue, présentant enfin un même synchronisme logique, au moins en apparence ; il est quelquefois difficile de dire quel fut, parmi ces peuples, le père de tous les autres. Il est à remarquer, au reste, que, dans ces circonstances, la question d'antériorité est toujours d'une faible importance au point de vue général de l'histoire. Quoi qu'il en soit, il y a des moyens pour la résoudre ; les premiers et les plus caractéristiques se tirent du mode d'activité de chaque peuple. On peut par exemple prononcer, avec certitude, que celui où prédomine le point de vue moral, est aussi celui qui a précédé tous les autres. En outre, on peut invoquer la relation avec les populations appartenant à un âge antérieur ; et enfin la relation géographique. Dans la relation avec l'âge antérieur, celui-là doit être considéré comme arrivé le plus tard à la civilisation dont on s'occupe, qui conserve soit dans le langage, soit dans ses pratiques, soit dans sa constitution plus de traces de cet âge. Quant aux rapports géographiques, c'est la centralité de la position qui décide de l'antériorité, etc.

Outre l'utilité de la linguistique, pour établir les parentés des peuples lorsqu'on en combine les résultats avec les conséquences déduites des autres moyens de vérification, la philologie a produit une conclusion des plus importantes et que nous ne pouvons passer sous silence. Elle a prouvé que toutes les langues existantes pouvaient être dérivées jusqu'à un certain point les unes des autres, ou, en d'autres termes, qu'elles sortaient toutes d'une source commune. Il faut certainement se garder d'admettre toutes les hypothèses qu'on s'est permises dans ce sujet, quoiqu'il n'en soit pas une seule qui ne tourne au profit de la conclusion dont nous venons de parler. La philologie, comme toute science, a eu des commencemens faibles; elle a été ensuite successivement perfectionnée et rendue plus précise. Elle n'est plus aujourd'hui, comme elle le fut, complètement dépourvue de principes et de règles. On a déterminé quels étaient les sons vocaux qui s'altéraient les plus facilement, ainsi que les diverses transformations que chacun d'eux devait fournir (1). On a reconnu quels étaient dans une langue les parties variables. C'est la grammaire; c'est la phraséologie ou la syntaxe, c'est-à-

(1) Voyez les *Principes de l'étude comparative des langues*, par M. de Merian; ouvrage très court et très propre à donner une idée des procédés usités dans ce genre de recherches.

dire, tout ce qui sert à établir les relations vocales et logiques des mots entre eux. La syntaxe, en effet, est le fait où se marque le mieux et le plus rapidement le génie de chaque nation. On pourrait presque dire que les peuples diffèrent comme les syntaxes. Ainsi, comparez le génie français et le génie anglais ; comparez également leurs syntaxes, et vous y trouverez des différences qui ne sont pas moindres que celles des tendances morales ; et, cependant, c'est surtout de la France que l'Angleterre a reçu, et sa langue et sa civilisation.

Cependant, ce serait une erreur de vouloir prouver un rapport de civilisation par l'unique rapport du langage. Ainsi, par exemple, il paraît qu'il y a beaucoup plus de rapports entre le teuton et le sanskrit qu'il n'y en a entre le teuton et le celte, et qu'il y a également beaucoup plus de rapports entre le grec, le latin et le teuton, qu'il n'y en a entre le grec et le celte. Cependant il y a analogie, quant à la civilisation entre les Celtes et les Teutons, et il n'y en a point entre ces peuples et les Indiens. Les Celtes et les Teutons appartenaient au second âge ; les Indiens appartiennent au troisième. Il en est de même quant à la seconde espèce de rapports. En effet, si on consulte les origines de la Grèce et de l'Italie, on voit que la population primitive de ces deux contrées, comme celle des rives du Danube et de l'Espagne, était une population cel-

tique. C'est un fait à peu près unanimement reconnu aujourd'hui. On a prouvé que les noms primitifs de lieux, de peuples, etc., étaient tous significatifs en langage celtique (1).

Au reste, il y a également des rapports très grands entre le celte et le sanskrit (2). Toutes ces conformités prouvent surtout le grand fait général que nous avons déjà énoncé, savoir : celui d'un langage unique et primitif diversement altéré dans ce que l'on pourrait appeler ses migrations à travers tant de peuples doués de mœurs et de génies divers.

Nous devons faire mention, en ce lieu, d'une difficulté apparente qui pourrait arrêter quelques personnes. Plusieurs philologues ont enseigné qu'il y avait une différence propre à constituer en quelque sorte des espèces, entre la famille des langues dites sémitiques et celle des langues dites Iapétiques ou indo-germaniques, c'est-à-dire, entre la famille des langues arabe, chaldéenne, hébraïque, phénicienne, égyptienne ou cophte, et la famille des langues sanskrite, zend, celtique, grecque, ro-

(1) Botidoux. Des Celtes antérieurement aux temps historiques. Voyez en outre les ouvrages de Pelloutier et du P. Pezron.

(2) Voyez de Brotonne. *Histoire de la filiation des peuples.* Le système exposé dans cet ouvrage, nous paraît rendre parfaitement compte des différences et des rapports que nous venons de signaler.

maine, germanique et slave. Cette différence consiste, selon eux : 1° dans la construction grammaticale ; 2° dans la manière d'écrire, les peuples appartenant à la première famille, écrivant de droite à gauche, et les autres écrivant de gauche à droite; 3° enfin, dans les racines, les unes étant monosyllabiques et les autres trilittérales ou dissyllabiques. Ces philologues paraissent s'être trop occupés des dissemblances et pas assez des similitudes. En effet, en examinant successivement les divers caractères sur lesquels ils fondent cette division, on trouve qu'ils sont insuffisans et qu'ils ne peuvent contre-balancer les inductions qui ressortent naturellement des similitudes que l'on a reconnues, non pas dans les racines, mais dans les mots eux-mêmes. Nous avons déjà montré par des exemples modernes, que l'on n'est en droit de rien conclure, quant à la diversité d'origine, des différences observées dans la construction grammaticale, celle-ci étant un effet du génie particulier et de la civilisation des peuples. La manière d'écrire ne prouve pas davantage. L'invention de l'écriture phonétique a été certainement postérieure à la séparation des familles sémitiques et Iapétique ; il est donc tout simple qu'ayant été inventées séparément, ces deux types d'écritures aient été différens ; et ces différences de types ont dû sans doute contribuer grandement à la formation des systèmes littéraux que l'on

remarque dans les racines, si elles n'en sont pas même l'unique cause. Au reste, MM. de Merian Klaproth et Adelung ont très bien prouvé que la division en langues à racines monosyllabiques, et en langues à racines disyllabiques, n'était nullement justifiée, en démontrant, en définitive, que l'institution trisyllabique tenait à la manière dont les Sémites avaient conçu la construction de leurs radicaux, de telle sorte que si l'on tente de ramener cette construction à la forme littérale usitée dans le sanskrit, on trouve que les langues sémitiques sont aussi monosyllabiques que les langues indo-germaniques. Cette considération est confirmée par un fait grave : c'est que l'ancienne langue égyptienne que les philologues rapportent unanimement à la famille sémitique, est également unanimement reconnue monosyllabique dans les radicaux. Enfin, une multitude de mots communs aux langues des deux familles, prouvent qu'elles sortent d'une souche commune antérieure à la formation des caractères qui les distinguent et qui furent en effet le produit des civilisations et des sociétés diverses qui distinguèrent les Asiatiques orientaux des Asiatiques occidentaux.

Dans l'ordre des moyens propres à établir les filiations, après les rapports de langage, viennent les rapports chronologiques.

La chronologie n'offre quelque régularité et par

suite une suffisante certitude qu'à partir de quelques siècles avant J.-C. La première Olympiade ne commence que 776 ans avant notre ère moderne; tout est douteux chez les Romains pendant encore plus de 200 ans après, etc. On a, sans doute, essayé de reculer au-delà; mais là le terrain cesse d'être solide; l'hypothèse commence et avec elle le désaccord des savans. Leurs efforts réunis n'ont pas réussi à étendre la probabilité au-delà de dix-neuf siècles avant J.-C.; encore n'est-on parvenu à cet arrangement, qui a été accepté plus par fatigue que par conviction, qu'à l'aide d'une multitude de suppositions et de calculs souvent plus ingénieux qu'acceptables. Ces classifications chronologiques si péniblement élaborées ne sont d'ailleurs applicables qu'à quelques nations occidentales, c'est-à-dire à la plus petite partie du monde. En définitive, quiconque voudra s'enquérir de l'état où en est la science sur ce sujet, acquerra la preuve de ses nombreuses incertitudes; il n'y recueillera lui-même que le doute, en voyant qu'aujourd'hui, comme autrefois, elle est encore occupée des mêmes débats et qu'elle tourne dans un cercle de difficultés qui semblent presque insolubles.

Mais s'il est difficile souvent et quelquefois impossible de fixer rigoureusement la date des événemens, il n'en résulte pas cependant que l'on perde toute notion sur les rapports d'antériorité et

de postériorité. Ceux-ci restent encore évidens et d'autres signes servent à en rétablir la filiation ; car, parmi ces signes, il en est qui sont toujours visibles et qui ne peuvent manquer : ce sont les rapports moraux ou de civilisation dont nous avons parlé plus haut. Ce dernier moyen de détermination est, d'ailleurs, selon nous, en toutes circonstances, le plus assuré. C'est en en faisant un usage convenable que l'on a ramené à des proportions raisonnables, les chronologies fabuleuses des Égyptiens, des Chaldéens, des Indiens et des Chinois, et que l'on a répondu à l'incrédulité qui en avait fait un argument contre la chronologie biblique. On a trouvé dans la théologie et les usages scientifiques de ces peuples le secret de leurs exagérations chronologiques ; on a prouvé qu'elles étaient purement mythologiques; on a fait plus encore : à l'aide d'une méthode commune applicable à toutes ces chronologies, on a réussi à les ramener à un état de synchronisme avec les autres traditions (1).

Il nous reste à parler d'un dernier caractère proposé pour reconnaître la filiation ; c'est celui qui résulterait du rapport anthropologique, c'est-à-dire, de la ressemblance physique existante entre les individus composant deux nations différentes. Mais ce moyen, suivant nous, est absolument sans

(1) De Brotonne. Ouvrage cité.

valeur. Il ne peut obtenir quelque confiance que chez les historiens qui sont encore persuadés que les races forment des types invariables et indestructibles. Or, nous avons démontré la fausseté de cette doctrine dans un chapitre précédent. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet; il nous suffira de rappeler quelques-uns des principes admis à cet égard en histoire naturelle, principes dont la justesse est chaque jour démontrée par l'observation. D'après ces principes, on est forcé de reconnaître que la formation, dans l'espèce, de la variété transmissible par voie de génération, que l'on désigne sous le nom de race, est un effet combiné du climat, de l'alimentation et des mœurs. On a remarqué, en outre, que les différences sont d'autant plus grandes que le climat et les mœurs sont plus distincts. Enfin, il est établi que les espèces subissent d'autant plus rapidement l'action du climat, qu'elles possèdent moins de moyens pour y résister. Ainsi, les animaux sont rapidement modifiés ; mais l'homme l'est plus lentement et d'autant moins vite qu'il possède plus de moyens artificiels pour se garantir. Ainsi, moins il sera avancé dans la carrière de la civilisation, plus il prendra rapidement, sous les influences dont il s'agit, le caractère d'une race spéciale. Nous aurons bientôt encore occasion de revenir sur ce sujet, en traitant la question du péché originel.

Nous terminerons ce chapitre par une question de filiation générale qui pourrait se présenter un jour à nos lecteurs et que nous avons plusieurs fois débattue avec nous-mêmes. Nous nous sommes demandé : s'il ne serait pas possible que le but d'activité du second âge (celui des dieux mortels, ou des anges terrestres) et le but d'activité du troisième âge (celui des anges déchus), ne fussent que des déductions théologiques différentes d'un même principe moral, le principe de l'expiation ; déductions qui auraient engendré des systèmes sociaux dissemblables comme les doctrines théologiques elles-mêmes ? Cette hypothèse, d'ailleurs, ne choque en rien le principe du progrès ; elle n'en changerait même point l'historique. Il nous était donc permis de la poser. Ajoutez que l'on conçoit sans peine que l'expiation étant enseignée à titre de devoir comme moyen de se racheter d'un péché originel dont la nature était d'ailleurs restée inconnue, certains théologiens aient pu, pour en expliquer les motifs, recourir à l'hypothèse d'une faute commise par les hommes avant leur naissance charnelle, et en conclure qu'ils sont des anges déchus appelés sur terre pour se racheter, etc. ; tandis que, pour expliquer le même devoir, d'autres théologiens concluaient que tous les hommes étaient impurs, et livrés entièrement à la mort, à l'exception de certaines races privilégiées douées

d'une grâce spéciale de pureté, et qu'à cause de cela ils appelèrent enfans des dieux ou anges de Dieu. On peut, en un mot, d'une même origine, déduire, avec quelque apparence de logique, les deux systèmes différens; mais on ne peut faire plus. Il faut même pour que cette supposition soutienne un moment l'examen, qu'on oublie tous les autres caractères par lesquels les deux âges diffèrent, pour ne voir que la formule d'un seul devoir. En effet, on la trouve inadmissible aussitôt qu'on examine les autres tendances morales; il suffit même d'en regarder une seule pour en comprendre l'impropriété. Ainsi, on voit dans le second âge que la tendance générale est de s'étendre et de se multiplier dans tous les sens; tandis que dans le troisième, c'est particulièrement de s'asseoir sur le sol. Alors la multiplication est si peu le but principal, que le célibat est permis ou même honoré et que l'on met ordre aux excès de population par divers moyens quelquefois barbares. Le sol est souvent considéré comme sacré; et les migrations hors d'un certain territoire sont envisagées presque comme des crimes. D'un autre côté, l'histoire relative à la filiation des populations appartenant aux deux âges, répond à la question, directement par la négative. En effet, si les deux doctrines eussent été déduites de la même morale primordiale, elles eussent été simultanées. Or, l'histoire prouve que

ces deux formules furent successives et qu'elles apparurent à une assez grande distance l'une de l'autre. Ainsi, en Égypte, en Grèce, en Italie, en Chine, la formule de l'âge noachique précéda manifestement l'importation, soit de celle de l'âge brahmanique, soit des hérésies ou conséquences qui en sortirent. Nous avons déjà dit que les livres indiens conservaient des traditions relatives à un temps où le brahmanisme n'existait pas. Nous avons indiqué plus haut que la langue des Celtes, des Teutons et des Scandinaves rappelait l'antique idiôme de l'Indoustan, le sanskrit : or, comment pourrait-on s'expliquer que ces peuples voués aux croyances que nous leur connaissons, aient jamais pu émaner du brahmanisme, qui n'y ressemble sous aucun rapport. Leur émigration, s'il y a eu émigration, doit évidemment remonter à l'époque où régnaient aux Indes des croyances religieuses analogues à celles de ces races turbulentes et aventureuses. Enfin, il est un peuple dont l'histoire nous présente un abrégé de celle du genre humain et dont la tradition est entière, nous voulons parler du peuple juif : que trouvons-nous dans son histoire? nous y voyons qu'il commença par la vie nomade, et qu'il conclut enfin, par le fait de l'enseignement de Moïse, à la vie sédentaire et à une organisation qui rappelle celle de l'Égypte autant qu'il était possible dans la vraie

doctrine! Ainsi, la confusion que nous avions mise en question, n'est admissible en aucune manière; elle est repoussée par toutes les voies de l'histoire. Nous nous serions même dispensés d'entretenir nos lecteurs de ce problème stérile et sans but, si nous n'avions voulu donner un exemple des services que l'on peut tirer de l'étude des filiations, et si, en outre, en ayant parlé à plusieurs personnes, nous n'eussions été en quelque sorte obligés de montrer pourquoi nous y avions absolument renoncé.

CHAPITRE VI.

DU PÉCHÉ ORIGINEL.

Universalité de la tradition relative au péché originel. — Signes auxquels on en reconnaît la présence. — Variétés dans la tradition. — La doctrine du péché originel engendra autant de systèmes sociaux qu'elle reçut d'interprétations diverses. — Énumération des diverses interprétations, et des divers systèmes sociaux. — Nature et reversibilité du péché originel. — Le péché originel est un péché de désobéissance. — Étude des effets de toute désobéissance à la loi. — Démonstration physiologique du fait de la reversibilité. — De la reversibilité, soit en bien soit en mal dans les nations. — Des hérésies considérées comme actes de désobéissance. — Des conséquences des diverses espèces d'hérésies. — De la formation et de l'abatardissement des races. — Conséquences de cette étude quant à la réalité et quant aux effets du péché originel.

La doctrine du péché originel est un fait historique d'une importance considérable, jusqu'à ce jour trop négligé par les historiens ; nous espérons le démontrer dans ce chapitre. Nous ne nous proposons point cependant d'étudier la partie théologique ; nous nous en occuperons seulement à titre de tradition, à titre de principe social et à titre de

réalité. Nous serons plus bref que la matière ne l'exigerait; mais l'évidence est telle, en ce sujet, qu'il suffit en quelque sorte de fournir des indications pour que le travail soit aussitôt achevé dans la pensée de tout le monde.

Lorsqu'on examine l'histoire d'une manière seulement superficielle, on n'aperçoit pas tout de suite que la tradition dont il s'agit, soit universelle. Il n'en est plus de même lorsque l'on s'enquiert des signes auxquels on peut reconnaître que cette tradition a existé; alors, on trouve qu'elle a dû régner partout, au moins au début de la civilisation, et que presque partout, elle a laissé des traces de son passage.

La croyance au péché originel emporte, en effet, des conséquences qui en sont comme les signes caractéristiques. Ces conséquences sont la pratique d'une expiation originelle, et l'espérance plus significative encore d'une rédemption, ou d'un renouvellement destiné à chasser le mal de ce monde. Or, il est d'expérience que, parmi les hommes, la mémoire se perd plutôt que les habitudes et les espérances. Il est donc maintes fois arrivé, au milieu des révolutions, des migrations et des accidens de toutes sortes, auxquelles furent sujettes les populations primitives, que la tradition s'est obscurcie ou perdue, tandis que les habitudes et les espérances se conservaient encore. C'est ainsi que l'on peut

expliquer comment les signes caractéristiques d'une croyance ont persisté au-delà de la croyance elle-même.

La tradition nette et positive d'un péché originel ne s'aperçoit guère que dans les sémites hébreux, arabes, et dans les populations qui reçurent la civilisation brahmanique. Mais on rencontre presque partout, tantôt une doctrine d'expiation, tantôt la prédiction d'une grande rénovation, et tantôt l'une et l'autre ensemble. On les trouve chez les Parsis, chez les Chaldéens et chez les Étrusques; on les trouve chez les Scandinaves, chez les Grecs et les Romains, et jusque chez les peuples demi-civilisés de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie (1). Dans les Eddas, c'est la terre ou la matière qui nous est présentée comme atteinte par le péché; elle est formée du corps d'un géant ennemi des Dieux, et de ce corps sont sortis des races d'hommes méchans ou de géans, frappés de la souillure originelle qu'ils ont reçue de leur père. Toute la nature terrestre en est également atteinte. Mais un jour viendra, où le vieux monde sera livré au feu et à la destruction; le mal sera détruit, et le monde renouvelé sortira de ses cendres, purifié et exempt de toute souillure. On rencontre une tradition qui n'est pas très différente chez les Chaldéens. Nous

(1) Boulland. *Transformations morales et religieuses des peuples.*

avons montré déjà que la fable de Prométhée, en Grèce, était comme un retentissement de cette doctrine. Au reste, chez ce dernier peuple, toute initiation commençait par une purification. Chez les Romains, la tradition d'un futur renouvellement faisait partie des dogmes religieux. C'était un événement prédit dans les livres sybillins. Ces livres annonçaient un nouveau monde, un nouveau roi, et un nouvel empire. Il est fait mention d'un oracle pareil dans les ouvrages de Cicéron (1). Tite-Live, Salluste, Suétone, Plutarque, nous apprennent que tous ceux qui, un peu avant l'ère chrétienne, aspirèrent au suprême pouvoir chez les Romains, Catilina, Lentulus, Cœsar et Auguste invoquèrent cette prédiction (2). Il paraît que les Romains l'avaient reçue des Étrusques, et ceux-ci probablement de la Perse. Quant aux Celtes, leurs prédécesseurs sur le sol italien, la tradition est extrêmement obscure; c'est dans les légendes primitives, conservées par les Grecs, qu'on peut s'en faire une idée, en lisant l'histoire des fils de la terre, Titans ou géans, qu'Hésiode et Apollodore nous ont conservée. Là, on voit que c'est la terre qui fut coupable, et qu'un jour elle doit être punie. Les Celtes eux-mêmes se

(1) Cicéron, *de devinatione*. lib. II. *Epistola ad atticum.*

(2) Tite-Liv., lib. IV., c. 1.—Salluste. cat. § 47.—Plutarque. Vies de Sylla, de Cicéron, de Cœsar et d'Auguste. — Enfin, Virgile. Eglog. à Pollion.

considéraient comme des fils de Dis ou de Dieu. Ainsi, partout on rencontre des souvenirs plus ou moins évidens, plus ou moins altérés d'un péché originel ; mais, si quelqu'un voulait suivre les traces que nous venons d'indiquer, il reconnaîtrait d'abord que notre rapide énumération est bien incomplète ; car nous avons soigneusement évité de faire mention d'aucun fait sujet à contestation ou qui eût besoin d'être débattu pour être éclairci. Ainsi, nous ne nous sommes point occupé de montrer que la formule du péché ne fût pas toujours la même chez les mêmes peuples, ainsi qu'on le remarque chez les Parsis (1). Quoi qu'il en soit, cette énumération suffit pour prouver la thèse que nous avons posée ; savoir, la généralité de la tradition. Nous ne nous occuperons donc pas davantage de cette question ; nous passerons de suite à celle de l'influence sociale de la doctrine.

Cette influence est un fait démontré par toute l'histoire. La croyance au péché originel engendra autant de systèmes sociaux différens qu'elle reçut d'interprétations diverses. Ainsi, dans la vraie croyance, dans celle qui consiste à considérer tout individu humain comme atteint, en naissant, d'une souillure qui lui est transmise par ses pa-

(1) Boulland. *Essai d'histoire universelle.*

rens, avec sa chair et sa vie, se maintint en même temps la tradition d'une race élue par-dessus toutes, celle de Seth d'abord, puis celle de Sem, et enfin d'un peuple élu, le peuple juif, spécialement protégé, et miraculeusement conservé, duquel devait naître le Messie. A ce peuple, toute alliance étrangère était défendue parce qu'elle eût pu altérer la pureté de son sang ; dans ce peuple, tous étaient égaux; il n'y avait d'inégalité que celle des fonctions. Mais il y avait entre lui et les autres nations, une ligne de démarcation infranchissable; c'était celle de la race; c'était celle de son droit d'aînesse et de la grace spéciale qui protégeait ses enfans. Dans l'interprétation qui considéra le péché originel comme une faute individuelle commise par chacun avant de naître à la vie humaine, et dans laquelle tous les hommes étaient envisagés comme des anges déchus, les conséquences ne furent plus les mêmes. De là sortit, en effet, comme nous l'avons déjà montré, le régime des castes. Dans l'interprétation où la matière et la terre seules étaient considérées comme impures et coupables, l'on croyait qu'il y avait sur cette terre des enfans de la matière ou du péché, et des fils des dieux ; là régnèrent des systèmes sociaux fondés sur la séparation absolue des hommes en deux races diverses d'origine, dont l'une devait être souverainement possédée ou domptée par l'autre. Tel fut

le principe social qui gouverna toute l'Europe, toute l'Asie septentrionale, une partie des peuples d'Amérique, qu'on retrouve encore dans la plupart des peuplades de l'Océanie, et dont Aristote donnait la formule philosophique lorsqu'il disait que les maîtres et les esclaves étaient originellement d'une nature différente. Chez les peuples soumis à cette doctrine, on reconnaissait en outre qu'il y avait de grandes et de petites nations, comme il y avait de grands et de petits dieux. Les Romains en conséquence se considéraient comme la grande nation et comme ayant quelque chose de divin dans leur origine (1). Ainsi, il s'établissait une hiérarchie même entre les races privilégiées. Par ce qui précède, nous voyons que des interprétations ou plutôt des altérations diverses subies par la doctrine du péché originel, sortirent les trois systèmes sociaux qui occupèrent l'ancien monde. Cette doctrine en formait évidemment en même temps la base et la sanction. On est donc en droit, toutes les fois que, dans l'histoire ancienne, on rencontre un peuple organisé selon l'un des systèmes sociaux dont il vient d'être question, on est en droit de dire que la doctrine du péché originel en rapport avec ce système, y a régné, lors même que l'on n'en aperçoit plus au-

(1) Tit.-Liv. *Dec.* 1., lib.— Plutarque. *Vie de Romulus.*

cune trace soit dans la tradition elle-même, soit dans les pratiques ou les espérances qui s'y rattachent. C'est une considération qui peut être souvent utile en fournissant une indication précieuse propre à établir la filiation. Quant à l'histoire moderne, l'évidente importance du rôle social de la doctrine du péché originel, montre mieux peut-être que toute autre chose, l'immense portée politique de la doctrine de rédemption apportée par J.-C., en donnant en outre une perception du caractère nouveau que doit revêtir l'histoire future de l'humanité. On comprend alors à quel point sont médiocres et incomplets les historiens qui, dans leurs narrations, négligent les choses religieuses.

Nous venons d'examiner quelle avait été l'influence de la doctrine du péché originel quant à la condition sociale des hommes; mais le péché originel n'est pas seulement une doctrine imaginée pour expliquer l'entrée du mal dans le monde et en concilier l'existence avec celle de la bonté divine. Le péché originel est une réalité. Nous allons donc maintenant examiner quelle en a pu être l'influence sur la nature humaine, et nous efforcer de reconnaître quelles sont les modifications que les péchés de cette espèce apportent en général dans notre constitution native.

Le péché originel est le péché de désobéissance,

qui est reversible du père aux enfans et à toute sa race ; en conséquence nous considérerons, comme étant du même genre, tout acte de désobéissance à la loi morale révélée, lorsqu'il dure pendant plusieurs siècles, toute hérésie qui en nie le principe et qui est adoptée par un peuple ; en un mot, tout oubli, toute opposition radicale, prolongés dans une suite de générations. Si, en recherchant les conséquences de ces diverses désobéissances sur la constitution native de l'homme, nous trouvons qu'elles ont pour résultat de la dégrader et de l'amoindrir, nous nous croirons en droit de conclure logiquement que le péché originel a pu avoir instantanément une influence analogue sur l'homme primitif.

Le fait de la reversibilité des pères aux enfans, est physiologiquement inniable. Il est reconnu que, non-seulement la ressemblance, mais les dispositions physiques acquises, la constitution, le tempérament, les prédispositions maladives se transmettent des parens aux enfans. Ceux-ci recueillent toujours quelque chose des influences subies par leurs pères dans leur propre chair, ainsi que des efforts qu'ils ont fait pour l'améliorer. Si c'était ici la place d'étudier dans tous les détails cette question d'hérédité, nous prouverions, par les faits physiologiques et pathologiques, qu'il n'y a pas une modification bonne ou mauvaise de l'orga-

nisme ou des organes dont il ne passe quelque chose des parens aux enfans. Ce ne sont pas seulement les modifications produites par l'alimentation, le climat et les mœurs qui se transmettent ainsi, ce sont encore celles produites par le système d'activité et d'actions. Il n'y a, à cet égard, aucune différence entre les aptitudes cérébrales ou les prédispositions intellectuelles, et les facultés purement végétatives ou purement mécaniques. Ainsi, un couple robuste engendre des enfans robustes, comme un couple prédisposé à tel ou tel genre de maladies nerveuses ou mentales, engendre des enfans nerveux et prédisposés à telle ou telle forme de folie. Il est une circonstance qui, dans une société telle que la nôtre, rend l'observation de ces faits obscure et assez difficile pour tous ceux qui n'y apportent point une attention particulière ; c'est le mélange, par le mariage, d'individus provenant de diverses sortes de parens. Cependant, que l'on examine une suite de générations, dans une même famille, où l'immoralité est héréditaire et continue, on verra cette race successivement s'appauvrir ; on verra à des enfans robustes, succéder des enfans chétifs ; à des individus acquérant un âge avancé, succéder des individus qui vivent peu ; à des générations fécondes, des générations stériles ou au moins n'engendrant que des enfans mourant avant de parvenir à la puberté. En un mot, ou la famille s'éteindra, ou elle s'a-

moindrira, et deviendra physiquement incapable des actions qui caractérisent la virilité humaine. Au contraire, si l'on examine une suite de générations marchant uniformément de père en fils, dans la voie de moralité, on trouvera que la marche est inverse comme les mœurs ; celle-ci ira se perfectionnant comme l'autre allait en se détériorant. Mais la reversibilité ne comprend pas seulement la partie corporelle de notre être, elle atteint aussi jusqu'à la partie spirituelle. Ce sont les parens, en effet, qui transmettent à leurs enfans les premiers principes d'affirmation et leur donnent les premières habitudes. C'est d'eux que ces derniers reçoivent, non-seulement leur sang, leur chair et leurs nerfs, mais l'idée qui doit les conduire. Sous ce rapport, il est impossible de nier la reversibilité morale. Y a-t-il plus ? L'âme reçoit-elle de ses ancêtres une certaine souillure intime et comme inhérente à sa substance ? C'est une question théologique que nous n'avons point à traiter en ce lieu ; il nous suffit de montrer comment l'idée première, l'affirmation première constitue cette souillure, et comment une organisation sensuelle dégradée en rend la transmission facile et peut-être presque forcée. Quoi qu'il en soit, on est obligé de reconnaître que si dans une nature physique dégradée, venait à entrer un principe spirituel doué de toute sa pureté, il arriverait que le mouvement de dégra-

dation s'arrêterait, car aussitôt l'individu agirait sur son organisme dans un sens inverse à celui suivi par ses pères, dans le sens du perfectionnement. En définitive, il résulte de ce que nous venons de dire que la reversibilité, tant spirituelle que physique, est un fait parfaitement certain et qui peut être considéré comme l'effet d'une loi propre à l'espèce humaine. Cette vérité, au reste, n'a jamais été combattue que dans la pensée de répondre à ceux qui, y voyant une injustice, en faisaient un argument contre la bonté divine. Quoi, disaient-ils en effet, l'enfant est puni pour un crime qu'il n'a pas commis? Quel est donc ce Dieu, dont vous vous faites les apôtres, et qui est moins juste que le plus cruel des hommes, etc.? Les philantropes qui argumentaient ainsi, étaient de fort mauvais logiciens. Ils se plaçaient à un point de vue individuel, pour décider sur une question générale. Ils ne voyaient pas que les hommes ne sont pas, chacun pour leur compte, sur la terre, mais pour y accomplir une fonction; qu'ils ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, mais à l'humanité. Ils ne voyaient pas qu'il y a solidarité entre tous les hommes, ni pourquoi il y a solidarité, ni comment la solidarité est un bienfait. Ils ne voyaient pas que si la reversibilité entraîne à sa suite quelques maux, elle amène des biens beaucoup plus nombreux et plus grands. Ils n'apercevaient rien de cet admirable arrangement

qui a donné aux hommes même les plus égoïstes, un motif égoïste pour se bien conduire, celui de l'amour paternel, cet amour instinctif qui est lui-même une des branches de l'égoïsme. En un mot, ils ne connaissaient rien des choses sociales que nous avons cherché à exposer dans cet ouvrage. L'objection était une preuve d'ignorance; elle était absurde; mais quand même elle ne l'eût pas été, le fait n'en existerait pas moins; et c'est la seule question qui doive nous occuper en ce moment.

Nous venons d'étudier l'influence de la reversibilité dans la succession d'une même famille, c'est-à-dire, dans une circonstance où l'action en est toujours amoindrie et troublée par des mélanges étrangers; mais, si nous l'examinons dans une nation entière, là, nous ne rencontrerons plus de troubles, plus de mélanges nuisibles, et le fait nous apparaîtra dans toute la puissance qu'il peut obtenir. Nous reconnaîtrons alors que plus la direction adoptée par la nation aura été énergiquement poursuivie, plus se manifeste rapidement l'effet de cette transmission des dispositions acquises; en même temps, plus cette direction diffère de celle qu'ont choisie les peuples voisins, plus rapidement il arrive que la nation, dont il s'agit, se distingue, du milieu qui l'entoure, par les caractères ou les facultés physiques et par les aptitudes intellectuelles. Et lorsque la tendance s'est maintenue uniformé-

ment la même pendant une longue suite de siècles, ces caractères physiques et ces aptitudes intellectuelles acquièrent une virtualité telle que s'il arrivait que l'indifférence succédât à l'activité, ou que le but d'activité fût changé, il serait cependant encore nécessaire de beaucoup de siècles pour faire disparaître cet ensemble de dispositions acquises. C'est par l'effet de cette reversibilité, soit en bien, soit en mal, que se forment les variétés de l'espèce humaine que l'on désigne sous le nom de races. Or, il y a des races puissantes, des races faibles et des races misérables. C'est au fait de la reversibilité, qui en est la cause, à nous en fournir l'explication.

Nous avons précédemment montré que toute doctrine n'était pas propre à servir de but d'activité à l'humanité, et que tout but d'activité même n'était ni durable ni conservateur. Nous avons vu quels étaient les caractères de toutes les doctrines douées véritablement de la virtualité sociale ; nous avons reconnu qu'elles étaient en petit nombre et qu'elles émanaient toujours plus ou moins directement, d'une source divine. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet ; mais il était nécessaire de le rappeler, afin de pouvoir mentionner qu'il y a divers degrés d'obéissance et divers degrés de désobéissance à l'égard de ces lois fondamentales de l'humanité. Or, en raison du degré d'obéissance, en raison de l'at-

tachement d'une nation à l'ensemble du but qui lui est posé par la vraie doctrine, il s'établit, dans cette nation, uns pratique sociale, individuelle et même de famille qui fait que chaque individu devient l'agent volontaire et dévoué de ce but. De là des actions et des tendances qui deviennent des habitudes organiques, qui modifient bientôt l'homme physique, et qui en même temps que la doctrine se transmettent et croissent de générations en générations. De là, bientôt, une race merveilleusement apte à la fonction sociale. Mais une vraie doctrine peut être la mère de plusieurs buts particuliers; de là la possibilité d'autant de variétés de races dans une même civilisation qu'il y a de nationalités ou de castes, c'est-à-dire de buts adoptés et poursuivis par une portion quelconque de l'espèce humaine qui s'est consacrée au triomphe de cette civilisation. C'est par là qu'on peut se rendre compte des différences qui distinguent à nos yeux les divers peuples de notre Europe moderne, quoiqu'ils soient tous sortis d'une même souche primitive et d'une même religion. Chacun d'eux a adopté un but spécial, dans la grande société chrétienne; tous n'y sont pas du même âge : il y a donc parmi eux des diversités qui vont déjà presque à constituer des races. Nous n'insisterons pas davantage sur ces considérations. Elles nous ont montré en quoi consistait la rever-

sibilité dans la voie du bien. Étudions, maintenant, l'aspect opposé.

Il existe, avons-nous dit, divers degrés de désobéissance, depuis la négation totale et absolue, jusqu'à la négation partielle. D'un autre côté, dans la durée du règne donné à une loi morale, il y a divers momens où la désobéissance peut commencer; or, en raison de ce que l'hérésie prend naissance plus tôt ou plus tard, elle emporte avec elle plus ou moins de principes doués de virtualité sociale; en un mot, selon la date, elle équivaut à une négation plus ou moins complète, ou plus ou moins partielle. Or, le degré de la désobéissance ou de l'hérésie, détermine le degré de la reversibilité en mal. C'est un fait dont malheureusement nous possédons trop d'exemples. La décadence de l'empire romain en présente un très remarquable. Le sentiment religieux du devoir, qui avait pendant longtemps gouverné le peuple d'une manière absolue, avait complètement disparu; le but, posé à son activité, étant en quelque sorte atteint, n'existait plus. Le relâchement avait succédé à la sévérité des habitudes et des mœurs. La licence n'avait eu bientôt plus de frein, pas même celui de la publicité. L'immoralité et la débauche furent excessives comme l'avait été la discipline. Tout était permis en quelque sorte, sauf les vertus qui formaient autrefois le mérite du citoyen. Cependant, malgré tous les vi-

ces dont Rome était devenue le foyer et auxquels elle se livrait, il fallut plusieurs siècles pour que les signes de la décadence devinssent manifestes; mais alors ils devinrent tels que l'histoire fut obligée de les transmettre. Ce peuple en était venu à ce degré de faiblesse corporelle qu'il ne pouvait soutenir le poids des armes que ses ancêtres avaient promenées victorieusement sur tout l'ancien monde; il en était arrivé à ce degré de nullité morale qu'il n'avait plus de passions politiques; il ne lui fallait plus que du pain et des jeux, et tout était jeu pour lui, les combats de la guerre civile aussi bien que ceux du cirque. Or, que suivit-il de là? C'est que Rome qui avait rempli, en quelque sorte, le monde de ses armées, Rome dans laquelle le prolétariat était élevé au rang d'une fonction, Rome ne perdit pas seulement tout esprit civique, mais encore Rome se dépeupla; le peuple romain s'éteignit. Une population d'affranchis et d'hommes de toute origine qui affluait de partout vers ce centre de la licence et de la débauche, vint s'asseoir à sa place sur les degrés du cirque et prendre part aux distributions. Mais, en lui succédant, elle était atteinte de ses vices; elle perdait, en quelque sorte, la faculté de se reproduire; il fallait de nouvelles migrations pour en remplir les vides. C'est ainsi que Rome consomma la population de l'empire, comme elle en avait consommé les richesses. Si une nou-

velle religion n'était pas venue renouveler l'esprit et le sang dans ce vieux monde, il nous paraît hors de doutes que la vie sauvage eût été le dernier terme de cette décadence. Quoi qu'il en soit, cet exemple nous présente le tableau d'une dégradation qui est le résultat de l'absence complète de but et de l'abandon entier de l'homme aux instincts de la vie animale et oisive.

Nous avons, en ce moment, sous les yeux, le spectacle de l'agonie d'un vaste empire, qui, non faute de croyance, mais par l'effet d'une croyance erronée, marche à sa destruction par une voie qui ne diffère pas beaucoup de celle suivie par les Romains. Déjà l'erreur à laquelle ce peuple est livré, a produit une dépravation remarquable de l'intelligence et de la force physique, et enfin la dépopulation. C'est du mahométisme que nous parlons, du mahométisme qui a converti en déserts toutes les parties du monde habité où il s'est établi. Cette hérésie religieuse est la réalisation de la négation que nos incrédules modernes ont formulée, et dont ils réclament l'adoption. Elle est la conclusion de l'ariasnisme qui niait la divinité de Jésus-Christ. Or, comme les nations ne peuvent vivre sans la religion, là où on a repoussé la véritable, il s'en forge immanquablement une fausse. C'est ce qui arriva à la suite de la négation arienne; le mahométisme vint, qui emprunta quelque chose au judaïsme ; quel-

que chose au christianisme, mais ni assez, ni tout ce qui était nécessaire ; car, comment une intelligence humaine pourrait-elle savoir ou deviner ce qu'il faut pour animer et entretenir la vie morale et physique au sein des masses humaines. Le mahométisme donc fut incomplet. Ce ne furent point les convictions qui lui manquèrent ; il fut, au contraire, adopté avec fanatisme. Il se répandit comme un torrent en Asie, en Afrique et même en Europe. Tant qu'il fut conquérant, tant qu'il se recruta de populations nouvelles qu'il s'attachait par la séduction de son sensualisme ou par la force, la vie circula dans son sein ; il parut jouir d'une certaine fécondité ; mais, aussitôt qu'il fut arrêté et borné au peuple qu'il avait acquis, alors toutes ces apparences s'évanouirent : et la terrible reversibilité du mal commença son œuvre d'abatardissement. L'immoralité, le despotisme, l'abus de l'homme, le profond sommeil de l'indifférence fataliste, succédèrent aux brillans accidens de la guerre. L'intelligence tomba dans un sommeil encore plus lourd que celui des corps ; elle devint complètement stérile. Elle est aujourd'hui parvenue à un tel état de nullité vaniteuse et tenace, que les réformateurs modernes de l'empire ottoman désespèrent de lui. En même temps, la force physique des hommes a diminué ; elle s'est éteinte dans une paresse extrême ; et, enfin, la dépopulation a été en croissant

de jour en jour. Elle est telle, en ce moment, qu'il semble qu'il suffira de quelques siècles encore pour que la race musulmane disparaisse complètement de la surface du globe, s'il ne vient, en son sein, une révolution religieuse qui change, et le système du pouvoir, et les doctrines, et le réglement de la famille.

Les hérésies protestantes, celles qui arrivent vers le milieu ou la fin de la seconde période d'un âge logique, n'ont pas les mêmes conséquences. Ces séparations ont lieu souvent par l'effet d'une seule erreur, d'une seule dissidence ; elles emportent toujours avec elles au moins une grande partie de la vérité. Il faut ajouter que les peuples qui sont les sujets de ces séparations, sont alors déjà civilement et socialement, en beaucoup de choses, constitués du point de vue de l'orthodoxie ; en sorte qu'ils ont, dans ce fait seul, une force de vie qui peut longtemps durer. Mais, s'il peut en être ainsi des hérésies protestantes initiales, il n'en est pas toujours ainsi des sectes qui naissent dans leur sein. Nous pouvons en citer une qui, dans les temps modernes, a eu de déplorables résultats, et dont les œuvres sont telles que nous hésitons à les caractériser. On comprendra, sans peine, notre embarras, lorsqu'on saura qu'il s'agit de contemporains dont la faute est en général involontaire et réside toujours dans une erreur. Il importe pourtant de signaler leurs doc-

trines et leurs actes, dans leur propre intérêt et dans celui des autres. Cette secte est celle qui a exagéré la doctrine de la grâce de Luther et de Calvin, qui a eu pour instituteur l'anglais Jean Wesley, et qui est enfin connue sous le nom de méthodisme. L'influence de ses doctrines sur elle-même, est invisible ou presque nulle au sein de l'Europe; son action y est bornée par les habitudes et les lois communes; la plupart de ses membres même en ignorent la portée, et ne la croient différente des autres que par une pratique plus stricte et plus rigoriste. Mais c'est lorsque la doctrine, administrée par ses apôtres, agit en liberté, qu'il faut en étudier les effets; c'est chez les peuplades diverses de l'Océanie qu'elle s'est soumise, qu'il faut en voir les résultats. A Taïti, elle a exercé sur la population une action plus destructive que la peste; elle a véritablement dépeuplé l'île. Aux îles Sandwich, où elle règne en souveraine depuis moins de temps, on a remarqué déjà ses cruelles conséquences. C'est chose évidente à ce point qu'un Américain, protestant lui-même, mais n'appartenant pas à la secte et faisant les fonctions d'agent consulaire pour sa nation, a, dans une brochure, calculé le moment où il ne resterait pas un seul exemplaire vivant de la population primitive de cet Archipel. Cet effet ne tient pas à ce que ces peuples sont hors d'état de supporter le christianisme; car, partout où les

missionnaires catholiques se sont établis, et, par exemple, aux îles Gambier, la population augmente, la culture s'étend et se perfectionne avec l'ardeur du travail et la volonté de bien faire. Quelle est la cause de cette différence? C'est que les méthodistes, au milieu d'un peuple enfant, auquel le jeu et les fêtes étaient nécessaires pour le déterminer à faire toutes choses, auquel il fallait présenter tout sous les formes de la bonté, de la douceur et de la persuasion, ont institué un rigorisme âpre et froid, une discipline inflexible et dure dont on ne trouve pas d'exemples dans nos communautés de pénitens les plus sévères. Ils ont supprimé les jeux et les fêtes même pour les petits enfans; ils ont voulu que tout ce peuple leur ressemblât, et fut glacé, apprêté et méthodique comme eux. Puis, comme doctrine, ils lui ont enseigné les désespérans systèmes de Luther et de Calvin sur la grâce. Qu'en est-il résulté? c'est que ce peuple enfant et joueur a été mis à la gêne où se trouverait un petit garçon qu'on empêcherait de rire, de parler et de se mouvoir. Ce pauvre peuple s'est pris à regretter son ancienne patrie; et il a été atteint de nostalgie, maladie redoutable à laquelle on ne connaît de remède que dans un retour vers le pays natal. Ajoutons que les méthodistes ne se font faute de punitions corporelles, même cruelles, pour maintenir le réglement qu'il leur a plu d'établir. Les ca-

tholiques ont suivi la marche inverse : ils n'ont prêché que charité et indulgence, ils ont multiplié les fêtes ; ils ont, de tout, même du travail, fait une cérémonie attrayante; enfin, ils prennent eux-mêmes part aussi bien aux travaux qu'aux récréations (1). Aussi les conséquences sont bien différentes : tandis qu'ils voient le moment où le sol manquera au peuple qui l'habite, tandis qu'ils sont demandés là où ils ne sont pas, les méthodistes voient leur peuple diminuer, et les îles, qui ne leur sont pas soumises, les repousser. Si, en un mot, ces derniers ne réussissent pas à anéantir complètement la race indigène, ils y produiront l'abrutissement qui est le dernier degré de la reversibilité du mal dont nous allons parler.

On a déjà plusieurs fois remarqué que l'intelligence des peuples était proportionnée à la doctrine sociale sous laquelle ils vivaient. Ainsi, nos missionnaires catholiques ont reconnu que les Anamites n'arrivaient que vers l'âge de 40 ans, par des efforts cependant suivis et persistans depuis l'enfance, à posséder les dispositions et les facultés intellectuelles que les Européens ont acquis au plus tard à 25 ans (2). Il est en effet reconnu en physiologie que le cerveau, qui est, comme on le sait, l'organe de l'âme, se développe sous l'in-

(1) *Annales de la propagation de la foi.*
(2) *Idem.*

fluence d'une volonté active et dans le système de facultés qui correspond à cette volonté. Il arrive ici, ce qui se remarque dans tout membre qui est exercé ; la nutrition s'y accroît ; le volume, la force y augmentent ; certaines prédispositions même, qui sont le fondement de ce qu'on appelle habilité, s'y établissent. Or, comme nous l'avons déjà dit, toutes ces qualités sont transmissibles, à un certain degré, par voie de génération ; et elles se transmettent complètement lorsqu'il y a eu une suite de générations suffisantes persistant dans les mêmes pratiques. Le crâne lui-même subit l'influence des modifications qui ont lieu dans le cerveau (1). Aussi les crânes diffèrent comme les civilisations ou les races. C'est dans cette direction que les prétendus phrénologues, qui cherchent par l'inspection de la tête à deviner les penchans cachés, eussent dû porter leurs recherches. S'ils n'eussent pas obtenu ce qu'ils désiraient, ils auraient au moins recueilli des résultats utiles à la science. Mais revenons à notre sujet. La face subit des modifications en rapport avec celle du crâne ; les yeux s'écartent ou se rapprochent ; ils sont saillans ou enfoncés. Les cheveux deviennent lisses ou fins ou crépus ; les pommettes saillantes ou plates ; la mâchoire inférieure effilée, ou large, etc.

(1) Voyez les belles recherches de l'abbé Frère, dans sa *Philosophie de l'histoire.*

Les expériences modernes nous ont appris encore qu'il y avait un rapport entre les forces physiques, l'énergie vitale et les civilisations. Ainsi, sous le rapport de l'énergie vitale, notre population européenne résiste mieux, au milieu ambiant, aux changemens de climats, d'alimentation, d'habitudes que tout autre peuple. On sait aussi que son énergie génératrice est plus considérable, et que cette supériorité se conserve, dans d'autres climats, pendant plusieurs générations. C'est un fait que les Espagnols remarquèrent particulièrement à leur arrivée dans le nouveau monde (1). C'est également un fait que les Européens ont besoin de plus d'alimens. Enfin, il a été établi, par des expériences qui ne peuvent tromper, que leurs forces physiques et leur tenacité musculaire étaient supérieures à celles des peuples dont l'apparence même en eût fait juger autrement.

Nous terminerons cette histoire de la reversibilité constitutive des races, par la citation de quelques exemples de la reversibilité poussée à l'excès dans la voie du mal. Elle peut aller, dans cette voie, jusqu'à constituer à l'état régulier de race, un état véritablement maladif, ou que du moins nous considérons comme tel lorsque nous le rencontrons au milieu de nos compatriotes. C'est

(1) Voyez Paw. *Recherches sur les Américains.*

ce que l'on remarque dans les bandes sauvages de la presqu'île du Péron, et chez certaines tribus de Papous. Ces peuplades nous présentent la constitution scrophuleuse passée à l'état de race. Ils sont aussi laids que débiles; aussi inintelligens que misérables. Ils vivent peu et ne semblent avoir été conservés que pour nous montrer un exemple de l'état de dégradation auquel peut descendre l'espèce humaine lorsqu'elle abandonne la lumière du devoir et se laisse aller aux uniques tentations de sa nature animale.

Nos lecteurs s'attendent peut-être que nous nous occuperons en ce lieu de la race nègre; mais quoiqu'il soit vrai en général que les Nègres n'ont point joué de rôle important dans l'histoire de l'humanité, il serait injuste de les en croire incapables. La couleur noire est constituée par une modification du système cutané qui ne signifie rien pour le reste de la constitution. Les Nègres d'ailleurs ne forment point un seul peuple, ni une seule race. Les Éthiopiens étaient noirs; les Indiens méridionaux ne sont guère plus blancs que les Nègres, et cependant ils sont considérés comme appartenant à la race caucasique, c'est-à-dire à la nôtre. Au reste, nous avons longuement traité cette question ailleurs (1). Elle exige trop de dé-

(1) Voyez mon *Traité de philosophie*.

tails pour être convenablement examinée ici.

De tout ce qui précède, il résulte que la doctrine de la reversibilité est rigoureusement vraie, et que, dans l'ordre du bien ou de l'obéissance, elle tend à l'amélioration de la nature humaine; tandis que, dans l'ordre du mal ou de la désobéissance, elle tend à la détérioration de cette nature. De cette démonstration, il résulte d'abord que la tache du péché originel commis par le premier homme, devait se transmettre à tous ses descendans, jusqu'au moment où le miracle de la rédemption le mettrait à même de s'y soustraire spirituellement. Il résulte, en outre, que la dégradation physique d'Adam, par l'effet de sa désobéissance, n'est point un fait complètement au-dessus des explications de la science. S'il ne nous est pas possible de pénétrer le secret ou le procédé intime par lequel a eu lieu un tel changement, il ne nous est pas davantage permis de connaître, au fond, comment se produisent et se transmettent, par voie de génération, les modifications dont nous avons parlé et dont nous sommes cependant tous les jours témoins. En toutes choses, le fondamental et le comment nous échappent; c'est une condition qu'il faut accepter, et à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Mais nous possédons assez d'analogies pour en induire que la dégradation qui succéda au péché primitif de désobéissance n'offre rien

d'impossible, en la comparant à ce qui se passe sous nos yeux. On a vu, maintes fois, une conviction triste brusquement acquise, une nouvelle fâcheuse impressionner un homme à ce point, que, tout à coup, il s'opérait en lui, dans son cerveau, une modification tellement profonde, un ramollissement tellement étendu, qu'on n'a jamais vu la maladie en amener de pareils après de longs jours. Une femme meurt subitement sous l'influence d'une vive terreur : on l'ouvre; et l'on trouve que, sous cette influence, s'est opérée une brusque transposition des intestins qui a causé la mort. Personne n'ignore qu'une conviction peut causer la mort et guérir les maladies, etc. Or, toutes ces rapides modifications de l'économie ont lieu par l'intermédiaire du système nerveux qui est le modérateur de tout l'organisme et le lien par lequel la vie morale et intellectuelle touche la vie organique et réciproquement (1). C'est par cette voie, qui unit l'âme au corps, que se propagent toute les influences, lentes ou rapides, avantageuses ou nuisibles, qui naissent de l'obéissance ou de la détermination contraire; c'est par là aussi, qu'a dû s'opérer la transformation charnelle qui suivit l'acte de désobéissance de nos premiers parens. Les faits de réversibilité que nous avons énumérés, nous en dé-

(1) Voyez l'ouvrage de M. le docteur Cerise sur les Fonctions et les Maladies nerveuses.

montrent la possibilité ; et des faits pathologiques, qui ne sont pas rares, nous apprennent qu'elle a également pu se produire brusquement. Il n'y a donc nulle raison scientifique pour repousser la vérité de la tradition, soit sur les effets, soit sur les suites du péché ; et il y en a un grand nombre pour l'admettre.

Nous terminerons, par cette dernière réflexion, ce chapitre où nous croyons avoir prouvé tout ce que nous avions mis en question, savoir : l'universalité de la tradition relativement au péché originel ; l'importance de cette croyance, quant aux systèmes sociaux de l'ancien monde, et, par suite, l'immense portée de la loi de rédemption ; enfin, la réalité du fait transmis par cette tradition, ainsi que la vérité des conséquences qu'elle en faisait dépendre.

CHAPITRE VII.

DU DÉLUGE.

Le déluge est un fait historique qui appartient à la tradition universelle. — Opinions diverses sur l'origine de cette tradition. — On a proposé de la considérer comme un mythe politique, et comme une explication provoquée par l'observation des débris marins au milieu des continens. — Opinion analogue sur la tradition relative à l'existence des géans. — Réfutation de ces opinions. — Le déluge a-t-il été partiel ou universel. — Sens du mot universel dans le style de Moïse. — Explication géologique du déluge. — Hypothèse du soulèvement des andes. — Elle est insuffisante. — Hypothèse de l'inclinaison de l'axe de rotation de la terre. — Mouvement des eaux qui dut en résulter. — Traces de ce mouvement. — Diverses probabilités. — Question géologique. — Les traces du déluge historique font partie des terrains clysmiens ou du diluvium, mais ne le constituent pas tout entier. — Démonstration de ce fait. — Les traces du déluge historique sont les blocs erratiques.

Après ce qui a été dit dans le livre précédent, nous n'avons plus à nous occuper de la question, tant débattue autrefois, de la possibilité d'un déluge universel. Nous avons démontré que les eaux avaient couvert, à plusieurs reprises, tous les points du globe habitable; c'est même par un mouvement des mers, analogue à celui auquel on

attribue le déluge, que nous avons expliqué les cataclysmes qui ont brusquement séparé chaque époque géogénique. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Nous nous proposons seulement de rechercher, dans ce chapitre, si depuis l'apparition de l'homme sur la terre, il y a eu quelque chose de pareil à ces transports rapides des eaux sur les terres découvertes, et quelles sont les traces géologiques qu'un tel événement a laissées.

Le déluge est un fait qui appartient à l'histoire et dont la tradition est conservée universellement dans les annales primitives de l'espèce humaine. Les livres bibliques en présentent un récit détaillé; on trouve, dans les traditions indiennes et chaldéennes, des narrations qui diffèrent de celle de Moïse seulement par quelques détails. Les Celtes, les Grecs, les Scandinaves, les Chinois, les Mexicains, etc., avaient également gardé, sous des formes plus ou moins fabuleuses ou plus ou moins claires, un souvenir de ce grand cataclysme (1). Il n'est donc pas douteux qu'un événement pareil n'ait eu lieu pendant le règne de l'humanité.

On a proposé de considérer l'histoire du déluge comme un mythe par lequel on avait voulu transmettre la mémoire d'un cataclysme social et d'une

(1) Boulland. Ouvrages cités. *Passim.* — Ott. Ouvrage cité.— De Brotonne. Ouvrage cité. Tom. 2. p. 363 et suivantes.— Boulanger. *Antiquité dévoilée,* etc.

révolution terrible dans laquelle l'humanité avait manqué de périr et s'était, en quelque sorte, retrempée. Mais s'il en était ainsi, pourquoi cette uniformité de la tradition sur un mouvement des eaux? pourquoi l'idée d'une inondation plutôt que toute autre? Il y a, au contraire, lieu de croire que le souvenir de cet événement devint, chez plusieurs peuples, le symbole de l'accident le plus terrible parmi ceux qui pouvaient menacer l'existence humaine; de telle sorte qu'on y compara les révolutions dans lesquelles l'existence sociale avait été en danger. Ainsi, dans beaucoup de récits primitifs, presque tous les grands instituteurs des peuples commencent par faire écouler les eaux; ainsi, chez les Grecs, on assimila au déluge d'Ogygès, qui paraît être l'expression de la tradition commune, l'histoire de Deucalion, qui paraît être celle d'une réformation ou d'une réorganisation, etc. Il semble d'ailleurs certain que le déluge de Deucalion n'est pas une pure fable; mais qu'au contraire, les événemens politiques qui s'y trouvent mêlés, furent contemporains d'une inondation partielle en Grèce. Ainsi, en cette circonstance même, l'emploi du mot *déluge* n'est nullement une figure. Abandonnons donc cette proposition, qui ne doit être acceptée que dans de justes limites, uniquement dans le but de détacher de la tradition relative au déluge, les faits que, par une sorte de métonymie,

on aurait confondus sous ce nom ; car s'il y avait quelque objection historique contre la réalité même d'une inondation universelle, ce ne serait pas de l'absence des narrations, mais de la multiplicité de ces récits qu'il faudrait arguer.

L'opinion que nous venons d'écarter n'est pas la seule qui ait été proposée pour expliquer la tradition dont nous nous occupons. On a dit que l'idée d'une vaste inondation, généralement répandue parmi les peuples primitifs, était le résultat des remarques qu'ils avaient faites sur la multitude des produits marins qui se trouvaient épars sur le sol, dans les plaines et jusque sur le sommet des montagnes. La vue de ces débris devait, ajoutait-on, leur faire penser que la mer avait passé sur les terres alors découvertes ; et cette vue devait les frapper d'autant plus que ces restes étaient superficiels, n'étaient pas encore recouverts par l'épaisse couche de terre végétale qui les cache aujourd'hui, et qu'ils étaient multipliés, n'ayant pas encore subi les altérations ou les destructions qui ont été l'effet du temps. De là, on concluait que la tradition du déluge n'était autre chose que celle d'une explication antique de faits qui étaient autrement inexplicables ; on concluait, enfin, qu'il n'y avait pas eu de déluge universel depuis l'apparition de l'homme sur la terre, etc. On peut rapporter à l'opinion que nous venons d'exposer, une autre hypothèse desti-

née à rendre compte de la tradition sur les géans antérieurs au déluge. On a dit que les peuples primitifs avaient pensé que les débris des squelettes des grands cétacés marins ou même des animaux terrestres inconnus qu'ils rencontraient quelquefois, étaient les restes d'une race d'hommes gigantesques qui avait disparu. On remarquait qu'en effet, certaines parties osseuses de ces bêtes avaient, avec des ossemens humains, et pour des yeux peu exercés, une ressemblance suffisante pour en imposer, etc.

Ces deux opinions doivent être également rejetées. Il n'y a d'abord aucun motif pour supposer que les hommes primitifs aient aperçu les traces du séjour des eaux sur le sol. Rien ne les invitait à regarder, ni à faire attention; or, on ne voit pas lorsqu'on n'est pas attentif, et l'on n'est attentif que lorsqu'on a une raison pour l'être. Ces marques des eaux n'ont-elles pas, pendant des siècles, frappé les yeux des Grecs, des Romains et de nous-mêmes, sans que nous les vissions? En admettant, en outre, qu'ils eussent aperçu ces produits marins, étaient-ils assez instruits pour reconnaître qu'ils étaient marins; auraient-ils pu distinguer une coquille marine d'un coquillage d'eau douce, etc.? Dans l'ignorance où ils étaient de l'histoire naturelle, il eût été tout naturel qu'ils crussent ou que ces coquillages étaient des jeux de la nature, comme

on disait au moyen-âge, ou que ces coquillages étaient terrestres et s'étaient engendrés et avaient vécu dans le sol où on les trouvait. En un mot, tout était imaginable plutôt que l'explication véritable; il y avait mille idées plus raisonnables qui devaient se présenter et avoir la préférence. En effet, l'explication véritable est certainement celle qui, logiquement, paraît la moins naturelle; nous pouvons en juger par les difficultés qu'on y oppose encore aujourd'hui. Nous ne trouvons pas l'explication relative à la tradition des géans plus acceptable. En effet, ce qu'il y a de plus important dans cette tradition n'est nullement ce qui est relatif au souvenir d'une race d'hommes remarquables par leur haute taille; mais ce qui est relatif à une doctrine sociale. Il est très probable, certain même, que cette exhubérance de force et de grandeur attribuée à ces Titans, fils de la terre, est une création poétique destinée à donner une plus haute idée de leur force et de la terreur qu'ils inspiraient. La taille de ces prétendus géans ne dépassa sans doute jamais celle des peuples auxquels ils eurent affaire, plus que celle des Gaulois et des Germains ne dépassa celle des Romains. La solution dont nous avons fait mention doit donc être abandonnée comme inutile et surtout comme répondant à une question qu'il n'y a pas même lieu de poser.

Les diverses opinions dont nous venons de par-

ler, s'accordent avec celles des déluges partiels, et par suite nous conduisent à l'examen d'une nouvelle question : celle de savoir s'il y a eu plusieurs déluges partiels dont le souvenir, confondu ou ramené à l'unité, a donné lieu à la tradition qui nous occupe, ou s'il y a eu un déluge universel? Il est certain que, depuis que l'homme est sur la terre, il y a eu un grand nombre d'inondations locales ou partielles ; on pourrait en citer plusieurs exemples même dans les temps modernes. Mais ces inondations ne méritent pas le nom de déluges ; ils laissent sur le sol des traces qu'il est impossible de confondre avec celle du cataclysme qui mérite cette appellation ; d'un autre côté, le mal qu'elles produisent est toujours borné, et quelque grand qu'on le suppose, il ne peut jamais s'étendre au-delà de la surface d'une vallée. On ne trouve là ni l'occasion ni même le prétexte de rien de pareil aux récits que les historiens anciens nous ont transmis sur le déluge. Evidemment s'il n'y eut, en effet, que des inondations partielles, elles n'eussent pas été simultanées : partout, il y eut eu plusieurs narrations diverses comme celles d'Ogygès et de Deucalion en Grèce. Il n'y aurait pas un seul problème, mais plusieurs à résoudre. La question historique serait enfin tout-à-fait différente. Hâtons-nous donc d'aborder la véritable question traditionnelle, celle du déluge universel.

On s'est occupé de savoir exactement ce que le terme *universel* signifiait dans la narration de Moïse; on s'est assuré, en consultant le sens de ce mot dans divers passages, qu'il voulait dire non pas absolument toute la surface de la terre, mais toute la surface connue ou habitée. Cette observation ou cette remarque qui écarte une difficulté tirée de l'insuffisance de la masse d'eau existante sur le globe pour couvrir les plus hautes montagnes, cette observation, selon nous, doit être adoptée. Une fois posée, la tradition étant parfaitement éclaircie, il reste à résoudre le problème géologique. C'est le sujet qui va nous occuper.

Selon M. Élie de Beaumont, le déluge historique serait l'effet d'une agitation et d'un changement de niveau dans les mers, qui aurait été causé par le soulèvement brusque du système des Andes, système qu'il considère comme le dernier grand exhaussement opéré par l'action du feu central. Nous ne reviendrons pas ici sur les objections que nous avons élevées précédemment contre la théorie de ce savant géologe ni sur les motifs qui ne nous permettent pas d'admettre l'exhaussement partiel de cette ligne de montagnes américaines; nous nous bornerons à montrer que même cette hypothèse étant admise, il n'en résulte point une explication du déluge historique. Si, en effet, on veut tenir compte de l'immense espace de mer qui sépare, à

l'est et à l'ouest, la chaîne des andes, des terres où habitaient les hommes antédiluviens, c'est-à-dire de l'Asie-Mineure, de l'Arménie, de la Perse, des rives du Tigre et de l'Euphrate, il est impossible de concevoir qu'un déplacement aussi peu considérable des eaux ait pu produire un cataclysme pareil à celui que la tradition rapporte. Il est certain, d'abord, que la masse des eaux, correspondante à la superficie occupée par les andes, étant répartie sur l'immense étendue de celles qui occupent l'espace intermédiaire entre le point habité et le point soulevé, donnerait lieu à un exhaussement peu sensible qui atteindrait à peine le maximum d'une marée ordinaire. Pour apprécier l'effet de l'agitation, il faut d'abord tenir compte de la distance, puis des obstacles. Quant à la distance, elle est de quelques milliers de lieues, et il est impossible d'admettre que l'agitation des eaux ait pu se propager à travers un pareil espace jusqu'aux lieux habités. Quant aux obstacles, ce sont des chaînes d'îles et de continens qui seuls eussent suffi pour arrêter la propagation du mouvement s'il eût existé. D'après ces seuls motifs, sans tenir compte des objections qu'on est en droit d'adresser à un phénomène volcanique aussi étendu et aussi subit qu'on le suppose, il est impossible d'admettre l'explication de M. Élie de Beaumont. Elle est manifestement insuffisante ; il faut en trouver une autre.

Nous avons déjà, dans le livre précédent, fait mention de la théorie que nous proposons sur ce sujet. Nous allons en poser de nouveau la thèse d'une manière abrégée.

Nous supposons qu'au moment où l'homme fut mis sur la terre, l'écliptique n'était nullement incliné sur l'équateur, mais que l'un et l'autre étaient dans un état de parallélisme parfait. Nous supposons ensuite que la terre fut brusquement inclinée de manière à ce que l'écliptique fît avec l'équateur un angle de 24 à 25 degrés. C'est à ce brusque changement de position que nous attribuons le déplacement brusque et presque instantané des eaux. En effet, en calculant ce qui dut se passer sur la terre, dans le moment supposé, nous trouvons que toutes les eaux des mers du nord durent être soulevées et portées vers le sud, parcourant avec rapidité le sol de la Suède, de la Norwège, etc.; en même temps, toutes les eaux de la mer Baltique durent être transportées sur les plaines de l'Allemagne, de la Pologne, de la Russie, etc.; les eaux de la mer d'Aral durent également sortir de leur lit et être jetées au midi; celles de la mer Caspienne durent envahir le sol de la Perse; celles de la mer Noire et de la mer de Marmara, couvrir l'Arménie, l'Asie-Mineure, et toutes les autres terres plus méridionales; celles de la Méditerranée innonder l'Égypte et tout le nord de l'Afrique. En même

temps il dut y avoir un reflux considérable de tous les océans méridionaux, etc. Certes, il y a là plus qu'il ne faut pour rendre compte de l'événement destructeur et terrible dont la mémoire nous a été transmise sous le nom de déluge universel.

Au reste, il y a, en faveur de cette cause, d'autres preuves que la facilité de l'explication qu'elle peut fournir ; il y a les traces que ce mouvement des eaux a laissées. Nous en avons déjà parlé. Les seules qui nous paraissent évidentes, sont les *blocs* erratiques. Si, par une étude attentive de ces blocs, on arrivait à constater qu'ils sont disposés, en tous lieux, d'une manière correspondante aux effets calculés du mouvement terrestre et aqueux que nous pensons avoir eu lieu, on ne pourrait conserver le moindre doute sur la réalité de notre hypothèse. Nous avons déjà exposé comment la disposition des blocs erratiques de l'Allemagne septentrionale, de la Pologne, de la Russie, de la Finlande, etc., était en parfait rapport avec la théorie proposée. Nous ajouterons que la disposition de blocs pareils au sud et au nord des Alpes et qui sont évidemment des fragmens des roches alpines, s'explique également fort bien par le même mouvement. Ces deux concordances sont sans doute considérables ; mais nous ne nous dissimulons pas qu'elles ne suffisent point, et nous espérons que le temps et les recher-

ches en apporteront d'autres plus significatives encore peut-être.

Il est, en faveur de ce phénomène, une autre probabilité que nous ne devons pas oublier d'indiquer : c'est celle que l'on peut tirer de l'analogie avec les phénomènes qui paraissent avoir signalé les jours génésiaques antérieurs à l'homme. Il est certain que l'époque consacrée spécialement à la formation de la classe des mammifères, ainsi que celle consacrée à la formation des reptiles, se divisent en deux périodes nettement différenciées et par les genres du règne animal et par les terrains. Une petite révolution du globe a évidemment séparé chacune de ces périodes secondaires l'une de l'autre. La révolution qui produisit le déluge historique, en paraît l'analogue dans le règne humain. Nous livrons cette observation que nous n'avons pas le temps de développer, à l'appréciation du lecteur.

Après avoir fait connaître les probabilités, il nous reste à exposer les difficultés. Notre hypothèse pose relativement aux terrains confondus sous le nom de Diluvium, ou terrains clysmiens de M. Brongniart, une question géologique qui n'est pas encore résolue ; la question de savoir si, dans l'épaisse couche des terrains de transport ancien qui couvre la superficie du globe, il est possible d'établir deux espèces, de reconnaître deux époques de formation, ou la trace de deux mouvemens des eaux diffé-

rens? En effet, si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit dans la géogénie, nous avons raconté comment une révolution des pôles et un immense mouvement des eaux, détruisant tout ce qui vivait sur le sol, précédèrent l'arrivée de l'homme sur la terre. Or, la trace de ce mouvement des eaux se trouve dans ce que l'on appelle la couche clysmienne ou diluvium, mais cette couche est unique. Au-dessus d'elle on ne trouve plus que les terrains de nos habitations actuelles. C'est donc dans cette même couche clysmienne que nous devons encore trouver les produits du déluge de Noé. En conséquence, si on ne pouvait montrer une différence propre à établir que cette couche se compose de deux assises, ou mieux de deux espèces de terrains qui ne sont ni de même cause ni de même date, ni formés par le même mouvement, si l'on ne le pouvait, il faudrait ou abandonner l'hypothèse que nous avons présentée, ou se résoudre à considérer le déluge de Moïse comme une inondation partielle.

Nous avons montré que cette seconde manière de voir est inadmissible. Les motifs que nous avons fait valoir subsisteraient, quel que fût le sort de notre théorie. Nous serions donc obligés, en y renonçant, de considérer comme marque du déluge historique l'ensemble immense des terrains clysmiens ou du diluvium.

Nous ne doutons pas que quelques personnes ne s'étonnent que nous nous appliquions à poser une question dont la solution est difficile, au lieu de trancher la difficulté en nous déterminant tout de suite à prendre l'ensemble des terrains clysmiens pour le produit du déluge noachique. Quelques écrivains n'ont pas hésité en effet à prendre ce parti; mais, quant à nous, nous ne nous y résignons pas aussi facilement; et ce n'est point sans motif! En effet, il est un fait qu'on ne peut faire fléchir, à moins de tout confondre : c'est celui de la série des formations. Or, en prenant les terrains clysmiens comme effets d'un seul mouvement des eaux, il se trouverait qu'il faudrait aussi établir que l'homme a été créé avant que ces terrains existassent; par suite, afin de ne pas altérer la série, afin de séparer comme elle doit l'être, la formation de l'homme de celle des mammifères, afin de la séparer même de celle des paléothérium, dont il est bien prouvé d'ailleurs que l'homme n'était point contemporain, on serait obligé de couper en deux l'époque que nous avons appelée du nòm de cinquième jour. Ce n'est pas tout encore : on serait, par là, forcé d'admettre que l'homme a été contemporain de cette nature animale gigantesque dont faisaient partie les mastodontes, les aurochs, le cervus megaceros, les tigres et les chiens dont la taille égalait celle de nos chevaux, etc.;

c'est-à-dire d'admettre que l'homme, destiné à être le roi de la création; en était en même temps le nain. Rien, d'ailleurs, ne prouve la présence de l'homme à cette époque; on ne trouve aucun débris provenant de lui, ni dans les terrains meubles, ni dans les poudingues, ni dans les brèches où se sont conservés cependant les plus petits fragmens des plus petits squelettes. On a, il est vrai, découvert quelques débris humains, dans une ou deux cavernes dites à ossemens, mais tout prouve que ces débris y avaient été transportés par des causes purement humaines. Rien donc jusqu'à présent ne permet de considérer l'homme comme contemporain des mastodontes; rien, par suite, ne permet de considérer les terrains clysmiens, en totalité, comme des effets du déluge historique. Nous ajouterons que la plupart des géologues, et entre autres M. Élie de Beaumont, n'admettent point que le diluvium représente le déluge historique. On reconnaît dans ces terrains de transport des directions différentes qui annoncent qu'ils ne sont pas dus au même mouvement. Certains de ces terrains paraissent avoir été transportés dans le sens de la direction que suivraient les eaux actuelles; les autres dans un sens contraire ou dans tout autre sens que celui-là. De là, on a conclu qu'il y avait eu deux sortes de mouvemens de transport qui, quoique également brusques et d'une puissance supérieure

à tout ce que nous voyons aujourd'hui, ne pouvaient cependant être rapportés ni à la même cause, ni à la même époque. Ainsi, ce n'est pas sans motifs que nous avons posé la question par laquelle a été ouverte cette petite discussion. Nous terminerons en répétant que les marques les plus évidentes du déluge noachique ou historique, sont, jusqu'à présent, à nos yeux, les dépôts ou les traînées de blocs erratiques.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION DE CETTE PREMIÈRE PARTIE.

Dans les sciences, la méthode ne consiste pas toute entière et toujours dans les procédés logiques ; elle comprend en outre certains points de vue généraux, certains axiômes fondamentaux qui servent de principe et de base aussi bien aux études qu'aux recherches, aussi bien aux inventions qu'aux vérifications et aux classifications. En effet, quelle que soit la spécialité scientifique que l'on envisage, on trouve que pour être instruit de la méthode qui la distingue, ce n'est pas assez de connaître les procédés logiques, il faut encore savoir quelles sont les propositions générales ou les données principales sur lesquelles repose la spécialité. Toute science se présente à nous comme un vaste terrain à parcourir. Pour l'étudier et en faire la carte, il

ne suffit pas de savoir y marcher, il ne suffit pas même d'y voyager, il faut encore connaître la direction à suivre, y établir des points de reconnaissance et des jalons qui servent à nous retrouver si nous nous perdons, et qui forment les élémens du tracé que nous devons dessiner. Tant que l'on ne possède pas quelques-unes de ces données premières, il peut y avoir projet de constituer une science; mais la science n'existe pas.

Ainsi, il ne suffit pas, pour que la science de l'histoire soit, d'avoir une certaine mémoire des faits, c'est-à-dire des annales, il ne suffit pas d'avoir même des méthodes propres à classer ces faits. A cet état, la science est en projet; mais elle n'existe pas encore. Il est nécessaire, en outre, de posséder des points de départ généraux qui soient ici ce que sont les axiômes fondamentaux en géométrie, c'est-à-dire qui constituent des données convenues, incontestées, universellement admises, et qui soient propres par suite à diriger toutes les intelligences dans la même voie, et à rendre toute recherche fructueuse et véritable. La science est d'autant plus positive que l'on possède un plus grand nombre de ces principes convenus et incontestés. En philosophie, ce n'est point la logique qui accomplit cette dernière fonction, mais l'ontologie; en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, etc., ce ne sont point les procédés d'expérimentation et

de calcul, mais certaines lois générales admises et démontrées d'avance.

Ce n'était donc pas assez, dans une introduction à la science de l'histoire, d'avoir décrit les méthodes, et même déterminé le but ; il fallait constituer quelque chose d'analogue à ce qui est représenté, en philosophie par l'ontologie ; en géométrie, par les axiômes ; dans les sciences naturelles, par les lois générales. Il fallait, en un mot, constituer une *axiomatologie historique.* La formule du progrès ne nous a pas paru fournir, à elle seule, une donnée ou un tracé asez complet. Nous avons, en conséquence, dans les chapitres qui précèdent, essayé d'établir un certain nombre de points de départ ou de reconnaissance généraux. L'espace, que nous avions à notre disposition, ne nous a pas toujours permis de les développer autant peut-être qu'il eût été utile pour tout le monde ; car il eût été besoin presque d'un volume pour traiter à fond chaque sujet séparément. Néanmoins, malgré notre concision, nous croyons avoir énoneé, d'une manière suffisante, les affirmations fondamentales nécessaires en histoire. Nous avons été obligés d'en négliger seulement quelques-unes dont nous ferons mention tout à l'heure.

L'humanité, avons-nous démontré, est sortie tout entière d'un seul couple humain, créé adulte. L'homme n'est point l'unique auteur de ses con-

naissances morales et scientifiques; il a reçu un enseignement primitif; il en a produit le développement et les conséquences. Ainsi, l'humanité est une originellement aussi bien de corps que d'esprit, aussi bien d'intelligence que de langage. Mais l'homme est toujours ce que le font l'enseignement et la pratique. Il y a eu donc autant de variétés dans l'espèce humaine, qu'il y a eu de désobéissances vis-à-vis de la loi morale, qu'il y a eu d'hérésies ou d'oublis. De là les différences de races et de civilisation. Nous avons vu que toutes les nations puissantes, où la tradition s'était conservée, avaient, en effet, celle d'un péché originel et l'espérance plus remarquable d'un renouvellement ou d'une rédemption. Les différences et les variétés dans l'espèce humaine ont été, en outre, accrues par le nombre des enseignemens. Dieu a parlé plusieurs fois aux hommes : et les enseignemens ont été en série croissante. La dernière manifestation divine a eu pour but la rédemption de notre espèce déchue, par la pratique du christianisme. Nous avons vu qu'il y avait dans le fait de la rédemption, non-seulement une réalité dogmatique, mais encore une réalité historique et politique d'une portée immense. Cependant, ces divers enseignemens ont prêté à des désobéissances ainsi qu'à des ignorances diverses ; de là, des variétés de civilisation et de race également multipliées. En un mot, l'u-

nité vient de Dieu; les différences viennent de la liberté humaine; les unes étant un effet de la progression logique régulière, les autres étant le produit de la désobéissance ou de l'erreur volontaire. Les rapports des diverses nations, à ce sujet, c'est-à-dire leurs rapports de position quant aux enseignemens, quant à l'orthodoxie, quant à l'avancement, se démontrent par l'étude de la filiation des peuples; mais cette étude serait sans base, si tout ce qui vient d'être énoncé n'était accepté, savoir, l'unité d'espèce, l'unité d'enseignement primitif, l'unité de langage, etc. Ainsi, dans l'histoire comme dans les autres sciences, tous les points de vue qu'on doit considérer comme axiomatiques, se tiennent et se supposent.

A ces données principales que nous avons exposées précédemment, il faut ajouter quelques faits moins généraux, mais également positifs, qu'il est important de ne point oublier au point de vue où nous sommes placés dans cet ouvrage. Nous nous bornerons seulement à les énumérer.

Quelle que soit la société dont on recherche les origines, si celles-ci ne sont pas complètement perdues, on trouve qu'elle a commencé par un enseignement ou par une conquête qui a apporté cet enseignement.

Dans toutes les sociétés antiques, on trouve que la tradition divise l'histoire primitive en périodes

dont les premières appartiennent au règne des dieux ou demi-dieux, et les autres au règne des héros et des hommes.

Enfin, presque partout, ou au moins dans toutes les nations assez puissantes pour être devenues stables, et assez stables pour avoir conservé les vieilles traditions, on rencontre, en même temps que le souvenir du déluge, celui d'une histoire analogue à celle de Noë et de ses enfans. C'est là un point de départ qui n'est point sans importance, lorsqu'il s'agit de procéder à l'étude de la dispersion des peuples et des langues.

Nous terminerons ici cette esquisse fort imparfaite d'une axiomatologie historique ; mais nous ne pouvions guère faire davantage dans un ouvrage comme celui-ci, où il était d'ailleurs nécessaire d'aborder tant de sujets différens. Nous allons maintenant entreprendre une autre esquisse plus difficile, celle de la genèse humaine ou de l'androgénie. On devra considérer l'œuvre qui va suivre seulement comme le plan d'une histoire à réaliser, ou l'hypothèse d'une histoire universelle. C'est ainsi que nous l'avions envisagé dans notre première édition : c'est ainsi que nous l'envisageons encore. Au reste, sauf quelques corrections, nous n'avons rien changé à la rédaction primitive. Nous nous trouvons soumis ici aux mêmes obligations que nous avons subies dans notre géo-

génie. Notre travail ayant été le point de départ de recherches et de discussions, nous avons dû n'y rien changer. Cependant nous y avons ajouté un commencement et une fin; mais ces additions peu étendues et peu importantes, faciles à distinguer du corps de l'ouvrage par la place même qu'elles occupent, ces additions n'en modifient nullement le fonds.

Avant de clore ce chapitre, nous nous arrêterons encore un moment pour exposer les motifs qui nous ont déterminé à donner aux temps consacrés à l'androgénie, le titre de sixième jour de la Genèse. Nous venons de voir un ouvrage (1) qui attribue à ces temps le nom de septième jour. Nous pensons qu'il y a erreur dans cette appellation. Dans la Cosmogonie de Moïse, ce septième jour est présenté comme le jour de Dieu, et non comme un jour du monde. Il y a dans cette énonciation que Dieu se reposa le septième jour, une signification plus métaphysique encore que chronologique. Par là, Moïse ôte tout prétexte au panthéisme; il montre que Dieu est séparé du monde, et que le monde a reçu toutes les forces nécessaires pour se conserver dans l'état où le Créateur l'a laissé. C'est un haut enseignement et un principe en même temps de théologie et de physique, tellement différent de

(1) Marcel de Serre. *Cosmogonie de Moïse.*

ce qui était reçu en ces matières chez les peuples au milieu desquels il avait vécu, qu'il constituait à lui seul une séparation fondamentale entre le judaïsme et le paganisme. Nous voyons donc dans l'énonciation du législateur des Hébreux, à l'égard du septième jour, un but particulièrement dogmatique d'abord, puis enfin, l'affirmation que le monde était désormais livré à lui-même autant qu'il devait jamais l'être. Quant à l'homme, quant à son histoire, elle nous paraît logiquement se rattacher au jour même où il fut créé. A ce moment, l'œuvre de Dieu est terminée; mais l'œuvre de l'homme commence; et cette œuvre humaine étant la suite de celle de Dieu, est évidemment la continuation du sixième jour du monde. Nous croyons donc avoir bien fait, en plaçant l'androgénie dans le sixième jour de la Genèse.

LIVRE VII.

Deuxième Partie.

ANDROGÉNIE.

Tableau de l'âge adamique ou antédiluvien. — Histoire des Noachides. — Tableau de l'âge des demi-dieux et des héros. — Tableau de l'âge brahmanique. — Histoire de Moïse. — Tableau de l'âge chrétien. — Conclusion.

Au commencement du sixième jour, lorsque la rage et le trouble des élémens furent appaisés, lorsque toute agitation eut cessé et que tout fut en repos, la vie reprit possession du sol. D'innombrables tribus de végétaux, germant au sein des ruines de l'ancien monde, cachèrent bientôt, sous une verdure épaisse, les traces du dernier cataclysme; ensuite, de nombreuses espèces d'animaux vinrent se multiplier sur la terre, dans l'air et au sein des eaux. La vie végétale et animale reproduisait, sous un ciel nouveau, les formes perfectionnées de toutes les familles dont elle avait été successivement enrichie dans les jours précédens. La série des êtres organisés échappait triomphante

au tombeau où elle avait été momentanément enfouie ; mais elle était purifiée, renouvelée et embellie. En un mot, le globe avait tous ses ornemens ; la terre de délices était prête et comme dans l'attente de l'époux qui devait régner sur elle. Ce fut alors que le premier couple humain, sortant des mains de Dieu, ouvrit ses yeux à la lumière. Mais, d'abord, il ne voyait pas, il n'entendait pas, il ne sentait pas ; car il faut que l'homme apprenne tout, même à voir, même à entendre, même à sentir. Dieu fut, pour les premiers nés de notre espèce, ce que sont, pour nous, et notre mère et notre père ; il leur apprit à se servir de leurs sens et de leurs membres. Il leur avait donné une âme faite à son image, une et triple, c'est-à-dire, une en trois puissances, étant, à la fois, substance simple ou activité pure, substance agissante ou action pure, substance possédant ses actions et les conservant ou mémoire pure (1). Par l'effet de cette constitution, l'âme de l'homme était à la ressemblance de son créateur ; comme force pure d'activité, elle était immortelle, spontanée, libre, douée de fécondité ; comme agissante, elle était une puissance douée du pouvoir de créer des signes, des pensées, des volontés, des mouvemens ; elle ne pouvait rien acquérir, sans l'avoir produit en elle-même ; en

(1) Voyez mon *Traité de philosophie*. T. 3, de la Trinité humaine.

sorte que, comme substance possédant ses actions, c'était elle qui engendrait sa propre mémoire, sa propre personnalité et sa responsabilité. A cette âme, Dieu joignit un corps qui, dans la durée de sa vie terrestre, devait lui servir d'instrument et de médiateur vis-à-vis du monde physique. Puis, afin que ce corps n'enchaînât point la liberté de l'âme, il donna à cet organisme peu d'instincts ; il voulut que le corps eût besoin d'être instruit à faire ce que les animaux faisaient tout de suite par le seul effet des dispositions natives qu'il leur avait données. Mais, en même temps, afin que l'âme ne pût exercer sa liberté que dans certaines limites conformes aux fonctions qu'il destinait à l'humanité, il mit dans le corps de l'homme, une instrumentalité nerveuse particulière que nul animal ne possédait, où étaient placées en puissance et comme un thème à développer, toutes les aptitudes de relation et de médiation que l'humanité était appelée à mettre en action et par suite à posséder dans la durée de son existence terrestre. Ainsi, l'homme fut destiné à disposer lui-même son propre instrument, et à développer sa propre espèce. Tout son avenir fut mis en germe dans la chair qui devait lui servir d'organe; mais c'était à sa volonté qu'était réservé le mérite de féconder ces germes. En outre, le Créateur, voulant que nulle vertu ne fût perdue, ordonna que les parens transmissent

par voie de génération à leurs enfans, tous les perfectionnemens qu'ils auraient opérés dans leur propre nature. Enfin, afin que l'homme ne pût se passer de la vie sociale, Dieu fit en sorte que, réduit à lui seul, il fût impuissant même pour son propre développement ; il établit que, pour agir conformément à sa double nature, il aurait besoin d'une notion qui y fût conforme et que l'enseignement seul pourrait lui donner. Il exerça lui-même auprès du premier homme la fonction de maître qu'il destinait à la mère, au père et à la société ; et par là ces fonctions furent sanctifiées. Il ne se borna pas à lui apprendre à voir et à entendre ; il lui donna, par la parole, connaissance de la loi morale, de la loi de vie ; et par là il lui apprit à parler, à juger, à penser et à raisonner.

L'homme avait tout reçu de Dieu ; et, cependant, le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut pour désobéir. Alors il éprouva en lui un grand trouble ; l'équilibre des rapports entre l'âme et le corps fut rompu ; les passions de la chair prirent naissance, et s'élevèrent contre la volonté de l'esprit ; la loi primitive du perfectionnement fut altérée. Dès ce moment, dit la Genèse, l'homme déchu fut soumis à la douleur et à la mort ; l'homme domina la femme (1), et l'inégalité en-

(1) Genèse. c. 3. v. 16.

tra dans le monde. Tout enfantement, soit de l'esprit, soit du corps, devint pénible. Le principe de transmission des aptitudes par voie de génération, qui avait été établi uniquement pour l'accroissement du bien, tendit à l'aggravation du mal, cette direction ne devant être changée que par le sacrifice, le travail et une lutte de tous les instans soutenue contre soi-même. Or, le péché de désobéissance, commis par Adam, devait être reproduit, bien des fois, par ses enfans. D'autres, après lui, devaient aussi tenter de devenir des Dieux, et goûter du fruit défendu.

Adam fut le fondateur de la première société humaine, de celle qui devait être le principe et la base de toutes les autres; il fut l'instituteur de la société de famille. La loi morale qu'il transmit à ses enfans et que ceux-ci conservèrent traditionnellement, était conforme au but de cette institution : elle prescrivait aux hommes le devoir de croître, c'est-à-dire de se conserver et de se perfectionner (1); le devoir de multiplier leur espèce et de la répandre sur la surface du globe (2); enfin, le devoir du travail comme une expiation du péché (3). L'homme devait aimer et dominer sa femme, comme une partie de lui-même; car celle-ci était l'os de ses os et la chair de sa chair (4). Pour

(1) Genèse. c. 1. vers. 28.—(2) Gen. c. 1. v. 28.—(3) Gen. c. 3. v. 17.—(4) C. 11. v. 23.

s'attacher à la femme, l'homme devait quitter son père et sa mère; et il devait avec elle ne former en quelque sorte, qu'un seul corps (1). La femme possédait ses enfans (2). Enfin, les hommes devaient respecter, dans leurs semblables, leur propre image et leur parenté; le droit de mort n'appartenait qu'à Dieu (3). L'homme devait réprimer ses désirs et discipliner sa chair dans l'espérance d'une récompense immortelle (4). Telle était la loi morale qu'Adam et ses successeurs devaient pratiquer dans l'attente du Rédempteur promis à leur race.

Cependant, l'espèce humaine se multiplia : Adam engendra plusieurs couples et ceux-ci d'autres. Chaque couple devint une famille qui alla vivre à part et pour elle-même. Les enfans mâles quittèrent, selon la loi, leurs pères et leurs mères, pour s'attacher à des femmes. Celles-ci étaient d'abord leurs sœurs, et de là la coutume qui se prolongea pendant longtemps de joindre par les liens du mariage le fils et la fille qui se trouvaient déjà unis par les liens du sang. Mais, à mesure que les familles se multipliaient, à mesure qu'il naissait plus d'êtres libres et que les actes de liberté croissaient en nombre, on voyait apparaître des différences plus considérables entre les hommes. Les familles se distinguèrent en général, les unes des autres,

(1) Gen. c. 2. v. 24.— (2) C. 4. v. 1. — (3) Gen. c. 4. v. 15 et 23. — (4) Gen. c. 4. v. 7.

par la ligne de conduite qu'elles suivaient de préférence, les unes s'efforçant d'être fidèles à la loi traditionnelle, les autres n'adoptant d'autres guides que leurs intérêts et leurs passions ; et comme les enfans étaient ce que les faisaient l'instruction et les exemples qu'ils recevaient de leurs pères, il arriva qu'il se forma deux races qui devinrent plus distinctes de génération en génération. On appela du nom de fils de Dieu, les hommes qui appartenaient à la race fidèle (1). On appela fils du péché, de la tentation, de la chair, les hommes de la race volontaire et rebelle ; et parce que le corps de l'homme a été formé de la terre, on donna encore aux enfans de cette race, le nom de fils de la terre, de géans ou de titans. La distinction entre les fils de Dieu et les fils de la chair, commença deux cent cinquante ans après la création, lorsque Seth engendra Enos (2).

Ce fut Caïn, le premier né d'Adam, qui ouvrit la voie de désobéissance, et fut l'instituteur de la race coupable ; il mit son âme au service de ses passions et de ses sens ; il fut jaloux, envieux et violent ; il voulut posséder le sol (3). Enfin, il leva la main sur son frère, et par lui le meurtre entra dans le monde. Il fut le premier, dit-on, qui adora le so-

(1) Le Syncelle, chronograph. — (2) Gen. c. 4. 26.

(3) Josephe. antiq. hébr. l. 1. ch. 2. — Caïn, en hébreu, signifie possesseur.

leil, et l'appela seigneur (1). Ses enfans l'imitèrent, ils se retirèrent dans les lieux forts, et abandonnant enfin la loi du travail, ils vécurent de meurtres et de brigandages (2).

Cependant, la race fidèle engendrée de Seth se multipliait, et inventait la science et les arts de la vie de famille. Ils comptèrent les générations par leurs découvertes (3). Ce fut, sous celle d'Enos, dit-on, que fut découvert l'art de faire de feu (4); et cet art, dans la quatrième génération, servit à chaque famille à s'ouvrir un chemin à travers les forêts, et à s'emparer des montagnes et des cavernes pour y habiter (5). Dans la cinquième, il s'opéra de nouvelles séparations entre les familles (6); la race fidèle se divisa elle-même; les uns, dit-on, renonçant à la loi ainsi qu'à la vie de famille, et s'abandonnant à une promiscuité semblable à celle des bêtes; les autres persistant avec plus d'énergie dans la voie traditionnelle. Alors, au meurtre et au brigandage qui régnaient déjà dans le monde, se joignit l'affliction de la guerre. Les bons et les méchans entrèrent en lutte; il y eut des combats partiels et multipliés. Or, parce que les hommes livrés à la promiscuité, se trouvaient souvent

(1) Sanchoniaton dans Eusèbe. prep. évang. lib. 2. ch. 7. —(2) Gen. c. 4. v. 18. Josephe. antiq. hébraïq. l. 1. c. 2.— (3) Josephe. ant. jud. — Sanchoniaton. *Loc. cit.* — (4) Sanchoniaton. *Loc. cit.* — (5) Ibid.— (6) Ibid.

réunis en troupe, ils eurent plus de force pour attenter à la sécurité des familles consacrées à Dieu ; et celles-ci eurent beaucoup à souffrir, et furent obligées de se disperser ; leur chef s'appela Malalcel, c'est-à-dire celui qui loue Dieu (1). Ce fut, parmi elles, que fut inventé l'art de se faire porter sur les eaux par des radeaux en bois (2). Peut-être le danger et le besoin de fuir furent-ils les uniques causes de cette découverte. Quoi qu'il en soit, ce fut dans la sixième génération qu'on trouva l'art et les instrumens de la pêche et ceux de la chasse. La septième génération s'appela Henoch ou renouvellement. Sans doute, alors le système de la famille fut reconstitué et raffermi. C'est, dit-on, pendant la durée de ce retour que fut découverte la science de forger les métaux, et de construire des habitations en pierres et en briques (3). Alors, les familles s'attachèrent aux habitations qu'elles se construisaient. Elles quittèrent la vie nomade et devinrent stables (4). Une génération toute entière fut employée à l'œuvre de cette transformation ; ce fut la huitième; et, cependant, les hommes qui

(1) Gen. c. 5. v. 15. 16 et 17.— (2) Sanchoniaton. *Loc. cit.* — (3) Sanchoniaton. *Loc. cit.*— Gen. c. 4. v. 22. Tubalcain appartient à la septième génération dans la lignée de Caïn, en comptant Adam comme première génération. Tubalcain est donc d'une génération postérieur à Henoch. — (4) Sanchoniaton. *Loc. cit.*

voyaient dans ces changemens, le signe de la perte des mœurs traditionnelles de la famille, et prévoyaient la fin de la loi ancienne, ces hommes se prirent à désirer la mort. Cette génération fut nommée Mathusalam, c'est-à-dire qui demande sa mort (1). En effet, dans la neuvième génération, les familles rapprochèrent leurs habitations de telle sorte qu'elles formaient comme des villages (2); mais, dans ces réunions, il n'y avait ni police, ni magistrat; chacun était libre de tout faire : la force et la peur devinrent donc la règle la plus générale des actions. La vie de famille qui, dans l'absence de l'institution sociale, ne pouvait se maintenir pure que par l'isolement, fut profondément altérée par les contacts que les hommes eurent entre eux. Les tentations de toutes espèces furent multipliées par le voisinage; les occasions du mal devinrent plus nombreuses ; et le mal, qui résulte de l'abus de la force, de l'envie, de la promiscuité, de la paresse et du vol, se propagea, s'étendit, et rabaissant la dignité humaine jusqu'à la brutalité des bêtes, menaçait d'anéantir les destinées auxquelles Dieu avait voué l'humanité (3). Cependant, les hommes avaient trouvé tout ce qui est nécessaire à l'existence de famille, tout ce qui est utile pour vivre, pour se conserver et pour acquérir la sécurité ; ils

(1) Gen. c. 5. v. 21.—(2) Sanchoniaton. *Loc. cit.*
(3) Joseph. ant. jud. lib. 1. c. 3.

avaient marché dans la voie qui leur avait été ouverte par Adam leur père commun ; mais cette voie ou plutôt la tradition était épuisée ; ils ignoraient l'art de vivre en tribu, et ils avaient à l'apprendre, peut-être leur fut-il enseigné ; et peut-être ne le comprirent-ils pas et ne voulurent-ils pas se soumettre aux sacrifices nécessaires pour le pratiquer. Quoi qu'il en soit, le mal était arrivé au plus haut point, puisqu'il n'y avait, dit la Genèse, qu'un seul juste sur la terre (1). La race de Seth ou des fils de Dieu s'était mêlée volontairement à celle de Caïn, et il n'y avait plus de distinction entre les hommes (2). Tous avaient les mêmes mœurs ; tous étaient livrés aux appétits d'une nature dépravée et grossière. Les fruits de la terre, le lait des troupeaux, les produits de la chasse et de la pêche ne suffisaient pas à leurs appétits monstrueux ; le faible était la proie du fort ; ils faisaient festin de la chair de leurs semblables. Leur sensualisme odieux ne se satisfaisait pas des voluptés naturelles ; il les avait conduits aux jouissances contre nature. Toute chair enfin avait perdu sa voie. Les femmes repoussaient le devoir et les joies pures de la maternité, comme un fardeau et une gêne. Ainsi,

(1) Gen. c. 6. v. 3. 5. 9. — Sanchoniaton, *Loc. cit.* — Josephe. l. 1. c. 3. — (2) Genèse. c. 6. v. 2. 4. — Joseph. ant. jud. liv. 1. c. 3. — Livre d'Hénoch conservé par Le Syncelle. — Berose d'Annius, etc.

par le fait des aberrations sensuelles les plus étranges, les hommes travaillaient à détruire leur propre espèce (1). En même temps, par le fait de leur réunion en villages, ils avaient renoncé à l'un des plus importans commandemens de Dieu, celui de se répandre sur la terre. En effet, l'espèce humaine n'occupait encore, après tant de siècles écoulés, qu'un petit espace sur la surface du globe, et cet espace même était menacé de dépopulation. Il était temps que Dieu intervint pour le salut de l'espèce et des destinées humaines.

Neuf générations s'étaient écoulées depuis le commencement du règne des hommes sur la terre; alors, Noé, l'homme juste, l'homme de la dixième génération, fut averti que le jour de la punition était proche. Il reçut l'ordre de se retirer dans l'Arche avec sa famille, c'est-à-dire avec ses trois fils Sem, Cham et Japhet, avec sa femme et les femmes de ses fils. Il y fut enfermé, ainsi qu'un couple de toutes les espèces habitant le sol (2). Alors, les eaux du déluge envahirent la terre, et détruisirent, dit

(1) Berose d'Annius.—Genèse. ch. 6. v. 12.— (2) Genèse. ch. 6 et 7. — Josephe. antiq. judaïq. lib. 1. c. 3. — Berose d'Annius. Noë est appelé Noa Ogygès Saga. — Noë est appelé Satyavrata dans les traditions indiennes. Will Jones. recherch. asiatiques. W. Jones. traduction du premier *pourana*. — Noë est appelé Misora et Sélech, c'est-à-dire le Juste dans les fragmens de Sanchoniaton conservés par Eusèbe. — Noë est appelé Xisuthrus dans les traditions chal-

la Genèse, tous les êtres animés qui en habitaient la surface depuis l'homme jusqu'aux oiseaux du ciel (1). Le règne des eaux dura cent cinquante jours (2).

La terre étant redevenue habitable, Dieu parla à Noé. Il lui donna une loi nouvelle qui était le complément et la confirmation de la loi morale ancienne. Il lui donna la terre et toute la nature vivante ou animée pour domaine (3); il lui permit de se nourrir de toutes choses (4). Il lui ordonna de veiller à la multiplication des animaux (5), et de s'abstenir de leur sang (6). Mais, en même temps, il voulut que quiconque, homme ou bête répandrait le sang de l'homme, fut puni par l'effusion de son propre sang (7). Enfin, le principal commandement adressé à Noé fut de multiplier son espèce, de se répandre sur la terre et de la

déennes du Berose d'Alex. Polyhistor conservées par Le Syncelle, et dans celles d'Abydène conservées par Eusèbe. —Il est appelé Bergelmer dans l'Edda.—Il est appelé Deucalion par Lucien *de la Déesse de Syrie*, etc., etc. — Ces différences dans les appellations sont faciles à expliquer si l'on veut bien ne pas oublier que la tradition fut d'abord orale, puis hiéroglyphique, ce qui rendit l'altération des noms très facile. Ajoutez que ces noms primitifs étaient en général significatifs, ce qui rendit encore la modification dont il s'agit, plus usuelle et moins importante aux yeux de nos ancêtres. —(1) Genèse. — (2) Gen. ch. 7.— (3) Gen. c. 9. v. 2.— (4) Gen. c. 9. v. 3. — (5) Gen. ch. 8. v. 17. ch. 9. v. 10. — (6) Gen. ch. 9. v. 4. — (7) Gen. ch. 9. v. 5 et 6.

remplir (1). Tels sont les préceptes que la tradition biblique a conservés sur le second enseignement donné à l'humanité (2).

Les hommes, cette fois, devaient être plus fidèles à la parole divine. Le souvenir de la punition terrible qui avait anéanti les races antérieures ne sortit jamais complètement de leur mémoire; ils n'oublièrent point que la vie était un don qui pouvait leur être retiré et qu'elle leur était donnée seulement comme un instrument pour une œuvre qu'ils étaient chargés d'accomplir. Ils comprirent que cette œuvre était de peupler la terre et de la dominer; aussi ne cessèrent-ils de marcher et de s'étendre jusqu'au moment où ils en eurent atteint les dernières limites habitables. Mais pendant l'accomplissement de cette œuvre, les révoltes, les désobéissances, les oublis, les erreurs se multiplièrent avec les siècles et les distances. La tradition

(1) Gen. c. 9. v. 7. — (2) Il y a, chez les Hébreux, une tradition apocryphe relative aux préceptes donnés aux Noachides et dont nous devons faire mention. Ils étaient au nombre de sept, sous les titres suivans : 1. *De cultu extraneo ;* 2. *de benedictione nominis ;* 3. *de effusione sanguinum ;* 4. *de revelatione pudendorum ;* 5. *de raptu ;* 6. *de judiciis ;* 7. *de membro è vivo.* On ajoutait que les six premiers commandemens avaient été antérieurement donnés à Adam et renouvelés à Noë ; le septième seul était nouveau et particulier aux Noachides. — (Jurieu. *Hist. des dogmes de l'Église.* 1. ch. 6.)

fut altérée par les explications théologiques aussi bien que par les hérésies; elle fut enfin à tel point modifiée que, sauf dans une seule race, les hommes n'en conservaient plus que l'ombre; ils avaient tout changé à l'exception du précepte pratique de marcher, de s'étendre, de se multiplier et de dominer sur la terre.

C'est par un acte de désobéissance que commença l'histoire de la race de Noé. Cham fut le premier coupable de cette race. Il faillit au respect qu'il devait à son père (1); il remit en pratique une partie des crimes antérieurs au déluge, et il se livrait aux arts magiques (2). Cham fut chassé par son père et sa race fut maudite. Il s'enfuit avec tous les siens vers le midi. Il s'arrêta sur une terre qui plus tard fut appelée, de son nom, Chemi ou Chemmyn. C'est la contrée à laquelle nous donnons celui d'Égypte (3). Cependant, Cham avait emmené avec lui quatre fils Chus, Metsraïm, Phuth et Canaan. Canaan resta dans le pays qui depuis a porté ce nom. Metsraïm ne se sépara pas de son père; et son nom qui en langage égyptien signifiait Fils du Soleil, est devenu celui des rois d'Égyte; quelquefois celui de leurs sujets (4); il est

(1) Gen. c. 9. v. 22. — (2) Berose d'Annius. — (3) Psalmiste. 57. 104. 105. — Plutarque de iside et osiride. — Berose d'Annius. — Hérodote parle de la ville de Chemmis dans la Thébaïde. lib. 2. 91. — (4) Lenormand. *Loc. cit.*

aussi celui par lequel les Arabes et les Turcs désignent encore les habitans des bords du Nil (1). Quant à Kus, il remonta le fleuve et alla fonder en Éthiopie un peuple qui reçut de lui le nom de Kushite ou Kôs (2). Phuth alla, dit-on, en Lybie (3). Vers le même temps, Nemrod fils de Chus, allait vers le levant fonder Babylone dont il fut, selon le style antique, le premier Saturne (4). Alors, on considérait comme un péché et une désobéissance à la loi morale qui était de se répandre sur la terre, l'action de rester stationnaire sur un lieu et d'y établir des habitations stables et fixes (5). Les Chamites furent les premiers qui se rendirent coupables de cette faute ; ils se montrèrent les imitateurs dociles du chef de leur race ; et, si l'on en croit la tradition, ce ne fut pas leur seule hérésie ; car ils oubliaient déjà l'Éternel pour adorer ses créatures comme des dieux, et mêlaient à la vérité qu'ils ne comprenaient pas, la vanité de leurs explications cosmologiques (6). Le nom de Metsraïm, Fils du Soleil, donné par Cham à un de ses fils, en est une preuve. Cependant, ils occupaient tout le midi sur une grande étendue de terre.

(1) Le Syncelle. — Josephe. ant. jud. liv. 1. c. 6. — Les voyageurs modernes. — (2) Inscriptions hiéroglyphiques antérieures à Moïse. — (3) Joseph. ant. jud. l. 1. c. 6. — (4) Berose d'Annius. — Xenophontis œquivoca. — (5) Joseph. antiq. jud. liv. 1. c. 4. — (6) Berose d'Annius.

Les fils de Sem descendirent plus tard vers le sud. Ils se répandirent en Arménie puis en Perse (1), et enfin, traversant les montagnes couvertes de neige, ils pénétrèrent dans la presqu'île des Indes (2). Du côté de l'occident, ils s'avancèrent jusqu'au pied du Liban. C'est de cette race que sortirent Abraham et les Hébreux, ainsi que le peuple qui fut connu plus tard sous le nom de Caldéen (3).

Japhet, qui était l'aîné des enfans de Noé (4), eut en partage le nord, le levant de l'Asie septenteionale, ainsi que l'Europe toute entière. Selon le vœu de son père (5), sa race fut celle dont les possessions furent les plus étendues ; ce fut aussi celle qui fut le plus longtemps fidèle à la loi de mouvement et d'expansion qui avait été donnée aux hommes de cet âge. C'est d'elle que sont sortis, entre autres, les peuples qui, en divers temps et en divers lieux, reçurent les noms de Scythes, de Celtes, de Celtibères, de Pélasges, d'Étrusques, de Grecs, d'Italiens, de Romains, de Gaulois, de Bretons, de Scandinaves, de Teutons ou de Germains, de Goths, de Slaves, de Thraces, de Cosars, de Po-

(1) Joseph. *Loc. cit.* liv. 1. c. 6.— (2) Joseph. Postérité de Jectam. lib. 1. c. 6.— Gen. ch. 10. v. 30.— St. Jérôme, in Locis hébraicis. art. *messe.* — Traditions indiennes. Padma pourana. — (3) Joseph. l. 1. c. 6.— (4) Gen. c. 10. v. 21. — (5) Gen. c. 9. v. 27.

lonais, de Russes, de Francs, de Hongrois, etc., des embranchemens de cette race pénétrèrent en Afrique et en Amérique; enfin, comme l'avait dit Noé (1), elle alla dans des âges postérieurs habiter jusque dans les tentes de Sem, soit en Perse, soit aux Indes, soit sur les rives du Tigre et de l'Euphrate.

Ainsi, les générations noachiques se partagèrent le devoir de peupler le monde. Elles menaient d'abord la vie de tribu, la vie nomade et patriarcale, le premier né du fondateur de la tribu, dans chaque génération, étant en même temps roi, pontife et père ou pasteur du peuple. L'aîné, comme roi et pasteur, avait puissance de vie et de mort sur tous les siens; il avait la moitié de l'héritage paternel; il possédait seul la bénédiction; et enfin, comme sacerdote et pontife, il jouissait du privilège de la suprême sacrificature (2). Tel était le droit du chef de la tribu, et tel était aussi, dans chaque famille, le droit du chef ou du premier né de la famille. Cependant chaque tribu portait en

(1) Gen. c. 9. v. 27. — (2) Jurieu. *Histoire des dogmes de l'Église*. 1. ch. 9. — Talmud. — Traités sur la Mischna. — Maimonides. — *Virgile*. Æneid. lib. 1. « Rex Annius, Rex idem hominum Phœbique sacerdos. » — *Servius* : « Sanè majorum hœc erat consuetudo, ut rex esset etiam sacerdos; undè hodie imperatores Pontifices dicimus. » — *Genèse*. 27. 29. « Sois maître sur ton frère, et que les fils de ta mère se prosternent devant toi, etc. »

elle diverses causes de séparation ; tantôt l'ambition du pouvoir faisait qu'un homme cherchait à devenir chef d'une nouvelle bande et entraînait avec lui une partie de ses frères ; tantôt l'hérésie devenait un motif d'expulsion, et l'auteur de la désobéissance était puni de la malédiction et de l'exil dont Cham avait été autrefois frappé ; enfin, d'autrefois la tribu devenue trop nombreuse émettait de son sein un essaim de jeunesse, un *ver* sacré, qui allait entreprendre de nouvelles découvertes. Toutes ces causes, sans cesse agissantes, augmentèrent la dispersion des hommes échappés au déluge; et de cette dispersion, il résulta que les troupes nomades, s'éloignant de plus en plus de leur primitive origine, en perdirent le souvenir. Les différences se multiplièrent en raison des distances et des années. Les uns oublièrent une partie de la loi morale ; les autres l'avaient presque changée ; les uns imaginèrent de nouvelles explications et de nouveaux dogmes ; les autres prirent de nouvelles habitudes et de nouveaux usages. En même temps, ils subissaient l'action des climats, des nourritures et des mœurs ; leur nature physique même était par là modifiée d'autant plus rapidement qu'à cet époque on avait moins développé les moyens de résister à cette triple influence ; ensorte qu'il arriva, en définitive, que lorsque ces peuples se rencontraient, après avoir été longtemps séparés, ils

ne se reconnaissaient plus comme fils d'un même père; ils ne se trouvaient semblables ni dans le physique, ni dans les doctrines, ni dans le langage. Alors, ils se considérèrent comme provenant d'origines diverses; chaque tribu pensa d'elle-même, qu'elle était la seule race fidèle, la seule sortie des mains de Dieu; elle pensa des autres qu'elles étaient toutes coupables, toutes engendrées du péché. Or, l'homme ne s'arrête jamais dans une ligne logique, avant de l'avoir épuisée. Cette croyance fut donc, dans chaque tribu, appuyée sur une explication ou une doctrine théologique qui avait pour but de lui apprendre en même temps comment elle était réellement fille de Dieu ou des dieux, et comment tous ceux qui n'étaient pas nés d'elle étaient engendrés du mal pour lui faire la guerre (1). On enseigna même que des fils de la terre, des géans, des titans avaient échappé au déluge, qu'ils s'étaient de nouveau propagés et qu'ils recommençaient la lutte qu'ils avaient antérieurement soutenue contre Dieu et ses enfans (2). Une seule lignée humaine conserva précieusement la tradition; ce fut celle qui de Sem alla à Abraham et d'Abraham à Moïse.

(1) Cosmogonie d'Hésiode. — Cosmogonie de Boundehesch. — (2) Edda. Histoire de Bergelmer. — Alexander historicus et Eupolemon, cités par Eusèbe, prep. évang. lib. 9. cap. 4. — Traditions rabbiniques.

Cependant, à cette époque du développement de la civilisation des Noachides, la première période logique était terminée. La fondation de la foi, qui emportait pour devoir principal la multiplication et la dispersion de l'espèce humaine sur la surface de la terre, se trouva finie, aussitôt que les trois races sorties de Noé, après s'être partagé l'œuvre, eurent assigné à chacune de leurs tribus principales, la tâche et la direction dont elles ne devaient plus sortir. Lorsque ce fait fut accompli, la période de raisonnement, des discussions, des révoltes et des séparations, commença dans chaque tribu, ainsi que nous venons de le voir. Tout lien avec le point de départ étant rompu et chacun étant livré à ses propres lumières et à ses propres expériences, chacun, en outre, étant en contact avec des difficultés imprévues, cette possibilité fut en puissance partout, et partout, plus tôt ou plus tard, les questions qui signalent la seconde période logique, furent posées. Alors furent produites les diverses théories dont nous avons parlé. Cependant, comme aucune des tribus n'avait oublié l'essentiel de la doctrine morale qui avait présidé à la dispersion primitive, elles en induisirent uniformément un dogme à peu près semblable, ou au moins, qui paraît tel, au jour où nous écrivons, maintenant que la distance nous permet d'en apercevoir seulement les traits généraux. Les membres de cha-

que tribu se considéraient comme fils des Dieux (1), ou au moins, attribuaient une origine divine à leurs fondateurs et à leurs chefs (2) ; on disait quelquefois qu'ils avaient été formés par une opération divine dans le sein d'une vierge (3) ; quelquefois, on leur attribuait une origine moins humaine encore ; ils étaient directement venus du ciel (4). On rendait aux descendans de ces êtres supérieurs des honneurs divins ; leurs restes étaient sacrés et devenaient l'objet d'un culte (5) ; il y avait une hiérarchie entre les hommes qui dérivait du rapport existant dans le ciel entre les dieux leurs ancêtres ; il y en avait une autre entre les membres de la tribu, qui résultait du degré d'altération qu'avait subi le sang divin en se mêlant avec le sang humain ; ainsi, dans plusieurs tribus, il se forma des classifications analogues à celles auxquelles plus tard nous donnerons le nom de castes. Mais tout individu, qui n'appartenait pas à la tribu, était impitoyablement placé dans l'une de ces deux catégories, ou il était considéré comme devant son origine à des dieux

(1) Les Goths, les Teutons, les Mexicains. — (2) Voyez l'*Histoire des dynasties tartares* dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, etc. — Les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Péruviens, les Chinois, les Tartares. — Voyez Homère, etc. — (3) Les Romains, les Chinois, les Tartares, etc. — (4) Les Ases, les Incas, quelques insulaires de la mer Pacifique, etc. — (5) Les Chinois, les Scandinaves, les Grecs, les Romains, les insulaires de la mer Pacifique, etc.

inférieurs et moins puissans (1); ou il était enfant du péché; et les uns et les autres n'étaient propres qu'à servir, dans des grades divers, les descendans des grands et vrais dieux. De là, cette doctrine qui fut générale dans cette période antique, cette doctrine des races les unes destinées à commander, les autres crées pour servir et obéir; les unes douées de moralité et de raison, les autres privées de ces dons et presque semblables aux brutes. Ces dogmes qui formaient le fondement principal des mœurs dans chaque société et la base des rapports des peuples entre eux, reposaient sur des explications théologiques et cosmologiques à peu près semblables. Voici quelle était cette histoire sacrée, commune quant aux généralités, à toutes les races, et telle que nous l'avons recomposée d'après les antiques traditions *païennes* de l'âge noachique et selon les monumens qu'il nous a laissés (1).

Au commencement, disait-on, les hommes étaient errans dans les forêts, sans langage, sans lois, sans mariage, sans famille et sans nom. Ils vivaient en troupes comme des bêtes. Ces bandes de bimanes se formaient, se grossissaient, se rompaient au hasard : l'imitation et l'instinct étaient, comme aujourd'hui dans nos troupeaux, les seuls moteurs de ces aggrégations d'individus à face humaine.

(1) *Dii minorum gentium.* — (2) Ce qui suit est extrait de notre première édition; tout ce qui précède a été ajouté.

Quelques cris et quelques gestes suffisaient pour exprimer leurs passions et leurs appétits de bête ainsi que pour les réunir ou les disperser (1).

Ces bandes ne devinrent jamais très nombreuses; elles avaient grand peine à se conserver, car elles avaient à lutter moins encore contre une nature sauvage et puissante que contre le mal que leur faisait la brutalité de leur vie.

Le premier homme fut celui qui parla. Il fut, dit-on, fils d'un Dieu et d'une vierge (2). Il était d'ailleurs de nature divine. Il sortit, dit-on encore, du séjour céleste pour venir changer les hommes (3). D'autres assurent qu'il sortit du sein des eaux (4). Sa venue fut annoncée par des signes dans le ciel, l'air, la terre et les eaux. L'air se

(1) Beaucoup de traditions païennes conservent la mémoire d'un état pareil (Diodore de Sicile. lib. 1. — Pausanias. l. VIII. c. 1.—Platon.—Ovide. *Métam.*—Garcilasso de la Vega. Traditions péruviennes. — Galien de histor. philosoph.). On trouve également cette opinion indiquée dans les traditions hébraïques. Ainsi, Josephe dit, en quelques lignes, que Caïn, après son crime, s'associa une troupe d'hommes méchans, vécut de violences, et bâtit la première ville.

(2) Traditions tartares (*Voy.* d'Herbelot. *Bibl. orientale*). Traditions chinoises : Naissance de Fohi. — Tradition romaine : Naissance de Romulus, etc. — (3) Traditions péruviennes. — (4) Traditions chaldéennes : Mythe d'Oannès. (Berose dans Le Syncelle). Tradition mexicaine. (Voyez le Tableau hiéroglyphique représentant l'histoire de ce peuple.)

troubla et se chargea de pluie et de feu ; il se changea en ouragan et ravagea le sol ; la terre remua et trembla ; les eaux sortirent de leurs lits et changèrent leur cours. Ainsi, l'instituteur des hommes et des dieux naquit au sein d'une tempête.

Il annonça ce qui suit : Au commencement, l'Éternel, Dieu, créa la grande mère. Il forma avec elle le corps de toutes choses (1) : il fit d'abord ce qui est en haut et ce qui est en bas, puis les ténèbres et la lumière, puis l'air et l'eau, et la pierre. Mais tous ces corps étaient immobiles ; alors, pour les animer, il créa des intelligences qui reçurent pour matière, les uns la lumière, les autres les ténèbres ; les uns l'air, les autres l'eau ; ainsi, toutes les intelligences créées participèrent de Dieu comme esprits, et de la grande mère comme corps. Ils furent faits mâles et femelles, afin qu'ils pussent se multiplier en esprits et en corps ; ils reçurent des chefs, des lois et la liberté, afin qu'ils pussent obéir et mériter. La terre resta pour séjour à la grande mère. Elle forma son corps ; et la grande

(1) Théologie indienne et chinoise.—Selon les Chinois toutes choses ont été produites par l'union du ciel et de la terre.—« En général, dit Aristote, *de generatione animal*, *lib.* 1. c. 2, on pose la terre comme femme et comme mère, et le ciel ou le soleil comme père. » — Les anciens appelaient la terre *mater deorum*. Voyez aussi la *Cosmogonie* d'Hésiode.— Varron et Plutarque nous apprennent que Junon était la terre, etc., etc.

mère fut l'âme et la vie de la terre (1). Alors, toutes choses furent achevées, et toutes choses furent bien, car tout était harmonieusement uni et lié. Mais les esprits des ténèbres envièrent et désirèrent les corps de leurs frères ; l'ordre fut troublé par l'inceste et la révolte; la matière du mal fut produite : la grande mère, même, qui avait été l'occasion du crime, en fut entachée, et du péché furent engendrés les hommes mortels et les animaux impurs (2). Alors commença la distinction entre le bien et le mal, et la guerre des intelligences de lumière contre les géans des ténèbres ; et la mort descendit sur la terre. L'Éternel a permis que les dieux de lumière et de pureté aient envoyé un de leurs fils dans un corps d'homme (3), afin de se multiplier sous forme charnelle, pour combattre

(1) Chez les Latins *tellus* et *Terra* n'avaient pas le même sens. *Tellus* indiquait la terre considérée comme vivante et animée; et *terra* indiquait la terre considérée seulement comme corps. — Synonimies de Tellus : Terra mater, Mater magna, Magna parens hominum, Mathor ou Athor, Hera, Rhea, Ops, Vesta, Hestia, Ceres, Proserpina, Dèmèter, etc. — (2) Cette formule est l'expression sommaire et commune d'une idée générale, représentée par des mythes divers dans le *Pimander*. c. 1. — *Cosmogonie* de Boundehesch. — Hésiode. *Génération des Dieux*. — Timée de Platon. liv. XI. — Petite Voluspa. v. 3. 4. 10. 16. — (*Voy*. Boulland. *Essai d'hist. univ.*) — Voyez en outre Eusèbe, prep. évang. lib. 3. c. 2. *de mysticâ theologiâ ;* et même ouvrage. lib. 4. c. 3. sur les démons de bonté et les démons des ténèbres. — (3) Quant à la croyance de l'existence de générations divines sur la terre,

le mal et purifier la matière. Cette race céleste a pour devoir de combattre et de lutter, dans l'attente de la rénumération universelle, jusqu'au jour du jugement où toutes choses seront renouvelées et rétablies dans l'état de pureté primitive.

Dans cette narration, ajoutaient les historiens sacrés, tout fut révélation. L'idée et la parole, le mot et le sens, le dogme et le langage, furent créés en même temps; tout mot était verbe. Ainsi, la langue primitive et le dogme religieux ne furent qu'une seule et même chose, et durent être confondus dans la même vénération.

Cette parole révélée était encore douée d'une puissance d'incantation jusqu'alors inconnue, et qui suffisait, à elle seule, pour remuer et soumettre la foule. En effet, c'était un chant accentué et rythmé. Ainsi, ceux même qui en ignoraient le sens, obéissaient à la séduction de l'harmonie qui charmait leurs oreilles : leur sensibilité était saisie, leur brutalité dominée; ils accouraient autour de l'incantateur et obéissaient à son geste, ainsi que les troupeaux à la main qui les nourrit. De ce que la parole sacrée était, en même temps, un chant, il arriva encore qu'elle put se conserver longtemps dans sa pureté primitive.

voyez les *Généalogies* d'Homère et de Virgile, celle des Empereurs tartares et chinois; voyez l'*Histoire des Ases* et la plupart des noms des peuples Germains, etc.

Cependant, de cette doctrine théologique furent engendrées diverses réorganisations sociales qui signalèrent le cours de la seconde période de l'âge noachique. Chaque société, tribu, ou cité, ou fédération, se forma et grandit, et se perfectionna dans l'ordre des principes enseignés ; elle en fut le symbole vivant.

Comme il y avait deux espèces d'hommes, les uns venus du bien, mortels seulement comme chairs, mais immortels comme esprits, les autres nés du péché, dépourvus de l'âme immortelle (1) ; il y eut société seulement pour les premiers : les derniers formèrent seulement un bétail, ils furent matière et instrument. On les appela femmes, du nom de leur mère ; on les appela foule et troupeau ; car ils étaient moins qu'esclaves, et ils restèrent livrés à la promiscuité, comme les bêtes, sans religion, sans éducation (2) et sans lois.

(1) Les *Teous*, disent les Polynésiens, n'ont pas plus d'âme que les bêtes.— Cette opinion a certainement régné partout, et surtout chez les Grecs, les Scandinaves, les Germains, etc. Nous en jugeons parce qui se passait aux funérailles des chefs. Ce n'est qu'à l'époque de la décadence de la foi qu'on a sacrifié sur leur bûcher des esclaves : dans le commencement, c'étaient leurs égaux, leurs compagnons qui se tuaient ; c'étaient les plus nobles parmi les prisonniers qu'on sacrifiait. Voyez le sacrifice d'Achille sur le bûcher de Patrocle dans Homère. — (2) Telle est la situation des *Teous* chez les Polynésiens. — Telle était la situation des Cliens chez les Romains avant la loi des douze tables. Telle

Cependant, la société des dieux mortels fonda, dans son sein, la division des devoirs ou des fonctions, et les lia par une hiérarchie rigoureuse, et une discipline sévère, en imitation de ce qui existait dans le ciel. Il fut dit que chacun occuperait, de naissance, sur terre, la fonction même que tenait son père céleste dans l'univers ; car, il avait été enseigné que l'esprit qui aurait bien fait, retournerait, après avoir dépouillé son enveloppe d'homme, pour être heureux dans la cour de son père ; pendant que celui qui aurait manqué à son devoir, irait souffrir près des géans des ténèbres et de la gelée (1). Ainsi furent fondés le droit patriarcal, le droit d'aînesse, la famille, l'hérédité des fonctions, l'ordre d'obéissance et le culte des ancêtres.

fut partout celle des esclaves. Ils étaient méprisés à ce point qu'en lisant l'histoire, on aperçoit à peine qu'il y ait eu des hommes réduits à cette condition.

(1) Chez les Romains, l'âme du mort s'appelait *mane* lorsqu'elle avait bien vécu, et *lemure* ou *larve* lorsqu'elle était coupable ; on croyait que celle-ci errait dans les airs cherchant à faire le mal. Les manes recevaient le nom de *Dii manes*, c'était aussi ce que l'on appelait *Dii patrii indigetes*. Ces *Dii patrii indigetes* étaient aussi ce que l'on appelait *Dii majorum gentium, Dii minorum gentium*. Or, qu'étaient ces *gentes?* Les anciens sénateurs romains se nommaient les *Patres majorum gentium ;* les sénateurs nouveaux, c'est-à-dire, ceux créés par Tarquin l'ancien, furent nommés *Patres minorum gentium*. (Ciceron. Tusculanes servius in œneid. Jurieu, *Loc. cit.* III. chap. 4. — *Apulée* du démon de Socrate.)

L'adultère, le vol, l'envie, l'inceste étaient abominables ; car c'étaient les péchés auteurs du mal. Le mariage était un lien redoutable et sévère; il ne pouvait se former que dans le sein même de la famille et entre immortels. Les tombeaux furent sacrés ; car ils étaient des lieux purifiés par le séjour des corps qu'avaient habités les dieux.

La prière, le sacrifice et la devination furent institués. La magie fut inventée.

Alors les nations élevèrent des temples, taillèrent des montagnes, pour qu'ils fussent symboles en même temps de la prière et du sacrifice ; ce furent de grands autels, de hautes pyramides distribuées par étages ; là, chaque classe des immortels venait s'agenouiller à son rang, et demander grâce et puissance, tandis qu'au sommet le pontife-roi opérait le sacrifice. Tantôt il agissait aux yeux de tous, élevé sur la pierre de l'immolation ; tantôt l'œuvre mystérieuse était cachée aux regards et enfoncée dans une cavité creusée au sommet de la pyramide. Dieu de la lumière, ô mon père, disait le pontife, reçois pour eux et pour moi la vapeur la plus pure de notre sang; et toi, Dieu de la force et des orages, reçois ce sang qui nous donne la force; et toi, ô grande mère, permets que cette chair nous soit propice ; et toi, ô victime sacrée, sois un fidèle interprète de l'amour de nous tous, enfans, pour nos pères célestes ; et toi, ô Dieu,

créateur de tous et de tout, accepte nos prières sans mélange, car nous ne pouvons t'offrir en sacrifice rien qui soit digne de toi.

Ainsi le culte fut un enseignement ; l'autel, lorsqu'il était chargé de fidèles, figurait la hiérarchie sociale imitée de la hiérarchie céleste ; il figurait aussi chaque homme immortel, car celui-ci avait été créé pour être une image abrégée de l'univers ; et, lorsque tout ce peuple agenouillé dressait ses mains au ciel, priait par la bouche du sacrificateur, se dévouait dans la victime, il enseignait la voie de vie et de vertu, le sacrifice.

Les familles avaient des temples ; c'étaient leurs tombeaux. Lorsque la vie avait été une purification, lorsque l'immortel était mort dans son œuvre, le séjour de ses restes devenait un lieu pur. Les funérailles elles-mêmes étaient un symbole de sa vie : parce que sa vie avait été un sacrifice, il était traité en victime ; son corps était élevé sur un autel, et offert aux dieux d'en haut qui l'avaient formé, et lorsqu'ils avaient repris ce qu'ils lui avaient donné, alors ses os, sa matière, étaient enfouis dans le sein de la terre, la grande mère d'où ils étaient sortis. On disait que les esprits venaient quelquefois visiter les lieux où reposaient leurs dépouilles terrestres ; on disait qu'ils aimaient le sang des victimes, et que, sensibles au culte qu'on leur rendait, ils consentaient à communiquer avec les vivans.

Les hommes immortels puisaient dans ce culte la force de combattre et de vaincre, dans la lutte qu'à l'appel de leurs premiers pères terrestres, ils avaient engagée contre la nature brute, et contre l'exemple fascinateur et les passions grossières de ces êtres à face humaine, qui étaient accourus autour d'eux. La foi, alors, était l'unique recours, le seul appui de la vie sociale ; un instant de doute ou de vanité, ou d'indulgence à la chair, perdait une nation.

Car, alors qu'il fallait agir toujours, et que, cependant, nulle science n'existait qui permit de prévoir, la foi seule et le dévoûment pouvaient donner le courage d'entreprendre ou d'entrer dans un avenir inconnu ; la foi seule aussi pouvait créer des moyens de prévoyance, et ce fut elle qui engendra, en effet, l'art devinatoire, l'art augural et les oracles.

Les changemens dans l'air, dans le ciel et dans les eaux ; les vents, les nuées, les orages étaient-ils, d'ailleurs, autre chose que des actes divins ; n'était-ce pas là que vivaient leurs premiers pères ? Ces étoiles, ces vents, ces eaux n'étaient-ils pas leurs corps ? Et pourquoi eussent-ils été indifférens aux prières de leurs descendans et à leurs projets. Pourquoi donc venaient-ils ainsi ? Et la terre elle-même, la grande mère, n'était-elle pas présente en amour, là où elle verdoyait et là où elle enfantait les plus beaux arbres.

Oui, les dieux donnaient des signes; il fallait savoir les interpréter. C'étaient eux qui envoyaient les songes, c'étaient eux qui envoyaient les pressentimens et les désirs vagues; c'étaient eux qui réglaient les sorts.

Alors, ce fut par le sacrifice qu'on procéda aux augurations, au jet des sorts, à la devination des songes. On crut que l'action des dieux se manifestait surtout dans l'acceptation des victimes, et on en connut bientôt les signes. Les forêts aussi donnèrent des présages, car, lorsque le sol était pur de toute œuvre, c'est-à-dire de toute souillure animale, l'intelligence terrestre appelée par le sang et les os des victimes, venait donner une voix aux feuilles de leurs arbres. Enfin, les dieux inspirèrent des hommes et même de simples femmes; ils parlaient et répondaient par leurs bouches.

La confiance religieuse des nations ne fut point déçue; si l'art augural, et l'art devinatoire les abusèrent quelquefois, c'est qu'ils étaient mêlés de savoir humain et par suite sujets à erreur; mais les oracles, dictés par les dieux protecteurs eux-mêmes, les oracles ne les trompèrent jamais; car ils furent toujours la pure expression du sentiment, de ce sentiment social qui est plus que la science, puisqu'il en est le père et le juge, de ce sentiment du but, qui fait les peuples, et que, de tout temps, l'on a appelé la voix de Dieu.

Cette même foi dans la puissance de la prière et du sacrifice, qui leur faisait trouver de si fiers conseils lorsqu'ils hésitaient et leur donnait de l'audace vis-à-vis de tous les dangers, cette foi produisit la magie.

Il y avait, disait-on, des prières, des cérémonies et des invocations si puissantes, que les dieux célestes étaient forcés de venir concourir aux œuvres humaines. C'est par cet art que furent produits, et le feu, et le fer, et le bronze. C'est par cet art que les champs devinrent fertiles et les fruits savoureux. C'est encore par cet art, que furent formés les fétiches, les amulettes, et que l'on put attacher à un objet tout un monde d'esprits protecteurs.

Ainsi, la religion était partout; nulle part l'homme ne pouvait agir seul; car partout il touchait un Dieu; en tous lieux, en tous temps, le pouvoir mystérieux était là pour le protéger ou pour lui faire obstacle; mais aussi, parce que la religion était présente en toutes choses, lorsque les nations eurent conquis le pouvoir de faire intervenir les dieux dans leurs conseils, dans leurs entreprises et jusque dans leurs armes, alors elles se mirent à agir avec une énergie extrême. Jusqu'à ce moment on n'avait attaqué la matière du mal et engagé des combats, que par devoir et comme par sacrifice; maintenant les longs voyages, les chas-

ses, les luttes avec les élémens ennemis, les guerres de toute espèce devinrent des plaisirs.

Alors, on commanda et on entreprit avec confiance les plus redoutables expéditions. Aux ordres émanés du sanctuaire, les braves s'élancèrent dans les profondeurs menaçantes ouvertes autour d'eux, pour y porter la guerre au mal et étendre et multiplier la race des dieux sur la surface de la terre. Bien des siècles s'écoulèrent dans ces expéditions avant que le but fût atteint; et aussi les espaces parcourus furent si étendus, que toute communication fut rompue entre les pères et les enfans et que plusieurs peuples perdirent même la connaissance de la route qu'ils avaient suivie. Cependant, partout où ils avaient passé ils avaient signé leur route en y dressant des monumens de leur culte, autels gigantesques, symboles de l'association de prières et de sacrifices qui formait leur science.

Au milieu des travaux et des efforts de ces migrations séculaires, les hommes dieux, entièrement occupés de l'œuvre présente, devaient négliger le soin des traditions et des souvenirs. Cette conservation sortit des mains des hommes, et devint l'attribution des femmes immortelles; des vierges furent consacrées à ce devoir; on les appela sibylles.

Ces peuplades voyageuses n'emmenaient, en

effet, avec elles, que les agens des fonctions nécessaires à leurs œuvres; quelques augures, quelques sacrificateurs, des guerriers, et leurs chefs, et leurs familles. Ils traînaient de plus, à leur suite, un bétail d'hommes sans âme. Il n'y avait eu rien de prévu quant aux hautes fonctions de la conservation et de la direction spirituelles. Toutes les fois, donc, que la communication avec le sanctuaire souverain fut rompue, il fut suppléé à ce défaut par des institutions nouvelles. Il arriva, de plus, que le chef de la peuplade fut un guerrier et que le prêtre n'eut que le deuxième rang. Tel était, en effet, l'ordre qui avait était créé par le pontife-roi à l'origine du voyage.

Cependant, les sanctuaires où reposaient les principes de tous ces mouvemens et d'où sortaient ces fleuves d'hommes qui allaient inonder la terre, restèrent longtemps immobiles, assis dans le repos de la loi première. C'étaient des enceintes mystérieuses, impénétrables aux hiérarchies inférieures; le sacerdoce seul pouvait entrer dans la limite formidable; encore il était un lieu secret, accessible seulement aux princes des prêtres. Ces paradis terrestres étaient disposés à l'imitation de celui qui était au ciel. Comme l'autel, il était un symbole du monde, de la société, et de l'homme immortel: c'était le temple des dieux mortels.

C'est dans le sein de ces sanctuaires que se forma

la théologie ; il y eut de nombreuses discussions, et, par suite, de nombreux schismes ; car, celui qui ne restait pas dans l'unanimité, obéissant, esprit et corps, aux décisions du pontife-roi, celui-là était chassé ; ce dieu déchu allait expier sa faute dans les travaux du peuple, ou bien il fuyait avec sa famille, emmenant avec lui autant de braves et autant de bétail qu'il pouvait en réunir, et allait fonder une patrie à son hérésie. Il y eut de semblables séparations en grand nombre, et elles eurent lieu successivement, suivant l'ordre logique des questions théologiques qui devaient être et qui furent posées. Elles furent la conséquence d'abord de discussions sur le nombre et la nature des sacrifices, sur le nombre et l'importance des dieux immortels, etc. : pourquoi disaient les uns, ne pas offrir en sacrifice les fruits de la terre ; ne valent-ils pas les victimes ! Le travail qui les produit, n'est-il pas méritoire ; ce travail n'est-il pas une douleur que nous nous imposons volontairement. Les efforts que nous faisons, sont aussi rudes que ceux de nos frères, lorsqu'ils vont combattre et chercher les victimes, etc. : pourquoi, disaient d'autres, adorer plusieurs soleils et plusieurs lunes (1) ; c'est le soleil qui est le roi de la lumière ; c'est son roi visible. Cessez de croire que ce roi

(1) Nous espérons que nos lecteurs se seront aperçus que ce qui précède est le fruit de nos lectures et non de notre

bienfaisant est caché là-bas, au sud, dans un sanctuaire impénétrable ; et que les astres lumineux ne sont que ses envoyés : ne voyez-vous pas que, lorsque le soleil s'avance, il nous amène toujours tous les bienfaits de la lumière et les avez-vous jamais reçus sans lui ? etc. Puis, les séparations se firent à l'occasion de discussions de détail ; mais, ces dernières, moindres en importance, ne furent ni aussi complètes, ni aussi hostiles que les premières ; ainsi, l'art augural, l'art devinatoire, engendrèrent la météorologie, ou science des choses d'en haut, la médecine, ou science des songes et des révélations intérieures ; et la magie donna naissance à l'industrie métallurgique : il se forma des enceintes sacrées où toutes ces découvertes devinrent des cultes spéciaux, placés sous l'invocation de leurs inventeurs qui étaient allés au ciel, et pratiqués par leurs descendans sur terre.

Toutes ces divisions, dont le but était inaperçu aux intelligences de ce temps, étaient les effets di-

imagination. L'espace ne nous permet pas de multiplier les citations et les notes. Cependant, la dernière affirmation de la succession de divers soleils est si étrange qu'elle a besoin d'être justifiée. Lucrèce parle de cette tradition. *De rerum nat.* lib. 5.—Strabon, en parlant de l'Espagne, dit que le soleil s'éteint avec bruit dans le fond de l'Océan. — Juvénal également. *Sat.* 14.—Ausone. *Epist.* 19.— On a aussi attribué cette opinion à Héraclite ; de là ce proverbe : *Heracliteo sole citiùs extingui.*

rects de l'application logique du dogme révélé, à tous les besoins et à toutes les facultés de la société; elles étaient conséquences et progrès, quoique souvent elles fussent considérées comme des désobéissances.

Pour que la vraie critique apparut, il fallait que la matière de la critique fût créée et elle le fut. Toutes ces divisions dont nous venons de parler, ébranlaient momentanément la foi, et, aussi, furent accompagnées de profonds troubles moraux. Les dieux de la terre oublièrent leurs devoirs : comme leurs ancêtres de l'âge adamique, ils désirèrent les filles des hommes ; ils furent amoureux des chairs, qui n'étaient que mortelles, et ils en abusèrent. De cet inceste, de ce mélange impur, naquit la matière du mal social, comme dans l'univers elle était sortie de l'inceste commis par les géans des ténèbres ; car, il se forma une classe intermédiaire qui n'avait point de place religieuse, et qui n'était ni noble, ni esclave. Lorsque cette classe fut devenue nombreuse, elle exigea dans la société, dans le temple et dans le monde, une place que l'on ne pouvait lui accorder sans impiété et sans crime. Telle fut l'occasion et le commencement de la révolution qui mit fin à cet âge.

Alors, toutes les mauvaises passions trouvèrent un appui. Ceux même qui, jusque-là, avaient été réduits à obéir par impossibilité de se révolter,

ceux-là trouvèrent une force prête à les servir. Toutes les fausses doctrines purent espérer des défenseurs.

La grande mère, dirent les premiers, ne fut jamais ni coupable, ni souillée par le péché des esprits des ténèbres. Ce n'est point elle qui a engendré le mal, ce sont les géans des ténèbres seuls ; il est injuste de repousser ceux de leurs enfans qui demandent à prier Dieu ainsi que nous, et qui sont purifiés par nos croyances.

Il n'y a ni bien ni mal dans le monde, dirent les seconds. La loi imposée par Dieu aux esprits du ciel comme à ceux de la terre, est la guerre. L'univers vit par le mouvement, et le mouvement, c'est la guerre... Ainsi, le mérite devant les dieux, et les plaisirs qu'ils nous promettent dans les demeures célestes, sont aux plus valeureux et aux plus habiles ; le péché, c'est de mourir autrement que par l'épée ; car l'enfer est pour les lâches, et le paradis appartient aux braves (1).

Il n'y a point, dirent les autres, plusieurs Dieux. Il n'y a qu'un seul Dieu qui est tout. Il n'y a donc, entre les hommes, d'autre différence que celle qu'ils savent se faire.

Il y a, disaient d'autres, deux principes opposés dans le monde : l'un du bien, l'autre du mal. La durée des siècles appartient tour à tour à l'un et

(1) Réforme d'Odin.

à l'autre. Le temps du bien est venu. Le despotisme, la violence, les sacrifices sanglans, la guerre, viennent du mal. Il faut y mettre fin (1). C'est une tradition de cette doctrine qui engendra la civilisation des premiers Étrusques. C'est d'elle également qu'est sortie la civilisation scandinave.

Enfin, de toutes parts, les égoïsmes surgirent, et la guerre remplaça l'harmonie. Tous ceux qui ne périrent pas dans cette lutte de tous contre chacun, et de chacun contre tous, qui remuait et les dieux et les hommes, tous ceux qui surnagèrent, allèrent se former des domaines par la violence des idées et des armes. De là, vint une multitude de petites sociétés qui n'eurent plus d'autre but d'activité que l'exploitation de l'homme par l'homme, et d'autre industrie que la guerre. C'étaient de petits centres matériels qui n'étaient maintenus que par la pression exercée sur eux par les hostilités qui les entouraient.

Ainsi, la société s'en allait, livrée à des doctrines stériles qui ne pouvaient faire plus que de justifier ou de maintenir le mal présent, et qui restaient impuissantes à le soulager et à le changer. Ce n'était plus contre la nature que les dieux combattaient, mais entre eux, détruisant ce que tant de siècles passés avaient eu peine à former; imposant, par le règne de la force, la promiscuité aux chastes,

(1) Réforme des Parsis ou de Zoroastre.

subalternisant le dévoûment à l'égoïsme, mêlant, prostituant une nature immortelle dans des désordres presque semblables à ceux des bêtes.

L'esprit critique passa sur les sociétés comme un ouragan ou un déluge; il abattit les temples, brisa les sanctuaires, enfouit les traditions; il mêla et roula la matière des dieux et des hommes, et la jeta çà et là, et la laissa immobile, comme un sable inerte et sans volonté, attendant le germe de l'arbre qui devait l'abriter et la fertiliser.

Ces malheurs n'arrivèrent pas cependant partout. Ce désordre final ne se manifesta que dans les lieux où la beauté du climat avait favorisé la population, où la vie exigeait de faibles efforts. Partout ailleurs, l'austérité des mœurs était encore complète, ou n'acceptait que des réformes dignes d'elles. Les peuples du nord étaient encore livrés à toute l'énergie d'une pratique pleine de confiance, lorsque déjà, chez les peuples méridionaux, la critique atteignait ses dernières limites.

Ce fut au sein de ces habitans de climats tempérés devenus stationnaires par l'impossibilité de se mouvoir, dans un lieu où étaient en contact les Japétiques et les Sémites, dans les Indes ou vers les Indes, qu'un homme divin, inspiré de Dieu, émit la parole de paix et l'enseignement d'un nouveau but d'activité; il fut le générateur du troisième âge de l'humanité.

Au commencement, dit-il, Dieu voulant aimer et être aimé, créa la grande mère ; puis, avec elle, il forma les intelligences divines, esprits et corps. L'ordre de naissance fut celui de subordination. Le premier des ordres créés fut la trinité sainte, sans laquelle rien ne serait et rien ne peut être, unité en trois âmes, amour en trois volontés, raison en trois intelligences, activité en trois puissances. C'est avec elle et par elle que Dieu produisit toutes les hiérarchies célestes. Chaque degré fut fait mâle et femelle, afin d'être une idée de l'univers, où tout était né de Dieu et de la grande mère, et la femelle fut inférieure au mâle, comme la matière au principe. Alors, toutes choses furent bien ; mais, parmi les esprits, il y en eut qui se crurent nécessaires au bonheur du Tout-Puissant, et vinrent à s'aimer plus eux-mêmes qu'ils n'aimaient l'Éternel, leur père. Leur âme se remplit d'orgueil, de fierté et d'envie ; alors, il y eut du mal, du péché et de la douleur dans les demeures célestes. Cependant, Dieu eut pitié de leur faiblesse et de leur misère ; il voulut qu'ils pussent racheter leur faute et reconquérir une place dans son amour. Il ordonna à son premier né de créer les sphères mortelles afin que les anges déchus pussent aller sur terre, expier, par le sacrifice, leur faute céleste. Ainsi fut créé le monde visible, avec la hiérarchie des intelligences qui le gouver-

nent. L'ange déchu fut revêtu d'un corps mortel. Il reçut le pouvoir de se racheter. Il fut établi des formes de sacrifice qui avaient la puissance de donner un rachat immédiat. Dieu, en outre, prenant en pitié la débilité des faibles, promit de leur envoyer un rédempteur à la fin des temps (1).

Alors, il fut établi, comme conséquences à tirer inévitablement et comme croyances futures que tous les hommes, tous les êtres qui se mouvaient, étaient animés et immortels en esprits. Il fallut croire que les âmes séjournaient sur la terre, tant que leur faute n'était pas expiée, passant d'un corps dans un autre, pour mener une vie d'autant moins facile, d'autant plus inférieure et d'autant plus douloureuse, qu'elles avaient été plus souillées de mal dans les vies antérieures. Le bonheur de la naissance, de la beauté, de la puissance, et la possession de tout ce que les hommes pouvaient

(1) Le traducteur français du Code de *Manou*, voit, dans ce livre, un monument primitif. C'est certainement une erreur. Ce Code est l'œuvre d'un réformateur très moderne qui vivait au plus tard vers le temps de Lycurgue et peut être même au commencement de notre Ère, si l'on en juge par les noms des peuples et des religions qu'il cite. Liv. x. St. 44. liv. xii. St. 123. La preuve que ce Code est postérieur au temps où régnait la doctrine que nous venons d'exposer se trouve dans les Stances 28, 29, 30, 31, 41, 49, 50 du livre i., St. 205. livre vii., St. 42. livre x., St. 8, 9, 16, 18 et 19. livre xii.

aimer et désirer, étaient les signes des mérites acquis par les expiations subies sous les formes dans lesquelles l'âme avait passé précédemment.

De là, il résultait que la hiérarchie des devoirs, la hiérarchie des droits politiques, la discipline sociale enfin, devaient être déduites par observation. Le fait existant devait être admis ; la position acquise maintenue ; car elle était un droit mérité : mais, aussi, chaque position devait imposer des devoirs généraux et particuliers que l'on ne pourrait enfreindre, sans encourir la crainte de recevoir, dans une autre vie, toutes les douleurs qu'on aurait causées aux autres. En un mot, si l'inférieur devait à son supérieur obéissance, il trouvait en cela une occasion de mérite, et d'un mérite d'autant plus grand que l'obéissance était plus dure ; et, si le supérieur pouvait exiger une soumission absolue de ceux qui lui étaient subordonnés, il ne devait point oublier que ce haut pouvoir, qu'il avait reçu, ne devait être, pour lui, que le moyen d'un dévouement plus large. Ainsi allait être assuré un ordre social, en même temps d'obéissance et de protection.

La parole révélée, riche de tant de conséquences nouvelles et grosse de tant de bienfaits, fut entendue de peu d'hommes ; bien petit fut le nombre des premiers adeptes, des premiers propagateurs. Ils se hâtèrent d'en réaliser les conséquences

parmi eux et parmi leurs enfans ; ainsi ils appelèrent à eux, par l'exemple d'une vie de pureté, les hommes au milieu desquels ils s'établirent. Ils prouvèrent leur foi, en souffrant pour elle ; et lorsque le martyre ne leur était pas donné par la colère des barbares auxquels ils parlaient, alors ils se l'imposaient eux-mêmes ; ils inventaient des tortures de toute la vie, et se montraient ainsi comme exemples vivans de l'expiation imposée aux habitans de la terre.

La doctrine que ces hommes apportaient, offrait d'ailleurs une solution aux désordres moraux ainsi qu'aux difficultés, aux résistances et aux doutes qui troublaient le sein de chaque tribu. Elle fut donc adoptée, après quelques hésitations, comme une parole de salut, par une tribu guerrière ; et, par celle-là, elle fut imposée à toutes les autres sur les bords de l'Indus et du Gange. Alors, entre ces deux fleuves, il n'y eut plus qu'une seule société qui se trouva réglée ainsi :

La direction de la société, la science du but, la doctrine, en un mot, restèrent déposées entre les mains des enfans des premiers propagateurs de la parole. Ils s'appelèrent Brahmanes. Ils formaient une caste soumise à une discipline particulière dont on faisait partie par naissance. Autour d'eux, étaient fixées les tribus qui avaient été conquises à la foi nouvelle ; ils les gouvernaient par des pasteurs spi-

subir; c'était celle des bêtes errantes et chassées dans les forêts. La possession était le signe visible des mérites acquis, comme elle était le signe de la puissance. Aux princes des sacerdotes, appartenait le pouvoir souverain, et de plus, était promis, s'ils ne déméritaient pas, le rappel dans les demeures éternelles; aux guerriers, étaient attribuées les jouissances de la force, de la gloire, de la propriété, et des richesses; et, à leur dévoûment était attachée l'espérance d'une autre vie plus glorieuse et plus rapprochée du séjour des anges : les cliens étaient libres, ils pouvaient choisir leur maître, leur travail; mais ils ne pouvaient posséder, et par suite, être ni maris, ni pères, ou avoir à eux une femme et des enfans, autrement que par le nom et sous le patronage d'un maître. Plus tard, ils acquirent le droit de mariage et du nom; mais, par suite, tout devint héréditaire chez eux comme chez leurs supérieurs. Cette grande amélioration fut le résultat de deux révolutions législatives opérées sous les rois. Les serviteurs étaient possédés. Les femmes, dans chaque ordre de naissance, suivaient le sort des hommes, mais en leur restant toujours inférieures.

Sous cette discipline sévère, mais humaine, la société grandit, s'améliora et devint riche et peuplée.

On construisit des temples, afin qu'il y eut sur

terre une figuration du monde, et moral et physique, tel qu'il avait été révélé par la parole sacrée, dans la hiérarchie animée de devoirs, d'amours et d'espérances qui en faisaient la loi. Le temple fut le type des espérances humaines; rien de ce qu'il contenait n'était visible à l'extérieur; toutes choses étaient enfermées dans un enceinte, qui les dérobait aux regards des hommes du dehors. Un mur haut et nu en formait le contour; sa triste uniformité n'était interrompue que là où existait la porte qui donnait entrée dans les cours mystérieuses; et cette porte était un autel de sacrifice, haut, pesant, effrayant le regard et la pensée, sur lequel était peints ou sculptés les difficiles efforts, les terribles dévoûmens, par lesquels on sortait du séjour des hommes et l'on s'ouvrait celui des anges. Cet autel était double ou triple pour enseigner les différentes voies par lesquelles on peut mériter. Ainsi, la vue seule de ce haut mur et de ces entrées, rappelait aux hommes du dehors, comment le péché leur avait ôté la vue et le bonheur des choses célestes, en les plongeant dans les ténèbres de la matière, et comment aussi ils pouvaient sortir de cette terre rude et triste, pour entrer dans les demeures immortelles.

Lorsqu'on avait été purifié en passant sous la pierre du sacrifice, on se trouvait dans la cour des dieux visibles, de ceux qui présidaient aux mou-

vemens des mondes mortels et aux phénomènes de la nature. Là, chacun trouvait l'arbitre de ses œuvres et de ses travaux dans l'ordre des fonctions matérielles ; là, étaient rangés à leur rang, en colonnes immobiles, comme des gardes à l'entrée d'un palais impérial, les dispensateurs des richesses agricoles et industrielles, les rois des élémens, les protecteurs de la vie, les moteurs, les maîtres, les soutiens du monde des choses visibles et changeantes. C'était à eux, nos premiers appuis, que devaient être présentées les premières adorations et les premières offrandes.

Cette cour des dieux corporels n'était qu'un passage pour arriver à une enceinte plus sacrée, mais dont elle était séparée par un nouveau symbole de sacrifice, un nouvel autel plus large, plus pesant que ceux qui l'avaient précédé. Il était unique, car pour entrer dans la seconde enceinte, il n'y avait qu'une voie, la même pour tous, celle de l'œuvre sociale. Ainsi, pour sortir de l'océan des choses visibles et multiples, pour aborder à la rive du salut, il fallait que l'homme comprît le but humain et s'y dévouât.

La seconde enceinte ne présentait encore que des lignes de dieux immobiles, intelligences intermédiaires entre les princes des élémens et la trinité sainte. C'étaient les messagers des prières d'en bas et des ordres d'en haut.

Pour voir la trinité, première née de la création, il fallait entrer dans le parvis; elle était assise là, sous ses trois formes, entourée de ses serviteurs figurés, le plus souvent, en hautes colonnes, soutenant un firmament peint et étoilé. Au-delà, était un sanctuaire inaccessible aux regards du jour, des hommes, des pontifes même; il était vide. Là, descendait quelquefois la majesté de l'éternel, Dieu, créateur de toute existence.

Ainsi fut représentée la parole révélée; ainsi fut faite temple, figurée en pierre et écrite sur terre, la pensée dont devait vivre, pendant des siècles, la société du troisième âge.

Cependant la société était arrivée à l'état de sécurité; elle se sentait forte et assurée du présent; elle se jeta dans l'œuvre d'avenir. Alors, toute l'énergie qui avait été employée auparavant à la construire et à la solidifier, s'épancha dans sa vie intérieure. Elle se mit à agir avec toutes ses facultés et dans toutes ses fonctions. L'organisation spirituelle se perfectionna et s'étendit, en engendrant toutes les divisions du travail qui lui appartenait, le culte, l'éducation, la justice, l'instruction, la science, les traditions. On dressa des autels et des chapelles aux dieux des terres et des élémens; on éleva des temples où furent fondés le culte et l'observation de la météorologie et de l'astrologie; d'autres furent consacrés au culte de la médecine

et de l'hygiène. L'initiation fut créée ; l'ordre et la hiérarchie furent mis en toutes choses. En même temps, les guerriers se signalaient par de grandes expéditions, entreprises, les unes pour conquérir le sol, les autres par religion, pour se faire des populations d'esclaves, afin qu'elles apprissent le sacrifice et vinssent mériter un meilleur sort ; d'autres encore pour briser les forces hostiles qui croissaient en dehors de la patrie et les écraser lorsqu'elles n'étaient encore qu'en germe ; et chaque victoire fut consacrée par l'art et par l'offrande aux dieux d'une riche colonne, d'une précieuse peinture ou d'une haute obélisque. La prévoyance coulait du sanctuaire dans toutes les voies de l'activité sociale ; d'énormes travaux s'emparaient du sol et l'assuraient à l'industrie. Les marais et les sables étaient fécondés ; la terre changeait d'aspect : elle devenait humaine. Les villes grandissaient ; rien, enfin, ne manquait au luxe, au bien-être et à la sécurité de la vie sociale et privée.

Comment cette société, si puissante et si liée, vint-elle à se dissoudre ? Ce fut par le péché de ses chefs ; ils tombèrent dans la faute même que la religion leur enseignait pour la plus grande ; ils faillirent par orgueil. Lorsque toutes les choses que nous avons dites, furent achevées, les princes des prêtres se reposèrent dans la jouissance et l'admiration d'une si belle œuvre ; ils crurent leur travail achevé et

s'en glorifièrent. Au moment où l'activité, dont ils avaient allumé le feu, brûlait toutes les intelligences et poussait toutes les volontés, ils devinrent immobiles et se firent spectateurs. Alors, tous ceux qui agissaient et produisaient, même dans les collèges sacerdotaux, vinrent à demander quelle était la fonction, le dévoûment, l'utilité de ces oisifs possesseurs. Les guerriers qui chaque jour étaient appelés à faire œuvre d'énergie, ne trouvèrent plus chez eux ni direction ni conseils qui répondissent à leur courage; ils méprisèrent ces prêtres immobiles et sans voix; et l'un de leurs chefs se fit roi des guerriers et des prêtres, subalternisant ceux-ci, afin de les rendre à l'activité et au mouvement. Ainsi la terre d'Égypte, de sacerdotale qu'elle était, devint terre royale. Les pouvoirs du sacerdoce et du glaive furent réunis dans les mêmes mains. Alors le temple fut entouré de remparts; et dans la même enceinte fut contenue la cour du roi et la cour des dieux.

Il y eut une longue suite de règnes glorieux. Mais, pendant ce temps, la connaissance du dogme s'obscurcit et rentra dans les sanctuaires; l'obéissance et le sentiment du devoir se perdirent. Les règnes qui suivirent furent donc tourmentés; les dynasties se succédèrent, les unes aux autres, ainsi que des règnes. Des ambitions de pouvoir et de jouissance naquirent de toutes parts dans la nombreuse caste des guerriers: il se forma des seigneu-

ries ; les villes qui n'avaient encore appartenu qu'aux temples et aux rois, devinrent des propriétés ; il y eut des guerres entre seigneurs et des guerres entre villes. L'ordre du clergé et l'ordre militaire furent mêlés par l'usurpation des fonctions. Enfin, les barbares du dehors furent appelés par les ambitions rivales, et vinrent accroître la population turbulente, improductive, qui consommait le fruit de tant de siècles. Au milieu de ces luttes, et par une conséquence inévitable, les vaincus chassés du sol de leurs ancêtres, allèrent chercher une patrie sur d'autres rivages, et semer, ainsi, sur les côtes de l'Asie mineure, de la Grèce et d'Italie, des idées égyptiennes. Il y eut, cependant encore, de temps en temps, de grands rois qui soutinrent, quelques momens, l'unité minée de toute part et croulante sous les coups et la turbulence de l'égoïsme.

Alors un grand mouvement se manifesta. La guerre des cliens, après avoir longtemps menacé, éclata enfin. Cette population oubliée, chargée du poids de faire vivre toutes ces armées d'hommes, chargée de prévoir pour eux, battue, foulée par tant de guerres, et dans les villes et dans les campagnes, excitée d'ailleurs par l'injustice si peu religieuse de ces puissans vaniteux, sous l'inspiration du clergé inférieur, demanda des armes pour défendre ses travaux ainsi que les es-

claves et le bétail qu'elle administrait. Elle les prit.

Ce mouvement redoutable fit taire toutes les querelles dans la caste qu'elle menaçait. La classe des guerriers allait-elle donc être confondue avec celle de ses fermiers et les nobles familles s'éteindre dans leurs rangs impurs, ainsi qu'avaient disparu les races sacerdotales ! On se réunit donc contre un ennemi commun et l'on se jeta sur les rebelles. L'insurrection fut terrassée, mais non vaincue. Ce fut le commencement d'une longue lutte. La révolte renaissait sous les coups qui semblaient devoir la détruire. La civilisation allait périr dans cette mêlée destructive ; enfin des rois barbares et quelques guerriers égyptiens comprirent la force de ce mouvement et en firent leur fortune. Ils accordèrent aux fermiers et aux cliens des villes le droit des armes et de la défense ; ils se placèrent à leur tête, et, partout où cette alliance s'établit, la victoire fut à l'insurrection. Ce fut là le commencement des rois pasteurs en Égypte. La vieille société guerrière fut repoussée vers l'Éthiopie, pendant que la nouvelle nation se reposait dans les belles vallées de la Basse-Égypte. Cependant, la guerre ne cessa d'exister entre les deux peuples ; elle fut interrompue quelquefois par de longues trèves, mais jamais terminée. Plus les siècles s'écoulaient, plus même la séparation allait croissante et devenait implacable.

Car l'hostilité d'intérêt, qui avait signalé ses premiers jours, fut remplacée par l'inimitié religieuse.

A l'émotion de colère, au sentiment d'injustice, qui avaient excité la révolte, avait succédé, parmi les pasteurs, le mouvement des doctrines. Pour justifier leur protestation contre leur ancienne obéissance, ils s'élevèrent contre le sanctuaire et ses enseignemens; et l'insurrection du clergé inférieur vint sanctionner celle des guerriers rebelles et des cliens. « Pourquoi, disait-on, adorer des dieux qui ne nous sont rien, et ne nous touchent pas. Selon l'ancienne doctrine, une prière ne peut arriver aux pieds de l'éternel, qu'en passant par toutes les hiérarchies intermédiaires : il faut donc qu'elle soit accueillie, d'abord, par les dieux visibles, et tout l'avenir promis à nos offrandes et à nos sacrifices, dans cette vie et dans les autres, dépend de leur bienveillance. Bornons-nous donc à l'adoration de nos dieux visibles, puisqu'ils sont les dispensateurs de toutes faveurs sur terre comme au ciel, et que, sans leur secours, nulle prière n'a d'espérance. » Alors, on remplaça, dans les sanctuaires, la trinité invisible par la trinité solaire, reine des sphères mortelles; et l'on ne mit plus dans les temples qu'une seule pierre de sacrifice. Mais là ne se borna point la conséquence du premier raisonnement du protestantisme. La conclusion dernière était la plu-

ralité des cultes, car le dieu immédiat de chaque sol, de chaque élément ou fonction, était, selon cette doctrine, le véritable maître du bien et du mal pour tous ceux qui étaient nés sous sa loi. Ainsi, la pluralité des cultes engendra en Égypte, le polythéisme avec ses légendes et ses doctrines. Alors les noms des dieux barbares purent aussi être introduits.

Pendant que l'unité de croyance se brisait chez les pasteurs, elle se resserrait dans la vieille monarchie du haut Nil ; car elle était devenue une condition de conservation, même pour les intérêts matériels. Il résulta de cette différence de direction un changement dans la puissance relative des deux peuples. Pendant que chez les premiers la force de conservation sociale se divisait, prenant pour chefs diverses dynasties et plusieurs Pharaons ; chez les seconds, au contraire, l'énergie militaire restait concentrée en une seule main et faisait masse. Ainsi, il arriva, au bout de plusieurs siècles, que les pasteurs se trouvèrent incapables de résister à leurs anciens maîtres. Sans doute, ils soutinrent encore longtemps la lutte ; mais ce fut en appelant de nouveau, à leur secours, les Barbares de la Palestine, de la Syrie, de l'Arabie, etc.

Le temps était venu où le bienfait de tout ce qui venait de se passer sur le sol de la Basse-Égypte, allait être révélé. Il allait devenir visible que les

efforts et le travail des pasteurs, tentés dans un intérêt uniquement temporel, frappés, à cause de cela, de stérilité dans tout ce que leur volonté enfermait d'égoïste, opéraient dans une fin universelle et féconde. Il allait apparaître que le but, comme le résultat, de ces agitations, était de rendre les richesses spirituelles de l'Égypte transmissibles aux populations nombreuses qui vivaient encore dans les conséquences de l'âge des dieux mortels. Il ne restait plus qu'à les disperser, et cela fut fait, ainsi que nous allons le dire.

Les Égyptiens descendirent dans la vallée basse du Nil, menant avec eux tous leurs cliens armés; partout, ils attaquèrent en masse, et partout furent vainqueurs. Des anciens pasteurs, les uns périrent sous le fer, les autres s'enfuirent par mer, et allèrent chercher une patrie sur d'autres rives; d'autres se glissèrent et se perdirent dans la foule des vainqueurs. Le gros des vaincus et tous les Barbares qui en composaient la force et l'armée se réfugièrent dans une île fortifiée nommée Avaris. Ainsi abrités contre la première fureur des assaillans, ils obtinrent la liberté de se retirer, et, dit l'historien égyptien, ils allèrent fonder, dans la terre qui plus tard s'appela Judée, la ville de Jérusalem. Cependant tous les germes du protestantisme religieux, ne périrent pas avec le protestantisme militaire. Ils fructifièrent et s'étendirent,

et menacèrent de se propager encore d'avantage. Il arriva même qu'un homme, de famille royale, le régent Danaus Armaïs, troubla l'empire pour cette croyance; il fut chassé. Pour en finir, il fut ordonné que tous ceux qui seraient reconnus entachés de cet esprit, et souillés de cette lèpre, seraient enlevés avec leur famille, et condamnés aux travaux publics. Mais, sous ce régime, les maléficiés restaient encore en relation avec les sains; ils croissaient en nombre, autant par voie de génération, que par voie de séduction. L'abandon, les violences, le massacre des enfans ne faisaient qu'irriter le mal. On résolut donc de concentrer cette lèpre sur un point, de fixer cet ulcère, pour en borner les ravages. Par un aveuglement fatal, on donna encore pour domaine à ces hommes le territoire consacré à Typhon, qui avait le nom d'Avaris. Ces ennemis des dieux, se voyant réunis dans une position forte et offensive, appelèrent à leur aide les réfugiés établis à Jérusalem. Les Égyptiens ne purent d'abord résister à cette double et brusque alliance; ils reculèrent et leur laissèrent, pendant quelques années, la possession de l'ancien domaine des pasteurs. Revenus enfin de leur surprise, ils chassèrent pour jamais de leur territoire cette lèpre qui le souillait depuis si longtemps.

Les descendans d'Abraham, d'Isaac et de Jacob

avaient fait partie de ces peuples pasteurs ou hycsos. Joseph, l'un des enfans de Jacob, avait été l'auteur de leur migration en Égypte. Joseph, amené comme esclave sur les bords du Nil, devenu ensuite conseiller et ministre de l'un des Pharaons pasteurs, avait appelé ses onze frères auprès de lui. Leur postérité s'établit sur cette terre et s'y multiplia pendant plus de quatre siècles. Mais elle avait quitté l'Égypte, sous la conduite de Moïse, longtemps avant les derniers événemens que nous venons de raconter. Cependant, l'historien égyptien prétend qu'elle partagea la fortune ainsi que les revers des exilés d'Avaris dont nous venons de parler, et qu'elle fut comme eux chassée par la force des armes avec Moïse son défenseur, son prêtre, son législateur et son chef. Mais tel n'est point le récit de Moïse lui-même. Ce ne fut pas en vaincu qu'il s'éloigna. Il ne fut pas le jouet, mais le maître des événemens. Cet homme, divinement inspiré, força par la peur un Pharaon à laisser la liberté à ses frères. C'est ainsi que le raconte la Bible (1). Moïse conduisit ensuite son peuple à tra-

(1) Voyez l'examen de ce fait dans la discussion de Flavius Joseph contre Appion. Lib. 1. Fragmens de Manéthon. — Il est impossible, même d'après la narration de Manéthon, que cette affirmation soit exacte. En effet, il raconte l'expulsion de Danaus avant de parler de celle des prétendus Lépreux. Or, il est certain chronologiquement que Danaus quitta l'Égypte longtemps avant Moïse!

vers le désert, vers la terre qu'il devait posséder, et où il devait, après avoir été si longtemps errant au milieu des nations, attendre la venue du Rédempteur.

Moïse établit dans son peuple l'unité d'origine, de tradition, de culte et la haine des dieux étrangers ou du paganisme. Il ne lui permit qu'un seul temple et un seul livre. Il le laissa divisé en tribus; mais il le lia au sol par un réglement sévère sur la transmission des propriétés et il fit de la conservation des doctrines, des traditions et des rites, la propriété et l'intérêt d'une tribu. Il défendit les mariages avec l'étranger. Il proscrivit les images. Il admit, dans la société, trois classes : les prêtres ou lévites; les propriétaires du sol, des métiers et des armes; et enfin les esclaves. L'organisation qu'il établit, révélait la science d'un génie sorti du sanctuaire. Elle réalisa d'ailleurs une grande amélioration sociale; car elle fit une nation où il y avait plus d'égalité et plus d'hommes libres que nulle part ailleurs.

Cependant, l'Égypte, délivrée des populations rebelles qui avaient pendant si longtemps troublé son repos, l'Égypte s'endormit dans la paix d'une conservation tranquille. Le mouvement critique continua, mais sous une forme moins visible; ce fut dans le domaine intellectuel qu'il enferma ses premiers efforts; de là, il vint porter le doute sur

les croyances religieuses. Le pouvoir royal accueillit le scepticisme, comme on reçoit un flatteur qui nous sert; car il renversa toutes les barrières qui gênaient ses caprices. La loi des castes céda devant la volonté des rois; et l'antique discipline fut remplacée par la confusion.

Cependant, les fugitifs s'étaient dispersés sur la terre; quelques-uns, comme Danaus Armaïs, avaient été porter en Grèce l'exemple de leur organisation protestante, tant sociale que religieuse, et étaler des richesses de toute espèce, auparavant inconnues, l'écriture alphabétique, les sciences, les arts et une industrie toute nouvelle. Ils arrivèrent au milieu des Barbares de l'âge antérieur, sur une terre où durait encore la dispute entre les dieux mortels, et la matière du péché commis avec les filles des hommes. Ils furent admirés, imités. D'ailleurs, leurs armes perfectionnées leur donnaient une supériorité qui, aux yeux de ces Celtes, était le signe d'une supériorité d'origine.

Danaus fonda la première Cité. Elle fut placée sous l'invocation d'un Dieu protecteur, et formée de trois sortes d'hommes : les nobles, les cliens et les esclaves. On était de naissance de l'une de ces trois classes. Aux nobles appartenait le gouvernement, le culte, la justice et le droit de posséder. Les cliens avaient le droit des armes, la liberté du travail, du pécule et de l'éducation, la partici-

pation aux élections et aux délibérations publiques ; mais ils n'avaient pas l'usage de la propriété. Enfin, le sort des esclaves fut adouci, en ce qu'ils purent être affranchis et rachetés. Parce que Danaus n'était qu'un soldat, Danaus supprima la caste sacerdotale ; il établit le culte de sa divinité spéciale, et admit le Polythéisme.

L'exemple de cette Cité dut être accepté par toutes les populations qui en eurent reconnaissance ; ce fut le signal d'une révolution ; en effet, toutes les classes inférieures trouvèrent à le suivre, l'intérêt d'une amélioration considérable à leur sort ; les cliens devenaient des citoyens, et les esclaves, des hommes. Partout donc, les successeurs des dieux furent forcés d'imiter les étrangers ; un grand nombre même le firent par ambition, et parce qu'ils trouvèrent, dans ce mouvement, l'occasion d'acquérir un pouvoir qu'ils n'avaient pas. Ainsi, la terre se couvrit de Cités ; et le culte et les traditions sacrées des âges antérieurs furent modifiés pour répondre au changement politique qui s'opérait.

L'adoption des institutions nouvelles fut faite avec tant d'amour, que les Pélasges portèrent l'imitation jusque dans les choses sacrées ; comme pour conserver à la civilisation naissante, une empreinte ineffaçable de son origine, la religion fut vêtue du costume égyptien. Le culte cessa d'avoir lieu sous le ciel ; on bâtit des temples couverts, en-

tourés de colonnes, composés d'un parvis et d'un sanctuaire, ainsi que l'était le saint des saints du temple égyptien et à l'imitation de celui-ci. Le symbole du Dieu était visible et livré à l'adoration sous le parvis ; mais, dans le santuaire, était déposée la table de la loi, et siégeait le conseil des nobles. Ainsi, l'art devint un signe de reconnaissance, et, en même temps, une tradition. A l'exemple encore de l'Égypte, on vit s'élever des temples consacrés au culte de la santé, terres d'asyle, où les ennemis même vivaient en paix. On fonda les mystères et les initiations.

Cette révolution s'étendit rapidement sur tout le sol Pélasgique, en Italie, dans la grande Grèce, sur les côtes d'Ionie, dans l'Archipel, et enfin dans la Hellade.

Quel progrès avaient à accomplir les nouvelles sociétés, pour que l'œuvre de l'ancienne parole fût achevée? C'était d'atteindre l'état où les hommes ne seraient plus divisés qu'en deux classes : celle des maîtres et celle des esclaves. Car, alors, tout ce qui avait été posé en principe, serait accompli. Tous ceux auxquels on avait reconnu un droit de possession, ne fût-ce que celui de disposer de leur propre corps, ainsi que les cliens, tous ceux-là devaient acquérir les mêmes priviléges politiques. Ainsi, il fallait que dans les Cités grecques, ioniques, italiennes, il n'y eut plus qu'une seule classe de

citoyens ; et que, dans la Cité juive, les droits de la race sacerdotale fussent effacés. C'est ce qui arriva.

Toutes les Cités de ce temps présentèrent donc une vie double, l'une intérieure ou civile, par laquelle le mouvement de transformation finale fut accompli, l'autre extérieure et de relation ; ce fut par cette dernière qu'elles s'homogénéisèrent les unes aux autres, de telle sorte qu'une partie du vieux monde, c'est-à-dire tout le terrain des Cités, devint un seul empire.

Dans ces deux vies, le mouvement modificateur fut fatal, car il eut lieu suivant la loi du droit, des intérêts, des passions et de la force.

L'œuvre de transformation intérieure fut le résultat de la contradiction des intérêts fondés à l'origine de chaque Cité, contradiction qui ne pouvait être et ne fut jugée que par l'égoïsme. Dans cette contradiction, la victoire devait toujours revenir aux plus nombreux ; ainsi, le pouvoir royal fut envahi par la noblesse, et les privilèges de la noblesse furent envahis par les prolétaires.

L'œuvre d'homogénéisation extérieure fut le résultat de la guerre. Car, entre les Cités, il ne pouvait y avoir d'autre relation que celle de l'égoïsme. Qui leur eût appris, en effet, à se dévouer les unes aux autres ! Où était le lien qui commandait à leurs passions ! Le désir du bien-être temporel avait été leur principe originel ; il fut, aussi,

le principe de leurs relations politiques ; il ne pouvait engendrer autre chose que la soif de la conquête et cela fut ainsi.

Le succès, dans cette guerre de Cité à Cité, devait revenir aux sociétés qui porteraient au combat plus de discipline et d'énergie militaire. Or, comme la discipline intérieure de chaque Cité avait été primitivement, dans sa hiérarchie, toute militaire et toute d'obéissance, comme chaque ville avait été, en un mot, organisée ainsi qu'un camp de soldats, il devait arriver que la force militaire diminuerait, dans chaque nation, à mesure que s'opérerait la transformation par laquelle la subordination ancienne irait s'effaçant. Ce fut ainsi que les choses se passèrent; la transformation intérieure fut achevée d'autant plus vite que l'institution de la Cité était plus ancienne.

Dans notre monde occidental, la dernière Cité, fondée parmi les Celtes, selon la discipline égyptienne, fut *Rome;* et ce fut, aussi, la dernière à accomplir la grande révolution par laquelle l'égalité civile et politique fut établie. En Grèce, ce furent Athènes, Sparte, et les villes de Macédoine. Voici comment l'œuvre fut opérée.

La révolution eut lieu en deux temps. Dans le premier, l'égalité civile fut reconnue et écrite dans la loi. Dans le second, l'égalité politique fut instituée, c'est-à-dire chaque citoyen déclaré admissible

à toutes les fonctions publiques. Ces deux mouvemens furent, dans toutes les sociétés, séparés par une durée de plusieurs siècles. Partout, le premier conduisit au second; mais il y conduisit d'autant moins vite, qu'il eut lieu à une époque plus reculée. En effet, partout aussi où il eut lieu, il fut l'occasion d'une reconstitution de l'ancienne discipline gouvernementale; et cettte reconstitution fut d'autant plus sévère, d'autant plus serrée, qu'elle eut lieu dans un siècle plus voisin, et ayant plus souvenir des premiers temps de la Cité. Ainsi, en Grèce, Sparte fut une des premières sociétés où, suivant l'expression du temps, les anciennes mœurs se dépravèrent; où les vieilles coutumes et la vieille obéissance furent négligées, c'est-à-dire les droits et les devoirs des rois et des nobles méconnus. Lycurgue vint rétablir les mœurs; il établit l'égalité civile, mais non l'égalité politique. Selon sa constitution, la royauté fut héréditaire dans une famille; mais les rois étaient élus. Les nobles, qui furent appelés Spartiates, partageaient les droits politiques avec les rois. Les anciens prolétaires furent appelés Lacédémoniens, et pourvus d'un état civil complet. Lycurgue traita même du sort des esclaves, qui conservèrent le nom d'ilotes, c'est-à-dire de matière. D'après cette charte, le bienfait de l'égalité civile fut l'occasion et l'appui d'une réorganisation de l'ancienne forme politique : et la vi-

gueur fut rendue à la discipline et à la hiérarchie toute militaire qui étaient menacées de périr.

A Athènes, au contraire, où la reconstitution se fit deux siècles plus tard, Solon trouva les anciennes mœurs et même les distinctions de famille presque effacées. Il écrivit donc dans la même charte, les lois de l'égalité civile et celles de l'égalité politique.

En Italie, il y avait longtemps que, dans presque toutes les cités, la vie intérieure primitive avait été modifiée, lorsqu'à Rome, un siècle après l'établissement de la charte athénienne, le peuple demanda l'égalité civile. Cependant, à ce moment, on était déjà plus éloigné du premier jour de la fondation qu'on ne l'avait été à Sparte, à l'époque de la constitution de Lycurgue ; car, depuis longtemps, il n'y avait plus de rois en tête du sénat. Aussi, à Rome, le mouvement populaire ne s'arrêta pas un instant ; entre sa première conquête et sa dernière, il y eut succession, mais non interruption d'efforts.

La république juive, parce qu'elle était d'origine sacerdotale, subit une série de transformations toutes différentes. On vit se reproduire dans son sein, mais en petit, et dans des temps rapprochés, la succession des révolutions qui s'étaient déjà présentées dans la civilisation égyptienne : ainsi, le pouvoir souverain était sorti des mains des pon-

tifes et devenu la propriété des rois, trois siècles avant la venue de Lycurgue dans le Péloponèse; plus tard, la nation fut divisée en diverses factions par des ambitions rivales. Dès ce moment, son territoire fut ouvert aux invasions. Une partie de la Judée fut conquise, une partie des Juifs réduits en captivité; mais, au sein de ces désordres, l'unité de race se conserva comme une légitimité de famille.

Dans les Cités, à mesure que les prolétaires parvenaient à l'égalité politique, et, par suite, arrivaient à prendre part au gouvernement de la république, le système d'activité primitif était modifié. L'esprit de travail, ou, en d'autres termes, l'esprit industriel, qui était celui des prolétaires, subalternisait et remplaçait l'esprit purement militaire qui avait caractérisé l'aristocratie guerrière des temps antérieurs. Ainsi, la société changeait d'apect; elle tendait, dès ce moment, à entrer dans une activité plus pacifique; elle était moins intéressée à faire œuvre de guerre; elle en devenait même moins capable de jour en jour; mais en même temps, elle ouvrait un marché où toutes les nations étaient reçues et un sol où tous les travaux paisibles étaient admis, estimés et encouragés. Aussi, toutes les Cités qui entrèrent dans cette voie servirent de centres à l'activité artistique, industrielle et scientifique de ce temps. Athènes offrit le

plus grand exemple de cette transformation. Elle avait été la première dans la réalisation de l'égalité politique ; elle fut, par cette raison, la première dans la philosophie, dans l'art et dans la science.

Cependant, en même temps que ces révolutions intérieures se préparaient, commençaient ou s'achevaient dans le sein de chaque république, l'œuvre d'homogénéisation s'opérait par la guerre. D'abord, une ville devint, par la victoire, souveraine dans un territoire, et, par suite, en quelque sorte, centre d'une province. Ainsi fut Athènes pour les villes de l'Asie mineure et de l'Archipel ; Sparte, pour le Péloponèse d'abord, puis pour la Grèce entière; Syracuse en Sicile, Carthage en Afrique ; Rome en Italie : la Macédoine entraîna la Grèce et alla homogénéiser à l'Europe, et l'Asie et l'Égypte, etc. Il semblait que chacune de ces nations agît en vue de rendre la conquête définitive plus rapide et plus facile, ou de préparer la victoire à la république à laquelle était destiné l'empire du monde. Ce travail de centralisation resta d'ailleurs toujours subordonné aux événemens civils intérieurs. Chaque ville conquérante s'arrêta au moment où l'esprit de travail pacifique pénétra dans le gouvernement avec l'esprit des prolétaires. Il arriva un moment où Rome était, dans le monde occidental, la seule Cité restée dans sa primitive organisation guerrière. Rome devint

donc reine du monde occidental. La révolution par laquelle l'égalité civile fut établie dans son sein, ne fut terminée que sous le règne des Césars, lorsque depuis longtemps, déjà, l'empire du monde lui était acquis.

Le travail de réalisation finale du principe révélé, propre au troisième âge, ainsi que le mouvement des discussions civiles et militaires par lesquelles il s'accomplit et se fit un vaste et puissant territoire, ce travail se termina sans presque être troublé. Cependant, il s'opérait entre des limites hostiles, entouré des populations barbares du premier âge. Deux fois seulement, ces masses, qui devaient un jour briser l'unité romaine, deux fois elles poussèrent un flot d'hommes sur le terrain de la civilisation. Une fois, lorsque les Persans envahirent l'Asie mineure et la Palestine, réduisirent en province l'Égypte, en ouvrirent et en brisèrent les sanctuaires; puis allèrent rompre leur rage à Marathon et à Salamine, contre le courage de la population grecque. Cette vague de Barbares, étant repoussée, alla se perdre dans une lutte sur la terre Scythique, sa première mère. A une autre époque, une bande de Celtes des Gaules se jeta sur l'Italie, la traversa comme un torrent, passa sur la Grèce, et alla s'épuiser en Asie, abandonnant çà et là, sur sa route, quelques colonies qui se hâtèrent d'imiter la civilisation au sein de laquelle elles avaient été

déposées. Ces deux invasions passèrent trop rapidement pour avoir quelque influence.

Lorsque l'œuvre d'homogénéisation eût été terminée, et que Rome eut ramené à l'unité toutes les parties détachées de l'idée égyptienne, la langue et la loi romaines devinrent la langue et la loi civiles du monde occidental; et, en même temps, l'art, la science et la langue de la Grèce devinrent l'art, la science et la langue savante de ce monde. Devant la loi civile, il ne restait plus que deux classes d'hommes, celle des maîtres et celle des esclaves qui formaient les trois quarts de la population. Dans le domaine spirituel, toutes les spécialités étaient achevées : l'idée générale artistique avait été apportée d'Égypte, et on en avait perfectionné et poli jusqu'à l'excès tous les détails; les prodromes de la philosophie et des sciences avaient été extraits des sanctuaires égyptiens, et on en avait poursuivi et acquis les dernières conséquences.

Alors tout sujet d'activité devint stérile, le progrès n'était possible nulle part. La conquête était terminée, et l'empire même se sentait déjà trop grand. Dans le perfectionnement civil, on ne trouvait plus de cause d'impulsion; car tous les hommes libres étaient égaux. Dans les arts, l'idée génératrice était épuisée, on en avait extrait toutes les formes imaginables. Dans les sciences, toutes les idées générales avaient donné leurs fruits; les hy-

pothèses avaient conquis toutes leurs conséquences; la philosophie se disputait sur deux thèmes en apparence insolubles, le spiritualisme et le matérialisme. En industrie, le travail des esclaves fournissait suffisamment pour vivre et pour jouir. Ainsi, plus de route ouverte à l'activité où l'on peut créer pour les autres en même temps que pour soi.

L'activité de chacun chercha donc à s'épuiser en satisfactions pour soi-même. Généralement on se fit égoïste par impossibilité de ne pas l'être. Le monde romain se fit ivre et infâme; il se rua dans cette sale débauche pour laquelle il n'y a jamais eu de nom dans aucune langue sociale, et dans laquelle il n'y a plus de pudeur, plus de parenté, plus de sexe, plus rien d'humain. On se faisait des jouissances de la mort, comme de la vie des hommes. Il n'y avait donc plus de loi morale, et tout appartenait à la force, même la divinité et les honneurs religieux. Ces hommes, en peu de temps, épuisèrent toute la fécondité de la débauche. Alors rassasiés, ils souhaitèrent plus que l'égoïsme, plus que la terre ne pouvait leur donner; et se prirent à se plaindre d'un monde qui les enfermait dans le même cercle de choses possibles. Ils éprouvaient un désir immense qui les portait au-delà de ce qu'ils possédaient, cherchant vainement à trouver une satisfaction que leur folie n'eût pas déjà usée. Ainsi la jouissance de la chair s'épuise bientôt par

elle-même, et nous laisse en proie au malaise de l'inactivité spirituelle.

Vis-à-vis de toutes ces débauches, l'esclavage restait sans justification ; il n'était plus qu'une injustice du sort ou de la naissance. Mais, d'ailleurs, ce n'était point une position honteuse dont il fallût rougir ; il ne faisait souffrir que parce qu'il était une condition d'obéissance, et une privation en face d'une telle profusion de voluptés. En effet, alors que le droit de la force était tout, alors que, libre ou esclave, on y était également soumis, il n'y avait nulle part de rôle humiliant. Il n'y avait malheur, misère, regret, que pour ne pouvoir abuser ni des autres, ni de soi. Aussi, lorsque quelque pensée de révolte s'élevait dans le cœur de l'esclave, c'était seulement par le désir de prendre la place de ses maîtres, et de posséder, à son tour, le pouvoir d'user et d'abuser des choses et des hommes.

La société occidentale était entrée dans une voie sans issue ; le mal, où elle vivait, était sans solution. L'insurrection des esclaves ne pouvait produire plus que mettre en d'autres mains la propriété de mal faire. Il y avait nécessité établie de deux classes opposées, entre lesquelles la guerre ne pouvait manquer de s'élever, et une guerre sans fin, toujours renaissante, parce qu'elle ne cesserait elle-même de recréer sa cause. En effet, les esclaves

d'aujourd'hui étaient-ils maîtres demain ; sous eux, il y aurait de nouveaux serfs, de nouvelles volontés d'insurrection ; les maîtres d'hier retomberaient bientôt dans la servitude, pour essayer encore d'en sortir quelques jours plus tard. Ainsi l'humanité était entrée dans un cercle fatal d'efforts sans mérite, de mouvemens sans innovation et de luttes sans progrès.

Alors des hommes se prirent à dire que la fin du monde approchait, et que la terre, les hommes et les dieux allaient rentrer dans le cahos. L'humanité vint à désespérer d'elle-même ; elle sentit que son salut était au-dessus de ses forces. On allait répétant ce mot du plus pur et du plus fidèle des élèves de Socrate, ce mot de découragement, le dernier de la philosophie grecque : « Lorsque le juste viendra, il sera méconnu ; ses vertus lui seront imputées à crime ; il lui sera craché au visage ; il sera battu de verges et attaché au poteau. »

Partout, même dans le monde barbare, partout on criait malheur ! Dans le Nord, parmi les Celtes ; à l'Orient, à l'Occident, la voix des vieilles traditions venait, par la bouche des prophètes et des Sibylles, menacer le siècle, et annoncer l'heure de la destruction universelle. Tout ce qu'il y avait de croyance se dressait en désespoir, pour pleurer les destinées d'une société qui s'éteignait dans une dépravation sans issue. Nulle part, presque, on ne

prévoyait une parole d'espérance. Murés dans la fatalité du mal, comme dans un cachot, les hommes ne pouvaient même penser à jamais voir le jour d'un espoir nouveau. Mais, à cause de cela même, tout était prêt pour recevoir le premier mot d'avenir, comme une promesse de salut.

Le terrain de la civilisation allait s'agrandir, car le sol celtique comme le sol romain souffraient, en même temps, de la même faim. Le temps du verbe était venu ; et, sur chacun d'eux, une tâche particulière allait commencer ; à l'un allait revenir la fonction spirituelle ; à l'autre l'œuvre de guerre. Voici comment tous deux y furent préparés.

Chez les Celtes, désunis depuis tant de siècles, et dont le dernier centre d'action avait été brisé par les Romains dans les Gaules, il parut un réformateur imposant, digne fils des dieux mortels du premier âge. Odin vint prêcher et fonder la religion de la guerre : il vint annoncer un paradis, dont seraient bannis tous ceux qui ne seraient pas morts par le fer, et confirma sa parole par son exemple ; il mourut frappé de sa propre main. Ainsi fut fondée une nation de soldats invincibles, qui cherchaient dans le combat, pour salaire, la mort ; ainsi fut fait le peuple qui devait, plus tard, briser l'empire romain et servir d'épée à l'Église.

En même temps, en Palestine, les prophéties s'accumulaient. Là, parmi les fidèles, brûlaient

encore quelques lueurs d'espérance. Là, quelques croyans attendaient le Messie, le sauveur qui leur avait été promis.

Le saint d'Israël qui vous rachetera, s'écriait le prophète juif, le saint d'Israël sera reconnu Dieu de la terre entière. — Qui ajoutera foi à ce que nous annonçons, à ce que nous avons vu! — Il croît comme une faible plante qui sort d'une terre aride, sans éclat et sans beauté. — Il est méprisé comme le dernier des hommes, l'homme de douleur. — Il souffre. — Mais c'est qu'il est blessé par nos iniquités, meurtri par nos crimes. — Il est opprimé et affligé, et il n'ouvre point la bouche; il est conduit à la mort comme une victime; on lui perce les mains et les pieds; ils partagent entre eux ses habits, et il se tait comme un agneau dont on enlève la toison. — Ainsi il sera retranché de la terre des vivans, frappé pour les crimes du peuple, et pour expier nos iniquités. — Mais, parce qu'il se sera livré à la mort, parce qu'il aura été mis au nombre des scélérats, parce qu'il aura porté les péchés de la multitude et prié pour ses bourreaux, la face du monde sera changée et l'usurpation des méchans sera détruite.

Ainsi s'était formée, dans l'empire romain et dans toute l'Europe celtique, la matière de la grande rénovation sociale qui allait venir.

Pendant que l'Asie occidentale et l'Europe, se

préparaient ainsi à l'enfantement d'un monde social inconnu, quelles choses s'étaient passées dans l'Asie méridionale, sur les bords du Gange ?

Les destinées indiennes avaient pris origine dans une parole semblable à celle qui avait créé les sanctuaires de l'Égypte, et elles avaient suivi le même cours. La société s'était assise dans la hiérarchie des quatre Castes fondamentales des Brahmanes, des Kschatrias, des Veissias et des Soudras. La première avait été souveraine d'abord, puis subalternisée par celle des Kschatrias guerriers. Enfin, la révolte s'était étendue et multipliée jusqu'à l'anarchie, par le soulèvement de toutes les ambitions individuelles. Alors, de la part des Brahmanes, il y eut effort pour rétablir l'ordre nécessaire à la vie sociale ; et, sous leur influence, quelques classes des Veissias vinrent à prendre les armes ; en plusieurs lieux, les guerriers furent vaincus, et des nations s'organisèrent à leur place, dans des systèmes formulés dans les sanctuaires. D'autres divisions engendrèrent des Cités dans la population indienne, comme cela avait eu lieu parmi les peuples du Nord; mais tous les événemens révolutionnaires purent être rappelés dans les traditions sacrées et rattachés à l'enseignement primitif. Le Polythéisme s'établit. Chaque secte resta évidemment fondée sur le culte spécial de l'un des Deiotas de la théogonie primordiale. Mais l'œuvre d'égalisation matérielle,

qui en avait été la conséquence ailleurs, se trouva manquée. Il y avait donc encore le besoin et la place d'un événement d'un ordre nouveau qui vint opérer ce que les hommes n'avaient pas voulu recueillir du travail de la critique.

Parmi les doctrines qui s'élevèrent à l'occasion de ce malaise social, les Indiens n'en accueillirent qu'une seule ; et ce fut celle de Bouddha. Il y a deux choses dans le monde, disait-il, l'esprit et la matière. L'esprit est un ; c'est la pensée, c'est la vie, c'est Dieu ; c'est la lumière, la cause de tout bien et de toute existence. La matière est l'origine du mal ; c'est la nuit, c'est le chaos, c'est le mouvement et le désordre. Au commencement, quelques fractions de l'esprit divin sont tombées dans cette matière ; et c'est de là que sont venus les hommes, les animaux, les plantes, tout ce qui vit et tout ce qui respire. Cet éther spirituel souffre d'être ainsi mêlé dans les ténèbres et l'agitation de la matière ; il ne peut s'en séparer et rentrer dans le sein du tout divin, dont il est sorti, autrement qu'en remportant la victoire sur les passions de cette matière, c'est-à-dire en conquérant le repos qui est le propre de l'esprit. On obtient ce bonheur par la contemplation et le mépris des agitations mondaines. Les hommes sont aidés, dans cet effort de salut, par l'intervention du tout divin lui-même. A certaines époques, sortent de son sein des éma-

nations pures de toutes les souillures de la vie matérielle, qui viennent rappeler aux hommes la voie de béatitude. Ces émanations sont appelées Bouddhas.

Ce panthéisme devait réussir parce qu'il admettait et expliquait toutes les croyances qui s'étaient transformées en superstitions populaires, les incarnations des déiotas et la métempsychose. Il reconnaissait les différences de castes et justifiait leurs prétentions ; car la dose d'esprit accumulée dans un homme pouvait varier. Il répondait au matérialisme qui avait dû naître du trouble jeté dans les croyances par tant de discussions théologiques. Il satisfaisait, au moins moralement, au besoin d'égalité, en ce qu'il mettait le paradis à la portée de tous les efforts. Cette doctrine conquit donc une vaste population ; mais, partout où elle s'établit, elle immobilisa l'humanité.

Ainsi, l'œuvre progressive revint tout entière au monde occidental.

Ce fut en Judée, sur le sol préparé par les prophéties, et au sein des traditions des plus anciens temps, que naquit le Sauveur, le nouveau verbe, Jésus-Christ, fils de Dieu et de Marie (1).

(1) Ce serait, en réalité, une profanation, lorsque les évangiles sont dans toutes les mains, d'en essayer une analyse, ou d'en altérer, par une maigre citation, l'admirable en-

La société chrétienne commença dès que Jésus eût été crucifié ; car elle avait son chef, ses apôtres et sa discipline nommés, choisis, préparés par le Christ lui-même. Elle s'étendit et se peupla avec une rapidité miraculeuse. La parole du Christ était un germe qui tombait au milieu d'une terre dès longtemps préparée par un long repos, par un long jeûne de croyances. C'était le salut du monde et l'espoir du pauvre. Quel Romain, quel Grec, d'ailleurs, eût pu résister à la lecture de ces narrations évangéliques, si pures, si bonnes, si simples, si fécondes et dont nulle poésie, quelque belle qu'elle fût, n'approchait! Partout, donc, bientôt il y eut des églises, avec leurs évêques, leurs diacres, leurs fidèles. Et, partout où il y eut une église, on établit un fonds commun pour les pauvres ; un fonds de secours même pour ses ennemis. Là, on rendait à César ce qui appartenait à César et à Dieu ce qui appartenait à Dieu. Ainsi, le chrétien faisait son devoir de citoyen ou d'esclave, mais de plus son devoir de chrétien. Il recevait son enfant selon la loi romaine, mais cet enfant était baptisé et, du jour de sa naissance, compté comme homme dans l'Église. Il épousait selon la loi romaine ; mais le vrai mariage avait lieu devant l'évêque et, là, la femme disait oui, ainsi que l'homme ; le divorce n'était point

semble. Nous nous bornerons donc à renvoyer nos lecteurs à ce saint livre.

permis. La femme pouvait rester vierge, sans cesser d'être quelque chose dans la société. Le chrétien vendait et achetait ; mais il ne faisait point l'usure et ne trompait point. L'esclave du chrétien restait esclave vis-à-vis de la loi romaine ; mais, vis-à-vis l'Église, il était l'égal de tous les fidèles ; il ne pouvait être puni que selon la loi du Christ. Le chrétien payait l'impôt au fisc, mais il donnait ses biens à l'Église : on essaya, même, la communauté des biens ; mais la force de la loi civile s'y opposait, en sorte qu'il n'y eut communauté que par la volonté et le don toujours renouvelé des propriétaires, etc.

Lorsque cette société fut assez nombreuse pour être vue de tous, elle fut la condamnation vivante de l'ancien monde, car elle fit qu'il y eut des infâmes et des justes. Le mal se sentit menacé ; l'égoïsme trouva un ennemi et voulut l'écraser. Alors commencèrent les persécutions.

Que pouvaient faire les chrétiens? ils ne pouvaient que prouver leur foi ; ils furent martyrs ; et, là même où ils auraient pu résister les armes à la main, ils choisirent, comme un témoignage plus sûr et plus utile au triomphe de la vérité, celui de mourir pour leur croyance ; ils jetèrent donc leurs armes et se laissèrent tuer. Tout ce sang versé, toutes ces douleurs données en échange de la justice, fructifièrent. Personne n'ignora quelle était la voie de la vertu et du dévoûment, et quelle était celle du mal. Il y eut

séparation entre les bons et les méchans. L'égoïsme s'était tué lui-même; car, en face du bien, il ne peut durer qu'en se faisant hypocrite.

Et ces martyrs ne servirent pas seulement à propager la foi; ils en firent la science. En effet, pendant que l'Église travaillait à convertir le monde, elle s'occupait aussi de construire la doctrine chrétienne. Chaque secte philosophique qui entrait dans son sein, apportait sa question; et toutes, successivement, vinrent apporter la leur. En outre, partout où une lacune existait devant quelqu'esprit que ce fût, elle était ouverte; car, par le christianisme, les hommes devaient tout savoir. Alors, la discussion s'élevait et les évêques s'assemblaient sous la présidence soit d'un métropolitain, c'est-à-dire de l'évêque de l'église établie la première dans une province, soit sous celle du pape. Ces réunions étaient difficiles, souvent gênées par la distance, empêchées par la persécution et la misère. On délibérait devant l'autel sous l'invocation et l'aide de Dieu. Quelle puissance, quelle souveraineté dans les décisions n'avaient pas, alors, les évêques qui avaient subi le martyre; pouvaient-ils errer, ceux chez qui la foi avait été si forte! Ainsi furent établis la théologie et le droit et la discipline. Ainsi fut décidée la question de la trinité divine.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis la mort du Christ, trois siècles d'efforts et de luttes et de dis-

cussions ; et il y avait, sur le sol romain, plus de chrétiens que de païens. Le quatrième siècle achevait son premier quart, lorsqu'un César, Constantin, saisit, pour fortune et pour gloire, le christianisme ; il le fit, avec lui, asseoir sur le trône impérial ; et, afin de briser pour jamais avec l'ancien monde, il donna à l'empire une capitale nouvelle.

Alors, tous les égoïsmes qui avaient refusé la conviction chrétienne parce qu'elle était pauvre et persécutée, devinrent intéressés à prendre le manteau de la foi triomphante. Ainsi, dans leurs mauvais penchans même, ils trouvaient l'obligation du bien. Mais, l'égoïsme est ingénieux au mal. L'arianisme venait de naître, et tous ces gens se firent Ariens. Or, l'arianisme niait, fondamentalement, la divinité de Jésus-Christ. Devant lui, Jésus n'était qu'un prophète : il pouvait donc être suivi d'un autre ; sa loi et ses exemples pouvaient un jour être changés ; ils n'étaient donc pas tellement obligatoires qu'ils ne pussent être modifiés par la raison humaine. Or, qu'est-ce que la raison humaine, vis-à-vis une doctrine de dévoûment, ce n'est jamais que la raison de l'égoïsme. Tous les égoïstes se firent donc Ariens et du jour où Constantin fut empereur, l'Arianisme fut puissant.

Mais, ô hommes, disaient les chrétiens, ce n'est qu'à condition de croire que Christ est Dieu, que

le monde peut être sauvé. N'est-ce pas, par cette croyance, qu'il est sorti des ténèbres du paganisme ; et, encore notre œuvre est-elle achevée? Or, celui qui ne croit pas en Jésus, fils de Dieu, celui-là ne pratiquera pas le christianisme : celui-là est pire qu'un païen, car il est hypocrite, et porte le trouble parmi les fidèles. Anathème donc sur vous!

Cependant, Constantin sentait que l'unité toute matérielle de l'empire romain, retenue avec tant de peine et toujours prête à se rompre depuis plusieurs siècles, ne pouvait être rétablie et conservée que par l'unité spirituelle. En conséquence, il convoqua les représentans de l'intelligence, afin qu'on rédigeât, en corps de lois, les doctrines de théologie, de jurisprudence et de discipline établies dans l'Église. Trois cent dix-huit évêques, sans compter les prêtres, les diacres, les acolytes et les députés du pape, vinrent de toutes les parties du monde chrétien, et se réunirent en concile à Nicée; et, après avoir invoqué Dieu le père, le Fils et le Saint-Esprit et les saints Apôtres, ils firent cet acte fameux, base et fondement de la doctrine catholique. Enfin, ils condamnèrent Arius.

Il semblait alors que l'arianisme allait disparaître : mais Constantin, qui s'était fait le glaive des décisions du concile, ne protégea que ce qu'il comprit, et laissa agir l'arianisme en paix, aussitôt que

celui-ci eut changé les mots de son symbole. Aussi, lorsqu'il vint à mourir, surtout lorsque vint Julien l'apostat, Julien le rétrograde, qui vit dans cette hérésie le moyen de briser le christianisme qu'il haïssait, l'hérésie poussa des racines puissantes; elle eut aussi ses évêques et ses conciles.

La cause du christianisme contre l'arianisme était celle de la civilisation même. Entre eux se discutait la question du dévoûment et de l'égoïsme. La guerre devint violente et terrible. Cependant, la supériorité resta aux catholiques, grâce à une institution nouvelle, toute puissante sur l'esprit du peuple. Il s'était formé, en Égypte, une classe d'anachorètes, qui de là se répandit sur le reste de la terre chrétienne; c'étaient des hommes et des femmes qui avaient trouvé dans la vie du monde, même la plus chrétienne, trop de joie, trop de dissipation, et qui allaient chercher dans le désert une vie de martyre, de contemplation et d'étude, et qui allaient se livrer à la conservation des mœurs des premiers chrétiens. Qui aurait osé et pu les soupçonner de quelque ambition, ou de quelque faiblesse? Personne n'y pensait : or, tous ces hommes anathématisaient l'arianisme; tous étaient catholiques. Ainsi, une institution qui était née du désir de la perfection individuelle, devint une institution de conservation de la foi, dans l'intérêt de la société.

Les empereurs de Constantinople comprirent, trop tard, les dangers de l'arianisme; encore ce fut l'égoïsme qui leur donna cette intelligence; ils sentirent que l'unité échappait de leurs mains. Trop tard, donc, ils s'occupèrent de l'extirper définitivement; car l'hérésie avait eu le temps de se faire un peuple. On bannit, on exila ses chefs et l'on se fia à la douceur pour changer le cœur de ceux qui n'étaient que trompés. L'esprit du mal s'en alla de l'empire pour chercher les moyens de dominer par la force, là où il n'avait pu vaincre par l'intelligence. Mais en partant, il laissa un fils aussi dangereux que lui; il engendra le Nestorianisme. Celui-là, aussi, permettait de croire que Jésus n'était pas le dernier prophète; car il admettait que Jésus, fils de Marie, avait été Christ, seulement parce qu'une personne de Dieu avait bien voulu résider en lui. Ainsi, l'égoïsme ingénieux sut donner une nouvelle forme à la même négation. Mais, alors, l'œil était ouvert et le Nestorianisme fut chassé.

Alors, entre lui et l'arianisme, il y eut émulation pour trouver des ennemis à la terre chrétienne. Le Nestorianisme s'épancha en Perse, et se fit un pape à Mosul; et l'Arianisme courut vers le Nord chercher des soldats. De là, la guerre des Persans contre les Grecs et les invasions des Barbares. Car, les Ariens, dépossédés, avaient été chercher un glaive chez les Barbares qui, depuis longtemps déjà, frap-

paient aux portes de l'empire romain. Elles leur furent ouvertes par ces hérétiques : et, tous les chefs de guerriers qui réduisirent en royaumes le sol romain, furent Ariens. En moins d'un siècle, presque toute l'Italie, la Hongrie, l'Illirie, la Bourgogne, l'Aquitaine, l'Espagne, toute la côte d'Afrique devinrent possessions Ariennes.

Christ, verbe de Dieu, Christ, le sauveur des hommes, allait-il donc être chassé du monde? La civilisation allait-elle s'arrêter et s'abîmer dans les ténèbres de l'égoïsme? Depuis longtemps l'œuvre romaine croulait de toutes parts. L'œuvre spirituelle était ternie. Dans Constantinople même, le christianisme n'existait plus que de nom et de forme. L'arianisme y avait passé et son incrédulité avait pénétré tous les pouvoirs ; il régnait au fond des cœurs : le christianisme n'était plus qu'un drapeau.

L'humanité fut sauvée par le Pape, évêque de Rome, et par la France. L'un fut la tête, l'autre fut le bras.

Car, au milieu de l'envahissement général, une seule terre était restée vierge des Barbares Ariens : c'était le sol situé dans les Gaules, entre la Meuse et la Loire. Les évêques catholiques de ces contrées choisirent, parmi les chefs de Barbares, un roi qui était, ainsi que son armée, resté pure de toute hérésie ; ils lui donnèrent une femme, une religion,

leurs soldats gaulois et romains, leurs villes, la couronne de France et le titre de fils aîné de l'Église. Clovis en fut, en effet, le fils aîné; et, dès le premier jour, il commença la guerre en Aquitaine contre les Goths Ariens, et fournit les moyens de convertir à la foi la Grande-Bretagne.

Parce que la France fut la fille aînée de l'Église, elle fut la seule nation où il n'y eut qu'un droit et qu'une jurisprudence : le droit et la jurisprudence canoniques. Pendant qu'ailleurs il s'établissait deux droits, celui des Barbares et celui des Romains, en France, il n'en fut fondé qu'un seul, celui des évêques, celui qui était la conséquence du christianisme.

Pendant qu'en France se formait et se disciplinait le noyau de soldats qui devaient reconquérir le monde au catholicisme, le Pape ne cessait de travailler à rallier spirituellement les parties que la violence de la conquête séparait matériellement. Il encourageait la résistance des évêques catholiques contre les persécutions Ariennes. Il recueillait, publiait et sanctifiait les noms des nouveaux martyres de la foi; car, en plusieurs lieux, les persécutions des premiers temps furent renouvelées. Il négociait avec les rois Barbares, afin que la liberté fût donnée au culte évangélique. Il ordonnait des missions. Il veillait à la conservation des doctrines, des livres, des sciences, et de l'industie même que l'esprit satanique des envahisseurs ruinait et perdait à plai-

sir ; à cet effet, il créait des couvens, les uns consacrés à la conservation et à la copie des manuscrits, les autres à l'enseignement, les autres à la culture des terres et aux travaux manuels. Il inventait l'art catholique, donnait l'idée de la cathédrale, trouvait la musique chrétienne et perfectionnait la liturgie. C'est par ces œuvres, plus encore que par le droit qu'elle tenait de son fondateur, St.-Pierre le premier Pape, que l'Eglise de Rome devint la mère, la nourricière et la reine du Catholicisme.

C'est ainsi que le sixième siècle de l'Église s'acheva, et que vint le temps où l'Arianisme et le Nestorianisme donnèrent leur dernier fruit. Ce furent Mahomet et l'Hégire. Mahomet s'annonça comme le dernier des prophètes : il proclama l'unité de Dieu et de pouvoir. Il se fit pontife et roi ; il émit le Coran. Mais cette œuvre n'était point inspirée d'en haut. Elle fut donc, en ce qu'elle contenait de moral, imitée des évangiles, et d'ailleurs produite par parties selon l'exigence des circonstances et selon les besoins et les passions du moment ; à cause de cela, elle fut empreinte du fatalisme qui l'avait engendrée. Le Coran était destiné à tenir lieu d'évangile aux faibles ; par lui, l'hypocrisie de l'Arianisme fut détruite, et il y eut un Christianisme pour l'Orient, tel qu'il pouvait le comprendre.

Le Mahométisme sortit de l'Arabie. Il envahit les populations où avaient passé et s'étaient reposées

les hérésies de Nestorius et d'Arius ; il s'en empara avec une rapidité, qui eût été miraculeuse, si l'on n'avait su que c'était un frère qui venait s'asseoir parmi ses frères. En Orient, il conquit tout d'un coup la Perse ; en Occident, il fit siennes la Syrie, l'Égypte ; de là, il courut la côte d'Afrique, passa en Espagne, franchit les Pyrénées, et poussa ses colonnes jusqu'aux bords de la Loire. Là, se terminèrent ses conquêtes. La hache française lui brisa la tête. Aussi il ne put passer par la France, pour aller chercher ses frères Ariens de Lombardie et de Hongrie. Il ne le put pas d'avantage en passant par Constantinople, car il fut arrêté en Asie par la résistance et la tenacité des Grecs chrétiens. Cependant, un immense territoire appartenait à cette religion ennemie du Christ : et une seule volonté disposait de tous les peuples qui l'habitaient et pouvait les masser là où elle déciderait un effort ; en outre, l'égoïsme qui avait brisé toute unité construite dans l'arianisme, amoindri toutes ses victoires et modéré sa puissance, cet égoïsme n'existait plus parmi les Musulmans ; il avait été effacé par la croyance au fatalisme. Ainsi une force énorme pesait sur le catholicisme.

Alors, le monde sorti de la révolution apportée par la parole du Christ, se trouva divisé en trois peuples, en trois langues : la langue Latine, la langue Grecque, la langue Arabe. Ainsi furent mis en

puissance trois systèmes d'application de l'idée civilisatrice, proportionnés aux trois degrés d'intelligence sociale qui devaient se rencontrer. Chaque système eut une mission et chaque mission eut une destinée différente.

Le mahométisme arrêté de toutes parts vers le Nord, se rejeta sur l'Orient et le Midi ; il pénétra dans les Indes, envahit ses archipels et conquit les populations noires de l'Afrique.

L'Église schismatique des Grecs, schismatique moins pour des erreurs de dogme, pour des différences de discipline ecclésiastique et de liturgie, que par la soumission de ses primats au pouvoir impérial, schismatique, parce qu'il n'y eut, sur son territoire, jamais nettement indépendance entre les deux pouvoirs spirituel et temporel ; l'Église des Grecs devait perdre l'empire de Constantinople, pour se réfugier dans le Nord et aller obéir en Russie au pouvoir impérial des czars.

Il était réservé à l'Occident, et surtout à la France, d'être le vrai sol catholique. Là devait fructifier le germe chrétien ; là devait être conquis pour l'humanité toute entière, le progrès promis par l'Évangile ; et cela devait être parce qu'il ne lui avait pas été donné un instant de sommeil, parce que l'esprit, séparé de la matière, ne cessa de le remuer, de le maintenir actif. L'immobilité, qui est la tendance de la chair, ne put s'y établir.

Chacune de ces langues, et dans une fin commune, forma un point attractif où vinrent s'engouffrer et s'homogénéiser tout ce qui restait des civilisations du premier âge; Huns, Bulgares, Danois, Suédois, Saxons, Slaves, Russes, Turcs, Tartares, etc.; et lorsque les Barbares ne venaient pas d'eux-mêmes, attirés par l'espérance du pillage et de la domination, on alla les chercher.

Après le pape, la France se trouva seule chargée des destinées temporelles de l'Occident; car, seule, elle était catholique. Elle saisit cette mission avec ardeur, et s'y prépara en se donnant pour chef un roi de nouvelle race, sorti de celui qui avait vaincu les Arabes aux bords de la Loire; et le pape la bénit et la confirma dans son entreprise, en sacrant cette seconde dynastie. Alors, on se mit à l'œuvre. Ariens et Mahométans et Barbares furent confondus dans la même haine. La guerre et la destruction furent poussées sur eux dans tous les sens.

Le grand empereur de la mission catholique des Français fut Charlemagne; car il confirma, étendit ou acheva tout ce qu'avaient commencé ses pères, et il donna à l'Europe le mouvement temporel qui devait la guider dans les siècles suivans.

Par lui, Rome fut affranchie des prétentions de Constantinople, et la couronne papale ne fut plus feudataire au temporel que d'un pouvoir qui reconnaissait sa souveraineté spirituelle. Le royaume

Arien des Lombards fut détruit et divisé en comtés catholiques. L'Allemagne fut assurée dans la foi, ou convertie jusqu'à sa double limite païenne du côté de l'Elbe, et Arienne en Hongrie; elle fut divisée en duchés, en marquisats, en comtés, et ses provinces nommées; enfin, la guerre contre les Mahométans fut poussée jusqu'en Espagne; la division fut semée comme un germe de destruction parmi ces Sarrasins; le petit centre chrétien, resté libre dans cette contrée, les Asturies furent secourues, et il y eut une marche d'Espagne. Partout le glaive avança à la suite de l'Église; il vint achever ce que les missions n'avaient suffi pour mettre à fin. En même temps, en France, les couvens, seuls asiles qui restaient aux richesses intellectuelles et à la pureté chrétienne, furent multipliés. Chaque cathédrale et presque toutes les abbayes reçurent une école. Le culte fut perfectionné et enrichi. Enfin, une législation commune, administrative et civile, fut étendue sur l'immense sol conquis. Les conciles provinciaux et généraux furent régularisés. Outre les conciles sous la présidence des métropolitains ou archevêques, il y eut, sous la présidence de l'empereur, des conciles de tout l'empire; les laïques y furent appelés pour s'instruire aux discussions des évêques. Là, furent votés et expliqués ces capitulaires fameux qui donnèrent une destinée commune aux intérêts temporels, quels qu'ils fussent, qu'on

venait de fonder. La justice des plaids fut régularisée : aux ecclésiastiques appartenaient les punitions morales ; aux laïques les punitions pour les fautes à la discipline temporelle.

A la mort de Charlemagne, l'empire français se brisa en morceaux. Mais la pensée de l'œuvre temporelle catholique y était si puissamment empreinte, que nul fragment ne put exister qu'à condition d'en être animé. Cette pensée était devenue une nécessité, et, comme telle, une loi hors de laquelle il n'y avait point de vie possible. D'ailleurs, les forces de l'empire ne furent pas libres d'agir, seulement les unes contre les autres ; elles étaient continuellement détournées par la nécessité de résister au monde d'ennemis qui pressait les frontières. Ce n'était plus seulement les Ariens qui menaçaient et attaquaient incessamment vers la Hongrie, et les Mahométans vers le midi en Italie et en Espagne ; c'était en outre les restes des populations barbares du premier âge, les derniers fils d'Odin qui avaient appris par les invasions de Charlemagne qu'elles avaient un ennemi redoutable à combattre, et qu'il leur fallait vaincre si elles ne voulaient périr. Et de là, une guerre sans relâche non-seulement vers l'Elbe et la Vistule, mais des irruptions sur toutes les côtes. Ces hommes du nord vinrent, à plusieurs reprises, porter le pillage et le meurtre jusqu'au cœur de la France ; mais là, enfin, ils trouvèrent

la foi catholique, et ils reçurent une province aux mêmes conditions qu'avaient acceptées, autrefois, les Francs, lors de leur admission dans les Gaules. Les Normands se firent Français et catholiques.

Pendant toutes ces guerres, la supériorité temporelle revint toujours au chef de soldats qui rendit un service catholique, c'est-à-dire un service qui tournât au profit de tout ce qui était chrétien. C'est ainsi et par cette raison qu'une nouvelle dynastie monta sur le trône de France; c'est ainsi qu'un guerrier français d'Aquitaine devint roi d'Arragon en Espagne. C'est ainsi et par cette raison que des guerriers français de Normandie allèrent fonder dans le midi de l'Italie et en Sicile, des duchés et un royaume, en chassant les Sarrasins; c'est ainsi encore que les Français, sous la conduite de Guillaume de Normandie et d'un évêque choisi par le Pape, allèrent conquérir l'Angleterre.

Enfin, après trois cents ans d'une agitation militaire sans relâche, le sol de l'Europe était assuré au catholicisme. La Hongrie et la Pologne lui appartenaient; et le flambeau de la conversion était allumé, pour ne plus s'éteindre, en Danemack, en Norwège, en Suède et jusqu'en Islande. La paix était établie même sur les autres frontières. D'un côté, c'était la domination de l'Église grecque; et de l'autre, le Mahométisme qui avait cessé d'être envahisseur; il était réduit à la défensive.

En effet, l'empire grec de Constantinople, longtemps placé comme une digue chrétienne entre deux océans barbares, avait été battu des deux côtés par des flots de guerriers, les uns venus du Nord, les autres du Midi. Mais chaque flot qui venait frapper ses flancs, emportait, en se retirant, quelque chose de sa civilisation. Aux Arabes donc la Grèce avait donné la science, l'art de la dialectique, et, par là, introduit chez eux le germe du doute et des schismes ; aux Bulgares et aux Russes, elle avait donné l'écriture et la croyance grecque. Cette œuvre faite, elle ne fut plus qu'une barrière qui empêcha que le travail du christianisme, dans le Nord, ne fût troublé par le contact du Mahométisme.

Et aussi, les enfans du Coran étaient devenus, de jour en jour, moins capables d'entreprendre sur leurs voisins. L'unité des premiers temps s'était brisée ; les schismes, nés de la science importée de Constantinople, et l'ambition, née de la guerre, avaient divisé l'empire musulman. Tous les généraux s'étaient faits rois. Sans doute, l'unité eut encore pu subsister par l'obéissance à un seul pouvoir spirituel ; mais il s'était élevé plusieurs califes ; d'ailleurs, dans une population où régnait le principe de l'indissoluble union des deux pouvoirs et de toutes les fonctions directrices dans les mêmes mains, il devait arriver que toute séparation selon

la matière serait un schisme, et entraînerait une séparation selon l'esprit. En outre, le mahométisme fut aussi appelé à résister aux Barbares, et à les homogénéiser ; les Turcs vinrent envahir ses provinces de Perse, et porter le trouble jusqu'aux bords de l'Euphrate et aux pieds du Liban. Ainsi, toutes choses tendaient à laisser à l'Europe le temps de s'occuper d'elle-même.

Mais l'Europe n'était point préparée à faire œuvre pacifique : c'était un camp de soldats. L'Église seule était organisée pour opérer d'autres travaux que ceux de la guerre. Il fallait donc qu'elle intervînt et avec une autorité énorme, une autorité capable de rompre une habitude de près de six siècles, et de briser toutes les résistances. Autrement, cette énergie militaire qui s'était, jusqu'à ce jour, usée en grande partie sur les ennemis du Christ, allait se tourner sur elle-même, et s'employer à détruire l'édifice qu'elle avait servi à construire. Or, il se trouva que l'Église était en mesure d'exercer cette utile domination.

En effet, au milieu de tout ce mouvement de combats qui avait occupé le huitième, le neuvième, le dixième et la première moitié du onzième siècle, l'Église était restée debout et dans son unité ; elle avait cru en puissance. S'il arriva plusieurs fois que, quelque part, un évêque, et une fois, le pape lui-même à Rome, oublièrent leurs devoirs, jamais

le scandale ne dura longtemps ; si, quelquefois, un ecclésiastique fut chassé par violence de son siège, jamais à cause de cela et ainsi qu'un prince temporel, il ne perdit son titre et ne manqua d'être rétabli ; car le corps entier de l'Église se soulevait pour ses droits comme pour ses devoirs, et il savait alors toujours trouver un bras pour exécuter ses décrets. D'ailleurs, les conciles provinciaux ne cessèrent de se réunir et de veiller à la discipline, en sorte que, parmi les prêtres, le devoir eut toujours la majorité. En outre, de saints solitaires, des missionnaires dévoués ne cessèrent de pratiquer l'exemple d'une vie pure et de prêcher la foi et les vertus chrétiennes ; on avait même essayé, pour la première fois, le pouvoir de l'excommunication pour des actes purement moraux, et on avait réussi à vaincre les passions même des princes.

Il ne restait donc plus au Pape qu'à déclarer, authentiquement, la suprématie du glaive spirituel, sur le glaive temporel.

Et l'Église pouvait compter, pour soutenir son entreprise, sur un appui énergique en dehors d'elle-même, qui ne pouvait manquer de lui venir aussitôt qu'elle le voudrait. Il se composait de l'immense multitude des petits vassaux et des serfs attachés aux seigneurs, et des corporations d'ouvriers libres ou serfs, groupés autour des églises cathédrales et autour des abbayes. Cette population semblait avoir

été oubliée par le pouvoir temporel; l'Église seule s'en était occupée; elle leur avait donné tous les droits qu'elle pouvait donner, ceux des sacremens; toute l'égalité dont elle pouvait disposer, l'égalité établie devant l'autel et dans son sein, à l'image de celle qui existe devant Dieu. Dans cette population, la partie la plus intelligente et la plus dévouée, devait être celle qui vivait à l'abri des immunités de l'Église; ces corporations ouvrières des villes et des bourgs, disciplinées à l'imitation des couvens et formées des descendans des serfs rachetés aux Barbares et des hommes qui étaient venus chercher sécurité pour leurs travaux sur les terres protégées par la Croix.

Depuis quelques années, déjà, l'Europe oscillait incertaine et sans direction ; et ce temps avait suffi pour que tout ce qui était éclairé de cœur ou d'esprit, vint à désirer quelque chose de semblable à ce qui allait arriver. Tant que l'œuvre guerrière avait été, en majorité, une œuvre de dévoûment, les hommes d'armes avaient été entourés d'un respect, d'un amour et d'une reconnaissance qui s'était étendus des pères aux enfans, et qui, s'attachant aux noms mêmes, avaient permis ou commandé l'hérédité des fonctions. Le sentiment public avait excusé leurs erreurs mondaines et jusqu'à leurs fiertés de race et de position. Mais, maintenant que cette œuvre guer-

rière devenait, en majorité, une œuvre d'égoïsme, on commença à haïr ce que l'on avait admiré ; et l'on ne vit plus qu'oppression et injustice dans des positions qui ne pouvaient être justifiées qu'à titre de droits héréditaires et à titres personnels. On applaudit donc à l'attaque que l'Église commença contre cette noblesse.

Les successeurs des apôtres entrèrent dans la voie révolutionnaire, en posant en principe et prenant pour manifeste, que les membres du corps Européen devaient obéir à l'Église, ainsi que dans l'homme, les organes charnels obéissent à l'esprit. Cette pétition à la souveraineté universelle et absolue, n'était que le symbole temporel de la mission toute d'enseignement que l'Église devait, en définitive, accomplir ; car, pour mener son entreprise à bien, elle n'avait ni soldats, ni trésors ; ainsi elle ne pouvait réussir que par l'assentiment public, en appelant, en quelque sorte, chacun à choisir, entre elle et ses ennemis, à l'occasion de chacune de ses tentatives ; et il fallait en conséquence qu'elle fît en sorte que son but devînt celui du plus grand nombre ; il fallait faire que laïques, bourgeois et paysans comprissent ce que comprenaient les prêtres, et, en effet, cela fut fait ainsi.

Grégoire VII fut le grand Pape de cette mission, après en avoir été le conseiller. C'était un homme sorti du peuple, fils d'un obscur charpentier. Ainsi

que Charlemagne, il imprima à l'Église un mouvement tellement énergique qu'il ne pouvait cesser que lorsque le but en serait accompli : ses successeurs sur le trône pontifical furent forcés d'entrer dans la route qu'il avait ouverte, et ils y furent maintenus tantôt par devoir, tantot par raison, tantôt par intérêt, même lorsque l'intelligence de l'œuvre qu'ils opéraient fut perdue.

Alors l'Europe fut agitée pour des discussions purement spirituelles, de dogme, de morale, ou de droit civil et canon. La résistance des égoïsmes établis, se manifesta par la guerre et fut vaincue par les croisades.

D'abord, la loi chrétienne fut rendue commune à tous. Nul, empereur ou serf, ne put s'y soustraire. Et le peuple apprit que tous étaient égaux devant la loi de Jésus-Christ.

L'oppression fut frappée d'excommunication et réprimée. Et le peuple apprit que toute fonction était une charge, ou un devoir envers les inférieurs.

La corruption, la vénalité des charges et des bénéfices, sous le nom de simonie, furent anathématisées et arrêtées. Et le peuple apprit que le droit aux fonctions émanait seulement du mérite ou de l'élection et point de naissance ou de fortune.

Tous les travaux pacifiques furent protégés. Ainsi l'université grandit et prospéra sous l'aile de l'Église, et en même temps l'étude du droit canon et

civil, des belles lettres et des sciences naturelles. Les communes se peuplèrent et s'enrichirent, et particulièrement celles d'évêchés; quelques-unes devinrent de puissantes villes : l'industrie et le commerce y naquirent; ils en sortirent tout armés et s'étendirent : tous les germes, enfermés dans l'idée chrétienne, commencèrent à se développer. Et l'Eglise fit en sorte que chacun des faits nouveaux qui venait à naître, devint une institution et fût doué de force, de manière à pouvoir se soutenir par lui-même.

Et pour confirmer l'œuvre de moralisation protectrice des intérêts du plus grand nombre, l'art catholique s'étendit sur toute cette population. Il engendra ses plus belles formes; il rebâtit toutes les cathédrales, toutes les villes, et vint mettre un souvenir de l'Église dans chaque détail de la vie privée. En même temps un nouvel ordre religieux se répandit en Europe, et cette institution révéla le but nouveau de l'Église; il en fut la milice fidèle, soumise aux Papes, tant que ceux-ci le furent à leur mission. Ce fut le premier auquel il fut défendu de posséder aucune richesse temporelle. Les frères mineurs furent appelés à faire, ainsi que St.-Paul, œuvre d'enseignement et de prédication, et à vivre de leurs propres mains.

Et, pendant que les hommes de paix et de travail étaient ainsi rendus à la liberté, et protégés dans

leur activité, carrière fut ouverte aux hommes de guerre, carrière de dévoûment et d'expiation. La croisade fut prêchée.

La France suivit les papes dans cette direction révolutionnaire ; en Italie même, les Français furent leur premier appui. Les fils aînés de l'Église méritèrent, encore cette fois, ce nom glorieux, le plus beau que pussent recevoir des guerriers au moyen âge. Ce fut en France que fut établie, sous le gouvernement du pape, la première université de l'Europe, école commune de toutes les sciences théologiques et temporelles, pour toutes les nations; à cause de cela, elle fut appelée la fille aînée de l'Église. Ce fut en France que fut prêchée et formée la première croisade au tombeau de Jésus-Christ. Aussi Jérusalem et les villes de Syrie, plus tard même Constantinople et les villes de Grèce, etc., furent des seigneuries françaises. Ce fut en France que les rois commencèrent cette guerre de détail contre les seigneurs, pour l'indépendance des communes, guerre qui devait se terminer par l'émancipation complète de celles-ci. Enfin, il y eut deux langues en Europe, l'une savante et religieuse, ce fut le latin ; l'autre temporelle et guerrière, ce fut le parler roman, le premier idiome français.

Tout le temps pendant lequel le mouvement imprimé par Grégoire VII, gouverna l'Europe, fut une époque de création, d'activité dans toutes

les directions et d'espérance pour tous. Il y eut alors sur terre une justice au-dessus du droit de la force, une justice dont la puissance était uniquement fondée sur l'assentiment commun; il y eut, chez tous les hommes, sensation d'avancement, assurance d'un meilleur avenir pour leurs enfans: les sentimens guerriers furent sanctifiés en recevant directement la loi de l'Église; ils prirent par leur contact avec les légats du pouvoir spirituel et puisèrent dans l'exemple des ordres religieux et militaires, ce caractère de générosité chrétienne qu'on ne saurait désigner par un autre nom que par celui de chevaleresque; les hommes d'armes apprirent à respecter et à défendre le faible, à avoir pitié de l'ennemi vaincu. D'un autre côté, l'industrie fut relevée; elle prit part aux victoires des Croisés, à la gloire qui s'obtient par le courage, et sa grandeur fut celle de l'Église. En même temps, les savans se multiplièrent, et l'on vit poindre l'aurore de toutes les découvertes qui devaient éclore à la fin du quatorzième et dans le quinzième siècle. Quant aux formes de l'art, elles furent toujours une œuvre de premier jet: aussi elles acquirent, tout d'un coup, une perfection, une originalité, qui n'ont pu être dépassées et qui n'avaient encore eu rien d'égal..

Ce ne fut pas, sans de nombreux efforts, que les successeurs de St.-Pierre parvinrent à jeter tous

ces germes de richesse présente et de grandeur à venir, au sein de la société européenne. Tous ceux qui avaient possession d'un droit personnel d'user et d'abuser, s'élevèrent contre eux. Ce fut la moitié de l'Italie, sous le nom de Gibelins ; ce furent surtout et d'abord les empereurs ; ceux-ci voulaient un pouvoir spirituel complaisant à leurs passions, et ils s'en firent un. Mais, entre ces prétentions méchantes et la bienveillance et la justice de l'Église, le peuple jugea ; et les empereurs furent abaissés. Ce fut ensuite un roi anglais qui voulut faire de la souveraineté un droit sans devoir. L'Église, à l'aide du peuple, l'abaissa encore. Ainsi, dès son début dans la carrière, le pouvoir spirituel eut d'implacables et de puissans ennemis ; mais il avait alors pleine conscience de son œuvre ; il était pauvre et sans propriété assurée, comme ceux qu'il protégeait.

Deux siècles plus tard, il n'en fut plus ainsi. Alors, enrichi des contributions de toutes les églises d'Europe, seigneur suzerain, selon le droit féodal, de plusieurs vastes royaumes, pouvant solder les rois et les ducs, il régnait par la terreur. Il poursuivait toujours le même travail politique ; mais, trop souvent, comme une fortune appartenant au saint-siège. Les jouissances et les grandeurs du pouvoir lui en firent oublier le sens et le but. Enfin, le sacré collège crut que le savoir des cours valait

plus que la piété, et il apprit au monde, en forçant un saint vieillard à se démettre du trône pontifical, comment un pape pouvait être déposé. Et ces successeurs des apôtres condamnèrent et punirent comme hérétiques, et après long examen, les frères mineurs qui vinrent opposer à leur luxe l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres, qui, disaient-ils, n'avaient rien possédé en propre. Dans toutes ces choses, que vit le peuple ; lui qui ne pouvait juger comment l'œuvre que poursuivait l'Église romaine lui serait utile encore, fût-elle même conduite par des impies, ainsi qu'elle l'était alors par des aveugles ! Le peuple vit dans le haut clergé une puissance seigneuriale semblable à celles contre lesquelles il luttait depuis longtemps, et en conséquence, il se retira de la querelle. Ainsi, le pouvoir pontifical se trouva avoir perdu ses forces, et il tomba à la merci des intrigues et des ambitions de famille. Bientôt, lui-même, vint faire en sorte qu'on fut obligé de douter de lui : il dépouilla son caractère sacré et universel ; il se fit nation. Pendant un demi-siècle, l'Église offrit le scandale de deux papes, l'un résidant en Italie, l'autre en France. Ainsi, le pouvoir éducateur renonça à la souveraineté spirituelle, il appela le peuple à douter et à choisir entre lui et ses adversaires. Dès ce moment, la voix de Dieu fut celle du peuple, et non plus celle des papes. En outre du sommet, le

mal descendit vers la base. Il alla souiller tous les degrés de la hiérarchie. Le doute, partout, tue le devoir, anéantit la morale, et ne laisse vivre que l'égoïsme. Aussi, le corps entier de l'Église fut troublé par de nombreux scandales, et, en mille lieux encore, le peuple ou le pouvoir temporel furent obligés d'intervenir. Les rôles étaient changés.

Il y avait alors, en Angleterre, dans l'université d'Oxford, un homme, un prêtre du nom de J. Wiclef, qui s'était fait remarquer par la défense des priviléges de son université contre les entreprises des moines mendians. Il avait soutenu que le clergé n'avait pas le droit de posséder des biens temporels, d'exercer une juridiction sur les laïques, et de porter des censures. Wiclef fut condamné par son archevêque. Alors il se prit à dire qu'il ne fallait croire ni aux rois, ni au pape, ni au clergé, ni aux seigneurs qui s'abandonnaient aux pompes de Satan. Vous ne devez, criait-il, ni obéissance, ni foi à des hommes qui sont en état de péché mortel! Le peuple ne comprit que cela de sa doctrine; et, à ce cri, les paysans s'assemblèrent sous la conduite du prêtre J. Vallée, et commencèrent à brûler les châteaux et à chasser le haut clergé. Ils furent écrasés sous les pieds des chevaux de l'aristocratie anglaise; mais Wiclef les désavoua, et d'ailleurs, protégé par quelques seigneurs auxquels avait plu sa doctrine sur l'incapacité du clergé à posséder des biens et

des privilèges temporels, Wiclef échappa au désastre de ses crédules partisans ; il resta debout et dans son sentiment ; il recourut à l'épée des faibles, au raisonnement. Il publia un livre rempli de la haine et du désespoir qui l'animaient ; là, il enseignait qu'il régnait dans les choses un fatalisme terrible ; que la liberté de l'homme était une illusion ; que tout ce que Dieu pensait était nécessairement produit en dehors de lui ; que Dieu était l'auteur du mal comme du bien, etc. Wiclef devait être condamné, il le fut à Londres ; il abjura ses erreurs et alla mourir tranquillement dans sa cure. Mais que pouvait un concile national? La puissance de ses jugemens restait enfermée dans les limites du pays. Aussi, la pensée de Wiclef traversa les mers. Ce fut elle, dit-on, qui excita Jean Hus de l'université de Prague, en Bohême. Mais, celui-ci ne fut pas panthéiste comme son maître ; il fut plus orthodoxe que lui. Bossuet a reconnu qu'il n'avait été anticatholique que dans ses déclarations contre le pape, et dans son opinion sur la communion sous les deux espèces, qu'il croyait devoir être administrée à tous les fidèles.

Quoi qu'il en soit, pendant que les scandales des ambitions papales ouvraient la voie aux insurrections hétérodoxes vers les extrémités du monde catholique, la pensée d'une réforme orthodoxe en agitait les entrailles. L'université de Paris, les or-

dres religieux, tous les rois, les principaux évêques, la réclamaient à grands cris, et s'efforçaient de ramener l'Église à l'unité. Enfin, cela fut fait dans le commencement du quinzième siècle, mais par une insurrection : deux fois des conciles forcèrent des papes à se démettre.

Ainsi fut brisée la succession de St.-Pierre et de Grégoire VII. Inutile fut l'habilité des deux conciles ; inutiles furent la condamnation et l'atroce supplice de Jean Hus. Le mal n'était pas détruit, parce que le schisme, qui en avait été le signe, avait fini, et parce que les réclamations qui lui avaient répondu étaient éteintes. L'égoïsme resta debout sur le trône pontifical, et dès ce jour, en effet, il y eut une nouvelle dynastie de papes, qui ne surent effacer aucun des abus créés pendant le schisme, mais en usèrent comme d'une souveraineté temporelle ; qui, ne comprenant plus que les formes, de protecteurs des idées et du progrès, devinrent protecteurs des usages. Enfin, la gloire du trône pontifical devint, comme celle des couronnes royales, le jouet des hasards qui y appelèrent tantôt des hommes honnêtes, tantôt des hommes indignes.

Alors, le mouvement n'étant plus donné par en haut, vint par en bas ; et toutes les choses nouvelles, bien qu'engendrées du dogme chrétien, prirent le caractère critique. Toute innovation, aux yeux d'un pouvoir qui en avait tant produit, fut presque un

scandale, comme la découverte de l'imprimerie en 1450; fut presque une défaite comme la découverte de l'Amérique en 1493. Chaque jour, donc, il trouvait une attaque; et chaque jour aussi éclairait une défection. Ainsi, les communes dispersées en cent contrées, qui avaient longtemps vécu sous la protection de St.-Pierre ou de ses ministres, se faisaient villes royales; l'université de Paris se mettait sous la protection du roi. Les églises même tendaient à se nationaliser. C'est que le peuple avait le sentiment chrétien dans le cœur. Il avait soif de le réaliser, et ne comptant plus sur l'Église, il s'appuya sur les rois. En effet, les rois devinrent les seuls appuis de l'unité sociale dans chaque nation; et dans le but d'une unité plus européenne, quelques-uns même tentèrent de fonder la monarchie universelle; mais ce fut en vain; car l'Europe était emportée vers une association plus parfaite et plus haute. Quant au clergé, il semblait avoir donné sa démission; il semblait ne plus comprendre du christianisme, que le salut de l'individu par la perfection individuelle.

La fortune de la France suivit celle des papes; elle fut abaissée en même temps que la gloire des successeurs de St.-Pierre; elle perdit ses seigneuries de Palestine et de Syrie, celles de Constantinople et de Grèce. Les ducs et les comtes de son propre territoire s'abandonnèrent aux suggestions égoïstes de leurs passions; ils lièrent les bras de

leur mère et essayèrent de la prostituer à l'étranger. Ce crime affreux ne fut point consommé. Une vierge, Jeanne d'Arc, sauva la France; par son sang elle scella la couronne sur le front de ses rois, et la fille aînée de l'Église fut relevée.

Dans le reste de l'Europe, les idées jetées par Grégoire VII devinrent des faits. Les communes s'affranchirent; en Italie et en Suisse, sous le nom de républiques; ailleurs, sous le nom de villes ancéatiques; ailleurs, sous leur propre nom. Les Mahométans furent chassés d'Espagne, les universités se multiplièrent, l'industrie grandit et devint puissance; elle alla chercher de nouvelles routes de commerce; elle sonda la mer du nord; elle poussa ses vaisseaux jusqu'aux Indes en doublant le Cap de Bonne-Espérance; elle ouvrit l'Amérique aux idées chrétiennes.

En Orient, dès que l'œil des papes fut détourné de la terre mahométane, le christianisme cessa de combattre. Et bientôt les Musulmans redevinrent envahisseurs; ils furent arrêtés un instant dans leurs conquêtes, lorsque les derniers flots des races barbares du premier âge, les Tartares, vinrent à s'étendre parmi eux; mais, lorsqu'ils les eurent homogénéisés dans une pensée religieuse commune, alors, ils se jetèrent sur l'Europe grecque et s'emparèrent de Constantinople.

Ainsi, près de cent ans s'étaient écoulés; le mot

réforme était dans la bouche de tout le monde, prêtres et laïques; et nul n'avait cependant proposé encore de but aux efforts du corps européen; le monde chrétien se tourmentait donc comme un homme atteint d'un mal dont il ne connaît pas le remède. Chacun s'était fait un droit du devoir que les autres devaient remplir à son égard; et tous les droits étaient devenus des égoïsmes qui tendaient à se faire place. L'organisation catholique pesait comme un fardeau sans utilité. Personne ne pouvait espérer en Rome; car, depuis l'extinction du schisme, elle n'avait rien donné, que l'exemple d'une ambition princière et de prétentions sans dévoûment; les peuples même avaient été obligés de se garantir par des conventions particulières à chacun d'eux par des pragmatiques, des concordats, des réglémens, contre l'avidité de cette cour qui, des droits de souveraineté fondés autrefois dans un intérêt spirituel, faisait un usage purement temporel. Nulle idée n'était sortie de son sein qui pût inspirer la nouvelle activité catholique dont on sentait le besoin. Les forces des hommes ne recevant plus d'écoulement, n'ayant plus de lit commun, s'épanchaient en diverses voies, presque toujours celle des intérêts personnels; et, lorsqu'elles étaient encore dévouées, elles s'épuisaient en sacrifices pour des rois, des nations, des cités.

Au commencement du seizième siècle, un moine,

inspiré de colère, dit-on, à la vue d'un clergé qui faisait argent des choses sacrées, inspiré, d'ailleurs, de ce cri *Réforme* qui sortait de la bouche de tous les hommes de cœur et d'intelligence, de ce cri tant de fois prononcé en vain, même par des papes, Luther en appela du droit de l'Église à la raison individuelle, de la théologie canonique à l'Évangile; il en appela du jugement des évêques au jugement des princes et du peuple; de la raison des papes à la raison des rois; de la richesse et du luxe des ecclésiastiques à la pauvreté de Jésus-Christ. Luther mêlait à ses réclamations mille erreurs théologiques et morales; mais chacun y vit seulement ce qu'il pensait ou désirait lui-même : les princes un pouvoir sans contrôle et la confiscation des biens du clergé; les bourgeois, une liberté plus grande; le peuple, l'espérance d'un meilleur sort. D'ailleurs, les temps étaient venus. Le haut clergé, resté si longtemps sourd à tous les avis, devait apprendre par une dure expérience, que la Providence divine a établi une sanction pour tous les devoirs. Donc, un long et puissant écho répondit à cet appel. Les princes et les villes libres du nord de l'Allemagne et de la Suisse, la Suède et l'Angleterre plus tard, s'insurgèrent contre la cour de Rome, saisirent ses biens et ses dîmes. Alors, l'Europe fut partagée en deux partis, celui des protestans et celui des catholiques; elle fut troublée pendant un siècle et demi par de gran-

des guerres et de grandes révolutions qui avaient la réforme pour but. Mais ces guerres ne conduisaient à aucune solution propre à résoudre la difficulté réelle. On ne combattait que pour décider entre le devoir d'obéir et le droit de désobéir. Nulle autre question n'était posée. Le problème à résoudre était celui de déduire, du christianisme, le nouveau but commun que l'Europe était appelée à suivre. Or, ce problème n'était pas même posé. Le protestantisme n'apportait, sur toutes choses, que des idées critiques. Il n'affirmait que des négations et des doutes à l'égard de ce qui existait, mais rien sur ce qui n'existait pas. Il faisait plus : il répandait un esprit qui rendait impossible toute conclusion commune, un esprit essentiellement contraire à la fondation d'une nouvelle unité ; car il posait en principe que chacun était souverain dans le choix de sa croyance, comme dans le choix de sa pratique. Aussi les opinions succédaient aux opinions. Aussi chaque révolution et chaque guerre était mue par une nouvelle doctrine d'organisation sociale. D'abord, on essaya les monarchies et les municipalités, selon l'ancien système ; puis on essaya des monarchies représentatives de diverses sortes, et des municipalités bourgeoises. En quelques lieux, le peuple des campagnes vint demander une place grande comme sa multitude. Mais les temps n'étaient pas venus ; nul ne l'avait encore compris :

il fut donc remis à sa place; seulement, presque partout, il sortit des liens du servage.

Nulle contrée ne resta immobile dans ce mouvement, même parmi celles qui demeurèrent encore attachées à l'Église romaine. Car, partout les monarchies se fortifièrent et mirent leur domination temporelle au-dessus et en dehors du pouvoir de Rome. Il fut dit que des familles étaient royales par élection de Dieu, et par conséquent héréditairement souveraines au temporel, ainsi que l'Église l'était au spirituel.

Tels furent les événemens qui brisèrent l'unité européenne, et signalèrent le milieu de la seconde période logique de la civilisation chrétienne. Voici quels furent ceux qui nous semblent préparer la réorganisation de l'unité future.

La France avait été agitée par les troubles qui remuaient le corps européen; mais elle en jugea la portée. Elle vit qu'ils prenaient naissance dans une idée qui était sans conclusion, dès qu'elle cessait d'être critique, dans une idée propre à toujours diviser, mais jamais à unir. En conséquence, elle repoussa le principe protestant; elle y résista par une ligue de tout son peuple. Ainsi, la nation qui s'était la première créé des garanties contre le pouvoir des papes, lorsqu'il fut empreint de personnalité, rejeta également l'insurrection lorsqu'elle reconnut que celle-ci ne pouvait conduire qu'au fédéralisme,

et en définitive à l'égoïsme. Cette nation, qui avait été douée, pardessus toutes les autres, de la faculté pratique, voulait une doctrine politique conforme à ses habitudes, c'est-à-dire propre à rallier tous les hommes autour d'un même centre sous le rapport de la foi politique, de la pratique sociale et de la pratique civile. Enfin, un jour, croyant avoir trouvé la forme de l'unité politique et civile, le peuple français se leva ; il brisa tout ce qu'on avait respecté jusqu'à ce moment, hérédité des pouvoirs, noblesse, privilèges de bourgeoisies, de villes, de provinces, droits ecclésiastiques. Il appela tous les hommes à une nouvelle union politique ; il proclama la liberté, l'égalité et la fraternité universelles ; il proposa à l'Europe une fédération générale. A cet appel de la fille aînée du catholicisme, le monde entier s'ébranla ; tout allait être changé ; tout pouvait l'être. Mais la France elle-même avait perdu sa voie. Égarée par les fausses lumières de la philosophie incrédule de la noblesse du dix-huitième siècle et des courtisans de l'aristocratie, après avoir tout renversé, elle se trouva incapable de reconstruire. N'ayant plus de foi dans ses maîtres, mais ne désespérant pas d'elle-même, elle a fait halte pour un temps. Mais cette halte est elle-même pleine d'espérances. La grande nation revient à la foi de ses pères, dont le flambeau lui a manqué un instant ; et jamais, elle ne fut plus oc-

cupée des problèmes où s'agite l'avenir des peuples.

Ainsi se sont presque écoulées deux périodes logiques de la civilisation chrétienne, et nous sommes arrivés à cette époque redoutable de la seconde période où la société doit donner sa conclusion définitive sur les débats qui l'ont occupée pendant les siècles précédens, où elle est appelée à se prononcer entre l'un des deux partis suivans : ou d'opérer volontairement, avec intelligence, l'œuvre de réalisation politique de la doctrine chrétienne ; ou, renonçant à sa spontanéité, d'attendre un achèvement imparfait de cette réalisation par l'effet des impulsions aveugles, des rivalités nécessaires et des concurrences fatales produites par les tendances que le christianisme a fondées. Le moment est venu où les nations européennes doivent choisir entre la thèse politique et morale posée par l'Église, entre l'unité de direction par l'acceptation d'un même pouvoir spirituel et d'un même pouvoir temporel, et l'hostilité de leurs positions, de leurs prétentions et de leurs destinées actuelles. Il faut que chaque gouvernement, chaque peuple, chaque caste, chaque individu, décide entre ce qu'il appelle son droit, son privilège ou son intérêt, et l'obéissance à un devoir commun. Il faut, en un mot, opter entre la voie où tout se fait par dévoûment et avec liberté, et celle où tout se fait par nécessité et par

force, entre la voie de l'intelligence et celle de la fatalité, entre la voie du bien et celle du mal.

Que si l'Europe accepte, encore une fois, d'être unie dans le même esprit, chaque nation aura un double but : l'un, de réaliser dans son sein un système d'organisation sociale fait à l'exemple de celui que présente la société ecclésiastique ; l'autre, de se réunir à ses sœurs pour instituer un nouveau droit des gens par lequel on fasse prédominer le principe de l'égalité, de la fraternité et de la justice chrétiennes sur le droit de la force, le principe de la discussion pacifique, sur celui de la discussion par les armes. Il y aura, sur cette route, de grands et nobles travaux, et de glorieuses récompenses. La direction appartiendra à qui fera le mieux, à qui accomplira le plus grand devoir. Il faudra d'abord lutter contre une nation ou plutôt contre une doctrine armée qui représente dans les temps modernes ce que fut le mahométisme pour nos ancêtres, c'est-à-dire l'union du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel héréditaires dans la famille de ses czars, et maniés par une même main, l'un étant au service de l'autre. L'Allemagne devra renoncer à ses vanités protestantes et philosophiques ; l'Angleterre à son aristocratie et à son isolement moral et religieux. Quant à la France, il suffit qu'elle soit digne d'elle-même et qu'elle se souvienne de ses ancêtres. Mais, c'est au clergé catholique que tombe

la plus rude tâche. De ce clergé, dont on exige déjà tant, on exigera plus encore. Il faut qu'il soit aussi intelligent que dévoué, et qu'il n'oublie pas que son royaume est le royaume de l'intelligence et de l'esprit ; il faut que, l'œil fixé sur l'avenir, ayant toujours présent à la pensée le sens de sa prière de chaque jour « Notre père, que votre royaume arrive, » il soit semblable au père de famille de la parabole évangélique, qui, chaque jour, tire des choses nouvelles de son trésor. Il faut qu'il devienne ce qu'il fut dans les premiers siècles de l'Église, ne craignant ni les persécutions, ni la misère, ni la mort ; ne redoutant ni les colères ni les violences du pouvoir temporel, ami de tous ceux qui souffrent, défenseur de tous les pauvres, obstacle à tous ceux qui oppriment. Prêtres, vous êtes la colonne lumineuse qui doit nous guider sur la voie inconnue de l'avenir. Vous portez l'arche sainte devant laquelle le flot des mauvaises passions doit être abaissé. Prêtres, n'abdiquez pas votre tâche ; ne laissez pas la France supporter seule le fardeau et la responsabilité ! Ne maudissez pas les tentatives que nous avons faites, ni celles que nous pourrons faire. Ne vous attachez pas à ce qui est périssable, mais à ce qui ne périt point. C'est parce que vous êtes restés immobiles, c'est parce que vous avez cessé de nous montrer la route, que nous avons cherché nous-mêmes et que nous sommes égarés.

C'est parce que vous êtes attachés à ce qui meurt, que le peuple qui ne meurt pas, vous a momentanément abondonnés. Marchez en avant, et le monde vous suivra! Le salut de l'Europe sera assuré le jour où le clergé lui aura donné un nouveau Grégoire VII, et la France un nouveau Charlemagne.

Que si, négligente de l'avenir, oublieuse du passé, et sans intelligence du présent, l'Europe vient à rompre tout-à-fait avec l'unité spirituelle qui l'a créée, alors on la verra se diviser de plus en plus contre elle-même. Les différences et les séparations qui existent actuellement entre les peuples iront en s'agrandissant; la désunion s'établira jusque parmi les enfans du même pays, et les armera les uns contre les autres. Cependant, les tendances, déposées par le christianisme dans le sein des populations européennes, ne périront point; elles germeront, et se feront jour; mais elles se manifesteront par la guerre, par l'insurrection et sous forme de droit. Toutes choses s'accompliront par cette voie; rien par celle du devoir, par celle de l'ordre et de la paix. Partout, on voudra être égaux sans être frères, libre dans son droit, acceptant le devoir pour les autres, jamais pour soi. Et dans ce combat, chaque droit, en son nom, s'élèvera contre tous les autres, aussitôt qu'il se sera reconnu. Dans ce combat, la victoire appartiendra au nombre et à la force. En même temps,

les nations étant placées les unes vis-à-vis des autres, sur le pied d'une hostilité sans relâche, et n'espérant de sécurité que dans l'abaissement de leurs ennemis, toute nation tendra à conquérir ses sœurs et à se les soumettre. L'unité spirituelle manquant, c'est par la conquête que sera rétablie une unité sous forme matérielle. Il semble alors que ce soit à l'empire Russe que sera réservée cette tâche. La Russie est, vis-à-vis du reste de l'Europe, ce qu'était la Macédoine au temps d'Alexandre, vis-à-vis de la Grèce. Quant à nous, Français, il ne nous restera plus d'autre royaume que celui de l'intelligence. Puisse un tel avenir ne pas se réaliser ! Que deviendra cependant alors le pouvoir spirituel ? Il s'exilera de l'Europe ; il ira attendre, loin de nous, que nos populations parvenues, à force d'insurrections, à l'égalité sans devoir, tourmentées par une liberté sans frein et une incrédulité sans espoir, reconnaissent enfin qu'elles ont pris une fausse voie, et appellent au milieu d'elles le règne de la foi, de la fraternité et de la charité qu'il porte avec lui.

Nul ne sait quelle sera, des deux voies que nous venons de montrer, celle qui sera choisie ? Rien ne peut nous l'apprendre ; mais puissent les idées contenues dans ce livre se répandre assez loin et assez vite pour contribuer, en quelque chose, à écarter les nations européennes de la route fa-

tale où règne uniquement la dure loi de la nécessité, et où, pour prix de leurs efforts, elles ne recueilleraient que la douleur, la misère et l'anarchie.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

APPENDICE

A L'HISTOIRE DE L'IDÉE PROGRÈS

Citations de Saint-Augustin.

1. — « Sicut unius hominis, ita humani generis, recta eruditio quosdam articulos temporum tanquam ætatum profecit accessibus... (*S. Aurel. Augustinus, de Civitate Dei liber* X, *cap*. 14.)

Je trouve en note, à côté de ce passage, le commentaire suivant : « Ita sæpe D. Augustinus confert humanum genus cum uno homine, quoad institutionem divinarum et illuminationem, ut quemadmodum quilibet paulatim proficit, ita totum humanum genus primò quidem pauciora novit, deinde tandem, successu temporis, crevit in cognitione divinorum. » Le commentateur cite à l'appui de cette opinion, le passage de saint Paul que j'ai moi-même rapporté t. 1, p. 89.

2 — « Unus tamen Deus, per sanctos prophetas et famulos suos, secundum ordinatissimam distributionem temporum, dedit minora præcepta populo quem adhuc timore allegari oportebat : et, per filium suum, majora, populo quem charitate jam liberari convenerat. Cum autem, minora minoribus, majora majoribus dantur, ab eo dantur qui solus novit congruentem suis temporibus generi humano exhibere medicinam. » *(Div. Aug. de sermone domini in monte, lib.* 1. *cap.* 1. *A.*)

3. — « Sic proportione universum genus humanum, cujus tanquam hominis vita est ab Adam usque ad finem hujus sœculi, ita sub divinœ providentiœ legibus administratur, ut in duo genera distributum appareat. Quorum in uno est turba impiorum terreni hominis imaginem ab initio sœculi usque ad finem gerentium, in altero series populi uni Deo dediti, sed ab Adam usque ad Joannem Baptistam, terreni hominis vitam gerentis servili quâdam justiciâ : cujus historia vetus testamentum vocatur. » (*De verâ religione, cap.* 17.)

4. — « Genus humanum pro tempore adjuvit (Deus), exhibens ei quod œtas illa poscebat, et per prophetas intimans id quod exhibere opportunum non erat : quales Patriarchœ et Prophetœ inveniuntur ab iis qui non pueriliter insiliunt, sed piè et diligenter pertractant divinarum et humanarum rerum tam bonum et tam grande secretum. » (*De ver. rel. cap.* 18.)

Citations de divers auteurs ecclésiastiques.

Nous extrayons de l'excellente *Introduction à l'Étude de l'Histoire ecclésiastique*, par M. l'abbé Blanc, les passages suivans :

5. — « In lege naturœ habemus mysteriorum fidei umbram obscuram ; in lege mosaicâ, figuram et imaginem ; in novâ autem et christianâ, clarissimam veritatem. Potest etiam religio comparari homini infanti, puero et viro : habint enim, in lege naturœ, infantiam, in quâ divinis inspirationibus veluti lacte usa est ; in lege scriptâ, pueritiam, in quâ tanquam parvula crevit sub legis et prophetarum pedagogis ex D. Paulo. Gal. III. 24 ; ac tandem, sub evangelio, ut adulta, donata est christianâ veritate. » (**Beurrier**, *Speculum christ. relig. lib.* 2, *c.* X.)

6. — « Quibusdam magnum adversus revelatam œconomiam argumentum visum est, quod cum unico momento ab initio mundi evolvi et ad exitum perduci poterit, tamen nonnisi gradatim et per varias successive dispensationes fuerit explicata.

Atqui hæc objiciunt non intelligunt quanta sit in hâc parte inter providentiam naturalem et supernaturalem analogia. verum quidem est œconomiam divinam non esse rerum ordinem fixum et consistentem, sed progressivum, cum certum sit magnum opus redemptionis naturæ humanæ, inchoatum a constitutione mundi, non esse omnino perficiendum nisi in fine sæculi, quando revocabuntur homines ad vitam immortalem, et destruetur præsens mortis imperium, sed eamdem esse rationem ordinis naturalis necesse est confiteri; nam videmus in omni re providentiam naturalem, nonnisi permulta media et longas ambages, fines suos consequi. Omnis natura est series actionis ordinata ad fines aliquos, qui non subito attinguntur, sed post temporis intervalla et longas quandoque moras. Quidquid oritur in mundo non subito maturum est, sed gradatim; à parvo initio incrementa capit, adolescit, et maturam tandem, aliud citius, aliud serius, assequitur ætatem. Vita ipsa humana ab infantiâ ad juventutem, à juventute ad virilem ætatem, a virili ætate ad senectatem, progreditur; illaque interior et naturalis revelatio veritatis, quæ ratio dicitur, non statim perfecta est : primas dat nobis natura intelligentias, quæ doctrinâ et meditatione evolvuntur; nec, nisi post longum tempus et multam experientiam, satis didicit homo ad moderandam recte vitam. In vitâ etiam quasi generis humani easdem mutationes et progressus deprehendimus, seu in historiâ mundi gens humana nobis exhibetur in successivis statibus infantiæ, adolescentiæ, etc. Si quidem fuit aliquando hominum genus sine illis artibus et instrumentis, ex quibus nunc comparantur commoditates : novimus quæ urbes primum conditæ, quæ civitates constitutæ fuerunt, et qui primi extiterunt legislatores; scimus quibus præclarissima inventa

in Mathesi et philosophiâ debeantur : uno verbo, omnes scientiæ et artes, ab initio mundi, ceperunt successive incrementa et sine dubio capient apud posteros. Cum ergo in constitutione rerum naturali naturæ Parens methodum hanc secutus sit, quis audeat dicere, sequi eamdem ipsum non debuisse in ordine gratiæ ! » (Hook. *Relig. naturalis et revelatæ principia. t.* 2. *Proemium. IV.*)

7. — Sed forsitan dicet aliquis : nullus ne ergo in ecclesiâ christi profectus (avancement) habebitur religionis? — Habeatur plane et maximus. Nam *quis ille est tam invidus hominibus, tam exosus Deo, qui istud prohibere conetur*? Sed ita tamen ut vere profectus sit ille fidei, non permutatio. Si quidem ad perfectum pertinet ut in semet ipsum unaquæque res amplificetur, ad permutationem vero, ut aliquid ex alio in aliud transvertatur. Crescat igitur oportet, et multum vehementerque proficiat tam singulorum quam omnium, tam unius hominis quam totius ecclesiæ, ætatum ac sœculorum gradibus, intelligentia, scientia, sapientia, sed in suo duntaxat genere, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu, eademque sententiâ..... Non dubium est hanc esse legitimam et rectam perficiendi regulam, hunc ratum atque pulcherrimum crescendi ordinem, si eas semper in grandioribus partes in formas numerus detexat ætatis quas in parvulis Creatoris sapientia præformaverat..... Christianæ religionis dogma has sequatur decet profectuum leges, ut omnis scilicet consolidetur, diletetur tempore, sublimetur ætate, incorruptum tamen illibatumque permaneat..... Cum aliquid ex seminum primordiis accessu temporis evolvatur, et nunc lœtetur et excolatur, nihil tamen de germinis proprietate mutetur, addatur licet species, forma, distinctio, eadem tamen cujusque generis natura permaneat. (Saint Vincent de Lérins. *Commonitorium c.* 23.)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AUTRES PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE DE GUILLAUMIN.

DICTIONNAIRE DU COMMERCE ET DES MARCHANDISES, contenant tout ce qui concerne le Commerce, la Navigation, les Douanes, l'Économie politique, commerciale et industrielle; la Comptabilité, les Finances, la Jurisprudence commerciale, la Connaissance des produits naturels et fabriqués, leurs caractères spécifiques, leurs variétés, leur histoire; le Mouvement des exportations et des importations, les Changes et Usances, les Monnaies, les Poids et les Mesures de tous les pays, etc., etc., par MM BLANQUI aîné (de l'Institut), BLAISE, BLAY, BONTEMPS, J. et A. BURAT, CHEVALIER, ED. CORBIÈRE (du Havre), E. CORTAMBERT, ALEX. DE CLERCQ, DÉLÉMER (de Bruxelles), DENIÈRE, DUBRUNFAULT, DUJARDIN-SAILLY, H. DUSSARD, TH. FIX, STÉPH. FLACHAT-MONY, EUG. FLACHAT, FRANCOEUR, J. GARNIER aîné, KAUFFMANN (de Lyon), CH. LEGENTIL, député; MAC CULLOCH, DE MORNAY, TH. DE MORVILLE, A. MIGNOT, B. PANCE, J.-T. PARISOT, PAYEN, PELOUZE, POMMIER, RAMON DE LA SAGRA, REY, L. REYBAUD, RODET, HORACE SAY, WANTZEL, etc., etc. 2 forts vol. petit in-4°, de 2,552 pages à 2 colonnes, contenant la matière de plus de 45 vol. in-8° ordinaires, avec Atlas. Prix : 42 fr.

A. C. RENOUARD,

Conseiller à la Cour de Cassation, ancien Député.

TRAITÉ DES FAILLITES ET BANQUEROUTES. 2 forts vol. in-8°. Prix : 15 fr.

COLLECTION DES PRINCIPAUX ÉCONOMISTES,

Sous la direction et avec les Notes et Commentaires de MM. BLANQUI aîné (de l'Institut), HORACE SAY, H. DUSSARD et EUG. DAIRE.

Cette collection formera 12 à 15 vol. grand in-8° raisin vélin, contenant chacun la matière de 3 à 5 vol. in-8° ordinaires.

Les ouvrages suivants ont paru :

J.-B. SAY.

COURS COMPLET D'ÉCONOMIE POLITIQUE PRATIQUE, *ouvrage destiné à mettre sous les yeux des hommes d'État, des propriétaires fonciers et des capitalistes, des savants, des agriculteurs, des manufacturiers, des négociants, et en général de tous les citoyens*, l'ÉCONOMIE DES SOCIÉTÉS. 2e édition, revue et augmentée de notes par HORACE SAY. 2 vol. in-8° grand-raisin vélin. Prix : 20 fr.

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE, ou *Simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses*. 6e édit., 1 beau vol. in-8° grand-raisin. Prix : 10 fr.

ADAM SMITH. (*Le 1er volume*).

RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES CAUSES DE LA RICHESSE DES NATIONS, traduction de G. GARNIER, entièrement revue et corrigée, et précédée d'une Notice biographique par M. BLANQUI aîné (de l'Institut), avec les commentaires de BUCHANAN, G. GARNIER, MAC CULLOCH, MALTHUS, J. MILL, RICARDO, SISMONDI, augmentée de notes inédites de J.-B. SAY, et d'éclaircissements historiques, par M. BLANQUI. 2 forts vol. grand in-8°. Prix : 20 fr.

Sous presse, pour paraître aussi en 1842, les deux ouvrages suivants :

PREMIERS ÉCONOMISTES FRANÇAIS,

VAUBAN, *la Dîme royale.*—BOIS-GUILLEBERT, *Détail de la France.*—J. LAW, *ses Œuvres complètes.*—MELON, *Essai sur le commerce.*—DUTOT, *Réflexions politiques sur les finances et le commerce ;* avec des Notes historiques sur chaque auteur, par M. EUG. DAIRE. 1 seul vol. grand in-8°, d'environ 700 pages. Prix : 10 fr.

TURGOT.

SES OEUVRES ÉCONOMIQUES, classées, revues, annotées et précédées d'une Notice historique sur sa vie et ses travaux, par M. H. DUSSARD. 1 seul vol. grand in-8°, raisin vélin, de 700 à 800 pages. Prix : 12 fr.

AD. BLANQUI aîné (de l'Institut).

HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE EN EUROPE, *depuis les anciens jusqu'à nos jours*, suivie d'une BIBLIOGRAPHIE raisonnée des ouvrages d'Économie politique. 2e édition, 2 vol. in-8°, imprimés avec soin. Prix : 15 fr.

Le vicomte ALBAN de VILLENEUVE-BARGEMONT.

HISTOIRE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, ou *Études historiques, philosophiques et religieuses sur l'économie politique des peuples anciens et modernes*. 2 beaux vol. in-8°. Prix : 16 fr.

L. RAYBAUD.

ÉTUDES SUR LES RÉFORMATEURS CONTEMPORAINS, ou *Socialistes modernes : Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen.* 3e édition, augmentée d'une BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE des principaux utopistes. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

HORACE SAY.

HISTOIRE DES RELATIONS COMMERCIALES ENTRE LA FRANCE ET LE BRÉSIL, *et considérations générales sur les monnaies, les changes, les banques et le commerce extérieur.* 1 beau vol. in-8°, avec plans, carte et tableaux. Prix : 7 fr. 50 c.

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE DE PREVOT ET DROUARD.

